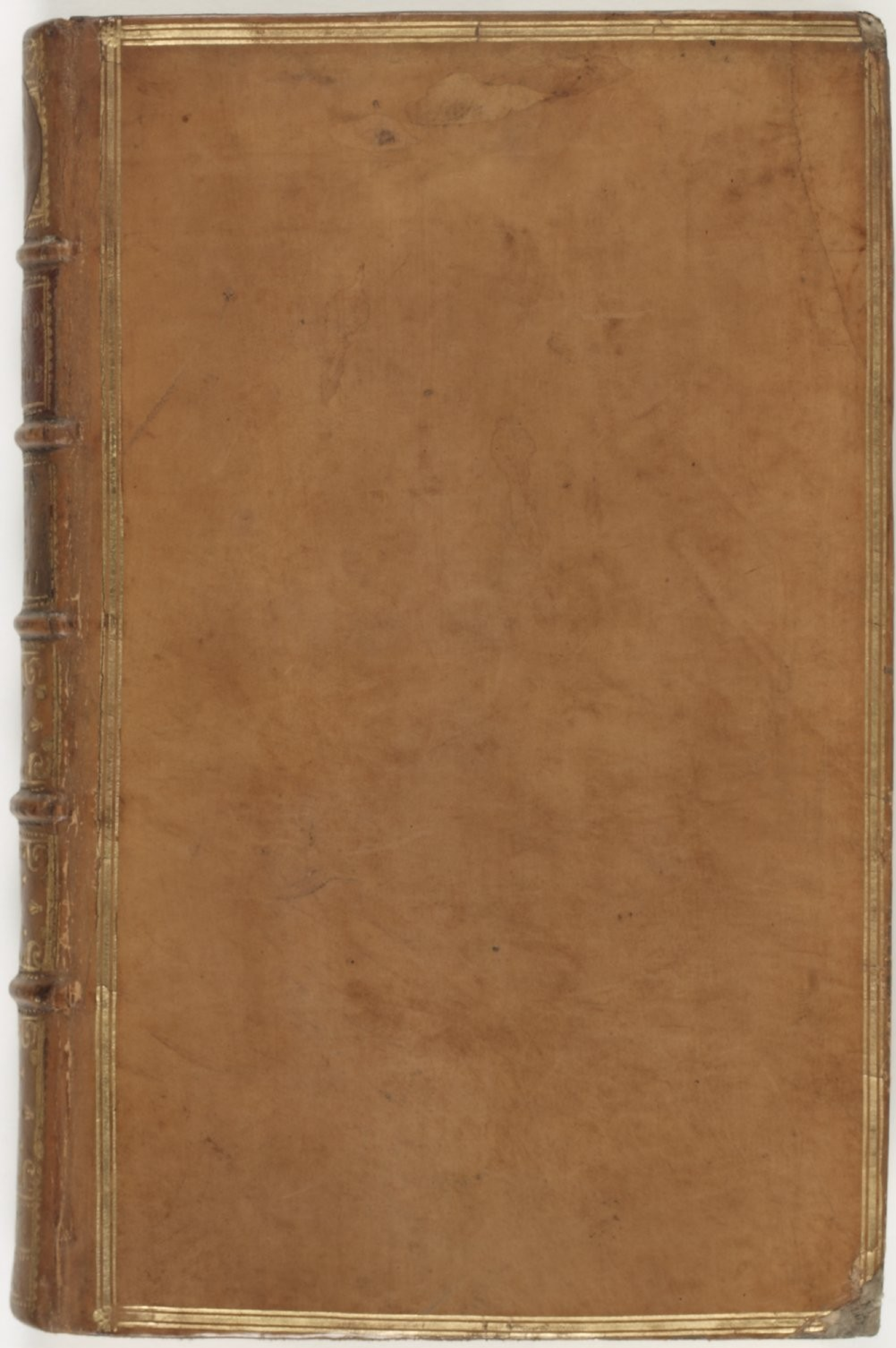
Encyclopédie poétique, ou Recueil complet de chef-d'oeuvres de poésie depuis Marot, Malherbe, etc., jusqu'à nos jours, [...]







ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

RECUEIL COMPLET DE CHEF-D'ŒUVRES de Poésie sur tous les sujets possibles, depuis *Marot*, *Malherbe*, &c. jusqu'à nos jours, présentés dans l'ordre alphabétique;

DÉDIÉE

A M. DE VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roi, de l'Académie Françoise, &c. &c.

Par M. DE GAIGNE.

TOME VII.



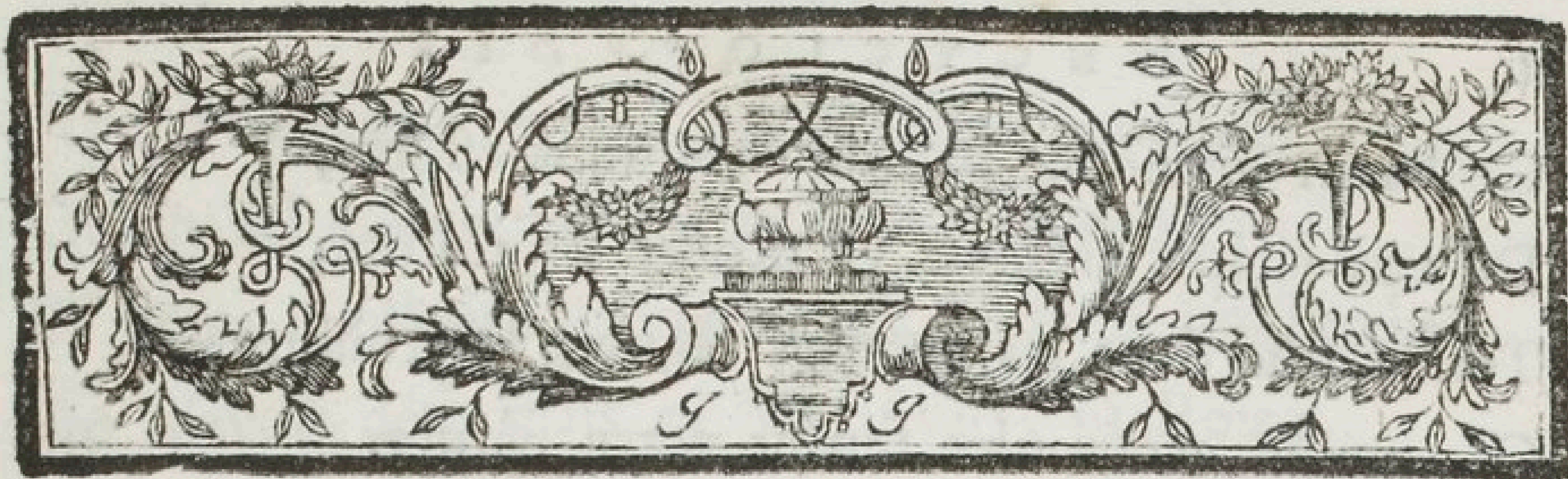
A PARIS,

Chez l'Auteur, rue de Grenelle, près celle des SS. Peres.

Et chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.



N.° 1302.

FOURMIS (les).

Illustrez votre espèce, ô Fourmis prévoyantes !
Sur vos divers besoins sagement clairvoyantes ;
Vous, qui dans vos foyers, asyle sinueux,
Bravez le froid, la pluie & les autans fougueux.
Sous ces obliques toits quelle sage police !
Hors de vos souterrains, quel actif exercice !
Vous marchez dans la plaine en nombreux bataillons :
Je vous vois dans un champ former de noirs sillons ;
Vous portez un fardeau dont le poids vous excède ;
A le faire rouler, tout s'empresse, tout s'aide.

Ce butin avançant par de communs efforts,
De vos riches greniers va grossir les trésors;
Tandis que dans les champs régnera la froidure,
Ces grains accumulés seront votre pâture.
Utile prévoyance, instructive leçon,
Qu'un insecte, ô Mortel! adresse à ta raison.

Dulard.



N.° 1303.

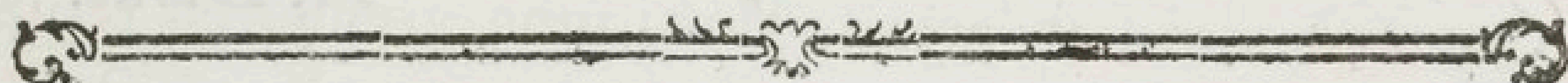
FOURMIS (les), ou *Leçon allégorique aux Peuples qui veulent vivre sans loix.*

LA Reine des Fourmis mourut: on la pleura.
　　Le trône étoit héréditaire:
Elle n'avoit qu'un fils; ce fils lui succéda.
Mais il n'imita point les vertus de sa mère,
　　Et bientôt on le détrôna.
Ce Peuple avec ses Rois n'entend pas raillerie,
Voulant à l'avenir éviter un tel cas,
　　Il abolit la monarchie.
Il fallut pour cela convoquer les Etats:
　　Ils créèrent des Magistrats;
　　Ils accrurent la tyrannie,
Et de ce nouveau joug chacun fut bientôt las.

Pour avoir mal choisi, ces Insectes conclurent
Qu'un tel gouvernement ne leur convenoit pas ;
Et leurs meilleurs cerveaux dès l'instant résolurent
De n'avoir désormais ni Magistrats, ni Rois :
Le Louvre fut détruit, & les loix disparurent.
Alors chaque Fourmi ne vécut que pour soi.
Que m'importe si ma voisine,
Pour passer son hiver, n'a pas assez de grain ?
Je n'irai pas quitter le soin de ma cuisine
Pour enrichir ses magasins :
L'une ainsi raisonnoit. Grace à Dieu, disoit l'autre,
Mon grain me durera quatre bonnes saisons ;
Plutôt que de donner du nôtre,
Le printemps & l'été nous nous reposerons.
Plusieurs avoient, parmi ces Insectes avares,
Au pied d'un petit mont établi leurs foyers ;
D'autres, sur la hauteur avoient mis leurs Dieux Lares ;
L'Aquilon de ceux-ci vuide un soir les greniers.
Les Dames d'en-bas, toutes fières
D'avoir leurs magasins entiers,
Quand ils viennent quêter, rejettent leurs prières.
Mais la pluie, à son tour, ravageant leurs logis,
Ces bestioles trop altières
Vont des rives du STYX grossir les fourmillières.
Leurs voisins, par l'épargne & le temps rétablis,
Les laissèrent périr sans en être attendris.

Une jeune Fourmi vit un jour avec joie
Un bel épi de bled à deux pas de ſon trou.
Vingt Fourmis près de là trottoient ſans ſavoir où :
Aidez-moi, leur dit-elle, à charger cette proie.
C'eſt très-bien dit vraiment, répond chaque Fourmi ;
Allez vous fatiguer pour cette Demoiſelle !
Quant à moi, je prends l'air ; mon grenier eſt rempli :
Le Ciel vous aſſiſte, la Belle !
De leur mépris barbare elle ſe vengea bien ;
(Le dépit donne du courage)
Tandis qu'elles goûtoient les plaiſirs du voyage,
La Dame alla piller leur bien.
De retour au logis, les autres ne trouvèrent
Que la moitié de leur proviſion ;
Pour unique reſſource elles ſe déſolèrent ;
Perſonne ne prit part à leur affliction.
Les hommes deviendroient bientôt inſociables,
S'ils ne connoiſſoient plus ni Monarques, ni loix ;
Et les refus cruels qu'eſſuieroient leurs ſemblables,
Leur nuiroient à tous à la fois.
CÉRÈS a dans mon champ répandu ſes largeſſes :
Ce que j'aurai de trop ſera pour mon voiſin,
Qu'elle a privé de ſes richeſſes ;
Et ſa reconnoiſſance eſt un tréſor certain,
Où je puiſerai l'abondance
Quand Cérès, me voyant avec indifférence,

Pour lui ſeul ouvrira ſon ſein.
Tel eſt le fondement de la loi naturelle ;
Mais tant de paſſions en détachent nos cœurs ;
Que pour nous ramener vers elle,
Il faut des Dieux, des Rois, & des décrets vengeurs.
M. l'Abbé Aubert.



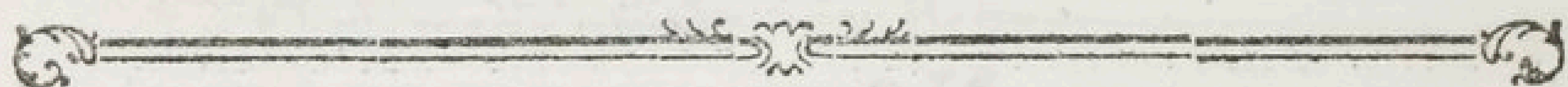
N.° 1304.

FOYERS (les) *des Théatres ſont quelquefois l'écueil des Actrices qui pourroient parvenir à la célébrité.*

*IL eſt un lieu charmant, lieu toujours fréquenté,
Que cherchent l'opulence & la frivolité;
Là, dans les jours brillans, l'habitude raſſemble
Tous les états ſurpris de ſe trouver enſemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, diſparoît, revient au même inſtant;
Infectant ſes voiſins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magiſtrat ſe rengorge & s'étale;
Et l'épais Financier, fougueux dans ſes déſirs,
Va toujours marchandant, & payant ſes plaiſirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le preſtige;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
Craignez leurs vains éclats; ils ſont intéreſſés:
La vérité n'a point ces tranſports empreſſés.

Faites-vous, imitant nos célèbres Actrices,
Admirer ſur la ſcène, & non dans les couliſſes,
Exercez votre goût, don tardif, & brillant;
Le goût que l'on néglige eſt le fard du talent;
Comme une tendre fleur, il languit ſans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

M. Dorat.

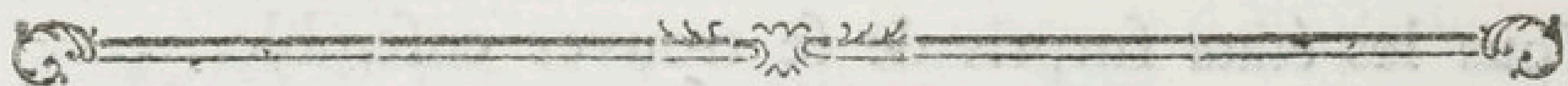


N.° 1305.

FRANCHISE (la trop grande) *a preſque toujours des ſuites malheureuſes.*

V. la lettre R. N.° 2718.

Le Brun.

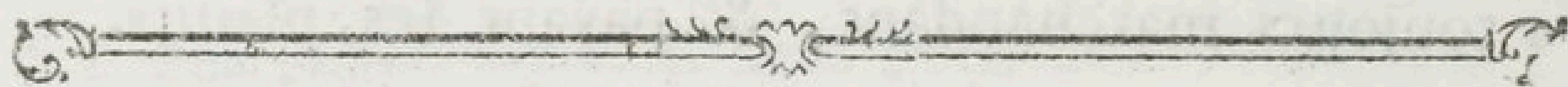


N.° 1305 *a.*

FRANCHISE (deſcription de l'habitation de la).

V. la lettre A. N.° 187.

Deſmahis.



N.° 1305 *b.*

FRANCHISE (à ceux qui ſe piquent de trop de).

V. la lettre V. N.° 3180 *a.*

Ganeau.

N.° 1306.

FRANCHISE (la) *désagréable. V.* la lettre T. N.° 3020.

Le Brun.

N.° 1307.

FRANÇOIS (éloge du caractère des).

LE François quelquefois est léger & moqueur ;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur.
Son œil perçant & juste est prompt à le connaître :
Il l'aime en son égal, il l'adore en son Maître.

*M.****

Traduction de vers Anglois.

N.° 1308.

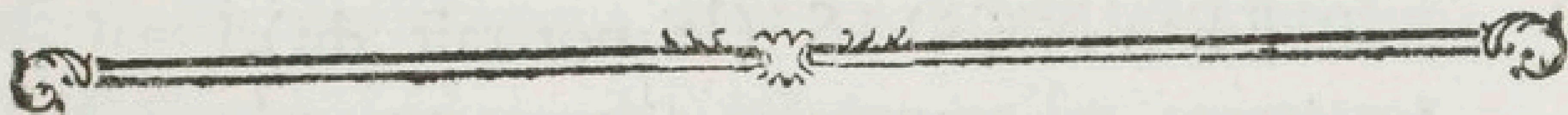
FRANÇOIS (les) *à la guerre.*

C'EST ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois & j'entends l'athmosphère
Qui s'embrase, & qui retentit

De cent décharges de tonnerre ;
Et, dans ces horreurs de la guerre,
Le François chante, boit & rit.
BELLONE va réduire en cendres
Les courtines de PHILISBOURG,
Par cinquante mille ALEXANDRES,
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller, au milieu d'eux,
Ce fantôme, nommé la Gloire,
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire;
Avec ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire ;
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O Nation brillante & vaine !
Illuſtres Fous, Peuple charmant,
Que la Gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'affronter gaiement
Le trépas & le Prince EUGÈNE.
Mais, hélas ! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes ?

Vous ſerez C...... dans Paris,
Par vos Femmes & vos Maîtreſſes.

De Voltaire.

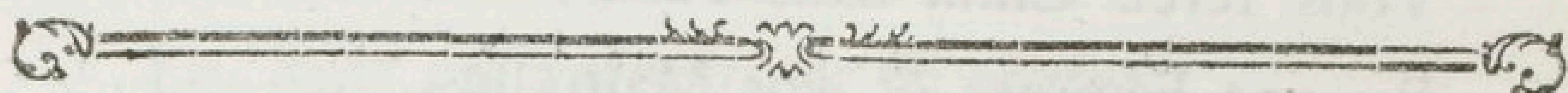


N.° 1308 *a*.

FRANÇOIS (le portrait des).

Tous vos goûts ſont inconſéquens :
Un rien change vos caractères ;
Un rien commande à vos penchans.
Vous prenez pour des feux ardens,
Les bluettes les plus légères.
La nouveauté, ſon fol attrait,
Vous enflamment juſqu'au délire ;
Un rien ſuffit pour vous ſéduire :
Et l'enfance eſt votre portrait.
Qui vous amuſe, vous maîtriſe.
Vous fait-on rire ? on a tout fait ;
Et vous n'aimez que par ſurpriſe ;
Vous n'avez tous qu'un ſeul jargon,
Bien frivole, bien incommode.
Si la raiſon étoit de mode,
Vous auriez tous de la raiſon.

*Mme la Comteſſe de B***.*

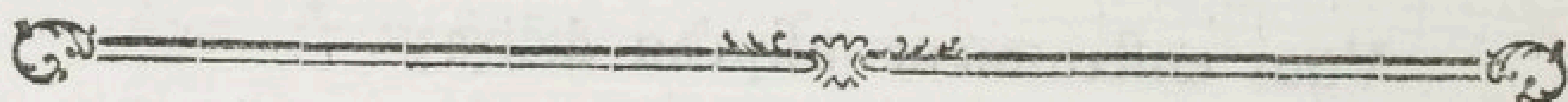


N.° 1309.

FRANÇOIS (le portrait du).

*LE François toujours vrai, jamais dur ni ſauvage,
Critique ſans envie, & raille ſans aigreur :
On le voit gai, brillant, aimable ; mais volage,
Quelquefois inconſtant, & même un peu trompeur,
Malgré tous ſes défauts, il eſt toujours vainqueur.
Séduire eſt ſon talent, & plaire eſt ſon partage ;
Et du Dieu qu'adore ſon cœur,
Il eſt une vivante image.

M. L'Abbé Marchadier.



N.° 1309 *a.*

FRANÇOIS (éloge de la bravoure des).

*LES François, défiant la rage & la fureur,
N'oppoſent que leur ſein, leur épée, & l'honneur.
Ils quittent les plaiſirs pour voler à la guerre,
Et leur gaieté tranquille affronte le tonnerre.
Tel, ſans en être ému, Dieu voit du haut des airs,
Se forger ſous ſes pieds la foudre & les éclairs.

Chantre d'AJAX, brûlant HOMÈRE ;
Sublime Peintre des combats,
Quand j'ose marcher sur tes pas,
Quand ma voix tonne ici sur l'abus de la guerre,
Que n'ai-je ces crayons dont tu peins tes Héros,
De la foudre qui tombe affrontant les carreaux !

Par M. de Vixouze.

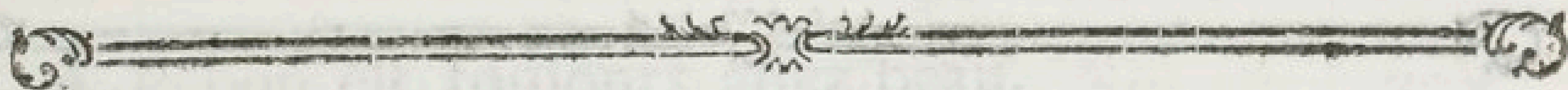


N.° 1309 *b*.

FRANKLIN (éloge de M.).

SA vertu, son courage, & sa simplicité,
De SPARTE ont retracé le caractère antique ;
Et cher à la raison, cher à l'humanité,
Il éclaira l'EUROPE, & sauva l'AMÉRIQUE.

M. d'Alembert.



N.° 1309 *c*.

FRANCS-MAÇONS (l'amour paisible aux).

ALLEZ fixer l'éclat de la lumière ;
Fêtez, sans moi, vos jours mystérieux :
Le clair obscur seul convient à mes yeux ;
Un jour trop grand blesseroit ma paupière.

Volez, Amis, de conquête en conquête;
Dans vos filets captivez la beauté :
Mais laissez-moi dans mon obscurité,
J'applaudirai du fond de ma *retraite.*

Acteurs chéris, sur un brillant théâtre,
Recevez tous le prix de vos talens;
Je brigue en paix les suffrages touchans
Du seul objet dont je suis idolâtre.

Mon cœur, rempli de principes gothiques,
D'un seul objet est toujours enflammé :
Fidèle Amant, j'aime & veux être aimé;
Je tiens encore aux préjugés antiques.

A mon exemple, un jour viendra sans doute,
Que, fatigué de vos bruyans plaisirs,
Auprès de moi, dans de plus doux loisirs,
Du vrai bonheur vous reprendrez la route.

M. Sylvain-Maréchal.



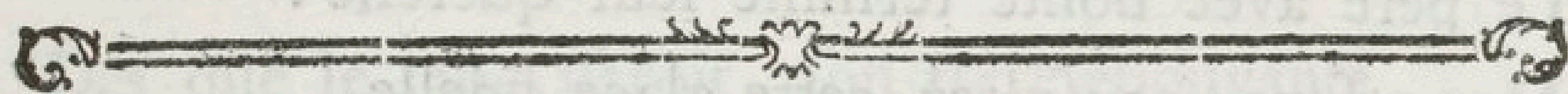
N.° 1310.

FRELUQUET (portait d'un jeune).

LISIMON est un Fat, un petit Freluquet,
Qui prend des airs si faux, au sortir des écoles,
Que le moins clairvoyant en hausse les épaules;
Qui tient certain langage, & qui parle d'un ton

A révolter l'oreille, à choquer la raiſon ;
Qui, vuide de mérite, & plein d'impertinence,
S'érige inſolemment en homme d'importance ;
Qui, pilier de café, miſérable joueur,
Sous de minces habits, veut trancher du Seigneur.
Petit-Maître manqué, ridicule Pagode
D'un ſot original, n'en déplaiſe à la mode,
Qui, pour l'affliction de mille honnêtes gens,
S'affiche Bel-Eſprit en dépit du bon ſens ;
Et qui n'a pour tout bien qu'un grand fond d'imprudence,
De ſotte vanité, de frivole eſpérance.

Boiſſy.



N.° 1311.

FRÈRE (le) *& la Sœur, Leçon allégorique aux enfans beaux ou laids.*

LE bon eſt toujours aſſez beau.
Du plus aimable Jouvenceau
Les graces étoient le partage :
Il ignoroit encor ce brillant avantage.
Pour compagne ordinaire il avoit une Sœur,
De ſon âge à peu près, mais laide à faire peur.
Nature, en les formant, ſembloit s'être trompée ;
Elle avoit du garçon fait une DÉJOPÉE.

Tous deux, en se jouant, trouvèrent un miroir.
Le nouvel ADONIS prend plaisir à se voir.
Regardez, ma Sœur, je vous prie,
Les belles dents, les beaux yeux que voilà !
L'éloge ne prit point; sur ce chapitre là
Fillette, comme on sait, n'entend pas raillerie.
Celle-ci s'alla plaindre à l'auteur de ses jours;
Et pour le mieux toucher, aux pleurs elle eut recours.
En sanglotant, elle accuse son frère
D'avoir osé d'un miroir se saisir
A la toilette de leur mère.
Un garçon, quel forfait ! mais loin de l'en punir,
Le père avec bonté termine leur querelle :
Mes enfans, consultez cette glace fidelle,
Profitez des leçons qu'elle peut vous offrir :
Apprenez-y, mon fils, à surpasser encore
Cette beauté qui vous décore,
En ornant votre esprit, en formant votre cœur.
Vous, ma fille, cherchez d'autres moyens de plaire;
Et qu'un aimable caractère
Fasse oublier votre laideur.

De Rivery.



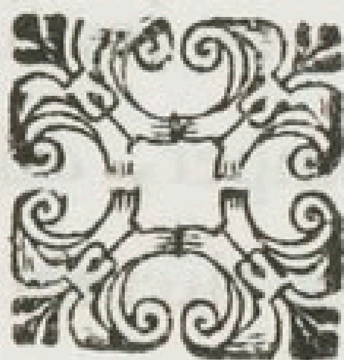
N.° 1311 *a*.

FRÈRES (les deux), ou *les fauſſes Larmes.*

Deux jeunes gens, ou plutôt deux enfans,
Quoique Frères, ſembloient s'aimer depuis long-temps.
L'un d'eux tombe malade : auſſi-tôt on appelle
Un Médecin & ſa ſequelle,
Et le Diaphoirus, & le Monſieur Purgon.
Suivant l'uſage, on ſaigne le Garçon ;
Sans trop ſavoir quelle eſt ſa maladie.
Dès que le ſang paroît, ſon frère épouvanté,
Chancelle, tombe de côté
Sans ſentiment, preſque ſans vie.
Le malade imputa ce triſte évènement
Au bon cœur de l'ami. Voyez combien il m'aime !
Diſoit Colin tout en pleurant ;
Qui n'auroit pas penſé de même ?
A force d'employer tous les ſecours de l'Art,
Pour ne nous pas tromper, diſons mieux, par haſard,
Nos deux enfans ſe tirèrent d'affaire :
On s'embraſſa, puis on joua : quels jeux ?
N'importe pas. Au bout d'un jour ou deux,
L'un des Marmots, celui qui pour ſon frère

Avoit paru ſi rempli d'amitié,
Colinet à Colin refuſa la moitié
D'une pêche. Comment ? pouriez-vous bien me faire
Ce déplaiſir, lui dit Colin,
Vous qui m'aimez ? Notre petit coquin
Lui riposta : vraiment oui je vous aime ;
Mais j'aime encore mieux ma pêche. Colinet,
Que dites-vous ? Ma ſurpriſe eſt extrême !
Vous que j'ai vu, mon cher, pâle & défait,
Suer, trembler, & tomber en foibleſſe,
Lorſque..... Je ne ſais trop comment cela s'eſt fait,
Tout bonnement ajouta Colinet,
J'eus peur alors, je le confeſſe ;
Je ne pourrois pas voir égorger un poulet.
Qu'en dites-vous, belles Pleureuſes,
Qui larmoyez également
Pour la mort d'un ſerin, pour celle d'un Amant ?
Convenez-en, les larmes ſont trompeuſes.

Ganeau.



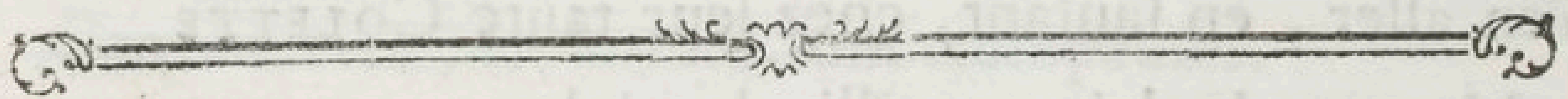
N.° 1311 *b*.

FRÈRES (les) *du temps passé.*

DANS la demeure paternelle
Vivoient jadis deux Frères & deux Sœurs.
L'amour pur, l'amitié fidelle,
De leurs dons les plus chers combloient ces jeunes cœurs,
Et n'en faisoient qu'un seul. Que c'étoit chose aimable
De voir ces quatre enfans, à cet âge adorable,
Où le rire joyeux est le suprême bien,
Ne se quitter jamais, & s'amuser d'un rien;
De les voir bien parés, père & mère à leur tête,
Au sortir de la messe, un jour de bonne fête,
La gaiété dans les yeux, se tenant par la main,
S'en aller, en sautant, chez leur tante COLETTE
Manger du lait, cueillir la violette,
Et faire, en folâtrant, le plus charmant festin.
O jours délicieux tant regrettés du Sage!
Enfans n'y pensoient pas.... pense-t-on à cet âge?
Hélas! qu'importe! heureux enfin,
Ils s'aimoient bien, c'est tout; entr'eux point de querelle;
Le goût d'un seul décidoit tous les goûts;
En blesser un, c'étoit les blesser tous.

De cette union fraternelle,
Chacun dans le village admiroit la candeur ;
Dans ſes prônes, le vieux Paſteur,
Souvent, la larme à l'œil, la citoit pour modèle :
Souvent même on le vit, malgré le poids des ans,
Se prêtant avec joie à leurs jeux innocens,
Enchaîner d'un long fil la tremblante hirondelle,
Ou danſer avec eux ſur ſes pieds chancelans.
Raiſon ne fit qu'accroître une amitié ſi belle,
Et jamais on n'en vit la fin :
Rien n'en troubla l'heureux deſtin,
Ni l'avarice criminelle,
Ni le dur intérêt, *ni le mien, ni le tien.*
De leur tendreſſe mutuelle
L'eſtime devint le ſoutien,
Et la vertu la rendit éternelle.

M. l'Abbé de Reyrac.



N.° 1312.

FRIVOLITÉ (la) *eſt le nom que l'on peut donner aux occupations des jeunes gens.*

UN bon jour dit de bonne grace,
Deux ou trois complimens polis,
Qu'on ſe renvoye & qu'on reſſaſſe,
Avec un air de tête & des geſtes choiſis ;

Un jargon décoré de phrases joliettes ;
Et de vingt termes favoris,
Qu'on accompagne d'un souris ;
Savoir les intrigues secrètes
Et de la Ville & de la Cour ;
Posséder l'histoire du jour ;
En poche avoir couplets & chansonnettes,
Et répéter aux Dames, tour-à-tour,
Mille tendres sornettes,
Que l'on a soin d'orner de mots à double sens ;
Parler éloquemment cornettes,
Et prononcer sur des rubans ;
De tout ce qui paroît juger sans connoissance,
Hors de propos prodiguer son encens,
Et placer bien sa médisance :
Voila les aimables du temps,
Ce qui fait le mérite, & toute la science.

Boissy.



N.° 1312 *a.*

FROMAGE (l'origine du), ou *la Turogénésie.*

Quand, pour voiler & ses traits & son nom,
Io, la Nymphe, en Vache transformée,
Payoit les torts à la fière Junon,
A Junon, dis-je, à sa perte animée,

Après avoir en maints & maints pays
Long-temps erré par les monts & la plaine,
Enfin la Nymphe arrive aux verds patis,
Qu'en ſerpentant ſur ſa fertile arène,
Non loin des bords où commande THÉTIS,
La TOUQUES (1) voit ſoumis à ſon Domaine.
Ces lieux étoient à PALÈS conſacrés:
Là, les Autels tous les matins parés
Du vif émail dont ſe couronne FLORE,
D'un pur encens fumoient, qu'encor l'Aurore
N'avoit des monts les ſommets éclairés;
C'etoit auſſi ſon plus cher apanage;
Moins de TEMPÉ lui plaiſoient les lauriers.
Laſſe d'avoir parcouru ce rivage,
Palès alors d'un favorable ombrage
Goûtoit le frais ſous de verds aliziers;
Et là, de joncs naiſſans dans ce bocage,
Selon le lieu, conformant ſon ouvrage,
En cent façons faiſoit petits paniers.
La Vache Io près de là parvenue,
La faim ſéchant en ce moment ſes pleurs,
Alloit paiſſant l'herbe fraîche & menue.
En ſage Amante, au fort de ſes douleurs,
Point ne s'étoit au jeûne abandonnée;
Trop bien ſavoit que face décharnée,

(1) Rivière qui coule dans la vallée du Pont-l'Evêque.

Teint ſafrané par cuiſans déplaiſirs,
Ne ſont reſſorts dans un cœur infidèle,
Un cœur ingrat qu'à longs cris on rappelle ;
Ne ſont reſſorts à mouvoir les déſirs.
Toujours avoit, ſous ſa forme nouvelle,
Su conſerver peau blanche, air gracieux,
Poil liſſe & fin, ferme & pleine mamelle
Qui promettoit un lait des Dieux ;
Si que déjà de la bouche & des yeux
Le ſavouroit la Déeſſe Bergère.
Le point étoit d'un vaſe en quoi l'extraire :
De tous côtés Palès ſe tourne en vain ;
Là, vaſe aucun ne s'offre ſous ſa main.
L'invention, la reſſource ordinaire,
En cas pareil, étoit le ſeul recours ;
Elle aide à l'Homme au beſoin tous les jours :
Manqueroit-elle aux Dieux en telle affaire ?
L'invention vint donc à ſon ſecours :
D'un panier fait en forme orbiculaire,
Où maints bijoux de ſa main agencés,
Artiſtement ſe voyoient enchâſſés
Bijoux des champs, fleurs vulgairement dites ;
Palès maſtique, avec herbes enduites
Du ſuc gluant des rameaux crevaſſés,
Les joncs ouverts, entr'eux, ou peu preſſés.
L'œuvre achevée, aux vœux de la Déeſſe

Qui de la main la flatte, & de la voix,
A ses désirs, pour la Nymphe des bois,
Io docile, à répondre s'empresse.
Le lait tombant, bouillonne, & du panier
Déjà les bords, sous une mousse épaisse,
Disparoissoient presque dans leur entier :
Lorsqu'un Zéphyr qui, sur chaque fleurette,
De menus dons d'Amour faisoit cueillette,
Vint là passer; Zéphyr, de son métier,
Galant, coquet, jouant de la prunelle,
Apre toujours après nouveau butin,
Et volontiers s'amusant en chemin
Quand le trouvoit à point & sous son aile.
Pour un Zéphyr, rassemblant tous ses traits,
L'occasion sembloit s'offrir exprès !
L'auroit-il mieux à son gré préparée ?
Palès étoit à d'autres soins livrée,
Qu'à se garder des tours de ce fripon.
Celui-ci donc, en petit tourbillon,
S'approche d'elle, & voulant sur sa joue
Prendre un baiser, en la blanche liqueur
Etourdiment ses ailes il secoue,
Sales encor d'une certaine fleur (1)
Assortissant au pourpre en sa couleur.

---

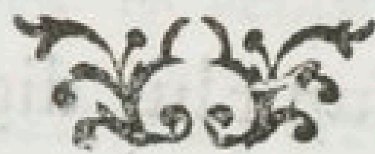
(1) La fleur d'Artichaut.

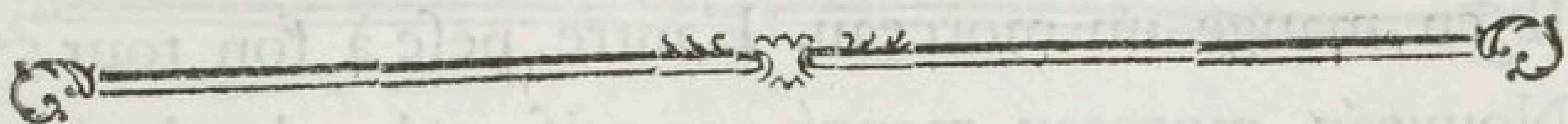
Fleur, vil rebut, ès vergers de POMONE,
D'un fruit ſur tige, en écailles naiſſant ;
Large, empâté, s'entr'ouvrant en couronne,
Et qu'il avoit enlevée en paſſant.
Par qualités de la fleur émanées,
Sels adhérans, vertus propres, innées,
Bientôt du lait le plus gras épaiſſi
Fait bande à part, ſe condenſe & s'amaſſe.
Comme eau le reſte à l'inſtant éclairci,
Diſſout l'enduit, s'inſinue en ſa place,
Et diviſant ſa qualité tenace,
Entre les joncs s'écoule & ſe fait jour.
Lors du panier conſervant l'ordonnance,
Et dans ſon ſein ſe formant en contour,
Le lait devient une ferme ſubſtance
D'un œil .... à mettre en goût de jouiſſance
L'appétit même au ſens le moins livré.
Celui d'un Dieu, tant fût régénéré,
Sobre au manger, menant frugale vie.
Miracle donc ne faut que l'on s'écrie,
Si d'en goûter la Déeſſe eut envie ;
Le nouveau mets ſi bien lui vint à gré,
Que ne croyant d'un plus digne ſalaire
Rénumérer le zèle pour ſes arts,
De la Nature elle apprit ce myſtère
A ſes dévots ſur la Touques épars.

ENVOI.

CHEVALIER, vous qui d'un goût délicat,
Aimez les Vers, ſavez en faire état,
Non pas les vers de rebut, à faux titre
Point n'en admet de tels votre pupitre;
Mais bien ceux-là que le docte Sénat,
Séant au PINDE en robe d'Apparat,
De la bonne encre inſcrit en ſon régiſtre:
Par quelques fleurs qu'autrefois je cueillis
Sur le PARNASSE, alors que ſes bocages
Je fréquentois errant ſous leurs ombrages,
Don m'avez fait de Fromages exquis,
Produit vanté de vos gras pâturages.
Senſible au don, plus ſenſible d'abord
A la façon qui du don fait l'eſſence,
Pour vous ma lyre ai remiſe d'accord.
Si de ſes ſons la langueur vous endort,
Si n'y trouvez ame, feu, ni cadence,
Agréez-en au moins le foible effort,
Comme un eſſai de ma reconnoiſſance.

Lainez.





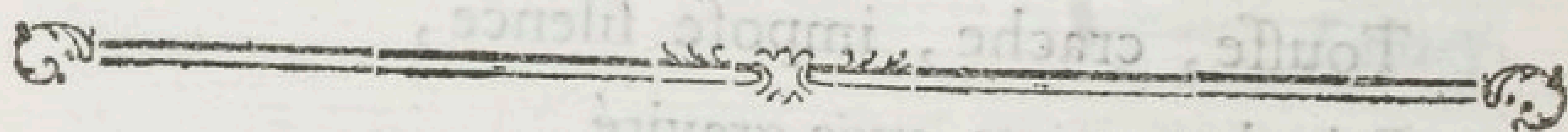
N.° 1313.

FROMAGE (le), ou *le Scrupule ; Leçon allégorique aux Gens de Justice.*

Deux Chats avoient pris un fromage ;
Et tous d'eux à l'aubaine avoient un droit égal :
Dispute entr'eux pour le partage.
Qui le fera ? Nul n'est assez loyal.
Beaucoup de gourmandise & peu de conscience ;
Témoin leur propre fait, le fromage volé.
Ils veulent donc qu'à l'audience,
Dame Justice entr'eux vuide le démêlé.
Un Singe, Maître Clerc du Bailli du village,
Et que pour lui-même on prenoit,
Quand il mettoit par fois sa robe & son bonnet,
Parut à nos deux Chats tout un Aréopage.
Pardevant Dom Bertrand le fromage est porté :
Bertrand s'assied, prend la balance,
Tousse, crache, impose silence,
Fait deux parts avec gravité,
En charge les bassins, puis cherchant l'équilibre,
Pesons, dit-il, d'un esprit libre,
D'une main circonspecte ; & vive l'équité.
Çà ; celle-ci me paroit trop pesante :

Il en mange un morceau. L'autre pese à ſon tour ;
Nouveau morceau mangé par raiſon du plus lourd.
Un des baſſins n'a plus qu'une légère pente.
Bon ! nous voilà contens ; donnez, diſent les Chats.
Si vous êtes contens, Juſtice ne l'eſt pas,
Leur dit Bertrand ; race ignorante !
Croyez-vous donc qu'on ſe contente
De paſſer comme vous les choſes au gros ſas ?
Et ce diſant, Monſeigneur ſe tourmente
A manger toujours l'excédent ;
Par équité toujours donne ſon coup de dent :
De ſcrupule en ſcrupule avançoit le fromage.
Nos Plaideurs enfin las des frais,
Veulent le reſte ſans partage.
Tout beau, leur dit Bertrand, ſoyez hors de procès ;
Mais le reſte, Meſſieurs, m'appartient comme épice :
A nous autres auſſi nous nous devons juſtice.
Allez en paix, & rendez grace aux Dieux ;
Le Bailli n'eût pas jugé mieux.

La Motte.



N.° 1313 *a*.

FROMENT (la vertu & la propriété du).

V. la lettre E. N.° 1061 *a*.

Dulard.

N.° 1314.

FUITE (la) *inutile*, ou *l'Amante poursuivie par l'Amour.*

Taisez-vous, Rossignols, & vous tendres Fauvettes :
On fuit en vain l'Amour dans les lieux où vous êtes.
Par vos chants amoureux, cessez de m'alarmer ;
Et n'attendrissez point qui ne veut rien aimer.
La campagne m'offroit un sort doux & tranquille ;
Mais je n'y trouve plus qu'un dangereux asyle :
Tout y sert comme moi le Tyran que je fuis.
Plus je t'évite, Amour, hélas ! plus tu me suis.
Du charme dangereux qu'ici tu sais répandre,
Comment mon foible cœur pourra-t-il se défendre ?
De concert avec toi, les folâtres Zéphyrs,
Par le bruit des roseaux, réveillent mes soupirs.
Cette source, où l'argent se joue avec l'arène,
Semble aider, par son cours, au penchant qui m'entraîne ;
Et sans fermer mes yeux aux maux que j'ai soufferts,
Tout en ces lieux m'invite à rentrer dans tes fers.
Faut-il, pour mon malheur, que ta main invincible,
A tant d'être divers prête une ame sensible ;
Et qu'enfin chaque objet qui se présente à moi,
Animé par tes feux, ne parle que de toi ?

Si de tes jeux malins j'accuſe le caprice,
Tu ſais faire gémir l'Amante de NARCISSE;
Et joignant ſes regrets à mes mortels ſoucis,
Tu lui fais avec moi cent fois nommer TIRSIS;
Lorſque je vais cueillir des fleurs ſur ce rivage,
J'y vois errer bientôt le papillon volage:
Il me peint de Tirſis les légères ardeurs;
Et ce dur ſouvenir renouvelle mes pleurs.
Ceſſe, Amour, de troubler le repos de ma vie;
Laiſſe-moi, s'il ſe peut, oublier qui m'oublie,
Cruel; & ne viens point juſqu'au fond des forêts,
T'acharner contre un cœur qu'ont déchiré tes traits.
Il vous raſſemble ici, Bergères fortunées;
Mais reſpectez du moins mes triſtes deſtinées;
Portez ailleurs vos pas; & dans d'autres vallons,
Allez de vos Bergers redire les chanſons.
Trop engagée encor dans de cruelles chaînes,
J'apprends par vos plaiſirs à mieux ſentir mes peines.
Ah! fuyez loin de moi le malheur qui me ſuit:
De mon ſort qu'un Berger ne ſoit jamais inſtruit,
Avec les chers objets dont vous êtes charmées,
Savourez la douceur d'aimer & d'être aimées:
Puiſſent-ils, pour combler votre félicité,
Ignorer juſqu'au nom de l'infidélité!....
Quoi donc! inceſſamment chercher la ſolitude?
Faire avec mes ennuis une dure habitude;

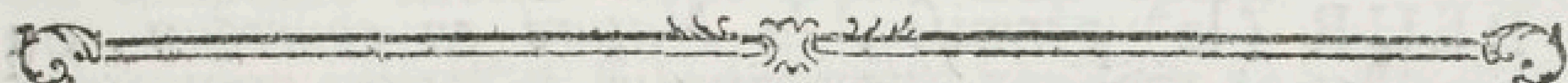
Et dans ces triſtes lieux, où je viens m'exiler,
Attendre qu'un ingrat daigne me conſoler?
Ah! qu'il ſache du moins la douleur qui m'oppreſſe!
Qu'il entende mes cris: mais quelle eſt ma foibleſſe!
Dois-je donc aujourd'hui, revoyant mon vainqueur,
Amour, à tous tes traits ouvrir encor mon cœur?
Eh! comment de mes feux calmer la violence?
Si j'allois renoncer au ſecours de l'abſence,
Si j'allois, du perfide irritant les mépris,
Donner un nouveau luſtre au triomphe d'Iris,
De quel œil le verrois-je, au ſein de la victoire,
Jouir de mon dépit, & de toute ſa gloire;
Et bravant mes attraits, par la douleur flétris,
Faire honte à l'ingrat de les avoir chéris?
Tant d'Amans malheureux, dont les ſoins, les ſervices,
Ne me furent pour lui qu'autant de ſacrifices,
Par un plaiſir malin, charmés de me revoir,
Viendroient donc dans mes yeux lire mon déſeſpoir.
Eſt-ce là, diroient-ils, cette fière Climène,
Qu'on vit, avec Tirſis, rire de notre peine?
Elle gémit enfin; & l'Amour en courroux
Lui rend bien les rigueurs qu'elle exerça ſur nous.
Mais toi, de leurs ſoupirs cruel dépoſitaire,
Qui, trompant à ton gré leur ardeur téméraire,
A punir ſes rivaux ſut ſi bien m'engager,
Tirſis, étoit-ce, hélas! à toi de les venger?

O ! que de ces Amans acceptant les hommages,
N'ai-je d'un inconſtant prévenu les outrages !
Hélas ! s'il faut que j'aime, Amour, daigne aujourd'hui,
Du moins par d'autres nœuds, me conſoler de lui.
Mais quoi ! quelle reſſource à ma douleur mortelle !
L'ingrat ſeroit content ſi j'étois infidelle :
Libre de ſes ſermens, & s'excuſant ſur moi,
Il ne rougiroit plus d'avoir manqué de foi.
Ah ! troublons ſes plaiſirs ; & pour toute vengeance,
N'oppoſons au cruel que ma ſeule conſtance.
Duſſé-je, en le voyant, endurer mille morts,
Allons livrer ſon ame à d'éternels remords :
Diſons-lui.... Mais enfin qu'ai-je encore à lui dire ?
Ne ſai-je point aſſez pour qui l'ingrat ſoupire ?
Quel fruit dois-je eſpérer de mes emportemens !
Le cruel n'a que trop oublié ſes ſermens.
Ne le fatiguons plus d'une vue odieuſe :
Qu'il vive heureux du moins, ſi je meurs malheureuſe :
Bois, fontaines, vallon, ſolitaire ſéjour,
Seuls, vous ſerez témoins de mon fidèle amour.
C'eſt ici que, livrée aux plus rudes atteintes,
Je pourrai, ſans rougir, vous confier mes plaintes ;
J'aurai beau contempler vos charmes innocens,
Ils n'aſſoupiront point le trouble de mes ſens,
Tant que pourra durer ma languiſſante vie :
Mais de mille regrets en ces lieux pourſuivie,

Je

Je ſaurai, puiſqu'enfin rien ne peut me guérir,
Pleurer tous mes malheurs, vous les dire, & mourir.

*M.****



N.° 1314 *a.*

FUITE (la) *de l'Amour ne guérit pas de l'Amour.*

L'AUTRE jour j'apperçus LISETTE
Triſte, & déjà loin du hameau,
Avec panetière & houlette,
Mais ſans ſon chien ni ſon troupeau.
Je lui dis: Où vas-tu, la belle,
Avec l'air de te déſoler?
Je fuis, l'Amour, me répond-elle,
Et ſi loin, qu'il n'y puiſſe aller.
Ton erreur, lui dis-je, eſt extrême;
Un vain dépit te fait la loi;
Ton cœur te ſuit: ſi ton cœur aime,
L'ennemi voyage avec toi;
Reviens parmi nos Paſtourelles,
Si tu n'as pas d'autres ſecours:
Le Dieu que tu fuis a des ailes;
Il te rattraperoit toujours.

M. Dorat.



N.° 1314 *b*.

FUREUR (la) *permise, la Nature en courroux*, ou *le sang révolté.*

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée & de Thyeste;
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! C'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le Ciel, le juste Ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

Si du crime d'HÉLÈNE on punit sa famille,
Faites chercher à SPARTE HERMIONE sa fille ;
Laissez à MÉNELAS racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
Cette HÉLÈNE, qui trouble & l'Europe & l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
THÉSÉE avoit osé l'enlever à son père.
Vous savez, & CALCHAS mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit un Prince en son lit ;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse
Que sa mère a cachée au reste de la GRÈCE.
Mais non, l'amour d'un frère, & son honneur blessé,
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés ;
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez :
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.

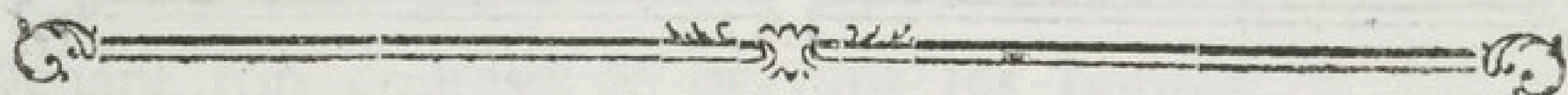
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre ſang vous courez le payer;
Et voulez, par le prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut diſputer votre place.
Eſt-ce donc être père ? Ah ! toute ma raiſon
Cède à la cruauté de cette trahiſon.

Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle,
Déchirera ſon ſein, &, d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux ?
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée ?
Je verrai les chemins encor tout parfumés
De fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemés ?
Non; je ne l'aurai point amenée au ſupplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice;
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mère;
Et vous, rentrez, ma fille, & du moins à mes loix,
Obéiſſez encor pour la dernière fois.

Racine.

Tragédie d'Iphigénie, Act. IV. Sc. V.





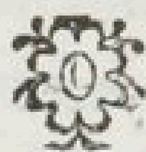
N.° 1314 c.

FUREUR (tableau de la).

Dieux cruels ! ſoutenez ma fureur chancelante ;
Lieux encor teints du ſang qui me donna le jour,
Du Tyran de la Crète infortuné ſéjour,
Eternels monumens d'une douleur amère,
Lieux terribles, témoins de la mort de mon père,
Lieux où l'on m'oſe offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile ſecours ;
Retracez-moi ſans ceſſe une triſte peinture ;
Contre un honteux amour défendez la Nature.
O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, ſuis-je d'un ſang que ta haine pourſuit ?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puiſſent plus brûler dans l'innocence ?
Laiſſe au ſang de Minos ſes affronts, ſes horreurs ;
Sur ce ſang odieux ſignale tes fureurs ;
Laiſſe au ſang de Minos Phédre & le Labyrinthe,
Au mien ſa pureté ſans tache & ſans atteinte.

M. de Crébillon.

Tragédie d'Idoménée, Act. II. Sc. I.



N.° 1315.

GABRIELLE D'ESTRÉES *à Henri IV.* ou *les derniers adieux d'une Amante à son Amant.*

Dans ce calme effrayant (1) où la douleur moins vive
Retient chez les Vivans mon ame fugitive,
Où, suspendu sur moi, le glaive de la Mort
S'apprête à terminer mes tourmens & mon sort;
Où, de ce Dieu vengeur que je crains & que j'aime,
J'attends, en frémissant, la sentence suprême,
Il m'est encor permis de tracer à tes yeux
Mes derniers sentimens & mes derniers adieux.

Tu sais combien l'Amour, égarant ma foiblesse,
Dans de folles erreurs a plongé ma jeunesse;
Tu sais combien de fois, armé de vains efforts,
Mon cœur, prêt à se rendre, étouffa ses transports:
Je résistai long-temps; mais ce jour favorable,
De clémence & de gloire (2) exemple mémorable,

(1) Pendant que HENRI IV étoit à Fontainebleau, GABRIELLE D'ESTRÉES fut attaquée deux fois, en quatre jours, d'apoplexie, dont elle mourut à Paris. C'est dans l'intervalle de ces deux attaques, qu'elle est supposée écrire cette Epître.

(2) La réduction de Paris. Cette ville périssoit par la famine; Henri IV, qui l'assiégeoit, fut attendri de son sort, & la secourut. Les Parisiens, touchés de cette générosité, tombèrent aux pieds de Henri IV, & se rendirent.

Ce jour où contre toi les Peuples révoltés,
Défiant ton courage & bravant tes bontés,
Se laissoient consumer par la faim dévorante;
Où, sensible aux clameurs d'une ville expirante,
Tu voulus de ton Peuple oublier les forfaits;
Où PARIS étonné vécut de tes bienfaits;
Ce triomphe, où si grand tu parus si modeste,
Vint à mon foible cœur tendre un piége funeste.
Hélas! je vis ce cœur sans cesse combattu,
Inflexible à tes feux, se rendre à la vertu.
Qui pourroit résister à de si nobles charmes?
PARIS te couronna; je te rendis les armes;
Et ta clémence enfin, utile à tes projets,
Te fit vaincre en un jour mon cœur & tes Sujets.
Oui, ce fatal instant, marqué par ma foiblesse,
Dans mon esprit confus se retrace sans cesse;
Sans cesse le plaisir repoussant le remord,
Vient mêler ses attraits aux horreurs de la mort.
Je crois encor te voir; je crois encore entendre
Les sons de cette voix si flatteuse & si tendre.
Je revois ces bosquets, ce dangereux séjour (1)
Formé par la Nature, embelli par l'Amour,
Où le souffle léger du jeune Amant de FLORE
Oppose aux feux du jour la fraîcheur de l'aurore;

(1) ANET, séjour charmant sur le bord de l'EURE, où Diane de Poitiers & Gabrielle d'Estrées se plaisoient infiniment.

Où l'art induſtrieux fait briller à la fois
Le luxe des plaiſirs & le faſte des Rois,
Où, ſur un lit de fleurs, au ſein de l'opulence,
La Molleſſe s'endort dans les bras du Silence :
Je t'appelle.... Ta voix répond à mes accens :
Les flammes de l'Amour embraſent tous mes ſens ;
Je ne me connois plus ; je brûle, je friſſonne ;
Je ſuccombe : à tes feux, Amour, je m'abandonne.
Quelle coupable erreur vient encor me tromper!
Ah ! peignons-nous plutôt la mort prête à frapper :
Déjà je l'apperçois, déjà ma tombe s'ouvre,
Et l'abyme éternel à mes yeux ſe découvre.
Quelle affreuſe clarté luit au milieu des airs !
Qui briſe ſous mes pas les portes des Enfers ?
Ciel ! quels feux dévorans !.... Que de cris !.... Gabrielle...
Quelle terrible voix ſous ces voûtes m'appelle !
Je te vois, ô mon Juge ! & de ton Tribunal
J'entends avec effroi ſortir l'Arrêt fatal.
Dans quel gouffre enflammé ta Juſtice éternelle
Entraîne des Humains la foule criminelle !
Un inſtant de foibleſſe & les plus grands forfaits
Sont-ils aux mêmes maux condamnés pour jamais ?
Dans ta clémence encor, grand Dieu, mon ame eſpère :
Qui créa les Humains, n'en eſt-il pas le père ?
Eh quoi ! tous ces plaiſirs ſi doux, ſi pleins d'attraits,
Précédés de la crainte, & ſuivis des regrets,

Ne laiſſent dans nos cœurs qu'une triſteſſe amère.
Du bonheur qui nous fuit, voilà donc la chimère !
Dieu terrible, eh ! quels ſont vos prétendus bienfaits ?
Ne nous donnez-vous donc que des biens imparfaits ?
A mes pleurs, à mes cris, ſeriez-vous inflexible ?
Puniriez-vous mon cœur d'avoir été ſenſible ?
Eſt-on ſi criminel en aimant à la fois
Le plus grand des Humains & le meilleur des Rois ?
Oui, de votre bonté mon Amant eſt l'image :
Hélas ! aimer BOURBON, c'eſt aimer votre ouvrage.
N'eſt-ce pas vous, Grand Dieu, dont le bras tout-puiſſant,
Deux fois ſauvant ſes jours (1) du glaive menaçant,
Le conduiſit vainqueur au trône de ſes pères ?
Par vous ſa foi ſoumiſe au joug de nos Myſtères,
Des enfans de CALVIN abandonna l'erreur ;
Et la grace des Cieux deſcendit dans ſon cœur.
Cher Amant, cher objet de ma foibleſſe extrême,
Tu vois, par mes combats, à quel excès je t'aime.
Si d'une égale ardeur tu fus jamais épris,
J'oſe de mon amour te demander le prix.
Ce n'eſt pas qu'en ſecret d'un vain titre jalouſe,
Je veuille m'élever au rang de ton épouſe,

(1) Henri IV avoit manqué deux fois d'être aſſaſſiné par Barrière & Chatel. Ce fut dans la chambre de Gabrielle d'Eſtrées que le dernier de ces deux ſcélérats s'introduiſit pour commettre ce parricide.

Ni qu'admise au Conseil, ou réglant le Sénat,
J'aspire à gouverner les rênes de l'Etat:
Dans la nuit du tombeau, prête enfin à descendre,
D'ESTRÉE à tes grandeurs n'a plus rien à prétendre.
Mais si ma voix, souvent propice aux malheureux,
En te peignant leurs maux, s'intéressa pour eux,
Si je puis espérer que, pour grace dernière,
Tu prêteras encor l'oreille à ma prière,
Sur mes tristes enfans (1) daigne jeter les yeux;
Vois de nos tendres cœurs ces gages précieux
Que la Nature avoue, & que la Loi rejette.
Formés du sang des Rois au sein de ta Sujette,
Ces innocens vers toi lèvent leurs foibles mains:
Daigne les adopter, veille sur leurs destins.
Verras-tu tes enfans, rebuts de la fortune,
Traîner dans les affronts une vie importune?
Verras-tu sans pitié des Princes de ton sang,
Dans la foule inconnus, ramper au dernier rang?
Peux-tu, les punissant des fautes de leur mère,
Les priver du plaisir de connoître leur père?

---

(1) Henri IV fit Gabrielle d'Estrées Duchesse de Beau-Fort: il lui promit de l'épouser & de légitimer ses enfans: il étoit même prêt à exécuter ce dessein, lorsqu'elle mourut. Il eut d'elle deux fils & une fille; César, Duc de Vendôme; Alexandre, Grand-Prieur de France, mort prisonnier d'Etat; & Henriette, qui fut mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elbeuf.

Je ne demande point que, placés après toi,
Ils écartent du Trône un légitime Roi :
Funeste ambition, injustice cruelle,
Non, vous ne régnez point au cœur de Gabrielle;
Je veux que mes enfans, auprès de toi nourris,
Au sentier des Vertus suivent tes pas chéris;
Qu'ils sachent qu'en tout temps, fidèles à leurs maîtres (1),
La FRANCE, au champ de MARS, vit périr mes ancêtres;
Et qu'ils puissent comme eux, dédaignant le repos,
S'ils ne sont pas des Rois, être un jour des Héros.
Voilà tous mes desseins; c'est à toi d'y souscrire :
Je mourrai sans regret; mais avant que j'expire,
Permets que, poursuivant un si cher entretien,
Mon cœur en liberté s'épanche dans le tien.
Sur un songe trompeur que le hasard fit naître,
Mon esprit vainement s'épouvante peut-être;
Peut-être aussi le Ciel qui veut t'en garantir,
Par moi seule aujourd'hui te le fait pressentir;
Enfin, soit que ma crainte injustement fondée,
De cet affreux objet me remplisse l'idée;
Soit que pendant la nuit le tableau du passé
De mon esprit confus ne soit point effacé,

---

(1) Gabrielle d'Estrées, d'un ancienne maison de Picardie, étoit fille & petite-fille d'un Grand-Maître d'Artillerie.

A peine du sommeil la faveur passagère
Vient surprendre mes maux & fermer ma paupière,
Qu'à mes yeux effrayés un spectre menaçant
Sort du fond de la tombe avec un cri perçant:
Un sceptre est à ses pieds; la mort qui l'environne,
De ses voiles affreux enveloppe le Trône:
Que vois-je, m'écriai-je! Ah! VALOIS, est-ce vous?
» Oui, c'est moi, me dit-il, qui tombai sous les coups
» D'un Peuple qu'un faux zèle a conduit dans le crime:
» Grand Dieu, fais que j'en sois la dernière victime «!
Le spectre fuit: tout change; & mon œil étonné,
De tes nombreux Sujets te trouve environné;
Mais tandis qu'enivrés de tendresse & de joie,
Tous les cœurs au plaisir s'abandonnent en proie,
Soudain, armé d'un fer, un monstre furieux
Vient, vole, approche, frappe... & tout fuit à mes yeux.
De la Ligue, en un mot, crains l'Hydre menaçante:
Dans l'ombre de la nuit sa tête renaissante
Se cache en méditant des projets pleins d'horreur:
Son repos est à craindre autant que sa fureur.
Crains qu'un autre CLÉMENT, du sein de la poussière,
Ne puisse quelque jour de sa main meurtrière,
Croyant venger l'Eglise, & méprisant ses loix,
Te joindre dans la Tombe au dernier des Valois.

Hé quoi! me diras-tu, ce Peuple que j'adore,
Quand je le rends heureux, voudroit me perdre encore?

Si BOURBON autrefois s'eſt armé contre lui,
Bourbon par ſes bienfaits veut le vaincre aujourd'hui.
Le François pour moi ſeul ſera-t-il inflexible ?
Oui ; je ſais que ce Peuple eſt né brave & ſenſible,
Que ſon cœur aiſément ſe laiſſe déſarmer,
Et que par la clémence on peut s'en faire aimer.
Mais ne ſais-tu donc pas juſqu'où le fanatiſme,
Sur l'eſprit des Humains étend ſon deſpotiſme ?
Peins-toi ce jour affreux à l'horreur conſacré (1),
Vois parmi les mourans COLIGNY maſſacré :
C'eſt là que, ſous les coups & la haine de ROME,
Traîné dans la pouſſière, expira ce Grand Homme.
Entends-tu ces clameurs, ces lamentables cris ?
Vois le ſang à grands flots ruiſſeler dans PARIS ;
Reconnois à ces traits, dont frémit la Nature,
De nos Prêtres cruels la funeſte impoſture.
O Peuple trop crédule ! ô François généreux !
Quel Prince peut jamais vous rendre plus heureux ?
Qui, parmi les Humains, fut plus digne de vivre ?
Hélas ! où courez-vous ? quelle ardeur vous enivre ?
Quoi ! le meilleur des Rois tomberoit ſous vos coups ?
Barbares... Arrêtez... O Ciel ! que faites-vous ?
Arrêtez... Si le meurtre a pour vous tant de charmes,
Tournez contre mon ſein vos parricides armes :

---

(1) Le maſſacre de la Saint-Barthelemi.

Baignez-vous dans mon ſang; frappez, déchirez-moi;
Frappez;... mais reſpectez les jours de votre Roi...
Mais que dis-je? O François! vous ſentez mes alarmes;
De vos yeux attendris je vois couler les larmes;
Vous frémiſſez; vos ſens ſont ſaiſis de terreur;
Pour commettre ce crime il vous fait trop horreur;
Non, vous ne portez point des cœurs auſſi coupables;
D'un ſi noir attentat vous n'êtes point capables:
Peuple, que dans vos cœurs ce Roi vive à jamais!
Songez à votre amour, ſongez à ſes bienfaits.

Ne crains rien, cher Amant; va, crois moi, la Nature
N'enfante point trois fois un cœur aſſez parjure,
Un monſtre aſſez cruel pour tramer ce deſſein.
Qui, d'un Prince ſi bon, voudroit percer le ſein?
Henri, t'en ſouviens-tu, quand la Parque en furie (1)
S'apprêtoit à couper la trame de ta vie:
Hélas! tout ce fardeau du céleſte courroux
Parut, en ces momens, s'appeſantir ſur nous.
De quels cris douloureux nos Temples retentirent!
Tout s'émut, tout trembla, tous les cœurs s'attendrirent;
Mais tout changea bientôt, quand, vainqueur du trépas,
Tu vis l'abyme affreux refermé ſous tes pas.
Quels doux emportemens! La France avec ſon Maître,
Des portes du tombeau ſembloit auſſi renaître:

(1) Henri IV tomba malade, & toute la France trembla pour ſes jours.

Tu parus ; & chacun voulut revoir ſon Roi ;
Tout un peuple, en pleurant, voloit autour de toi.
Hélas ! ſa douleur ſeule égala ſon ivreſſe !
Quel Peuple pour ſon Roi montra plus de tendreſſe ?
Par de nouveaux bienfaits reſſerre ce lien :
Pourſuis ; que ſon bonheur ſoit à jamais le tien ;
Que, parmi les Héros de la race immortelle,
Louis XII (1) à ton cœur ſerve en tout de modèle ;
Qu'écrit en lettres d'or dans les faſtes des Cieux,
Son règne, pour jamais, ſoit préſent à tes yeux !
Des flatteurs comme lui redoute l'artifice ;
Que près de toi la paix marche avec la juſtice ;
Sous le poids accablant des ſubſides affreux,
Hélas ! n'écraſe point tes Peuples malheureux ;
Que dans tous tes conſeils la ſageſſe préſide ;
Qu'en ton ame toujours l'humanité réſide.
Que dis-je ? cher Amant, excuſe mon erreur :
Qu'elle eſt donc la vertu qui n'eſt point dans ton cœur ?
Hélas ! je m'en ſouviens ; quand déployant ſes ailes,
La Mort couvroit Paris de ſes ombres cruelles ;
Quand, tout ſouillé de ſang, un Peuple factieux,
Sur des morts entaſſés croyoit monter aux Cieux ;
Quand, le Chriſt à la main, nos Prêtres ſanguinaires
Excitoient les enfans à maſſacrer leurs pères :

(1) Louis XII, ſurnommé le Père du Peuple.

„ O PARIS, disois-tu, les yeux baignés de pleurs;
„ Je ne puis à présent que plaindre tes malheurs!
„ Mais si jamais le Ciel (1), trompant mon espérance,
„ Fait tomber dans mes mains le sceptre de la France;
„ Si du maître des Rois l'immortelle clarté
„ Fait, du sein de l'erreur, sortir la vérité;
„ Peuple que je chéris! ô François! ô mes frères!
„ Qu'avec plaisir ma main finira vos misères!
„ Ah! combien votre sang me sera précieux!
„ Vous que l'erreur conduit, Prêtres séditieux,
„ Coupables Protestans, Catholiques rebelles,
„ Sous un Roi réuni vous seriez tous fidèles:
„ Dans les utiles jours d'une éternelle paix,
„ J'enchaînerai vos cœurs par le nœud des bienfaits ".

Barbares partisans des maximes iniques,
O vous! Rois orgueilleux, vous Princes tyranniques,
Qui, signalant vos jours par de sanglans projets,
Sous un scèptre de fer accablez vos Sujets,
Venez, jetez les yeux sur cet Empire immense,
Voyez-y ce Monarque; il tient, par sa clémence,
Tous les cœurs de son Peuple enchaînés sous ses loix:
L'orgueil fait les tyrans, la bonté fait les Rois.

---

(1) Lors du massacre de la Saint-Barthelemi, Henri IV, Roi de Navarre, ne pouvoit point espérer de monter sur le Trône de France.

La

La bonté des Bourbons n'eſt point cette foibleſſe,
Qui, fille de la crainte & ſœur de la molleſſe,
Cède par indolence, ou fuit par lâcheté,
Et qu'on brave toujours avec impunité.
C'eſt cette fermeté, c'eſt cette audace heureuſe,
Qui, quelquefois ſévère, & toujours généreuſe,
Soulage d'une main les maux que l'autre a faits,
Qui ne ſait ſe venger qu'à force de bienfaits;
Qui, lorſque ſa victime à ſes coups s'abandonne,
Au lieu de l'écraſer, s'attendrit & pardonne.
O France! c'eſt ainſi que te voyant périr,
Henri, par ſa clémence a ſu te conquérir.
Ainſi, lâche B..... à ta perfide audace (1),
Ce Prince qui t'aimoit offrit cent fois la grace;
Mais ton orgueil força ce Roi déſeſpéré
A te rendre au tombeau dont il t'avoit tiré.
O toi dont la ſageſſe éternelle & profonde
Fait rentrer au néant les puiſſances du Monde,
Auguſte protecteur des Peuples & des Rois,
Grand Dieu, du haut des Cieux, entends ma foible voix!

---

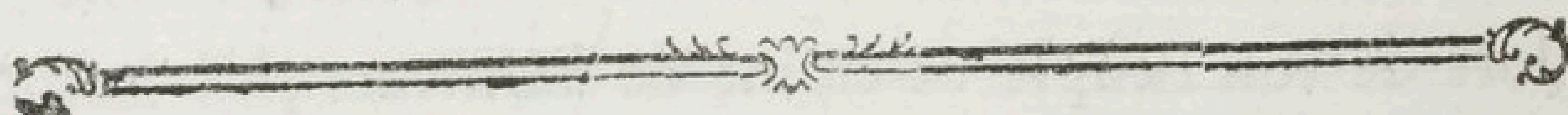
(1) B...... conſpira contre Henri IV, qui lui avoit ſauvé la vie à Fontaine-Françoiſe; il fut condamné à être décapité, malgré le Roi qui vouloit lui pardonner. On ſait combien les Deſcendans de cette illuſtre Maiſon ont réparé ſon crime, tant par les ſervices qu'ils ont rendus à la France, que par l'attachement qu'ils ont toujours eu depuis pour leurs Rois.

Par ma bouche aujourd'hui tout un Peuple t'implore ;
Daigne abaiſſer les yeux ſur un Roi qui t'adore :
Si tu prévois qu'un jour un Sujet inhumain
Dans un ſang auſſi cher oſe tremper ſa main,
Que ce monſtre étouffé dans le ſein de ſa mère,
Jamais de ſes regards ne ſouille la lumière ;
Qu'il ſoit, s'il voit le jour, livré dès ce moment,
Avant d'être coupable, au plus affreux tourment ;
Que ſon corps déchiré par ta main vengereſſe,
Renaiſſe à chaque inſtant pour expirer ſans ceſſe,
Et qu'enfin ſur la terre il ſoit l'opprobre affreux
Des plus vils ſcélérats de nos derniers neveux !
Cher Prince, cher Amant, la mort la plus barbare,
Quand l'Amour nous unit, pour jamais nous ſépare....
Pour jamais... Juſte Ciel ! je ne te verrai plus !
Suſpendez un moment vos décrets abſolus :
Inflexible Deſtin, puiſſant Dieu que j'implore,
Permettez à mes yeux de le revoir encore.
Alors qu'un ſoin preſſant t'arracha de ce lieu,
Je ne crus point te dire un éternel adieu.
Hélas ! nos cœurs, ſéduits d'une vaine apparence,
S'abandonnoient ſans crainte à la douce eſpérance
De nous revoir bientôt réunis par l'Amour :
Nous ſupportions l'abſence en faveur du retour.
Ah ! ſi de l'avenir mon ſonge eſt le préſage,
Si des maux que je crains il m'offre ainſi l'image,

Oui, dans ce même instant qui me glace d'effroi,
Du nombre des vivans, mon Dieu, retranchez moi;
Mais si ce songe affreux n'est qu'un songe ordinaire,
D'un esprit effrayé fantôme imaginaire,
Qui, né dans le sommeil, se dissipe avec lui;
O Mort! suspends tes coups, & permets aujourd'hui
Que, funeste témoin de ces tristes orages
Qui long-temps des François ont troublé les rivages,
Je le sois des beaux-jours qui vont briller sur eux.
Cher Amant, si le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Si j'en crois aisément ce que mon cœur m'inspire,
Tranquille possesseur du plus heureux Empire,
Bientôt tu vas, bravant le sort & les revers,
Adoré de ton Peuple & craint de l'Univers,
Terrasser sous tes pieds la Ligue frémissante.
La France, par tes soins, paisible & florissante,
Verra sur les deux mers flotter ses pavillons.
Les épis orgueilleux vont couvrir nos sillons:
Les Arts vont déployer leur sublime génie;
Les Muses jusqu'aux Cieux vont porter l'harmonie;
Et l'EUROPE, admirant ton règne & tes vertus,
Verra revivre en toi JULE, AUGUSTE & TITUS.
Peut-être, par ses chants, verrons-nous un ORPHÉE
Elever à ta gloire un superbe trophée;
Et Paris étonné de sa vaste grandeur,
Pourra de Rome un jour égaler la splendeur.

Qu'en te voyant heureux j'expirerois contente!
Mais le Ciel prend plaisir à tromper mon attente :
Puisse ce Dieu suprême, arbitre de nos jours,
A tes heureux destins accorder un long cours,
Verser sur tes Etats tous les bienfaits ensemble.
Mais c'en est fait : la force abandonne mes sens ;
Je succombe, ô mon Dieu ! sous les maux que je sens.
Adieu ; ma plume échappe, & la mort qui m'appelle
S'apprête à m'enfermer sous la Tombe éternelle.
Adieu : que mon trépas n'excite point tes pleurs ;
HENRI, mon cher HENRI, je t'embrasse... je meurs.

M. Blin de Sainmor.



N.° 1316.

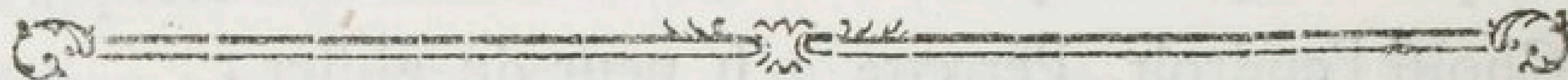
GAGEURE (la).

PERRETTE tenoit sous son bras
Son pot au lait : Gageons, lui dit COLETTE,
(Les champs étoient alors tapissés de verglas,)
Que sur ta tête ainsi tu ne le porte pas,
Là-bas,
Sans le casser. Pourquoi non, dit Perrette ?
On dépose sur l'heure. Alors Perrette met
Sur sa tête son coussinet,

Et pardessus, son pot au lait;
Puis de trotter: trotter doucement, s'il vous plaît,
Et n'outrons rien. Perrette, en fille sage,
Craint les faux pas, chemine lentement;
Et c'est prudemment fait: on prétend qu'à cet âge
Le pied glisse fort aisément.
Rien ne troubloit sa contenance;
Le pied ne posoit point sans que l'œil n'eût d'avance
Choisi l'endroit. Perrette a si peur de glisser,
Quelle eût vu son Seigneur passer,
Et n'eût point fait la révérence.
Néanmoins, Perrette un moment
Sent que son pot au lait sur sa tête chancelle;
Défense d'y porter les mains; or, que fait-elle?
A droite, à gauche doucement,
Sa tête qui penche à mesure,
De son pot ébranlé suit chaque mouvement,
Lui rend l'équilibre & l'assure,
Dont Colette tout bas se dépite & murmure.
Ah! c'est fait; elle arrivera.
Si cette pierre!.... Bon, elle l'appercevra.
Eh! la voilà passée. Ainsi Collette
De crainte en espoir s'en alloit;
Tout son corps suoit, travailloit;
En secouant la tête il lui sembloit,
Que de la tête de Perrette

Elle feroit tomber le pot au lait.
Perrette aimoit LUBIN ; Colette le ſavoit ;
Et la voilà tout-à-coup qui s'écrie :
Lubin ! Perrette, au cri, ſe détourne ſoudain,
Adieu le pot au lait ; il tombe, & la pauvrette
Perd la gageure & ne voit pas Lubin.

*M.****



N.° 1317.

GAGEURE (la) *perdue.*

ALCIDON contre ſa Bergère
Gagea trois baiſers, que ſon Chien
Trouveroit plutôt que le ſien,
Un flageolet caché ſous la fougère.
La Bergère perdit ; & pour ne point payer,
Elle voulut tout employer ;
Mais contre un tendre Amant c'eſt en vain qu'on s'obſtine :
Si des baiſers gagnés par ALCIDON,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

Mme Deshoulières.



N.° 1318.

GAIN (à ceux qui devroient se contenter d'un) *honnête.*

V. la lettre P. N.° 2488.

La Fontaine.

N.° 1319.

GAIETÉ (la) *des travaux champêtres.*

LA, le Bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le cristal liquide :
Au signal du Berger le dogue menaçant
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le Fermier, les Filles du village,
Rassemblés sous un chêne à l'ombre du feuillage,
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir sa toison.
Elle arrive auprès d'eux ; elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La Bergère en flattant l'animal simple & doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux ;
Et la brebis rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encore humide.

On médit, en riant, des Seigneurs du canton;
De l'histoire du jour on passe aux Fils Aimon.
Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine;
L'un monte le Bélier délivré de sa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons se jouant dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuse & le chant des Bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.

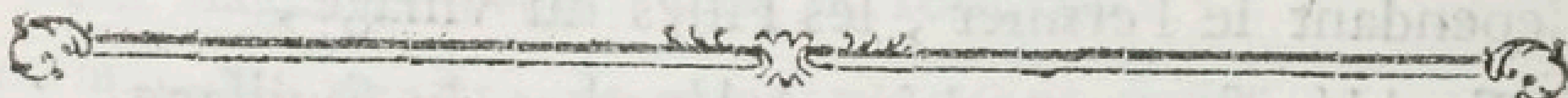
M. de Saint-Lambert.



N.° 1319 *a.*

GAIETÉ (l'habitation de la). *V.* la lettre A. N.° 187.

Desmahis.



N.° 1320.

GALIMATIAS (le) *pindarique.*

SORS du tombeau, divin PINDARE,
Toi qui célébras autrefois
Les Chevaux de quelques Bourgeois,
Ou de CORINTHE, ou de MÉGARE;
Toi qui possédas le talent

De parler beaucoup ſans rien dire,
Toi qui modulas ſavamment
Des Vers que perſonne n'entend,
Et que l'Académie admire.
  Mais commence par oublier
Tes petits Vainqueurs de l'ELIDE ;
Prends un ſujet moins inſipide ;
Viens cueillir un plus beau laurier ;
Ceſſe de vanter la mémoire
Des Héros dont le premier ſoin
Fut de ſe battre à coup de poing
Devant les Juges de la Gloire.
  La Gloire habite de nos jours
Dans l'Empire d'une Amazone ;
Elle la poſsède & la donne ;
Mais THÉMIS, les Jeux, les Amours
Sont en foule autour de ſon Trône ;
Viens chanter cette THALEXTRIS
Qu'iroit courtiſer ALEXANDRE ;
A ſes pieds je voudrois me rendre,
Si je n'étois en cheveux gris.
  Sans doute en dirigeant ta courſe
Vers les ſept Etoiles de l'Ourſe,
Tu verras, dans ton vol divin,
Cette FRANCE ſi renommée,
Qui brille encor dans ſon déclin ;

Car ta Muse est accoutumée
A se détourner en chemin.

Tu verras ce Peuple volage
De qui la mode & le langage
Règnent dans cent climats divers;
Ainsi que la brillante GRÈCE,
Par ses arts, par sa politesse,
Servir d'exemple à l'Univers.

Las ! il est encor des Barbares
Jusques dans le sein de PARIS,
Des Bourgeois pesans & bizarres,
Insensibles aux bons Ecrits,
Des fripons aux regards austères,
Persécuteurs atrabilaires
Des grands talens & des vertus:
Et si dans ma Patrie ingrate
Tu rencontres quelque SOCRATE,
Tu trouveras vingt ANITUS.

Je m'apperçois que je t'imite:
Je veux aux campagnes du SCYTHE,
Chanter les jeux, chanter le prix
Que la beauté donne au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuses entreprises,
L'esprit, les graces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos sottises.

De Voltaire.

N.° 1321.

GARDE (de l'utilité d'une avant-) *lorſqu'une Troupe marche, ou lorſqu'elle va au combat.*

. . . .

QUAND vous marchez en ordre & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaiſir BELLONE vous regarde,
Pouſſez devant l'Armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas; ſachez la ſoutenir;
Ou l'ennemi trop prompt pourroit vous en punir.
Semblable à ce fanal qui précéda MOÏSE,
Ce corps vous garantit contre toute ſurpriſe.
Il eſt plus d'un moyen pour tranſporter les Camps,
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le beſoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallèle.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.

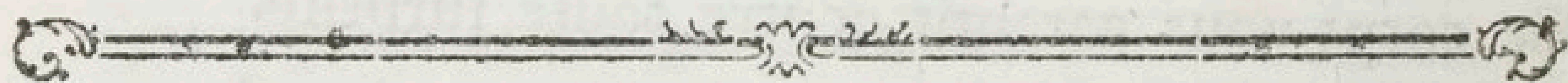
N.° 1322.

GARNIER (éloge de Robert), *Poëte du ſeizième ſiècle.*

LA GRÈCE eut trois Auteurs de la Muſe Tragique;
FRANCE, plus que ces trois, eſtime un ſeul GARNIER:
ESCHILLE entre les Grecs commença le premier
A ſe faire admirer par ſon langage antique;

SOPHOCLE vint après, plein de l'art *poétique*;
Ni trop vieil, ni trop jeune au tragique métier;
EURIPIDE à ces deux ſuccédant le dernier,
A rempli de ſon nom toute la Scène Attique;
Celui dont les Ecrits ſont ſi comblés de miel,
Qu'il ſemble en les liſant que les filles du Ciel
Aient verſé leurs douceurs ſur ſa lèvre ſacrée;
Mais Garnier, l'ornement du Théatre François,
Bien qu'il vienne après eux, les ſurpaſſe tous trois,
Et ſeul mérite avoir la branche à trois ſacrée.

ROBERT ETIENNE, traduit d'un éloge latin de Dorat, Poëte du même ſiècle.



N.° 1323.

GASCON (le).

CERTAIN Gaſcon, ſortant du Cabaret,
Voulut avoir l'état de ſa dépenſe;
Il le vouloit ſeulement par décence:
Car le payer n'étoit pas ſon projet.
L'Hôte auſſi-tôt, pour finir cette affaire,
Fit ſon Mémoire en franc Apothicaire.
Le bon Gaſcon le lit & le relit,
Le trouve gros, & ſon argent petit;
Mais ne dit rien. L'Hôte, dans l'intervalle,
Parloit de rats qui minoient ſa maiſon,

Et s'informoit s'il étoit un poison
Propre à chasser cette race infernale.
Le Gascon dit, en prenant un air doux :
De vous servir, Monsieur, j'aurai la gloire ;
Lorsque les rats arriveront chez vous,
Pour les chasser, donnez-leur ce Mémoire.

*M. le Chevalier de B.****



N.° 1323 *a.*

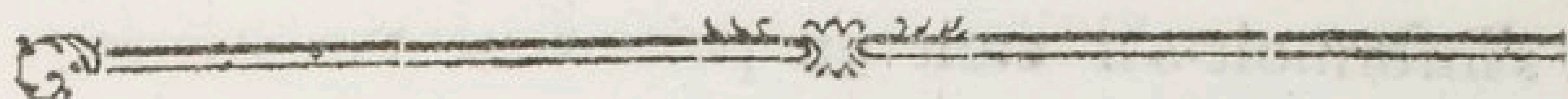
GASCON (le) *bien puni.*

Épigramme.

CERTAIN Gascon, pressé d'argent,
Vint dire au bon FLEURI : Je suis votre parent,
Monseigneur. -- Mon parent ! -- Oui, répondit le drille,
Je le suis. -- Par où donc ? -- Eh ! du côté d'ADAM.
Lors le Prélat, d'un sou le régalant,
Lui dit : Cousin, passez dans toute la famille,
Et que chacun vous donne autant.

M. l'Abbé de Reyrac.





N.° 1324.

GAULOIS (tableau du caractère des), *fait par Sunnon, Ambaſſadeur de la Nation, parlant à Catilina.*

LA foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je ſuis Gaulois, ainſi, fidèle à ma parole.
L'hon̄eur eſt parmi nous le premier de nos Dieux:
Mais vous ſavez quel joug on m'impoſe en ces lieux,
Et d'un Ambaſſadeur quel eſt le miniſtère;
Que je ſuis retenu par une loi ſévère,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oſer les tremper dans le ſang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le myſtère;
Je crains tout, ſans ſavoir ce qu'il faut que j'eſpère:
Si vos deſſeins ne ſont auſſi juſtes que grands,
Et ſi ce n'eſt pour nous que changer de tyrans;
Si nos traités ne ſont fondés ſur la juſtice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uniſſe.
Notre unique vertu n'eſt pas notre valeur.
Nous aimons la juſtice autant que la candeur.
Quoiqu'enfant de la guerre, allaité ſous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes,
Si vous nous ſurpaſſez par votre urbanité,
Nous l'emportons ſur vous par notre intégrité :

C'eſt à tous nos deſſeins l'honneur ſeul qui préſide,
Et de nos intérêts l'équité qui décide ;
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des loix,
La gloire, le devoir, notre épée, & nos droits ;
Auſſi prompts que vaillans, francs, & pleins de nobleſſe,
Obéiſſans par choix, & ſoumis ſans baſſeſſe :
Mais ROME cherche moins, dans ſes vaſtes projets,
A faire des Amis qu'à faire des Sujets.
Comme nous ne voulons que le ſimple héritage
Dont les temps & le ſort firent notre partage,
Voyez ſi, du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce diſcours, ou trop fier ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majeſté du TIBRE ;
Mais, dès que de mes ſoins notre ſort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à CATILINA.

Crébillon.



N.° 1325.

GÉANT (le) *démaſqué ; moralité. Leçon aux Grands ſur leur petiteſſe.*

A la Foire, un Géant ſe donnoit en ſpectacle :
Quiconque le voyoit, crioit d'abord, miracle !
Il étoit ſi grand, diſoit-on,
Que l'on pouvoit à peine atteindre à ſon menton.

Presque effrayé de sa stature,
Un Homme dit : ce n'est point la Nature
Qui t'a fait, colosse effronté ;
Puis il fut droit à lui pour découvrir l'affaire,
Haussa sa robe, & vit ce grand Homme porté
Sur une double échasse, & le tout ajusté
De façon qu'on n'eût pu soupçonner le mystère :
Il le toucha ; soudain le Géant démonté
Cessa d'en imposer au crédule vulgaire,
Et de près de trois pieds moins haut qu'à l'ordinaire,
Cet homme ne fut plus qu'un homme assez petit
Qui pensa crever de dépit.
Vous à qui le haut rang, le faste, l'origine,
Attachent un air de grandeur,
Grands qu'on croit toujours grands par l'esprit, par le cœur,
Empêchez que de près on ne vous examine
Si vous voulez perpétuer l'erreur.

D'Ardene.



N.° 1325 *a.*

GEAI (le) *& la Marmotte, ou le résultat de dormir ou de ne rien faire.*

LA Marmotte, dit-on, dort six mois de l'année :
Avec elle un gros Geai, certain jour en causant,
(C'étoit un jour apparemment
Qu'elle ne dormoit pas) plaignoit sa destinée :
Pouvez-vous bien, dit le braillard,
Etre six mois à ne rien faire ?
C'est une honte, ma Commère.
Celle-ci répondit : Eh bien ! maître bavard,
Raisonnons un tantet, parlez en conscience :
Qu'avez-vous fait pendant que j'ai dormi ?
Ce que j'ai fait, eh mais !... Je pense
Que vous avez sans doute, mon ami,
Foiré comme un vilain, & fait un bruit du diable,
Un bacchanale abominable.
Voilà tout à peu près, n'est-ce pas ? Quant à moi
J'aime autant, j'en conviens, & de très-bonne foi,
Passer le temps à dormir à mon aise,
Que l'employer à pareille fadaise.
Dormir ou ne rien faire, ou bien faire des riens,
Qu'on en dise ou qu'on en glose ;

Oui-dà, Meſſieurs, je le ſoutiens,
C'eſt à peu près la même choſe.

Ganeau.



N.° 1326.

GÉLÉE (la) *& ſes ſuites funeſtes.*

L'HIVER en ce moment ſe livre à ſes fureurs ;
Il ſubjugue NEPTUNE, il couvre de ſes chaînes
Cette mer ténébreuſe où les vaſtes baleines,
Se montrant en Automne aux yeux des Matelots,
Sembloient de longs écueils élevés ſur les flots ;
Il envoye au Midi la peur & les orages,
La famine & les vents, la mort & les ravages ;
D'un froid âpre & funeſte il pénètre nos ſens.
Le Soleil lance en vain quelques traits impuiſſans ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de criſtal ont chargé la Nature.
On n'entend plus le ſoir la courſe des ruiſſeaux ;
La caſcade muette a ſuſpendu ſes eaux ;
Et ſouvent le Berger, au lever de l'aurore,
L'obſerve en l'écoutant, & croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis ſur les vaſtes étangs,
Renferment ſous un mur leurs triſtes Habitans.

Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide;
Il voudroit s'élancer de sa voûte solide;
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
De givres, de glaçons ce bois est couronné;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimats rassemblés dans les airs,
Pèsent sans mouvement sur les côteaux déserts;
Et la voûte des Cieux qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le Fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.
Une vaste blancheur sur le monde étendue,
Est la seule couleur qu'il présente à la vue;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme & les bienfaits des Dieux.
Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'hiver a suspendu les neiges entassées;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les Aquilons,
Quand les feux du Soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des ALPES ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées,
Où l'homme a conservé ses vertus & ses droits,
Où, paisible & guerrier, libre & soumis aux loix,
L'habitant fortuné de la sage HELVÉTIE
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.

Là, j'ai vu deux Epoux, ou plutôt deux Amans,
Leurs cœurs s'étoient donnés leurs premiers ſentimens;
Quelques champs étendus aux pieds d'un mont fertile,
Un verger, un bois ſombre, entouroient leur aſyle;
La même volonté ſembloit les animer.
Modérés, bienfaiſans, ſatisfaits de s'aimer,
Souvent ſous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
Le couple fortuné conduiſit l'abondance:
La tendreſſe contente ajoute à la bonté.
Un jour où le Soleil prodiguant ſa clarté,
D'émeraude & d'azur, de rubis & d'opale,
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'eſpérance à l'homme, aux animaux:
Impatient d'agir, laſſé d'un long repos,
Pour ſuivre le Chamois errant dans la montagne,
Le jeune & tendre époux s'arrache à ſa compagne;
Une terreur ſecrète attriſta ſes adieux.
Mais avant qu'HESPERUS eût brillé dans les Cieux,
Il retourne à pas lents, & courbé ſous ſa proie.
Son fils, à ſa rencontre, accourt ivre de joie.
Le père l'apperçoit; & lui tendant la main,
Le ſoutient ſur la glace, & pourſuit ſon chemin.
Déjà de ſa cabane il découvroit l'entrée;
C'eſt là qu'il va revoir une épouſe adorée;
Il croit jouir bientôt de ſes embraſſemens.
Il voit le mont trembler juſqu'en ſes fondemens;

Et des glaçons flottans ſur ſa croupe ébranlée,
La maſſe tombe, roule, & comble la vallée;
Juſqu'aux voûtes des Cieux leur chute a retenti.
Du couple vertueux l'aſyle eſt englouti;
Hélas! ſous ces glaçons l'Epouſe enſevelie,
Aux jours de ſon bonheur va donc perdre la vie!
Les yeux levés au Ciel & les bras étendus,
L'Epoux foible, mourant, répète: Elle n'eſt plus.
Son fils, pâle, tremblant, aux genoux de ſon père,
Et les baignant de pleurs, lui demande ſa mère.
Ils tombent languiſſans ſur les ſillons glacés;
Et des bras l'un de l'autre entourés & preſſés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents & pénibles.
Auſſi-tôt des voiſins généreux & ſenſibles
Viennent les enlever à ces ſcènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur,
Il s'élance & s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah! courons mes amis, je l'entends qui m'appelle;
J'y cours. Il dit, il vole; & la bêche à la main,
Dans ces monts de criſtal ſe traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur maſſe étendue & profonde.
Un ſeul de ſes voiſins l'embraſſe & le ſeconde;
Son délire du moins adoucit ſes douleurs.
Courbé ſur les glaçons qu'il baigne de ſes pleurs,
A la clarté du jour & dans la nuit obſcure,
Combattant le ſommeil, la faim & la froidure,

Le malheureux Epoux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort:
Il regarde son fils & se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
Le Soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du Sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés;
Et du sein moins profond des frimats affaissés,
L'Epoux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.
Saisi, dans ce moment, de joie & de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant sous la voûte écroulée;
Il lui semble revoir son Epouse accablée,
Son sein livide & froid, ses traits défigurés,
Ou, sous les murs sanglans, ses membres déchirés:
Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre & sourd interrompt son ouvrage;
Il entend sous la glace une voix & des cris,
Il entend.... C'est son nom, & le nom de son fils;

Il prête en frissonnant un oreille attentive.
Ciel ! ô Ciel ! seroit-ce elle, est-ce une ombre plaintive ?
Seroit-il rétombé dans son égarement ?
Il le croit ; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, & s'écrie : O ma mère !
Hors d'eux-mêmes, tremblans, & le fils & le père
Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
Et bientôt des frimats les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissant
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne, & s'ouvre à leur voix ;
Chere Epouse ! . . . Elle vit... c'est elle... je la vois.
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée ;
Et tombant dans ses bras dont elle est entourée,
Baise son front chéri, quelle inonde de pleurs.
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs !
Hélas ! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disois : Il perd tout ; le voilà seul au monde.
Il ne pouvoit répondre ; & tous deux, en pleurant,
Dans leurs bras tour-à-tour serroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux Epoux : les soins, la complaisance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance.
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux.
Le jour succède au jour, & les voit plus heureux.
Cependant l'hiver règne, & l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,

Les végétaux mourans ſous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs & des forêts l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide;
Et, courant au hameau, ſemble avoir oublié
Et les piéges mortels & l'homme ſans pitié.
Hélas! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
L'Hôte informe & cruel de la ſombre HERCINIE
S'inſtruit à triompher des horreurs des ſaiſons:
Il marche d'un pas lent, hériſſé de glaçons,
Ou dans un antre obſcur, fièrement impaſſible,
Il oppoſe au beſoin ſon courage inflexible.
Les Tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens de meurtres, & de ſang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes;
Et courant en fureur à travers les campagnes,
Ils oſent s'élancer ſur l'homme épouvanté.
Ce Roi de l'Univers, ſa grace & ſa fierté,
Ce front où de ſon rang la nobleſſe eſt empreinte,
Ne leur inſpire plus le reſpect & la crainte.
Ces monſtres affamés cherchent dans les tombeaux
Des oſſemens poudreux ou d'horribles lambeaux:
On entend quelquefois des cris lents & funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et ſe mêler dans l'air aux triſtes ſifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents:

Ces funestes concerts que les monts réfléchissent
Semblent être l'écho des manes qui gémissent.
Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé ;
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé ;
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire,
Qui plongea le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts ;
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

M. de Saint-Lambert.



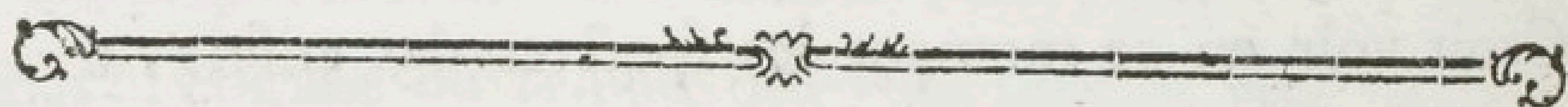
N.° 1327.

GÉNÉRAL D'ARMÉE (un) *doit regarder tous les Soldats, qui sont soumis à ses ordres, comme s'ils étoient ses enfans, & il doit les traiter avec la même bonté.*

EN Père bienfaisant conduisez votre Armée ;
Dans vos moindres Soldats croyez voir vos enfans ;
Ils aiment leurs Pasteurs & non pas leurs Tyrans.
Leurs jours sont à l'Etat, leur bonheur est le nôtre ;
Avare de leur sang, sacrifiez le vôtre.
Tant que MARS le permet, il faut les ménager ;
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux & ceux de l'Adversaire
Il faut savoir fixer le destin de la guerre ;

Alors ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, attaquez & prodiguez leurs jours;
C'eſt là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuſe,
Et qu'ils ſauront périr d'une mort généreuſe.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.



N.° 1328.

GÉNÉRAL (un) *ne prend jamais l'alarme des vains mouvemens de ſon adverſaire.*

RIEN n'arrête un Héros quand BELLONE le guide :
Si dans un camp choiſi ſon ennemi timide,
Des maux qu'il a ſoufferts encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui la dompté,
Et ſe fait du terrain un invincible aſyle;
Ce Héros le contraint, par ſa manœuvre habile,
A donner les combats qu'il avoit évités.
Il marche avec deſſein vers les grandes cités;
Il donne à l'ennemi plus d'une jalouſie ;
Il ſe prépare, il feint, il tourne, il ſe replie,
Il paroît menacer trois villes à la fois :
Elles ſont dans l'attente, & craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur eſt ſemée,
De ſon triſte adverſaire il affame l'armée;

Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les ſecours,
Et le force au combat pour prolonger ſes jours :
Il faut vaincre ou périr, il n'eſt plus de retraite.
Le Faon ne quitte point la Biche qui l'allaite ;
Un Chef riſquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.



N.° 1329 & 1330 (1).

GÉNÉRAL (un) *qui ſait cacher la foibleſſe de ſon armée, eſt fait pour la commander.*

. . . .

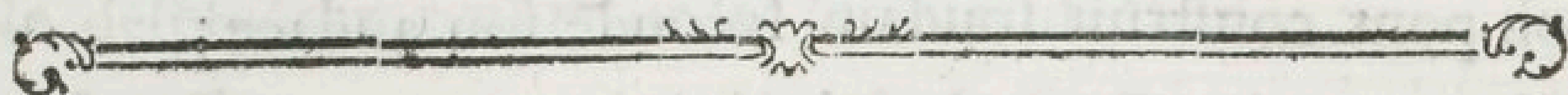
LE Taureau ſe confie en ſes ſuperbes cornes ;
Il terraſſe les Ours, les Lions, les Chevaux :
Fièrement attentif à leurs bruſques aſſauts,
Il marche dans l'arêne, il s'élance, il s'arrête,
Il refuſe les flancs, & préſente ſa tête.
Gravez dans votre eſprit ce principe important :
Qui cache ſa foibleſſe, eſt un guerrier prudent.

(1) Lorſque je ſerai forcé de ſupprimer un Numéro quelconque, je doublerai celui par lequel il ſera précédé, afin de ne pas déranger les Numéros qui ſuivront, ce qui pourroit autrement occaſionner de faux renvois.

Le Héros d'ILLION, illuſtré par la Fable,
ACHILLE, au talon près, étoit invulnérable :
Vous l'êtes ſans vos flancs, donnez leur un appui,
Ou vous pourrez par eux ſuccomber comme lui.
Le ſort peut relever vos foibles Adverſaires :
Si les évènemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe groſſit par des ſecours nombreux,
Quittez des champs ouverts les poſtes haſardeux;
Vous ſuppléerez au nombre, &, par votre ſcience,
Vous choiſirez des camps propres pour la défenſe :
Dans d'épaiſſes forêts, ſur le ſommet des monts,
Ou derriere un torrent, placez vos bataillons.
Ce n'eſt pas encor tout : qu'une route inconnue,
Pour ſortir de ce poſte, ouvre une libre iſſue;
Alors, maître abſolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le ſort & les évènemens :
L'ennemi que votre art a ſu rendre immobile,
Conſumera ſans fruit ſon audace inutile.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.





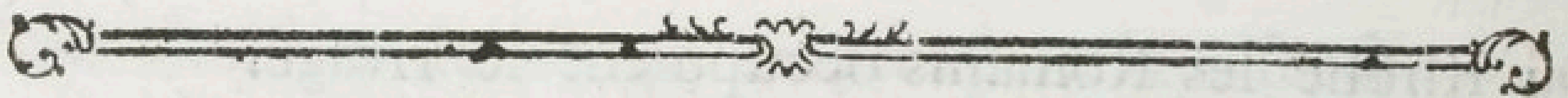
N.° 1331.

GÉNÉRAL (un) *peut ſouvent, par différentes manœuvres, forcer ſon Adverſaire au combat.*

Lorsque, pour ſe ſouſtraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'aſſiſtance,
Et croit vous arrêter par ſes rapides flots;
Imitez d'Annibal le plan & les travaux:
Du Rhône les Romains occupoient le rivage.
Il feint, marche plus bas, & ſe fraye un paſſage;
Il ſait joindre la ruſe avec l'activité,
Et trompe le Conſul, qui le croit arrêté.
Soutien de mes rivaux, digne appui de ta Reine,
Charles, d'un ennemi ſourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.
Ces flots majeſtueux, cette rivière immenſe
Qui ſépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendoient ſes bords,
S'oppoſèrent en vain à tes nobles efforts.
Qu'attendez-vous, Guerriers, d'un ſage Capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête Lorraine;
Charles en quatre corps ſépare ſes Soldats,
A l'endroit où Coigny ne s'y préparoit pas;

Son pont conſtruit ſoudain ſeconde ſon audace;
Il ſurprend les François, il pénètre en ALSACE.
Oublierai-je, LOUIS, le grand jour de THOLUS,
Ces Bataves poſtés, attaqués & vaincus,
Tes Guerriers dans le Rhin ſous tes yeux à la nage,
Gagner en combattant l'autre bord du rivage?
C'eſt à de tels exploits que MARS daigne applaudir:
Un noble enthouſiaſme y peut ſeul réuſſir.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.



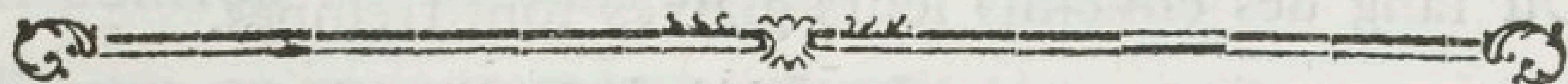
N.° 1332.

GÉNÉRAL (un) *d'armée doit toujours montrer un front ſerein aux revers qui ſuivent ſes entrepriſes, afin de ne pas déconcerter l'Officier ni le Soldat.*

SI, malgré tous vos ſoins, la Fortune légère
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'Adverſaire,
Oppoſez aux revers un front toujours ſerein,
Par votre habileté corrigez le deſtin,
Des Guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme & grand tant que dure l'orage;
Comme une ſombre nuit par ſon obſcurité,
Des feux du Firmament relève la clarté,
De même vos malheurs autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;

Ne déſeſpérez point ſur les ſecours de l'art,
La ſageſſe toujours triomphe du haſard.

Le Philoſophe de Sans-ſouci



N.° 1333.

GÉNÉRAL (à un) *d'armée habile & prudent, il ne lui faut ſouvent qu'un moment pour réparer de groſſes pertes. Eloge du Maréchal de Villars*

SI VILLARS fut forcé de ſe battre en retraite,
DENAIN de MALPLAQUET effaça la défaite;
Souvent un ſeul moment répare un long malheur:
De vaincu qu'il étoit, VILLARS devint vainqueur.
On gagne le combat de diverſes manières:
Ceux connus ſous le nom d'affaires régulières,
Nous offrent de deux parts des efforts généraux.
Des poſtes retranchés, des hauteurs, des ruiſſeaux,
D'affaires de détail ſont les ſanglans théâtres;
Le terrain bien choiſi les rend opiniâtres.
Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux Corps au combat tout prêts à s'élancer?
Leur front qui s'élargit, s'étend & ſe déploie?
L'un dans l'inſtant formé va fondre ſur ſa proie;
Ces eſcadrons ſerrés d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux:

Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussière,
On voit briller de loin la lame meurtrière;
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés,
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Le Philosophe de Sans-souci.



N.° 1334.

GÉNÉRAL (un) *habile ne peut s'assurer du gain d'une bataille, quelque certitude qu'il en prévoye, qu'après avoir poursuivi vivement l'Ennemi, & qu'après l'avoir forcé de se retirer tout-à-fait.*

Ici l'Infanterie ayant perdu ses ailes,
Redoute des Vainqueurs les attaques cruelles;
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas;
Les Corps victorieux s'avancent à grands pas;
Sur leur front menaçant brille la bayonnette;
L'Ennemi consterné médite sa retraite;
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc:
Il craint, il cède, il fuit; la terre boit son sang;
Des cubes meurtriers, par la poudre enflammée,
Elancent le trépas sur la troupe alarmée,
Qui s'enfuit dans les champs par pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans Chef, sans étendards.

Loin

Loin de calmer la peur qu'aux Vaincus il inſpire,
Loin de faire un pont d'or au Chef qui ſe retire,
Le parti triomphant ſaiſit l'occaſion;
Il pourſuit chaudement le gain de l'action;
Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage.
Ainſi le grand EUGÈNE, à ce fameux village (1)
Où TALLARD & MARSIN s'étoient très-mal poſtés,
D'un effort général donna de tous côtés;
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée;
BLEINHEIM vit des François l'audace déſarmée.
Quel nombre de Captifs ſur ce ſanglant terrain!
L'Ennemi des CÉSARS fuit juſqu'au bord du Rhin.
Ainſi près d'ALMANSA quand les lis triomphèrent,
Que les Lions Bretons à leurs efforts cédèrent,
Au trône de CASTILLE, au trône d'ARRAGON,
BARWICK par ſes exploits plaça l'heureux BOURBON.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.



N°. 1335.

GÉNÉREUX (l'Amant). *V.* la lettre A. N.° 98.

De Voltaire.

---

(1) Hochſtet.

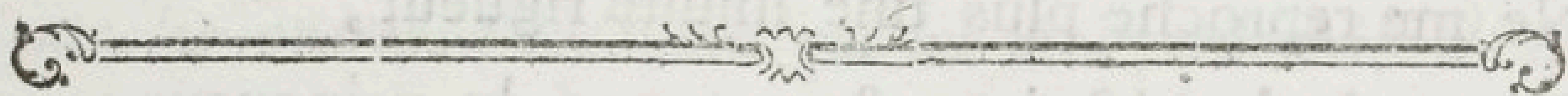
N.° 1336.

GÉNÉROSITÉ (beau trait de) *d'un Favori, rival de son Prince.*

SACHEZ qu'ADÉLAÏDE avoit touché mon cœur
Avant que, de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droit de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire, inventé par les Cours,
Ce langage flatteur, & souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud respecté,
Resserré par l'estime & par l'égalité,
Pouvoit lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts.
Tout votre cœur parut à mes premiers regards;
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée;
Je vis de vos chagrins les funestes accès:
J'en approuvai la cause, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes:

Libre & juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice;
Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

Adélaïde du Guesclin, Tragédie de Voltaire.



N.° 1337.

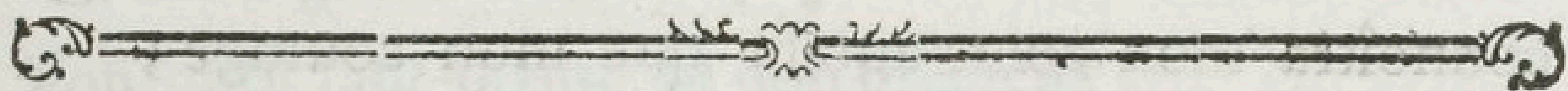
GÉNÉROSITÉ (exemple de) *dans la personne de Mahomet envers un Chrétien qui conseilloit à sa fille de ne pas se rendre aux instances du Sultan.*

CHRÉTIEN, ta fermeté ne me fait point injure.
Tu me blessas: bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi; tu défendois ton Roi;
J'estime ton courage, & respecte ta foi.
Tu pourrois te venger? Ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante?
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?

Ah ! mon cœur n'eut jamais pour engager IRÈNE,
Que mon amour pour nœuds, & mes bienfaits pour
chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma ſeule fureur ?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner ſur tes remparts, &, vainqueur trop ſévère,
Du ſang de tes Chrétiens faire fumer la terre :
Mais tu ne m'as point vu plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le deſtin rigoureux,
Et dans le cœur de tous laver par ma clémence,
Les titres odieux, acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une injuſte rigueur,
Crime de la victoire, & non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendreſſe !
Imprudent ! Si le ſort des Chrétiens t'intéreſſe,
Garde-toi de nourrir ce dangereux eſpoir,
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir :
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène ! Ah ! connois MAHOMET :
Si c'eſt-là ton deſſein, j'en vais preſſer l'effet.
Je ſuis maître de vous ; eſclaves l'un & l'autre,
Je diſpoſe à mon gré de ſon ſort & du vôtre ;
Vos perſonnes, vos biens, vos jours, tout m'eſt
ſoumis :
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a tranſmis ;

Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever ou me donner ta fille;
Et j'atteste le Ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

Mahomet II. Lanoue.



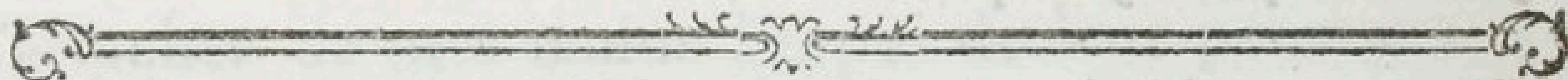
N.° 1338.

GÉNÉROSITÉ (exemple de) *& de grandeur d'ame dans la personne du Comte de Warvick, emprisonné par les ordres d'Édouard qui lui étoit redevable de la couronne; ce premier refuse de prendre les armes contre la personne de son Roi, au moment où on vient le faire sortir de prison, & qu'on lui annonce que le Peuple est armé pour son parti.*

IL l'a trop mérité; marchons.... WARWICK, arrête.
Tu vas donc d'une femme achever la conquête,
Ecraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler EDOUARD, quand il est sans défense?
Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instans l'instant le plus heureux:
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire.
C'est moi qui vais fixer le sort & la victoire.

Le destin d'EDOUARD ne dépend que de moi.
J'ai guidé sa jeunesse, & mon bras l'a fait Roi.
J'ai conservé ses jours, & je vais les défendre :
Je lui donnai le sceptre, & je vais le lui rendre ;
De tous ses ennemis confondre les projets ;
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connoîtra mon cœur autant que mon courage ;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé !
Combien il va rougir ! Amis, je suis vengé.
Allons, braves Anglois, c'est Warwick qui vous guide :
Ne désavouez point votre Chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre LANCASTRE, & sauver votre Roi.

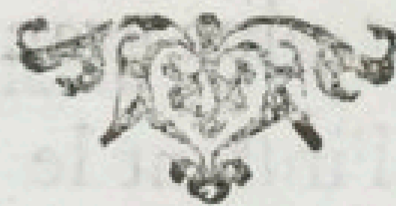
M. de la Harpe.



N.° 1339.

GÉNÉROSITÉ (la). *V.* la lettre F.
N.° 1250.

La Fontaine.

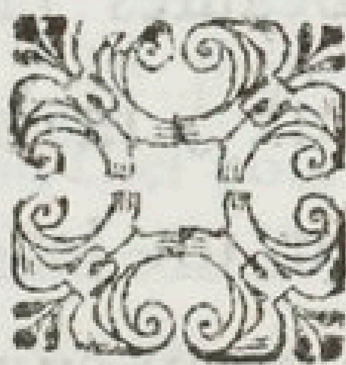


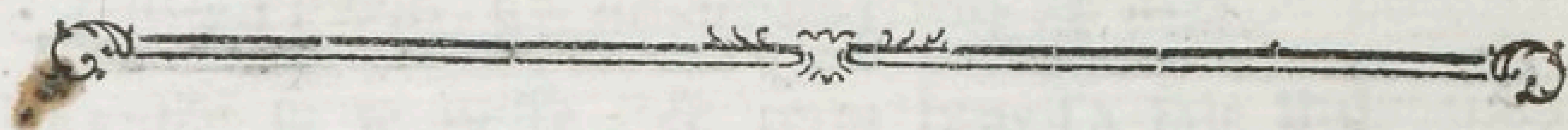
N.° 1340.

GÉNIE (l'abus du).

O ! du génie uſage trop funeſte !
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte,
Fait pour chanter, ſur des tons gracieux,
Les Conquérans, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangère,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs;
L'ame du crime & la honte des mœurs?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclore
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs?

Greſſet.





N.° 1341 & 1342.

GÉNIE (invitation à un) *ſublime & ſage.*

Donnez un digne eſſor à votre ame immortelle ;
Eclairez des eſprits nés pour la vérité.
Dieu nous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.
De la raiſon qu'il donne il aime à voir l'uſage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant ſpectacle eſt l'ame du vrai Sage
Eclairant les Mortels.

*M.****



N.° 1343.

GÉNIE (le), *éloge de Fontenelle.*

Comme on voit des Beautés ſans grace & ſans appas,
Qui ſurprennent les yeux, mais qui ne touchent pas ;
Où brille vainement ſur un jeune viſage,
De la roſe & du lis le pompeux aſſemblage ;
Où ſous un front ſerein de beaux yeux ſe font voir
Comme des Rois captifs ſans force & ſans pouvoir ;

Tels on voit des esprits au dessus du vulgaire,
Qui parmi cent talens n'ont point celui de plaire.
En vain, cher FONTENELLE, ils savent prudemment
Employer dans leurs Vers jusqu'au moindre ornement;
Prodiguer les grands mots, les figures sublimes,
Et porter à l'excès la richesse des rimes;
On bâille, on s'assoupit; & tout cet appareil,
Après un long ennui, cause enfin le sommeil.
Il faut qu'une chaleur dans l'ame répandue,
Pour agir au dehors l'élève & la remue,
Lui fournisse un discours, qui, dans chaque Auditeur,
Ou de force ou de gré trouve un Approbateur;
Qui saisisse l'esprit, le convainque & le pique;
Qui déride le front du plus sombre Critique;
Et qui, par la beauté de ses expressions,
Allume dans le cœur toutes les passions.
C'est ce feu qu'autrefois d'une audace nouvelle
PROMÉTHÉE (1) enleva de la voûte éternelle,

---

(1) Prométhée ayant détrempé dans l'eau une espèce de limon, en forma, selon la Fable, les premiers hommes; il déroba ensuite, par adresse, le feu du Ciel pour leur donner la vie. Jupiter irrité de son audace, commanda à Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, avec des chaînes de fer. Non content de cette punition, il envoya un Vautour affamé, qui dévoroit chaque jour une partie du foye du malheureux Prométhée; & pour éterniser son supplice, ce foye renaissoit & se reproduisoit toutes les nuits.

Et que le Ciel répand, sans jamais s'épuiser,
Dans l'ame des Mortels qu'il veut favoriser.
L'Homme, sans ce beau feu qui l'éclaire & l'épure,
N'est que l'ombre de l'Homme & sa vaine figure;
Il demeure insensible à mille doux appas
Que d'un œil languissant il voit & ne voit pas.
Des plus tendres accords les savantes merveilles
Frappent, sans le charmer, ses stupides oreilles;
Et les plus beaux objets qui passent par ses sens,
N'ont tous pour sa raison que des traits impuissans.
Il lui manque ce feu, cette divine flamme,
(1) L'esprit de son esprit, & l'ame de son ame.
Que celui qui possède un don si précieux,
D'un encens éternel en rende grace aux Cieux.
Eclairé par lui-même, & sans étude habile,
Il trouve à tous les Arts une route facile;
Le savoir le prévient, & semble lui venir
Bien moins de son travail que de son souvenir.
Sans peine il se fait jour dans cette nuit obscure
Où se cache à nos yeux la secrète Nature:
Il voit tous les ressorts qui meuvent l'Univers;
Et si le sort l'engage au doux métier des Vers,

(1) Ce vers qui paroît si fort alambiqué à un Critique de nos jours, exprime, ce me semble, d'une façon énergique, la pensée de l'Auteur. Au reste, comme la Poésie ne brille que par ses hardiesses, on ne peut guère les condamner que lorsqu'elles sont trop fréquentes.

Par lui mille beautés à toute heure ſont vues,
Que les autres Mortels n'ont jamais apperçues.
Quelque part qu'au matin il découvre des fleurs,
Il voit la jeune Aurore y répandre des pleurs.
S'il jette des regards ſur les plaines humides,
Il y voit s'y jouer les vertes NÉRÉÏDES ;
Et ſon oreille entend tous les différens tons
Que pouſſent dans les airs les conques des Tritons.
S'il promène ſes pas dans une forêt ſombre,
Il y voit des Sylvains & des Nymphes ſans nombre,
Qui, toutes l'arc en main, le carquois ſur le dos,
De leurs cors enroués réveillent les Echos ;
Et, chaſſant à grand bruit, vont terminer leur courſe
Au bord des claires eaux d'une bruyante ſource.
Tantôt il les verra, ſans arc & ſans carquois,
Danſer durant la nuit au ſilence des bois ;
Et ſous les pas nombreux de leur danſe légère,
Faire à peine plier la mouſſe & la fougère ;
Pendant qu'aux mêmes lieux le reſte des Humains
Ne voit que des Chevreuils, des Biches & des Daims.
C'eſt dans ce feu ſacré que germe l'Eloquence,
Qu'elle y forge ſes traits, ſa noble véhémence,
Qu'elle y rend ſes diſcours ſi brillans & ſi clairs ;
C'eſt ce feu qui formoit la foudre & les éclairs
Dont le fils de XANTIPPE & le grand DÉMOSTHÈNES
Effrayoient à leur gré tout le Peuple d'ATHÈNES.

C'eſt cette même ardeur qui donne aux autres Arts
Ce qui mérite en eux d'attirer nos regards;
Qui féconde, produit, par ſes vertus ſecrètes,
Les Peintres, les Sculpteurs, les Chantres, les Poëtes;
Tous ces Hommes enfin en qui l'on voit régner
Un merveilleux ſavoir qu'on ne peut enſeigner,
Une ſainte fureur, une ſage manie,
Et tous les autres dons qui forment le génie.
Au deſſus des beautés, au deſſus des appas
Dont on voit ſe parer la Nature ici bas,
Sont dans un grand Palais ſoigneuſement gardées
De l'immuable beau les brillantes idées;
Modèles éternels des travaux plus qu'humains,
Qu'enfantent les eſprits, ou que forment les mains.
Ceux qu'anime & conduit cette flamme divine,
Qui du flambeau des Cieux tire ſon origine,
Seuls y trouvent accès, & par d'heureux efforts
Y viennent enlever mille riches tréſors.
Les célèbres MYRONS, les illuſtres APPELLES
Y prirent à l'envi mille graces nouvelles;
Ces charmantes VÉNUS, ces JUPITERS tonnans,
Où l'on vit éclater tant de traits étonnans,
Que la Nature, même en ſes plus beaux ouvrages,
Ne peut nous en donner que de foibles images.
Ce fut là qu'autrefois, ſans l'uſage des yeux,
Du Siége d'ILION le Chantre glorieux

Découvrit de ſon art les plus ſacrés myſtères,
Et prit de ſes Héros les divins caractères.
Ce fut là qu'il forma la vaillance d'HECTOR,
Le courage d'AJAX, le bon ſens de NESTOR,
Du fier AGAMEMNON la conduite ſévère,
Et du fils de THÉTIS l'implacable colère :
ULYSSE y fut conçu toujours ſage & prudent,
THERSITE toujours lâche & toujours impudent.
Dans ce même ſéjour tout brillant de lumières,
Où l'on voit des objets les images premières,
Il ſut trouver encor tant de variétés,
Tant de faits merveilleux ſagement inventés,
Que, malgré de ſon temps l'ignorance profonde,
De ſon temps, trop voiſin de l'enfance du monde,
Malgré de tous ſes Dieux les diſcours indécens,
Ses redites ſans fin, ſes contes languiſſans,
Dont l'harmonieux ſon ne flatte que l'oreille,
Et qu'il laiſſe échapper quand ſa Muſe (1) ſommeille,
En tous lieux on l'adore; en tous lieux ſes Ecrits
D'un charme inévitable enchantent les eſprits.
C'eſt là que s'élevoit le Héros de ta race,
CORNEILLE, dont tu ſuis la glorieuſe trace :

(1) De l'aveu même d'Horace, *aliquando bonus dormitat Homerus.* Le jugement que M. Pérault porte ici d'Homère, eſt fondé ſur la raiſon & ſur l'équité. S'il eût uſé d'une pareille modération dans ſes paralleles, il n'auroit eu rien à démêler avec quelques fameux Partiſans des Anciens.

C'eſt là qu'en cent façons, ſous des fantômes vains ;
S'apparoiſſoit à lui la vertu des Romains ;
Qu'habile, il en tira ces vivantes images
Qui donnent tant de pompe à ſes divins ouvrages,
Et qu'il relève encor par l'éclat de ſes Vers,
Délices de la FRANCE & de tout l'Univers.
En vain quelques Auteurs, dont la Muſe ſtérile
N'eût jamais rien chanté ſans HOMÈRE & VIRGILE,
Prétendent qu'en nos jours on doit ſe contenter
De voir les Anciens, & de les imiter.
Combien, ſans le ſecours de ces rares modèles,
En voit-on s'élever par des routes nouvelles !
Combien de traits charmans ſemés dans tes Ecrits,
Ne doivent qu'à toi ſeul & leur être & leur prix !
N'a-t-on pas vu des morts, aux rives infernales,
Briller de cent beautés, toutes originales,
Et plaire aux plus chagrins, ſans redire en François
Ce qu'un aimable Grec leur fit dire autrefois ?
De l'Eglogue, en tes Vers, étale le mérite,
Sans qu'il en coûte rien au fameux THÉOCRITE,
Qui jamais ne fit plaindre un amoureux Deſtin
D'un ton ſi délicat, ſi galant & ſi fin.
Pour toi, n'en doutons pas, trop heureux FONTENELLE,
Des nobles fictions la ſource eſt éternelle ;
Pour toi, pour tes égaux, d'un immuable cours
Elle coule ſans ceſſe, & coulera toujours.

Perrault.

N.° 1344.

GÉNIE (le) *des Génies célebré.*

(1) Héros du Parnasse antique,
Pour qui Phébus autrefois
Vint aux rives de l'Attique
Chanter les Dieux & les Rois;
Si ton ombre triomphante
Brave l'attaque impuissante
De tes vains persécuteurs,
De quel œil, divin Homère,
Vois-tu la foule vulgaire
De tes froids imitateurs?
En vain nos Muses stériles,
Sous tes traces, sous ta loi,
Cherchent les sources fertiles
Qui coulèrent devant toi.
Des Dieux la main irritée,
Désavouant Prométhée
Et son vol audacieux,
N'élance plus dans nos ames
Ces traits, ces rayons, ces flammes
Qu'il déroba dans les Cieux.

(1) Homère.

Mais quelle myſtique ivreſſe
Frappe mes ſens enchantés!
Aux bords fleuris du PERMESSE
Quel Dieu nous a tranſportés!
Nymphe, fille du Génie,
Déeſſe de l'Harmonie,
Etes-vous devant mes yeux?
Que vois-je! Eſt-ce une ombre vaine?
Qui connoîtroit MELPOMÈNE
Sous ce joug injurieux?

C'eſt elle: un ſacré délire
N'enfante plus ſes tranſports;
Sa voix à peine & ſa lyre
Produiſent quelques accords.
Le céleſte Caducée
N'eſt plus, dans ſa main glacée,
Qu'un inutile ornement;
Et je vois ſur cette rive
Les lauriers qu'elle cultive,
Sécher au même moment

Quel autre objet, quelle image
S'offre à mes yeux étonnés?
Verrai-je ici l'aſſemblage
De tous les Arts enchantés?
C'eſt toi, ſuperbe Eloquence;
En vain dans l'indépendance,

Tu

Tu veux marcher au hasard;
Tous tes pas ont leur mesure:
La fille de la Nature
Devient l'esclave de l'Art.

Mais quelle douce rosée,
Parmi ces feux, ces éclairs,
De cette nue embrasée,
Fond tout-à-coup dans les airs?
Déesses, c'est le Génie:
Il vient de la tyrannie
Briser le joug odieux.
Quelle foule l'environne?
Quel est au pied de son trône
Ce Peuple de demi-Dieux?

Là, sous les mêmes trophées,
Et sur des terrains égaux,
Sont les antiques ORPHÉES,
Et leurs modernes rivaux;
Deux Censeurs (1), près d'ARISTARQUE,
De l'Envie & de la Parque
Bravent les traits impuissans;
Deux Emules (2) d'EURIPIDE
Partagent avec leur guide
Ses Autels & notre encens.

---

(1) Régnier, Despréaux.
(2) Corneille, Racine.

Dans ſa pénible carrière
PLAUTE a trouvé ſon égal (1).
Il n'eſt qu'un nouvel HOMÈRE (2) :
ESOPE n'a qu'un rival (3).
Près du Dieu qui les inſpire,
Deux François (4) touchent la lyre
Que fit retentir LINUS.
Belle SAPHO, ſur vos traces
Je vois marcher les trois Graces (5),
Qui vous prennent pour VÉNUS.
C'eſt à ce Peuple ſublime
Que le Dieu dicte ſes loix.
Un divin courroux l'anime :
Il parle, écoutons ſa voix :
Suivez-moi, belles Captives ;
Fuyez ces terreſtres rives,
Quittez ce bord limité ;
Par des routes inconnues,
C'eſt avec moi dans les nues
Qu'on trouve ſa liberté.

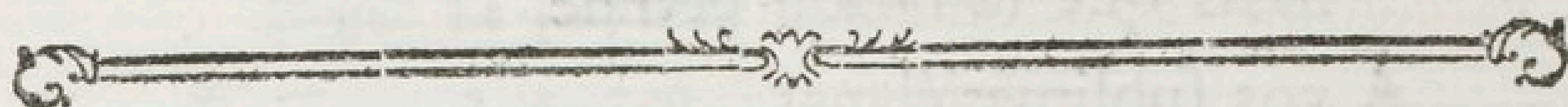
(1) Molière.
(2) De Fénélon.
(3) La Fontaine.
(4) Malherbe, Rouſſeau.
(5) Mmes de la Suze, Deshoulières, Scudéri.

Mais que la raiſon préſide
A vos ſublimes élans ;
Je veux que ſa main vous guide,
Sans captiver vos talens.
Dans vos fougues imprudentes,
N'imitez pas des Bacchantes
Les écarts impétueux :
D'une voix fière & tranquille,
Rendez, comme la SYBILLE,
Vos arrêts majeſtueux.

Vous, qui m'avez pris pour guide,
Qui ſoutenez mes rayons,
Montez ſur ce char rapide
Aux ſublimes régions :
Oſez tout ; &, pour me ſuivre,
Que votre ame ſe délivre
De ſa mortelle priſon.
Chantez, joignez ſur ma lyre
La Sageſſe & le Délire,
Le Génie & la Raiſon.

Bernard de Saint-Martin.





N.° 1345.

GÉNIE (les ressources du), ou *les préjugés littéraires combattus*.

Vous à qui les neuf Sœurs sourirent au berceau,
Et pour qui, de la Parque empruntant le fuseau,
Les Graces ont filé des jours d'or & de soie ;
D'où vient, jeune THÉON, faut-il que je vous voie,
Des faveurs de PHÉBUS contempteur dédaigneux,
Fuir des Héros de l'Art le sentier glorieux ?
Pourquoi tant de talens, présens de la Nature,
S'étouffent-ils en vous, couverts d'une ombre obscure ?
„ Dès long-temps, *tout est dit*, répète un Peuple sot ;
„ Nos Pères, plus heureux d'avoir vécu plutôt,
„ Ardens à recueillir, & moissonneurs habiles,
„ N'ont laissé qu'à glaner à leurs neveux stériles “.
C'est ainsi que raisonne un esprit languissant,
Qui, secouant de l'Art le fardeau trop pesant,
Se refuse au travail, s'endort dans la mollesse,
Et veut d'un faux prétexte excuser la paresse.
Mais que répondrez-vous, si je peux vous montrer
Qu'à la Cour d'APOLLON, où vous n'osez entrer,
Il est encor pour vous des faveurs à prétendre,
Et des postes brillans où vos vœux peuvent tendre.

Parcourons un moment ce qu'ont fait nos aïeux:
CORNEILLE & ſon Rival frappent d'abord nos yeux.
L'un, du Romain ſuperbe exprimant le génie,
Athlète toujours grand dans ſa courſe infinie,
Tonne & ſe reproduit, même dans ATTILA.
RACINE, moins hardi, jamais ne l'égala:
Mais dans ſes pas réglés, meſurant mieux ſes forces;
Il ſait prendre les cœurs à ſes douces amorces;
De PHÈDRE & d'HERMIONE il peignit les fureurs;
Il flatta notre oreille, il fit couler nos pleurs.
L'un ravit nos eſprits, l'autre échauffe nos ames;
L'un ſouffle la terreur, l'autre excite des flammes.
Ce ſont-là, cher THÉON, deux modèles fameux,
Que n'ont pu dans leur vol atteindre leurs neveux:
Nos Rimeurs à les ſuivre ont tous perdu leurs veilles.
Mais ne pourroit-on pas, égalant leurs merveilles,
Rapprocher, réunir leurs diverſes beautés,
Etendre, en les joignant, leurs talens limités;
De Corneille diffus laiſſant l'obſcur langage,
Peindre de traits plus forts ACHILLE & ſon courage;
Et du tendre Racine animant la langueur,
Tracer en Vers moins durs POMPÉE & ſa vigueur;
Unir, frappant les cœurs & chatouillant l'oreille,
Les graces de Racine aux foudres de Corneille?
Un eſprit ſi parfait, ſi l'on peut le trouver,
Qui dans la ſource antique auroit ſu s'abreuver,

De ſes rivaux nombreux éclipſeroit la gloire ;
Pour lui le trône eſt prêt au Temple de Mémoire.
Sur un autre Théâtre, un Génie immortel,
MOLIÈRE, rayonnant d'un éclat plus réel,
Sonde, guérit les cœurs, & montre l'homme à l'homme :
Il n'eut jamais d'égal dans ATHÈNE & dans ROME ;
Et malgré DESPRÉAUX, ce phénix des eſprits,
De ſon Art qu'il créa ſut remporter le prix.
Mais heureux qui joindroit & Molière & TÉRENCE,
Qui, porté pour la langue à moins d'indifférence,
Aſſerviroit THALIE aux règles de PATRU !
Cet aſtre déſiré chez nous n'a point paru.
Ce Lyrique divin que pleure encor la FRANCE,
Cygne qu'ont étouffé l'intrigue & l'ignorance,
Jeune encor, de DAVID rival ambitieux,
Porta ſon front ſublime & ſa voix dans les Cieux.
Que ne promettoit point ſon printemps trop rapide !
Il eût chanté les Rois & la Guerre homicide ;
Du tendre ANACRÉON ~~il eût~~ touché le luth ;
On pouvoit tout attendre à ſon brillant début ;
Mais bientôt des Enfers la rage envenimée
Vint de noires vapeurs couvrir ſa renommée ;
Un brouillard obſcurcit l'aurore de ſes ans ;
Un rival lui porta les coups les plus cuiſans ;
Son courſier s'abattit ſous lui dans la barrière.
Nourriſſons qu'il formoit, achevez ſa carrière ;

Jeunes Phénix, ſortez des cendres de ROUSSEAU.

Le charmant LA FONTAINE, au bord d'un clair ruiſſeau,
Anime des portraits ébauchés par ESOPE,
Couvre la vérité d'une adroite enveloppe;
Puis du hardi BOCACE arborant l'étendard,
Rit aux dépens du ſot, du fat & du caffard.
Tout Lecteur eſt ravi de ſa naïve aiſance:
Mais un ſtyle plus pur, avec moins de licence,
Dans un aimable eſprit, doté de ſes talens,
Feroient encor prétendre à des ſuccès brillans.

Peut-être qu'en luttant contre de tels modèles,
Vous pourriez trébucher, & voir tomber vos ailes:
Vingt ſiècles réunis ne les attendroient point.
Eh bien! ſi leurs talens portés au dernier point,
Ne ſemblent vous laiſſer qu'un déſeſpoir futile,
Dans des champs moins battus, quelle moiſſon fertile!
Courez une autre mer moins couverte d'écueils.

La funèbre Elégie errant ſur des cercueils,
Se plaint que, ſeule en proie à ſa douleur fatale,
Nul François ne la ſuit dans ſa marche inégale;
On trouve cependant des perles ſur ſes pas;
Sous ſes habits de deuil elle offre des appas.
Ce fut par les faveurs qu'il ſut obtenir d'elle,
Que TIBULE a joui d'une gloire immortelle.
Moins triſte & plus naïve, à l'ombre d'un ormeau,
L'Eglogue, aux humbles ſons d'un léger chalumeau,

Cherche en vain un Berger que ſa tendre voix flatte.
Des myrthes verds, cueillis de ſa main délicate,
Attendent le Paſteur qui pourra la charmer.
Beaucoup de faux Amans ont cru s'en faire aimer;
Mais leurs chants affectés, & leur froide tendreſſe,
N'ont jamais pu fléchir leur aimable Maîtreſſe.
Un Berger dont les tons ſachent la captiver,
Depuis l'heureux TITIRE, eſt encore à trouver.
Voilà, charmant THÉON, des carrières charmantes,
Que Phébus peut ouvrir à nos Muſes naiſſantes:
Ce ſont d'aimables fleurs, compagnes du Printemps,
Qu'on amaſſe avec ſoin, pour en jouir long-temps.
Quand l'âge aura mûri vos déſirs & votre ame,
Quand du fil de vos ans affermiſſant la trame,
CLOTO vous ourdira des jours moins agités;
Quand l'eſprit brille en nous des plus vives clartés,
Alors, THÉON, alors embouchant la trompette,
Dans un champ plus fécond, oſez, nouvel Athlète,
De VIRGILE & d'HOMÈRE égalant les écrits,
Par des Vers dignes d'eux leur diſputer le prix.
Déjà j'entends d'ici, j'entends la Muſe Epique,
Qui, tenant dans ſa main le ſceptre Poétique,
Vous appelle & vous offre un laurier immortel.
Ses vœux hâtent le jour pompeux & ſolennel,
Où, ſous un aſtre heureux, les rives de la SEINE,
Après cent ans d'eſpoir & de promeſſe vaine,

Verront paroître enfin le Chantre qu'on attend.
Quelle honte pour nous ! quel reproche insultant !
La superbe MADRID, la féconde FLORENCE,
Ont produit des trésors inconnus à la FRANCE.
L'Isle heureuse où tonnoit le sublime MILTON,
Du grand Chantre d'Achille a retrouvé le ton.
PARIS a des PERRAULT, & LONDRE a des HOMÈRES.
Réveillons-nous, THÉON; dissipons les chimères,
Que d'importuns Censeurs viennent nous opposer.
» La Nature, dit-on, a paru s'épuiser,
» En prêtant tous ses feux à ces grands luminaires;
» Elle a même passé les bornes ordinaires,
» En formant les ressorts de ces vastes cerveaux.
» Le temps altère tout, nos débiles travaux
» A la hauteur des Arts ne pourront plus atteindre,
» Et les esprits usés commencent à s'éteindre «.
THÉON, fermons l'oreille à de si vains discours:
Ne voit-on plus la terre, ainsi qu'aux premiers jours,
Malgré le poids des ans, sans rides, sans vieillesse,
S'orner, chaque printemps, des fleurs de sa jeunesse?
Ne voit-on plus les pins & les larges ormeaux
Oser jusqu'à la nue élancer leurs rameaux ?
De tant de fruits dorés la délicate écorce
N'a-t-elle plus qu'un suc insipide & sans force ?
Si l'ordre suit toujours le sentier qu'il a pris,
L'ordre a-t-il perdu l'art d'enfanter les esprits?

Ce ſont de faux détours que l'ignorance oppoſe;
De tant d'aridité l'on trouve ailleurs la cauſe.
La Nature, toujours prodigue en ſes préſens,
Veut encor que de l'Art les ſecours bienfaiſans
La préviennent en tout, & l'échauffent ſans ceſſe;
Et cet Art qui nous manque a cauſé ſa foibleſſe.
  Sous l'heureux ſiècle d'or, les eſprits inventifs,
Dans des tableaux parlans, copiſtes attentifs,
Y cherchoient pas à pas la Nature à la trace:
En quittant leur manière on a perdu leur grace.
Des Grecs & des Romains négligeant les Ecrits,
On a conçu pour eux un ſtupide mépris:
On ne lit plus Homère; & ſa trompette altière,
Comme un or ignoré, languit dans la pouſſière.
Virgile eſt inconnu; ſon chef-d'œuvre en oubli,
Dans le profond LETHÉ ſemble être enſeveli.
Que de fleurs, cependant, quels fruits on verroit naître
Sous les mains d'un Auteur qui ſauroit les connaître!
L'un, tel qu'un chêne épais, planté par le haſard,
Dont le ſuc vigoureux n'eſt point gêné par l'art,
Fait dans ſes vieux rameaux triompher la Nature,
Et, malgré les hivers, conſerve ſa verdure.
L'autre, odorant tilleul dans un parc tranſplanté,
Doit au ſecours de l'Art ſon utile beauté;
Dans de libres canaux ſa sève ménagée
N'accable point de fleurs ſa tête trop chargée:

Sans jamais ſe hâter il fleurit dans ſon temps,
Et ſa flatteuſe odeur parfume le *printemps*.
C'eſt pour trop négliger de s'aſſeoir à leur ombre,
Que de nos vains Rimeurs on voit groſſir le nombre:
De-là, ces vers bouffis, de grands mots entaſſés,
Où l'Auteur en dit trop ſans s'exprimer aſſez;
De-là, ces eſprits ſecs, ces Muſes hydropiques,
Qui, juſqu'en un ſommet, hurlent des ſons épiques;
Qui, ſur un même ton nous ennuyant toujours,
Ne ſavent ni cacher ni varier leurs tours.
Auſſi, depuis vingt ans, depuis que dans BRUXELLES
ROUSSEAU perdit enfin ſes pindariques ailes,
Quels maigres avortons! quels ſquelettes mort-nés!
De leur ſens naturel des termes détournés,
Un ſtyle faux, guindé, des alluſions fades,
Des vers durs, languiſſans, ou gonflés par boutades;
MELPOMÈNE, enfantant des monſtres de pitié;
THALIE, en minaudant, triſte & gaie à moitié;
Des ſcènes de Romans à la hâte arrangées,
D'un ſiècle d'incidens par diſette alongées:
Voilà de tant d'Auteurs les Chef-d'œuvres nouveaux!
Voilà les dignes fruits de ces triſtes cerveaux!
Qu'aux Auteurs de la Grèce on rende leurs couronnes;
Que ces Chantres divins ſoient remis ſur leurs trônes;
Que d'Homère & de Plaute on répare l'affront;
Qu'on liſe encor leurs vers, les Virgile naîtront.

Pour vous, qui de leurs chants avez fait vos délices;
Qui, d'un ſiècle idiot mépriſant les caprices,
De ces rares tréſors chériſſez les beautés;
THÉON, que, nuit & jour dans vos mains feuilletés,
Ils ſoient de tous vos pas les compagnons fidèles,
Et de tous vos Ecrits les ſublimes modèles;
Et quand Paris ſe livre aux flots d'un vain torrent,
Voyez les nouveautés d'un œil indifférent.
De nos voiſins encor les modernes merveilles
D'un précieux butin peuvent orner nos veilles;
Chez eux du ſel Attique on retrouve le goût;
Chez eux, un or poli s'offre & brille par-tout.
Du Taſſe & de Milton étudiez les graces,
Recherchez leur commerce, & marchez ſur leurs traces.
Voulez-vous peindre Amour, les Ris, les Voluptés?
Mille termes touchans à PAPHOS adoptés,
Qui tracent des Amans le trouble inexprimable,
Leurs tranſports, leurs ſoupirs, & leur langueur aimable;
Enfin, tout ce qu'Amour fait voir, dire, éprouver,
Sur les lèvres du Taſſe Amour le fait trouver.
Ses Vers ſemblent couler du ſein de la Nature:
Virgile, en lui prêtant ſa riante ceinture,
Montre au Chantre brillant du plus grand des BOUILLONS
L'art de mêler les jeux aux ſanglans bataillons.
Aimez ſes doux accens; il flatte, inſtruit, éclaire,
Et ſon langage heureux fut inventé pour plaire.

Moins doux & moins flatteur, mais plus mâle & plus grand,
Milton, la foudre en main, de Cieux en Cieux errant,
A chanté Dieu, ſon Chriſt, le Chaos, & le Monde;
Il perce des Enfers l'obſcurité profonde;
Il peint de traits de feu l'Empire de *Satan*;
Il orne EVE de fleurs; il pleure avec ADAM;
Sa trompette aux combats oſe appeler les Anges:
Il dit l'homme, ſa chute & nos malheurs étranges.
Les éclairs de Milton, avec art tempérés,
Sont, pour mener au grand, des flambeaux aſſurés:
Ce ſont les traits groſſis d'une peinture vive,
Qui ne flattent les yeux que dans la perſpective.
„ La Fable n'offre plus que de vieux ornemens:
„ Il faut, dit-on encor, par de hauts ſentimens,
„ Par des traits neufs & vrais, par des tableaux fidèles,
„ Chez nous, de nos Ecrits emprunter les modèles:
„ A la Nature, aux mœurs, les François ſont bornés;
„ JUPITER & JUNON ſont des Dieux ſurannés.
Ah! THÉON, j'y conſens; dans leurs vieilles chroniques
Laiſſez pourrir des Grecs les Déités antiques;
Laiſſez-là LICOPHRON, MARS, MINERVE & VÉNUS;
Et par d'heureux ſentiers que nul n'aura tenus,
Sans marcher appuyé du menſonge & des fables,
Venez nous étaler des merveilles croyables.

Quels traits de tous côtés s'offrent à nos pinceaux !
Le grand Temple est ouvert : l'air, la terre & les eaux
Vous montrent un Auteur seul digne de louanges.
Peignez le doux Printemps, les fécondes vendanges :
Du sublime Virgile, imitant les Chansons,
Hâtez, par vos concerts, les trop lentes moissons ;
Embellissez vos Vers par un objet solide,
Suivez les élémens sous la main qui les guide.
Eh ! que sont tous les Rois, que sont les Conquérans
Auprès de ces flambeaux, de ces globes errans,
De ces mondes sans fin qui roulent sur nos têtes ?
Leur triomphe est un songe ; un rien fait leurs conquêtes.
L'admirable Univers doit seul nous enchanter :
Puisque Dieu seul est grand, c'est Dieu qu'il faut chanter.

De nos coupables mœurs l'importante censure
A vos Rimes encore offre un champ sans mesure.
Vous rejetez l'éclat des habits empruntés,
Et vous voulez briller de vos propres beautés :
Eh bien ! peignez un siècle unique dans ses vices,
Mettez dans tout leur jour les lâches artifices,
La politique fausse, & les sombres noirceurs
Qui, chez nous, du François ont énervé les mœurs ;
Démasquez les Bigots, tonnez sur les Impies.

Suivez, un dard en main, ces infectes Harpies,
Qui des sens corrompus aidant les trahisons,
De leur haleine impure exhalent les poisons :

Montrez l'honneur foulé, l'innocence abuſée,
La franchiſe aux abois, la fourbe autoriſée:
Montrez.... THÉON, ma main commence à ſe laſſer
A nombrer les objets qui viennent s'amaſſer.
Je finis; mais avant d'abandonner la place,
Permettez qu'en ce lieu ma plume vous retrace
Un avis dont ROLLIN autrefois me fit part.
» Les talens, me diſoit cet auguſte vieillard,
» Dans la main des méchans ſont un couteau terrible:
» A celui qui le porte il eſt d'abord nuiſible;
» Mais l'on ne peut compter les ravages cruels
» Qu'allument dans les cœurs tant de Vers criminels.
» Heureux, ajoutoit-il, un eſprit qu'on eſtime,
» Qui, rappelant les Vers à leur ſource ſublime,
» Rend le vice odieux, fait chérir la vertu!
» Admis, vanté par-tout, ſon livre eſt toujours lu «.

*M.****

N.º 1346.

GÉNIE (ſur le corps du).

OU fuir pour éviter un ſort épouvantable?
N'eſt-il donc plus d'aſyle en ce jour déplorable?
Ciel! quel feu ſouterrain dans les airs embraſés
Vomit, en mille éclats, tous ſes remparts briſés?

De tes bontés, grand Dieu, la ſource eſt donc tarie ?
Ta vengeance s'apprête ; & ces momens d'horreur
Annoncent les tourmens qu'à notre race impie
Prépare ta fureur.
Mais non..... l'Enfer ſe tait, & mon ame étonnée
Voit que l'Homme fait ſeul ſa triſte deſtinée.
A ſes cruels projets le fer ne ſuffit pas,
D'un élément terrible il vient d'aider ſon bras.
...... Du compas de VAUBAN je reconnois la trace,
De ſon art deſtructeur ce coup étoit l'effort.
Trop aveugle aſſiégé, frémis de ton audace,
Ou n'attends que la mort.
Quand un autre ARCHIMÈDE, armé pour ta défenſe,
Des plus ſavans reſſorts déploieroit la puiſſance,
Ce Génie (1) éclairé, qui conduit nos Guerriers,
Ne leur en promettroit que de plus beaux lauriers.
Il creuſe (2) ton cercueil dans le ſein de la terre;
Des ſentiers (3) de la mort il connoît les détours,
Et brave tous les traits lancés par le tonnerre,
Qui gronde ſur les tours.
Les abymes profonds (4) qui bordent ton enceinte,
A nos fiers bataillons inſpirent peu de crainte.

---

(1) Le Corps du Génie.
(2) Les Mines.
(3) Les Tranchées.
(4) Les Foſſés de la place.

Tes

Tes murs, tes propres murs (1), trahissant leurs secours;
Pour aller jusqu'à toi, deviennent nos recours:
Ils s'écroulent.... Déjà renversés par la foudre,
Sur leurs débris fumans, nos terribles Soldats
Vont, la flamme à la main, sous les toits mis en poudre,
T'apporter le trépas.

Dans ces momens affreux quel parti vas-tu prendre?
Ton courage épuisé ne peut plus te défendre.
Il en est temps, crois-moi..... Tu peux tout espérer
D'un Vainqueur généreux, si tu veux l'implorer.
......Enfin, tu la reçois, Louis te la présente
Cette Olive de paix, qui te met sous ses loix;
Bientôt tu gémiras que sa main bienfaisante
Ait dû forcer ton choix.
Mais un peuple ennemi vient inonder nos plaines,
Du serment qui le lie il veut briser les chaînes;
Il attaque nos murs pour racheter les tiens.
Va, l'art qui les soumet sait défendre les siens:
Quand même ses efforts en romproient la barrière,
Se seroit-il flatté de dompter des François?
Je les vois prêts encore à suivre la carrière
Des Héros de Calais.

Cet Art manquoit jadis devant Troye assiégée,
Quand pour venger l'affront de la Grèce outragée,

(1) La Brèche.

Le XANTE vit dix ans ensanglanter ses bords:
On comptoit ses exploits par le nombre des morts.
Aujourd'hui la victoire, encor plus difficile,
De ses brillans lauriers couronne peu de fronts,
Si PALLAS n'est MINERVE, & si MARS, plus docile,
N'écoute ses leçons.

La Gloire méconnoît cet amour du carnage,
Que prend pour l'héroïsme un aveugle courage:
La plus belle victoire a toujours aux grands cœurs;
Sur le sort des Mortels, fait répandre des pleurs.
L'assassin de PRIAM en vain mit tout en cendre;
Un Héros de nos jours ne l'imiteroit pas:
La valeur sans talens n'offre point d'ALEXANDRE
Dans de braves Soldats.

Mais s'il marche au combat, certain de la victoire,
Par ses soins le Génie en partage la gloire:
Il veille sur ses pas, & jusques dans la nuit,
Sur son camp endormi, c'est un astre qui luit.
Son flambeau (1) le précède, il éclaire ses marches,
De ses sages projets lui démontre la fin;
Et le jour qu'il répand sur ses moindres démarches,
Enchaîne le Destin.

Si dans les champs de Mars on a vu le Génie,
La paix le voit encore utile à sa Patrie.

---

(1) La levée des plans.

Son bras relève ici des boulevarts détruits ;
Là, de nouveaux remparts ſous ſes yeux ſont conſtruits ;
Un fleuve impétueux (1) menace nos rivages ;
Le peuple gémiſſant déſerte nos cités.
Arrête !.... de ces flots ne crains plus les ravages ;
Ils ſont déjà domptés.
Environné des Arts, il en devient le guide :
Même dans ſes loiſirs l'utilité préſide.
Sous un brillant portique, érigé de ſes mains,
Il y médite encor des triomphes prochains,
Ou quittant pour un temps le compas de la guerre,
Il prend celui d'EUCLIDE, & planant juſqu'aux cieux,
Il en deſcend bientôt pour apprendre à la terre
Tous les ſecrets des Dieux.
Tel que l'Aſtre du jour, dans ſa vaſte carrière,
Brille encore en hiver d'une vive lumière,
Et jamais ſatisfait de ſes nobles travaux,
Dans un repos honteux ne laiſſe ſes flambeaux ;
Tel & toujours preſſé du feu qui le dévore,
Le Génie, excité par la voix des Talens,
Se couvre de leur gloire, en attendant encore
Un pénible printemps.
O vous ! que réunit aux rives de la MEUSE,
De la Guerre & des Arts l'étude ſi flatteuſe,

(1) L'hydraulique appliquée ici particulièrement aux digues.

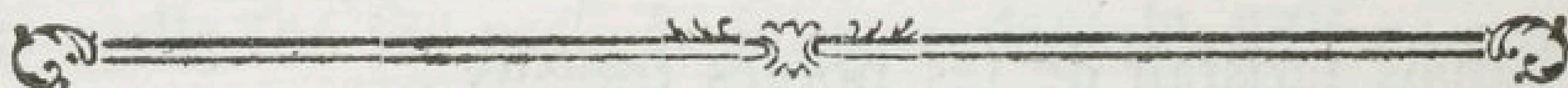
Nourrissons de la Gloire, Elèves de LOUIS (1),
Du sort qui vous attend mes yeux sont éblouis.
Tandis qu'on vous prépare une double couronne,
Où MINERVE aux lauriers entrelace des fleurs,
LOUIS destine encore aux fronts qu'elle environne,
Ses brillantes faveurs.

*M.****



N.° 1347.

GÉNISSE (la), *la Chèvre & la Brebis en société avec le Lion. Leçon allégorique aux petits Particuliers qui veulent s'associer avec les Grands. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. I. Fab. VI.*



N.° 1348.

GÉNISSE (sur la), *& sur la laiterie.*

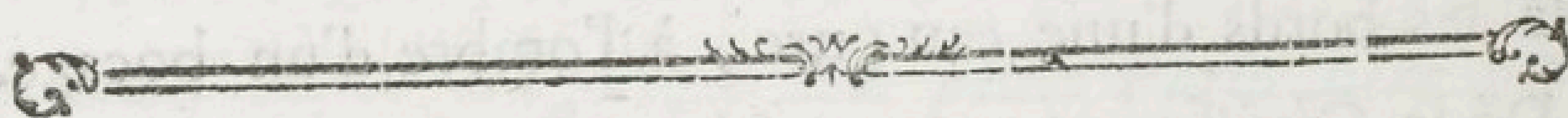
LA paisible Génisse ignore les fureurs;
A son sexe plus doux conviennent d'autres mœurs:
Ses naseaux sont ouverts, ses lèvres abattues,
Le front large, l'œil noir, les oreilles velues,

(1) Les Elèves de l'Ecole royale, établie à Mézières.

Son poil est moucheté, brillant, épais & doux,
Et son fanon flottant descend sur ses genoux:
Dans sa marche on la voit lever sa tête altière;
Sa queue, en se jouant, élève la poussière;
Le troisième printemps allume ses amours,
Et le quinzième hiver en termine le cours.
Qu'elle ne traîne point une charge pesante;
Qu'elle soit dans ce temps de tout travail exempte:
Ne lui permettez pas de traverser les eaux,
De franchir les fossés, les buissons, les côteaux;
Qu'elle erre en liberté dans un gras pâturage,
Sur les bords d'une eau pure, à l'ombre d'un bocage.
De la Génisse encor, quand le terme est prochain,
Pasteurs, n'exigez pas le tribut de son sein;
Et quand de sa tendresse elle a donné le gage,
Souffrez que son amour l'allaite sans partage.
Le temps vient où son lait, ce breuvage si doux,
Ce nectar précieux ne coule que pour vous.
Chaque jour la liqueur, dans ses veines filtrée,
Deux fois emplit son sein, deux fois en est tirée.
Elle fut le premier des mets de l'âge d'or,
Et malgré notre luxe elle a son prix encor;
Soit qu'en divers apprêts, cachée avec adresse,
Elle vienne flatter notre délicatesse,
Soit que pour la langueur, remède plein d'appas,
Elle arrache un Mortel des portes du trépas,

Doux, mais prompt à s'aigrir, le lait ne se captive
Que par les soins heureux d'une main attentive.
Que votre laiterie, avec la propreté,
Unisse l'agrément & la simplicité.
J'ai vu, pour préparer les ouvrages rustiques,
Parmi le marbre & l'or s'élever des portiques,
Où le lait conservé dans des vases Chinois,
S'honore de couler entre les mains des Rois.
Ainsi, malgré l'éclat de sa vaine imposture,
Le luxe reconnoît les droits de la Nature.

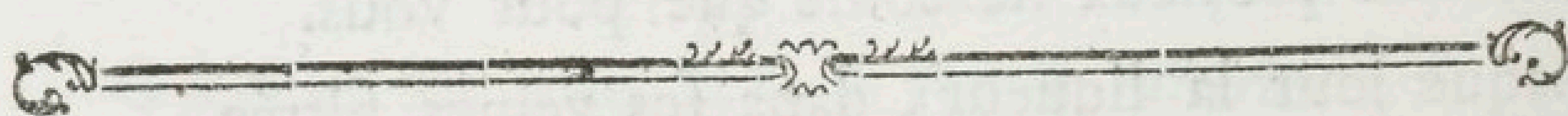
M. de Rosset.



N.° 1348 *a.*

GÉNISSE (la) *sacrifiée.* *V.* la lettre T. N.° 2957 *a.*

M. de Malfilâtre.



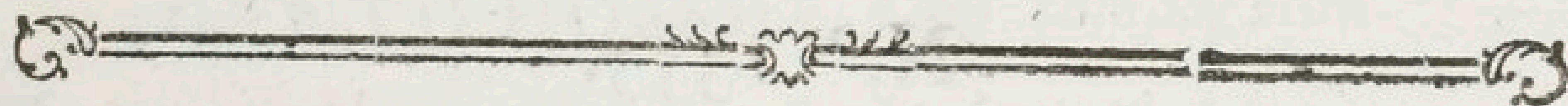
N.° 1349.

GÉNISSES (du choix des) *pour leur multiplication.*

VEUT-ON pour vaincre à PISE un Courier généreux ?
Veut-on pour la charrue un Taureau vigoureux ?
Des mères avec soin il faut choisir l'espèce.
Je veux dans la Génisse une mâle rudesse,

Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards se courbent en croissant;
Que son flanc alongé, sans mesure s'étende;
Vers la terre, en flottant, que son fanon descende;
Qu'enfin ses pieds, sa tête, & son cou monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.
J'aime aussi sur son corps taché par intervalles,
Et de noir & de blanc des marques inégales;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le Taureau,
Menacer de la corne, &, dans sa marche altière,
D'une queue à longs crins bal yer la poussière.
L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, & cesse avant dix ans.

M. l'Abbé de Lille.



N.° 1350.

GENS (aux) *qui ne doutent de rien. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. I. Fab. XXII.*



N.° 1351.

GENS (aux) *prodigues de leurs services, & quoique çà fort désobligeans. V.* la lettre C. N.° 633.

Richer.

N.° 1352.

GENS (aux jeunes) *qui ne recherchent que le plaisir. V.* la lettre M. N.° 2066.

De Rivery.

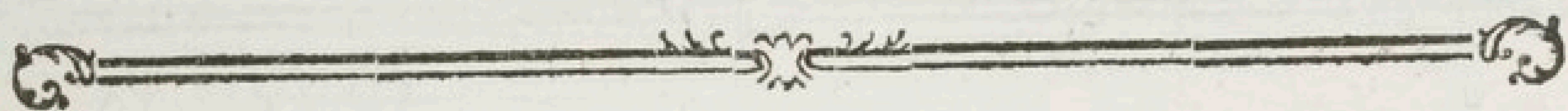
N.° 1353.

GENS (tableau de l'emploi du temps des) *de Lettres & Cultivateurs des Beaux-Arts.*

. . . . . . VOULEZ-VOUS, mes Amis,
Savoir un peu dans nos jours tant maudits,
Soit à PARIS, ou dans LONDRE, ou dans ROME,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des Beaux-Arts,
Enfans du Goût, se montre à vos regards.

De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux CORRÉGE, & du ſavant POUSSIN,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure.
C'eſt BOUCHARDON qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par GERMAIN.
Des GOBELINS l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.

De Voltaire.



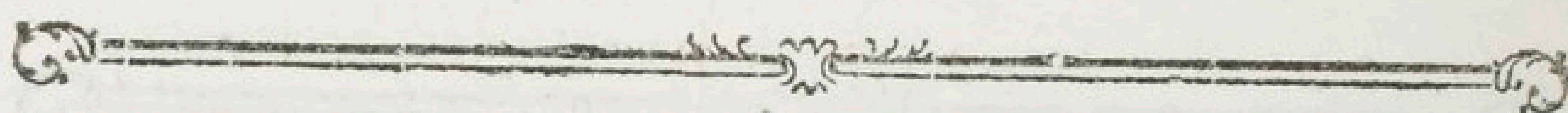
N.° 1354.

GENTILHOMME (le) *campagnard.*

DE tout uſage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre ſiècle, & ne ſuivant en tout
Pour ton, qu'un vieux honneur; pour loi, que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroiſſe eſt un être ſublime,
Vous entretient ſans ceſſe avec ſtupidité
De ſon banc, de ſes ſoins, & de ſa dignité.

On n'imagine pas combien il ſe reſpecte ;
Ivre de ſon Château, dont il eſt l'Architecte,
De tout ce qu'il a fait ſottement entêté,
Poſſédé du Démon de la propriété,
Il réglera pour vous ſon penchant ou ſa haine,
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut ſe préparer
A le ſuivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenue :
Il ne vous fera point grace d'une laitue.

Greſſet.



N.° 1355.

GENTILHOMME (un) *ruiné par la guerre, prend une ferme.*

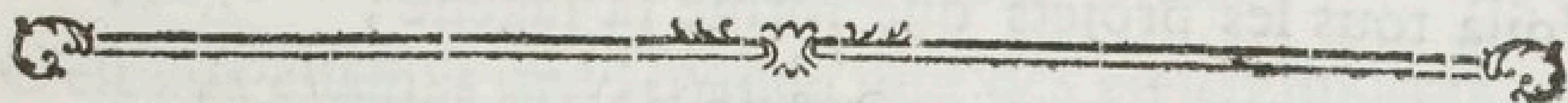
UN jour, ſous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces Paſteurs, partageant leur gaîté,
J'abordai le Fermier, qui, de l'ombre d'un hêtre,
Obſervoit, comme moi, cette ſcène champêtre.
Qu'il eſt dans votre état d'agréables momens !
Lui dis-je ; & tous nos arts, nos vains amuſemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la ſimplicité des jeux de la campagne ?

Non, dit-il; j'ai connu vos plaiſirs ſi vantés;
Ils ſont trop peu ſentis, ils ſont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaiſirs du village;
J'y vis, je ſuis content, & bénis mon partage.
Jeune, & né d'un ſang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le ſang dont j'étois né:
Mais mes fonds diſſipés, mes fermes conſumées
Par ce luxe ſans frein qui corrompt nos armées,
Quand la Paix couronna les ſuccès de mon Roi,
Je me vis ſans fortune, ainſi que ſans emploi.
Le beſoin n'avilit que les cœurs ſans courage;
Moi, plein du ſentiment, des forces de mon âge,
Des Grands, des Importans redoutant les hauteurs,
Leurs ſouris dédaigneux, leurs coups d'œils protecteurs,
J'allai dans un Château, retraite vénérée
D'un Guerrier vertueux, l'honneur de la contrée.
Je l'abordai ſans crainte; & parlant ſans détour,
» J'eus des Fermiers, lui dis-je, & viens l'être à mon
» tour;
» Je viens redemander au travail, à la terre,
» Mes biens, qu'ont diſſipés ma folie & la guerre;
» Je vous demande à vivre, & veux le mériter.
» Si parmi vos Fermiers vous daignez me compter,
» Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles;
» Et vos champs par mes ſoins deviendront plus
» fertiles «.

Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
Et, depuis ce moment, la joie & l'abondance
Ont habité ma Ferme, & sont ma récompense.
Ici, loin des PHRYNÈS, de l'intrigue & des Grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans,
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, & l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
Dans la guerre ou la paix, Soldat ou Laboureur,
Je pense en Citoyen, & je sers ma Patrie;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie:
Je sais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux;
Nous portons constamment sa forte & douce chaîne.
Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler:
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des Cités l'Artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre, & sans société,
A son triste attelier sent mourir sa gaîté:
Il n'a point son ami, qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces Beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes Pasteurs brûlés par le soleil,

Ces vieillards, ces enfans que le travail rassemble?
Eh bien! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.

M. de Saint-Lambert.



N.° 1356.

GENTILHOMME (la vie heureuse d'un) *de campagne, pendant l'automne.*

. . . .

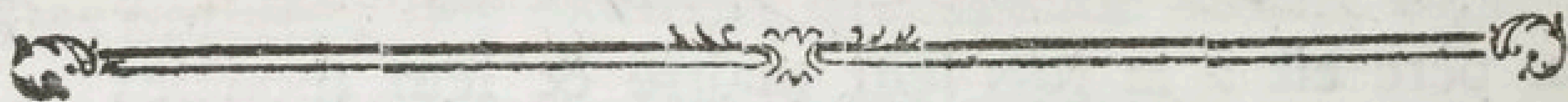
HEUREUX ! qui loin du monde, utile à sa Patrie,
Y fait naître des biens, en respecte les loix,
Et dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres !
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains Dieux du Public il laisse leurs statues,
Par l'envie & le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux ;
La gloire ou l'intérêt ne sont pas ses rivaux ;
Il peut trouver, du moins dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
  Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes ;

Elever ſes troupeaux, embellir ſon jardin;
Plutôt que l'agrandir, féconder ſon terrain,
Par ſa ſeule induſtrie augmenter ſa richeſſe:
Voilà tous les projets que forme ſa ſageſſe;
Il ne veut qu'arriver au terme de ſes jours,
Par un chemin facile, & qu'il ſuivra toujours.
La CHINE & le JAPON, l'aiguille & la peinture
N'ornent point ſes lambris d'une vaine parure;
On y voit les portraits de ſes ſages aïeux.
Ils vécurent ſans faſte, il veut vivre comme eux;
Il regarde ſouvent ces images ſi chères,
Qui parlent à ſon cœur des vertus de ſes pères.
Peut-il avoir beſoin que le luxe & les arts
De leur pompe frivole amuſent ſes regards?
N'a-t-il pas des ruiſſeaux, ſon verger, ſa prairie,
Des beautés, des couleurs que chaque inſtant varie,
L'opale & l'incarnat d'un matin radieux,
Et le pourpre & l'azur du couchant nébuleux,
Où ſon œil cherche en vain la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence?
Mais il jouit encor de plus rians tableaux.
Il voit l'homme ingénu, ſes plaiſirs, ſes travaux,
Le reſpect pour les Dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'eſclave & du maître,
L'amour & l'amitié dans leur ſimplicité,
Le mélange des mœurs & de la volupté.

Il voit le vrai bonheur, & le trouve en lui-même.
Son cœur toujours content de l'épouſe qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en eſt pas conſumé:
Il oppoſe aux deſtins le plaiſir d'être aimé.
C'eſt aux champs que l'hymen unit des cœurs ſincères,
Et n'eſt point profané par des feux adultères;
Là, l'époux accablé ſous le fardeau des ans,
Preſſe encor ſa moitié dans ſes bras languiſſans:
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'eſtime,
Et l'amour, entouré des vertus qu'il anime.
Eh! quel plaiſir encor pour ces époux heureux,
D'élever dans leur ſein les gages de leurs feux!
De voir à leur inſtinct ſuccéder la penſée!
De préſerver d'erreur leur raiſon commencée!
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs, que la Nature inſtruit à les aimer!
Leur père eſt à la fois leur maître & leur modèle;
Il leur peint des vieux temps la probité fidelle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorſque les vertus conduiſoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au Prince, à la Patrie,
Immoloient leur repos, leur fortune & leur vie;
Ils vivoient à la Cour, ſans nuire & ſans flatter.
Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter;
Sans s'abaiſſer alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, & citoient des ſervices.

Il vante, en leur présence, un Mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux.
Le jeune enfant s'essaye aux vertus qu'il admire;
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
  Souvent, dans un sallon propre & non fastueux,
Il admet à sa table un ami vertueux:
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des conviés.
Le rapport des esprits que l'estime a liés,
L'enjoûment sans folie, & l'amour sans foiblesse,
De l'amour paternel la sainte & douce ivresse,
Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés;
De ces sobres festins voilà les voluptés.

M. de Saint-Lambert.



N.° 1357.

GERFAUT (qualité du). *V.* la lettre O. N.° 2131.

M. de Rosset.



N.° 1358.

N.° 1358.

GESTE (sur le) *d'un Prédicateur*. *V*. la lettre P. N.° 2505.

L'Abbé de Villiers.

N.° 1359 & 1360.

GIVRE (le). *V*. la lettre G. N.° 1326.

M. de Saint-Lambert.

N.° 1361.

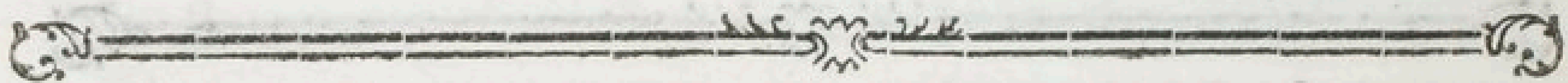
GLANEURS (les).

. . . .

Qui sont ces malheureux dont la troupe s'empresse ?
Ils cueillent, à pas lents, laborieux Glaneurs,
Les épis échappés aux mains des Moissonneurs :
D'une si foible part d'un immense héritage,
Ne leur ravissez pas le modique avantage ;

Ce ſoutien de leurs jours pour vous étoit perdu;
Le ſuperflu du riche au pauvre eſt toujours dû:
Reſte unique des temps, où de la race humaine
La terre, ſans tyrans, fut le commun domaine,
Et dernier monument du pouvoir qu'à ſon Roi
Accordoit la Nature, & qu'a détruit la Loi.

M. de Roſſet.



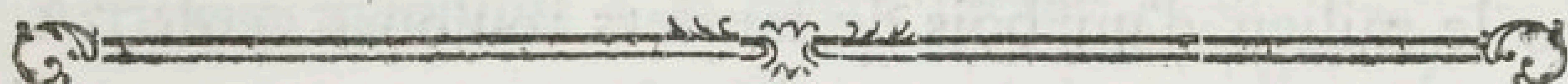
N.° 1362.

GLOIRE (le chemin de la) *eſt ouvert à tous les hommes; mais n'y parvient pas qui veut.*

SUR le ſommet d'un mont, de rochers hériſſé,
Le Temple de la Gloire étoit jadis placé;
Elle promit un prix à ceux dont le courage,
Surmontant ces dangers, viendroit lui rendre hommage.
Un jour, tous ces Amans, excités par ce prix,
Tentèrent de monter à ſon ſacré pourpris;
En approchant du mont, les uns, pleins de ſurpriſe,
Reſtoient tout étonnés de leur grande entrepriſe;
Plus loin, des jeunes gens légers, fous, amoureux,
Alloient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux:
D'autres, d'un pas timide entroient dans la carrière,
Effrayés du danger, retournoient en arrière;

Et d'autres, fatigués, rebutés, abattus,
Se couchoient ſans vigueur ſur le roc étendus;
On en voyoit plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux, leur diſputer la place,
Au bas du précipice, au point de ſuccomber,
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Le Philoſophe de Sans-ſouci.



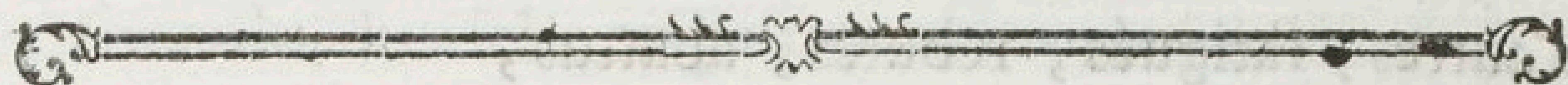
N.° 1363.

GLOIRE (les careſſes de la) *préférées à celles d'une Maîtreſſe.*

ALCANDRE, ce Héros charmant,
Ne paroît plus ſenſible à mon amour fidèle;
Il court, ſans l'écouter, où la Gloire l'appelle;
Il préfère au plaiſir d'être aimé tendrement,
Les périls où conduit cette Gloire cruelle.
Ah! que de pleurs coûte un Amant.
Qu'il faut partager avec elle!

Mme Deshoulières.





N.° 1364.

GLOIRE (le Temple de la).

SUR un mont qui s'élève au dessus du tonnerre,
Des quatre endroits divers qui partagent la Terre,
Dans le milieu d'un bois de lauriers toujours verds,
Qui n'ont jamais senti la rigueur des hivers,
Dans le plus beau séjour de toute la Nature
Est un Temple fameux d'admirable structure;
Ses hauts murs transparens sont d'un brillant cristal,
Où l'or semble imiter le lustre oriental
Dont l'Aurore en naissant peint les célestes plaines.

. . . .

Tout ce que la Nature a de plus précieux,
Ce que l'Art a trouvé de plus industrieux,
Et ce que le Ciel même a produit de merveilles,
Est compris sous l'enclos des voûtes sans pareilles,
Qui de ce lieu sacré font le riche ornement,
Et semblent égaler celles du Firmament.
Par cent portes de cèdre on entre dans ce Temple;
Le Mérite les ouvre, & dans une cour ample,
L'Honneur vient au devant caresser & flatter
Ceux que la Renommée y daigne présenter.

Des plus fameux Mortels mille troupes errantes
Vont chercher ſur ce mont des routes différentes;
Il a mille ſentiers; celui de la vertu,
Sans doute, eſt le plus droit, mais c'eſt le moins battu:
Il eſt rude & pénible, & de noirs précipices
Montrent des deux côtés la demeure des vices,
Qui rampent dans le fond, ainſi que des ſerpens,
Et quelquefois maſqués, ſur le ſommet grimpans,
Arrivent inconnus à la porte ſacrée,
Par force, ou par adreſſe, en pénètrent l'entrée,
Se gliſſent dans le Temple, en profanent l'Autel,
Et terniſſent ſa gloire & ſon luſtre immortel.
Mais le Temps, ce vieux Juge équitable & ſévère,
Souffre, pour quelques jours, qu'un peuple les révère;
Puis enfin les découvre, & les chaſſe en fureur
Dans des antres obſcurs où préſide l'Horreur,
Où la Vérité triſte éclaire l'Infamie,
Et ſe montre en ces lieux leur plus fière ennemie.
Là, dans le plus profond de ces vallons affreux,
Paroît l'enfoncement d'un antre ténébreux,
Où ce monſtre cruel, qu'on appelle l'Envie,
Paſſe dans des cachots ſa miſérable vie,
Et voit par quelques trous, de ces yeux de travers,
La ſplendeur que la Gloire épand en l'univers.

Montplaiſir.



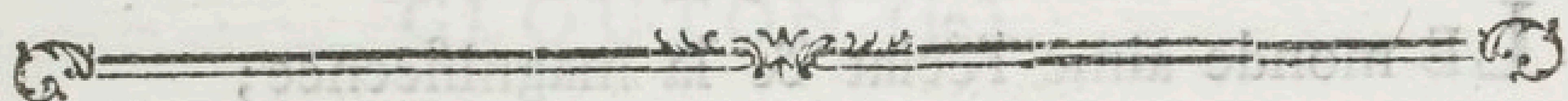
N.° 1365.

GLOIRE (le Temple de la); *Moralité.*

AU sommet d'un roc escarpé,
Est un Temple construit par les mains de la Gloire:
C'est là que d'un Mortel, à lui plaire occupé,
Elle consacre la mémoire.
La Déesse, en ce lieu voisin du Firmament,
Tandis que nous vivons, nous admet rarement
D'un mérite au dessus du profane vulgaire:
Qui veut y parvenir, doit être revêtu;
Il n'est permis qu'à la Vertu
D'en pénétrer le Sanctuaire.
Le chemin en est long, pénible, rebutant,
Et l'accès en est difficile;
Pour franchir tout obstacle, avec un cœur constant,
Il faut joindre un esprit docile.
Ici, l'on peut voir maint Guerrier
Couvert de plus d'une blessure,
La tête ceinte de laurier,
Faire tous ses efforts pour tenter l'aventure.
Là, maint *Poëte* infatué
De ses Ecrits & de sa veine,

Par la misère exténué,
Gravir dans la foule avec peine,
Et tâcher d'arriver au ſéjour ſouhaité,
Où l'on reçoit le prix de l'immortalité.
Pour un qu'on voit, quoi qu'il en coûte,
Mettre cette entrepriſe à fin,
Mille s'égarent ſur la route,
Mille autres reſtent en chemin.
A leurs prétentions trop d'obſtacles s'oppoſent.
Peu ſavent parvenir au but qu'ils ſe propoſent.

Le Brun.

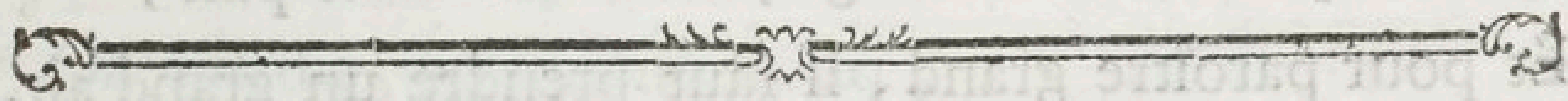


N.° 1366.

GLOIRE (l'amour de la) *devient ſouvent le premier mobile des talens.*

V. la lettre T. N.° 2949.

Le Chevalier de Laurès.



N.° 1367.

GLORIEUX (le portrait du).

C'EST l'Homme le plus vain qu'ait produit la Nature:
Pour ſes inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ſes égaux même il prend l'air important:
Si fier de ſes aïeux, ſi fier de ſa nobleſſe,

Qu'il croit être ici-bas le ſeul de ſon eſpèce;
Perſuadé d'ailleurs de ſon habileté,
Et décidant ſur tout avec autorité,
Se croyant en tout genre un mérite ſuprême;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même.

Deſtouches.

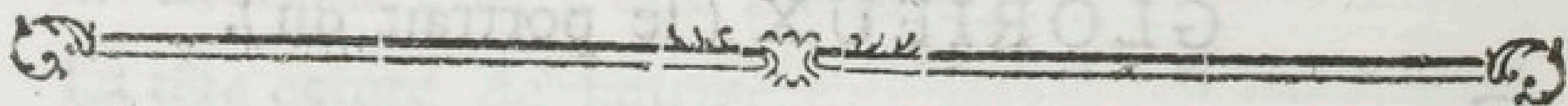


N.° 1368.

GLORIEUX (le) *faiſant ſon apologie.*

LE monde aime l'éclat & la magnificence;
Et l'on n'eſt eſtimé que ſelon ſa dépenſe.
Eh! quel plaiſir plus doux, que de voir nuit & jour
Mille gens empreſſés à nous faire la cour!
Le faſte nous tient lieu d'une haute nobleſſe:
Les plus fiers, les plus grands adorent la richeſſe;
Quiconque en ſait l'uſage, avec eux va de pair;
Et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.

Deſtouches.



N.° 1368 *a.*

GLORIEUX (le) *baſoué.* *V.* la lettre P. N.° 2200 *a.*

Ganeau.

N.° 1369.

GLORIEUX (le) *de ſa perſonne.*

V. la lettre C. N.° 695.

Richer.

N.° 1370.

GLOUTON (le).

A ſon ſouper, un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un Eturgeon :
Sans en laiſſer que la tête,
Il ſoupe ; il creve : on y court,
On lui donne maints clyſtères ;
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes Amis, dit le Goulu,
M'y voilà tout réſolu ;
Et puiſqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reſte de mon poiſſon.

De la Fontaine.

N.° 1371.

GODELUREAUX (aux). *V.* la lettre C. N.° 776.

M. l'Abbé de Lille.

N.° 1371 *a*.

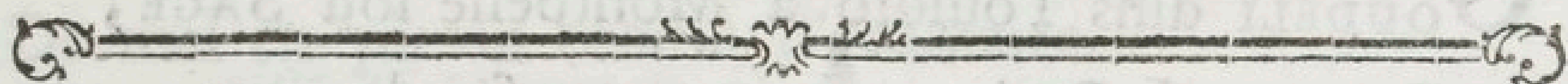
GOMBERVILLE (1) (éloge de Marin le Roi, ſieur de), *Poëte du dix-ſeptième ſiècle.*

Superbe galerie, où du grave Stoïque
Les auſtères leçons touchent ſi bien les ſens;
Tu n'as point de tableaux qui ne ſoient raviſſans,
Et n'as point d'ornement qui ne ſoit magnifique.
L'ame qui ſe promène en ta belle fabrique,
Cède ſans réſiſtance à tes attraits puiſſans,
Où la Philoſophie, en des tons ſi preſſans,
Nous forme des vertus un concert harmonique.
Mais encore qu'Horace ait illuſtré ſon nom,
En relevant ici l'ouvrage de Zénon,

(1) Auteur d'un Ouvrage intitulé, *la Doctrine des mœurs*, tirée de la Philoſophie des Stoïques, repréſentée en cent tableaux.

Que le Soldat barbare avoit mis en poussière ;
Notre MONARQUE à peine y verroit rien de beau,
N'étoit que GOMBERVILLE, avec tant de lumière,
A jeté de l'éclat dessus chaque tableau.

Tristan.



N.° 1371 *b.*

GOMBERVILLE (éloge de), *Poëte du dix-septième siècle.*

TRAVAILLE utilement pour la postérité,
Abandonne la Fable, & prens soin de l'Histoire ;
Ton esprit plein de force, & brillant de clarté,
Par ce beau changement, augmentera sa gloire.
Ta plume, GOMBERVILLE, a touché les Savans,
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'art qui fait les discours fleuris & décevans,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.
Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux ;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux ;
Tes Princes fabuleux l'ont puissamment charmée.
ROME plaint les diserts qu'AUGUSTE a caressés ;
Tes Ecrits ont enfin guéri la RENOMMÉE,
De l'amour qu'elle avoit pour les siècles passés.

Maynard.

N.° 1371 *c.*

GOUDELIN (éloge de), *Poëte Gascon du dix-septième siècle.*

GOUDELI dins Toulouso à Montpelié lou SAGE,
Et BONNET à Bezier, chacun en son langage,
Ravis tout son quartié par cent sujets divers,
Et toutes trés embé leurs Vers,
An charmat la Provinço entierio ;
NISMES sans se vanta de son antiquitat,
Fait que MICHEL ravit touto la crestiantat,
En metten par escrich l'embarras d'uno fieiro (1).

*M.****

N.° 1371 *d.*

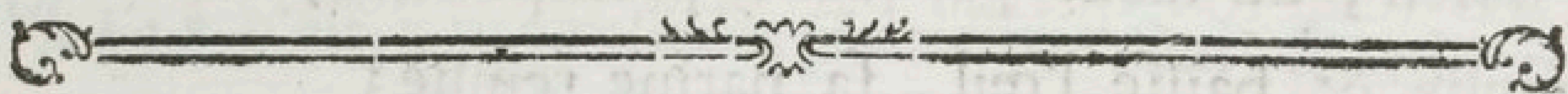
GOUJON (le), ou *l'infortune inévitable.*

CERTAIN Goujon rusé, qui, dans la poële à frire,
Trouva qu'il faisoit un peu chaud,
Tout doucement, & sans mot dire,
Se glissa près des bords, & zeste fit le saut

(1) On me blâmera peut-être de faire mention de Vers semblables, & même de ceux qui précèdent. Je donne un Dictionnaire, une Encyclopédie : ces Poëtes étoient fameux dans leur temps ; il faut nécessairement que je les fasse connoître, pour donner une idée de leur manière de faire.

De haut en bas, d'une façon légère ;
Qu'arriva-t-il ? Il tomba dans le feu.
Quand la Fortune à nos vœux est contraire,
Pour la faire changer on a beau mettre en jeu
Tout son savoir ; loin de sortir d'affaire,
De mal en pis on tombe d'ordinaire.

Ganeau.



N.° 1372.

GOUPIL (le) & *la Poule*, ou *le Voleur attrapé.*

*JE vais mon train, avance, roule
Et viens au but. Un Renard donc,
Mal avisé, s'il en fut onc,
Dans sa gueule, à pas lents, emportoit une Poule,
Et gagnoit son terrier par des lieux creux & bas,
La tenant bien aux dents, mais ne la serrant pas ;
Rendant ses allures très-douces,
De crainte qu'aux moindres secousses
La Poule, par ses cris & le signalement,
Ne mît des chiens, dans le moment,
La Maréchaussée à ses trousses.
La Poule, cependant, pieds, ventre & bec en haut,
Et prête à finir bientôt,
Rouloit, en fine femelle,
Et trouva dans sa cervelle

Un bon tour pour s'évader ;
Ah ! mon Dieu, le beau temps ! comme il est bleu, dit-elle ;
L'agréable Soleil ! que sa lumière est belle !
Quel plaisir de le regarder !
Le Renard, curieux, leve au moment la vue.
Le Soleil, du tabac produit le prompt effet ;
Il hausse & baisse l'œil, sa narine remue ;
Et ne sachant plus ce qu'il fait,
A gueule ouverte il éternue.
La Géline l'attendoit là :
Libre, & se moquant du jocrisse,
Sur un arbre elle s'envola,
En lui criant : Dieu vous bénisse !
La curiosité faisant perdre le temps,
En tendant ses filets à la sottise humaine,
De pertes en pertes nous mène ;
Et mal en prend à bien des gens.

Piron.



N.° 1373.

GOURMAND (le) *attrapé.* *V.* la lettre C. N.° 856 *a.*

De la Condamine.

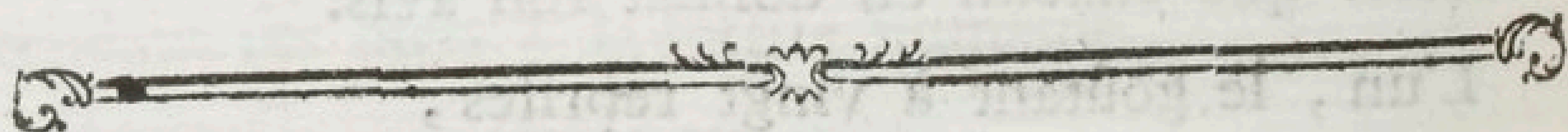
N.° 1374.

GOURMETS (les). *Leçon allégorique aux Auteurs.*

MAIS n'est-il pas aussi des goûts sûrs? Oui, sans doute:
Ils sont rares; mais il en est.
Heureux qui les rencontre! heureux qui les écoute!
Plus heureux encor qui leur plaît!
Travaillons-y, quoi qu'il en coûte.
Sur un vin frais cuvé, le Maître d'un logis
Tenoit conseil, interrogeoit son monde;
La tasse couroit à la ronde:
Il vouloit que chacun en donnât son avis.
L'un, le goûtant à vingt reprises,
Très-élégamment décidoit
Qu'il étoit fait exprès pour des tables exquises;
Un autre, en l'avalant, opinoit du godet.
Ce vin, tout d'une voix, vaut la liqueur suprême
Dont les Dieux s'enivrent là-haut;
On eût défié BACCHUS même
D'y trouver le moindre défaut.
Arrivent deux Gourmets, Docteurs en l'art de boire,
Le Marguillier LUCAS, & le Syndic GRÉGOIRE:

On leur en fait goûter. Eh bien, qu'en dites-vous?
Votre avis n'eſt-il pas le nôtre?
Il ſent le fer, dit l'un; le cuir auſſi, dit l'autre.
Bon, dit-on, quelle idée! Et d'où viendroient ces goûts?
Le bachique Sénat les croit devenus fous.
On les raille à l'envi; mais courte fut la joie:
L'événement vint les juſtifier.
On trouve, en le vuidant, dans le fond du cuvier,
Une petite clef pendue à ſa courroie;
Et railla bien qui railla le dernier.
Auteurs, à mille gens votre Ouvrage a ſu plaire;
On le dit excellent: ne vous y fiez pas:
Maint défaut échappe au vulgaire,
Qu'appercevront les délicats.

De Lamotte.



N.° 1374 *a*.

GOURNAY (Eloge & Epitaphe de Mlle de), *Poëte du dix-ſeptième ſiècle.*

SI l'on a tant chanté la vertu des Sybilles,
Et fait de leurs beaux jours de beaux ſiècles tranquilles,
Pour montrer leur mérite, & l'heur qu'elles ont eu,
Tu remportes, GOURNAY, cet illuſtre avantage,
D'égaler

D'égaler, en mourant, les Sybilles en âge,
Et d'avoir, en vivant, surmonté leur vertu.

Colletet.



N.° 1375.

GOUT (Modèle pour les Ecrivains de bon).

Filles du Ciel, chastes & doctes Fées,
Qui, des Héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des temps
Les noms fameux & les faits éclatans;
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premières Nourrices,
De qui le sein me fit, presqu'en naissant,
Tetter un lait plus doux que nourrissant;
Je vous écris, non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que, dès mon plus jeune âge,
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solennel.
Quel compliment! quelle brusque incartade!
Me direz-vous : d'où vient cette boutade?
De quoi se plaint ton esprit ulcéré?
N'est-ce pas toi qui, sur ce mont sacré,
Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vint nous prier de vouloir te conduire;

Nous demander, par des vœux aſſidus,
Des dons ſouvent ſans ſuccès attendus;
Et, loin encor des ſommets du Parnaſſe,
Sur le côteau briguer une humble place?
Ton rang enfin y fut marqué par nous;
Et ſi ce rang, à ton chagrin jaloux,
Paroît trop bas, près des places ſuperbes
Des SARRASINS, des RACANS, des MALHERBES,
Contente-toi de médiocrité,
Et ſonge au moins au peu qu'il t'a coûté.
A peine encore as-tu compté ſix luſtres;
Tâche à monter du moins aux plus illuſtres.
Dans ton été, ce n'eſt point un affront
D'être arrivé ſur le penchant du mont;
Tandis qu'on voit tant d'aſpirans timides,
Marchant toujours, ſans bouſſole & ſans guides,
Par des ſentiers durs, pénibles & longs,
A ſoixante ans ramper dans les vallons.
Oſe franchir des bornes importunes,
Va, cours tenter des routes moins communes,
Et cherche enfin, par des travaux conſtans,
A mériter.... -- Muſes, je vous entends;
Vous m'offrirez le laurier d'EURIPIDE,
Si, comme lui, dans quelque roche aride,
Pour recueillir mon eſprit diſſipé,
J'allois chercher un ſépulcre eſcarpé;

Si je pouvois, ſublime, miſanthrope,
Fuir les humains, pour ſuivre CALLIOPE;
A tous plaiſirs conſtamment renoncer;
Le jour écrire, & la nuit effacer;
Sécher ſix mois ſur les ſtrophes d'une Ode;
Et, de moi-même ARISTARQUE incommode,
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ces fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux CHAULIEU, aux LA FARES.
Non, non; jamais, de vos dons trop épris,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix:
J'abjurerois & PHÉBUS & MINERVE,
Si, poſſédé d'une importune verve,
Il me falloit, pour de douteux ſuccès,
Paſſer ma vie en d'éternels accès;
Toujours troublé de fureurs convulſives,
De mon plancher ébranler les ſolives;
Et, rejetant toute ſociété,
Ecrire en Sage, & vivre en hébêté.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix, que ce n'eſt par remède;
La ſolitude eſt mon plus grand effroi;
Je crains l'ennui d'être ſeul avec moi;
Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême,
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.

De-là ſont nés ces Ecrits bigarrés,
Fous, ſérieux, profanes & ſacrés,
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais ſeulement les diverſes images
Qui m'ont frappé, ſelon les temps divers
Où mon ennui me fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce ſervice,
A vos bienfaits je dois quelque juſtice;
Que c'eſt par vous, qu'à vingt ans parvenu,
Né comme HORACE, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui ſignalé par la Scène,
J'ai cependant trouvé plus d'un MÉCÈNE;
Que, par votre aide, à la Cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherché,
J'ai, par bonheur, eſquivé le naufrage
Du ridicule où jette l'étalage
Du nom d'Auteur, ſur-tout en ce temps-ci.
Oui, j'en conviens; mais c'eſt par vous auſſi
Que ſont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impoſtures,
Ces noirs tiſſus que m'ont vingt fois tramés
De vils Rimeurs contre moi gendarmés:
Car il n'eſt point de fou mélancolique
Plus effréné qu'un Auteur famélique,
Qui, ſur les Quais, ſans avoir été lu,
Voit expirer ſon Livre vermoulu;

Et par malheur, ſi, dans cette furie,
A ſes chagrins ſe joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert,
Tout l'OCÉAN, cent vœux à St. HUBERT
Ne feroient rien ſur la rage canine
Que ce mépris dans ſon cœur enracine.
Dès ce moment, par cent fauſſes rumeurs,
Son noir venin ſe répand ſur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme cauſtique,
S'écriera-t-il; fuyez ce frénétique:
Dans ſes brocards aucun n'eſt menagé;
C'eſt un ſerpent, un diable, un enragé
Que rien n'appaiſe, & qui, dans ſes blaſphêmes,
Déchire tout, juſqu'à ſes amis mêmes.
Vous allez être inondé de Chanſons:
Que je vous plains! -- Mais nous le connoiſſons;
Ce n'eſt point là du tout ſon caractère:
Il eſt fidèle, équitable, ſincère;
De ſa vertu VAUBAN même fait cas;
Il s'y connoît. -- Ne vous y fiez pas;
C'eſt un matois: il fait le bon apôtre;
Il paroît doux & civil comme un autre;
Mais, dans le fond, c'eſt le plus noir eſprit...
Voilà comment ſa haine vous flétrit;
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si, par bonheur, cette impoſture avorte,

Bientôt ſon fiel, fécond en trahiſons,
Fera courir, de maiſons en maiſons,
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes;
Recours groſſiers, & toujours ſans effet,
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet:
Et priez Dieu qu'il préſerve la ville
De tout bon mot, Satire ou Vaudeville,
Et de tous Vers ſous le manteau portés;
Car, à coup sûr, ils vous ſeront prêtés.
Si leur ſecours manque à votre Adverſaire,
Dans le beſoin, lui-même en ſaura faire,
Fabriquera vingt infames couplets,
Tels qu'au milieu des plus groſſiers Valets,
A les chanter, LINIÈRE auroit eu honte,
Et qui ſeront écrits ſur votre compte.
Dans les Cafés, dans les plus vils réduits,
Il prendra ſoin de ſemer ſes faux bruits,
Vous décriera comme un monſtre indomptable,
Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable;
Et ſéduira peut-être en quelque point
Son ſot ami, qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Muſes, voilà les chagrins, les dégoûts
Que vos préſens... -- Alte-là, direz-vous.

Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscure populace,
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi,
Qui les excite? Est-ce nous? est-ce toi?
C'est par nos soins que ton esprit docile,
Prenant pour guide & TÉRENCE & VIRGILE,
Dans leur Ecole a de bonne heure appris
A distinguer des solides Ecrits
Ces vains amas d'anthitèses pointues,
D'expressions flasques & rebattues
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs Vers, du Badaut révérés:
Voilà tout l'art, voilà tous les mystères
Que t'ont appris nos leçons salutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un sot Livre,
Par le chagrin de sentir son travers,
Et de se voir, tout vif, rongé des vers?
Est-il permis de braver sur l'échelle
Un Patient jugé par la Tournelle?
Laissons-le pendre au moins sans l'insulter.
Vous dites vrai; mais comment l'éviter?
Dès qu'un Ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au Théâtre il se soit fait connaître,

Soit que son titre orne les carrefours,
Chacun en parle au moins deux ou trois jours;
Et si quelqu'un, sa sentence passée,
M'en vient à moi demander ma pensée:
Que dites-vous de ces Vers chevillés,
De ces discours obscurs, entortillés?
Il faut parler. Que répondre? que faire?
Les admirer? -- Non. -- Eh! quoi donc? -- Te taire. --
Fort bien : l'avis est sensé; grand-merci.
Je me tairai : mais faites taire aussi
PARIS, la Cour, les Loges, le Parterre,
Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un Peuple mutiné,
Dont mon vilain se voit assassiné. --
Laisse crier, & retiens ta critique,
Répondez-vous. La censure publique
Peut sur un fat s'exercer tout au long;
Mais toi, sois sage, & te tais. -- Comment donc?
Quand de ses Vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner sa nasarde,
L'appeler buffle & stupide achevé;
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, sans faire un sacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laissez aux derniers des Humains?
S'il est ainsi, je vous baise les mains,

Muſes ; gardez vos faveurs pour quelqu'autre :
Ne perdons plus, ni mon temps, ni le vôtre,
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons ;
Reprenez tout : j'abandonne ſans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hippocrène,
Vos vains lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a ſi ſouvent frappés ;
Car, auſſi-bien, quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au deſſus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits
De tant de ſoins à polir leurs Ecrits,
A rejeter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double ſens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui, malgré vous dans le ſtyle gliſſés,
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſés ?
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent, une injuſte cenſure,
Ou, tout au plus, quelque léger regard
D'un courtiſan qui vous loue au haſard,
Et qui, peut-être avec plus d'énergie,
S'en va prôner quelque fade Elégie ;

Et quel bonheur peut eſpérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces ſoins,
Que rien n'arrête, & qui, sûr de ſe plaire,
Fait ſans travail tous les Vers qu'il veut faire?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condamnés,
Ses vers ſouvent ſont des enfans mort-nés;
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie;
A ſes talens aucun ne porte envie:
Il a ſa place entre les Beaux-Eſprits;
Fait des Sonnets, des Bouquets pour IRIS,
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, & ſans bleſſer perſonne,
Toujours diſcret, & toujours bien diſant,
Et ſur ce tout, aux Belles complaiſant.
Que ſi jamais, pour faire une œuvre en forme,
Sur l'HÉLICON PHÉBUS permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ſes chers confidens,
De ſon mérite admirateurs ardens,
Qui, par cantons répandus dans la ville,
Pour l'élever, dégraderont VIRGILE:
Car il n'eſt point d'Auteur ſi déſolé,
Qui dans PARIS n'ait un parti zèlé.
Tout ſe débite : *un Sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

A ce propos, on raconte qu'un jour
Certain Oiſon, gibier de baſſe-cour,

De ſon Confrère exaltant le haut grade,
D'un ton flatteur lui diſoit : Camarade,
Plus je vous vois, & plus je ſuis ſurpris
Que vos talens ne ſoient pas plus chéris,
Et que le Cygne, animal inutile,
Ait ſi long-temps charmé l'homme imbécille.
En vérité, c'eſt être bien Gaulois,
De tant prôner ſa ridicule voix !
Car, ſans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'eſt l'art du chant, dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos Oiſons charmés,
Quand, ſur le ton de PINDARE & d'HORACE,
Votre goſier lyriquement croaſſe.
Laiſſons-là l'homme & ſes ſottes raiſons;
Mais croyez-en nos couſins les Oiſons :
Chantez un peu. Déjà, d'aiſe ſaiſie,
La baſſe-cour ſe pâme & s'extaſie.
A ce diſcours, notre oiſeau tout gaillard,
Perce le ciel de ſon cri nazillard ;
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
Vous euſſiez vu Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont Nature le doue,
Et faire nargue au Cygne de MANTOUE.

Le chant fini, le pindarique Oiſon,
Se rengorgeant, rentre dans la maiſon,
Tout orgueilleux d'avoir, par ſon ramage,
Du poulailler mérité le ſuffrage.
  Ainſi, ſouvent, par la brigue porté,
Un ſot Rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſais qu'enfin ces lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques:
La mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
  Mais ſuppoſons qu'un ſort capricieux
Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées,
Il a du moins joui quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art,
Au bon vieux temps ſut extorquer Ronſard;
Et quand la Mort vient nous rendre viſite,
ACHILLE eſt-il plus heureux que THERSITE?
  Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous:
Mais revenons; parle, & confeſſe-nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence,
A certains bruits a pu donner naiſſance;
Que ton courroux bien vîte eſt allumé,
Et que le Ciel, en naiſſant, t'a formé,
Aux moindres traits que ſur toi l'on décoche,
Un peu malin. -- Moi? D'où vient ce reproche?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'accuſer?

Celui qui mord ſes amis en cachette,
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux eſt publié,
Ou qui révèle un ſecret confié;
Voilà votre homme; & c'eſt ſans injuſtice
Que vous pouvez le taxer de malice:
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit être diffamé,
Et non le ſel d'un riant badinage,
De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un Homme à table exerce ſes diſcours
Sur quelqu'intrigue ou conte de la ville,
Qui bien ſouvent n'eſt pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur des gens,
En cas pareils, pour lui plus indulgens,
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée,
De quelqu'eſprit l'hiſtoire ſoit ſemée,
Notre conteur paſſera pour plaiſant,
Pour galant homme, & point pour médiſant:
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pu repouſſer les injures
De deux ou trois que je n'ai point nommés,
Et qui déjà, du Public diffamés,
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutôt qu'aux Vers qu'enfanta mon génie?

Que ſi d'un ſeul légèrement frappé,
En badinant le nom m'eſt échappé,
Eſt-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi: Quand jadis LA FONTAINE,
De ſon pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux; mais l'homme cependant,
De ſes bons mots, ſur plus d'une matière,
Contre LULLI, QUINAULT & FURETIÈRE,
Fit rejaillir l'enjouement bilieux;
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?
Tout vrai Poëte eſt ſemblable à l'Abeille;
C'eſt pour nous ſeuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amaſſe, au milieu des chaleurs,
Ce miel ſi doux, tiré du ſuc des fleurs:
Mais la Nature, au moment qu'on l'offenſe,
Lui fit préſent d'un dard pour ſa défenſe;
D'un aiguillon, qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'oſe outrager.
   J'entends d'ici, Muſes, votre réponſe.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalés dans les airs,
Ne ſont qu'un rien, près d'un Ecrit en Vers:
L'Ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes Cenſeurs a ſu donner leur fait;
Mais contre toi, réponds-nous, qu'ont-ils fait?

Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux Fruitières,
De leurs Ecrits prodigues héritières.
Oui, contre moi, vous qui me censurés,
Vous les avez mille fois inspirés--.
Nous, point du tout ; à tort tu nous accuses.
Si contre toi, sans consulter les Muses,
Ils ont écrit quelques Vers discourtois,
C'est malgré nous qu'ils sont faits.-- Je le crois :
Passons. -- Hé bien ! si leur troupe futile
N'a contre toi qu'une rage inutile,
Poursuivez-vous, qu'un courroux sans pouvoir,
Que crains-tu tant, & que peux-tu prévoir ?
Ce que je crains ? Vous allez le connaître,
Dans un seul mot de DESPRÉAUX, mon Maître :
Vos ennemis prônent de tous côtés,
Lui disoit-on, *que vous les redoutez,*
Que vous craignez leur vaste compagnie.
Ils ont raison ; je crains la calomnie,
Répondit-il : & quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'Envie, au regard homicide,
Met dans les mains son flambeau parricide ;
Mais dont le front est peint avec tout l'art
Que peut fournir le mensonge & le fard ?
Le faux Soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;

Et l'Ignorance, avec des yeux diſtraits,
Sur ſon rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels ſont ces infidèles Juges,
A qui la Fraude, heureuſe en ſubterfuges,
Fait avaler ſon poiſon infernal;
Et tous les jours devant leur Tribunal,
Par les cheveux l'Innocence traînée,
Sans ſe défendre, eſt d'abord condamnée.
Votre ennemi paſſe en vain pour menteur,
Meſſieurs, diſoit un fameux Délateur
Aux Courtiſans de PHILIPPE ſon Maître;
Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe être,
Ne craignez rien, calomniez toujours:
Quand l'Accuſé confondroit vos diſcours,
La plaie eſt faite; & quoiqu'il en guériſſe,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller? Quel mur, quel triple airain
Nous ſauvera d'une inviſible main?
Eſt-il Mortel qui s'en puiſſe défendre?
Sans doute. -- Et qui? -- l'homme qui ſait attendre,
Concluez-vous: vainement l'art obſcur
Sur la vertu jette ſon voile impur:
La Vérité tôt ou tard ſe relève;
Le rayon perce, & le nuage crève.
Sois de toi-même un ſévère inſpecteur,
Et ne crains rien. Quant à ce peuple Auteur

Dont

Dont tu n'as pu prévenir la disgrace,
Nous leur dirons, nous mettant à ta place:
Or çà, Messieurs, plus d'animosité;
Faisons la paix, & signons un traité.
Depuis long-temps je souffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures,
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé,
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire;
Je vous promets de ne vous jamais lire,
De n'outrager, ni vous, ni votre esprit,
Et d'oublier que vous ayiez écrit;
Pourvu qu'enfin, plus modérés, plus sages,
A votre tour vous cessiez vos outrages;
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux,
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux;
Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes Ecrits, que je vous abandonne:
Cela s'entend, & c'est parler d'accord.
Y souscris-tu? -- Muses, je le veux fort:
Dès ce moment, j'approuve & ratifie
Ce grand traité, que je leur signifie.
Mais par hasard, si ce palliatif
N'opère rien sur leur esprit rétif?
Si leur babil, si leur bruit continue?--
Alors tu peux, sans plus de retenue,

Les démasquer, & rabattre leurs coups ;
Et si tu crois avoir besoin de nous
Pour réprimer leurs langues médisantes,
Nous t'aiderons : tu peux, par ces présentes,
De notre part le leur faire savoir.
Suffit. Adieu, Muses, jusqu'au revoir.

J. B. Rousseau.



N.° 1376.

GOUT (Modèle de bon) ; *Entretien d'un Poëte avec son Esprit.*

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler ;
Vous avez des défauts que je ne puis céler.
Assez & trop long-temps ma lâche complaisance
De vos feux criminels a nourri l'insolence ;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.

Mais moi, qui, dans le fond, ſais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, ſi foible & ſi ſtérile,
Prendre ſur vous le ſoin de réformer la ville,
Dans vos diſcours chagrins, plus aigre & plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou GAUTIER en plaidant.
Mais, répondez un peu. Quelle verve indiſcrète,
Sans l'aveu des Neuf Sœurs, vous a rendu Poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens tranſports
Qui d'un eſprit divin font mouvoir les reſſorts?
Qui vous a pu ſouffler une ſi folle audace?
PHÉBUS a-t-il pour vous applani le Parnaſſe?
Et ne ſavez-vous pas que, ſur ce mont ſacré,
Qui ne vole au ſommet, tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'HORACE & de VOITURE,
On rampe dans la fange avec l'Abbé DE PURE?

Que ſi tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet aſcendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains diſcours tout le fruit de vos veilles,
Oſez chanter du Roi les auguſtes merveilles:
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos Vers;
Et par l'eſpoir du gain votre Muſe animée,
Vendroit, au poids de l'or, une once de fumée.
Mais en vain, dites-vous, je penſe vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter.

Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un ORPHÉE,
Entonner en grands Vers la *Diſcorde étouffée*,
Peindre Bellone en feu, tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé, fuyant ſur ſes remparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
RACAN pourroit chanter ſur le ton d'un HOMÈRE:
Mais pour COTIN & moi, qui rimons au haſard,
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus ſûr eſt pour nous de garder le ſilence.
Un Poëme inſipide & ſottement flatteur,
Déshonore à la fois le Héros & l'Auteur:
Enfin, de tels projets paſſent notre foibleſſe.
Ainſi parle un eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui, ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté,
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais, duſſiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtyle peu chrétien,
Faire inſulte, en rimant, à qui ne vous dit rien;
Et du bruit dangereux d'un Livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un HORACE à l'immortalité;
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obſcures,
Aux SAUMAISE futurs préparer des tortures.

Mais combien d'Ecrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus?
Combien, pour quelques mois ont vu fleurir leur Livre,
Dont les Vers en paquet se vendent à la livre!
Vous pourrez voir, un temps, vos Ecrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés,
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la Terre,
Suivre chez l'Epicier NEUF-GERMAIN & LA SERRE;
Ou de trente feuillets, réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos Ouvrages
Occuper le loisir des Laquais & des Pages,
Et souvent, dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard!
  Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos Ecrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre Livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux:
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos Vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime;
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots?
Quel Démon vous irrite, & vous porte à médire?
Un Livre vous déplaît: qui vous force à le lire?
Laissez mourir un Fat dans son obcurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en sûreté?

Le *Jonas* inconnu ſeche dans la pouſſière ;
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière ;
Le *Moïſe* commence à moiſir par les bords :
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait PERRIN, BARDIN, PRADON, HAINAUT,
COLLETET, PELLETIER, TRITEVILLE, QUINAUT,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos Vers malins remplir les hémiſtiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie : O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuyé le Roi, tout la Cour,
Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſupprimé la rime.
Ecrive qui voudra ; chacun, à ce métier,
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les Loix ni la Coutume,
Peut conduire un Héros au dixième volume.
De-là vient que PARIS voit chez lui, de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans,
Et n'a point de portail où, juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient enveloppés d'affiches.
Vous ſeul, plus dégoûté, ſans pouvoir & ſans nom,
Viendrez régler les droits de l'Etat d'APOLLON ?
Mais vous, qui raffinez ſur les Ecrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les vôtres ?

Il n'eſt rien, en ce temps, à couvert de vos coups ;
Mais ſavez-vous auſſi comme on parle de vous ?
  Gardez-vous, dira l'un, de cet eſprit critique :
On ne ſait bien ſouvent quelle mouche le pique ;
Mais c'eſt un jeune fou qui ſe croit tout permis,
Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux Vers de *la Pucelle*.
Il croit régler le monde au gré de ſa cervelle :
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on ſi bien prêcher, qu'il ne dorme au ſermon ?
Mais lui, qui fait ici le Régent du PARNASSE,
N'eſt qu'un Gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui, JUVÉNAL avoit dit en latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de COTIN.
L'un & l'autre, avant lui, s'étoient plaints de la rime,
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime :
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces Auteurs ; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance tout entière
Iroit, la tête en bas, rimer dans la rivière.
  Voilà comme on vous traite ; & le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence :
Rien n'appaiſe un Lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.

Vous ſerez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer ?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Eſprit ; ce n'eſt plus raillerie :
Parlez.... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
Quoi ! pour un maigre Auteur que je gloſe en paſſant ;
Eſt-ce un crime, après tout, & ſi noir, & ſi grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un Ouvrage
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-tôt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuyeux Ecrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
  Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement ?
Non, non ; la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel ſecret myſtère
ALIDOR, à ſes frais, bâtit un Monaſtère :
Alidor, dit un fourbe, *il eſt de mes amis ;*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fût Commis ;
C'eſt un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
  Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art ;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.

Mais de blâmer des Vers ou durs ou languiſſans,
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens,
De railler un plaiſant qui ne ſait pas nous plaire,
C'eſt ce que tout Lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours, à la Cour, un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A MALHERBE, à RACAN, préférer THÉOPHILE,
Et le clinquant du TASSE à tout l'or de VIRGILE.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le holà,
Peut aller au Parterre attaquer ATTILA;
Et, ſi le Roi des HUNS ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les Vers de CORNEILLE.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à PARIS,
Qui, la balance en main, ne peſe ſes Ecrits.
Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achète:
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes Ecrits tout ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuie a beau demander grace,
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procès de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes Vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?

Loin de les décrier, je les ai fait paroître ;
Et ſouvent, ſans ces Vers, qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſauroit, ſans moi, que COTIN a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un fat illuſtre :
C'eſt une ombre au tableau, qui lui donne du luſtre.
En les blâmant, enfin, j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un ; *pourquoi faut-il qu'il nomme ?*
Attaquer CHAPELAIN *! Ah ! c'eſt un ſi bon homme !*
BALZAC *en fait l'éloge en cent endroits divers.*
Il eſt vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de Vers :
Il ſe tue à rimer ; que n'écrit-il en Proſe ?
Voilà ce que l'on dit : & que dis-je autre choſe ?
En blâmant ſes Ecrits, ai-je, d'un ſtyle affreux,
Diſtillé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe, en l'attaquant, charitable & diſcrète,
Sait de l'homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui l'honneur, la foi, la probité ;
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité ;
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincère ;
On le veut ; j'y ſouſcris, & ſuis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ſes Ecrits ;
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les Beaux-Eſprits ;
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'élève à l'Empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire ;

Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, &, comme ce Barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je, par un Ecrit,
Pétrifié sa veine & glacé son esprit ?
Quand un Livre au Palais se vend & se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que BILLAINE l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût du Censeur peut-il le décrier ?
En vain, contre le CID un Ministre se ligue;
Tout Paris pour CLIMÈNE a les yeux de RODRIGUE :
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque Lecteur d'abord lui devient un LINIÈRE :
En vain il a reçu l'encens de mille Auteurs ;
Son Livre, en paroissant, dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses Vers, que PHÉBUS désavoue ;
Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.
La Satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier,
La peur, plus d'une fois, fit repentir REGNIER.

Quittez ces vains plaiſirs dont l'appât vous abuſe ;
A de plus doux emplois occupez votre Muſe,
Et laiſſez à FEUILLET réformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes Vers ?
Irai-je, dans une Ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe ;
Délivrer de SION le Peuple gémiſſant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croiſſant ;
Et, paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées ?*
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux ;
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
Et, dans mon cabinet, aſſis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des ſottiſes champêtres ?
Faudra-t-il de ſang froid, & ſans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de *Soleil* & *d'Aurore*,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?
Je laiſſe aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hébêté.
La Satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile ;
Et, d'un Vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détromper les eſprits des erreurs de leur temps.
Elle ſeule, bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire pâlir le Vice ;

Et ſouvent, ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raiſon des attentats d'un ſot.
C'eſt ainſi que LUCILE, appuyé de LÉLIE,
Fit juſtice, en ſon temps, des Cotins d'ITALIE,
Et qu'HORACE, jetant le ſel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira, dès quinze ans, la haine d'un ſot Livre,
Et, ſur ce mont fameux où j'oſai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher;
C'eſt pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes Vers les maux qu'ils ont commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtyle.
Je le déclare donc: QUINAUT eſt un VIRGILE;
PRADON, comme un Soleil en nos ans a paru,
PELLETIER écrit mieux QU'ABLANCOURT ni PATRU;
COTIN, à ſes Sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs, pour aller à ſa Chaire;
SOFAL eſt le phénix des eſprits relevés;
PERRIN..... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez:
Mais, ne voyez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces Vers pour une raillerie?
Et Dieu ſait auſſi-tôt que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs bleſſés s'en vont fondre ſur vous!

Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures;
Traiter en vos Ecrits chaque Vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos Ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes Vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non; pour louer un Roi que tout l'Univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles Ecrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'Auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, & tracer ses vertus:
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Ah! mon Dieu! craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... -- Quoi? -- Je m'entends. -- Mais encor?
— Taisez-vous.

Despréaux.

N.° 1376 *a.*

GOUT (ſur la décadence du bon).

Depuis un temps, mon ſilence en fait foi,
Dans vos cantons n'oſerois plus écrire.
Grand Magiſtrat (1) ! ſi demandez pourquoi,
Tout bonnement je m'en vais vous le dire.
A maint Ecrit, qu'à Paris on admire,
Ou peu s'en faut, ne puis comprendre rien.
Le ſtyle en eſt très-beau, je le vois bien ;
Mais tel qu'il eſt, ſi n'y peux rien entendre,
N'ai-je pas lieu d'appréhender qu'au mien
Paris auſſi ne puiſſe rien comprendre ?
Grand mal m'en veux, & ne ſuis peu touché
D'avoir l'eſprit ſi dur & ſi bouché ;
Car j'ai beau faire & hauſſer mes lunettes,
En Proſe, en Vers, tout eſt ſi haut perché,
Qu'également je m'y trouve empêché,
Et c'eſt toujours pour moi lettres ſecrètes ;
Goutte n'y vois. Oh ! que tout a changé
Pour le langage ; & dans la grande Ville,
Depuis le temps que j'en ſuis délogé,
On s'eſt rendu terriblement habile !
Un point pourtant ſur cela m'a ſurpris ;

(1) M. Joli de Fleuri, Procureur général du Parlement.

Vous le dirai-je ? Excuſez ma franchiſe :
C'eſt vous, Seigneur, qui cauſez ma ſurpriſe.
Tout ce qui part de vous eſt d'un grand prix,
Et peut ſervir de règle & de modèle;
C'eſt vérité dont perſonne n'appelle.
Jugez par-là de mon étonnement,
Lorſqu'en diſcours ſortis de votre bouche,
A nous Forains tranſmis fidèlement,
J'ai trouvé tout énoncé clairement,
Rien de forcé, rien d'obſcur, rien de louche.
Eſt-ce donc là d'abord, me ſuis-je dit,
Ce Magiſtrat dont, par toute la FRANCE,
On priſe tant le merveilleux eſprit,
On vante tant la force & l'éloquence ?
Je le croyois un Oracle du temps,
Et cependant il parle, & je l'entends.
Je vous le dis, Seigneur, c'eſt grand dommage;
Cette clarté, qui fut une vertu
Au temps paſſé, n'eſt plus du bel uſage,
Et ne voudrois en donner un fétu.
On la ſouffroit jadis dans le langage,
Quand on parloit afin d'être entendu;
Mais aujourd'hui que l'on devient plus ſage,
Adieu vous dis, ſon crédit eſt perdu.
On a raiſon, tout étoit confondu
Dans ces temps-là. Le peuple, la canaille,

Mettoit

Mettoit le nez dans les meilleurs Ecrits,
En décidoit ſouvent, vaille que vaille;
Choſe indécente, & que nos Beaux-Eſprits
N'ont dû ſouffrir : ils ont mis ſi bon ordre
A cet énorme & vicieux abus,
Que leurs Ecrits ſont autant de rébus,
Enigmes même, & n'eſt aiſé d'y mordre.
Qui le pourroit? Ils ne ſe montrent plus
Qu'enveloppés de nuages confus :
Impunément ils bravent les orages,
Toujours guindés dans le plus haut des airs;
De temps en temps, du fond de ces nuages,
On voit ſortir des flammes, des éclairs,
Un peu de bruit & beaucoup de fumée;
Puis un eſſaim, ſoi-diſant renommée,
Veut qu'on admire, & nous en fait la loi.
On obéit; on crie à la merveille :
Je crie ainſi, ſans trop ſavoir pourquoi;
Mais, ſi m'allois faire tirer l'oreille,
Bientôt aurois la grand'bande ſur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare, en tant qu'il eſt beſoin,
Et s'il le faut, vous en prends à témoin.
J'admire tout, mais ſans y rien comprendre;
Pour ces Meſſieurs, plus ne puis ni ne dois;
Car de vouloir que je les puiſſe entendre,

C'en ſeroit trop, Seigneur ; & je les crois
Trop gens d'honneur, pour vouloir le prétendre :
Tous au contraire, entr'eux-mêmes, tout bas,
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.
Voilà, Seigneur, touchant le beau langage,
Sur le Parnaſſe un grand remu-ménage :
Or, il s'agit de prendre ſon parti.
Aviſez-y, vous êtes bon & ſage ;
Mais n'en voudrez avoir le démenti ;
Je le vois bien, & tiendrez toujours ferme
Pour le vieux goût. Qu'entends-je par ce terme ?
J'entends celui d'HORACE & CICERON :
Encor faut-il en conſerver le germe,
Et lui laiſſer au moins quelque Patron.
Vous riſquez moins que bien d'autres à l'être :
Comme en cet Art vous êtes un grand Maître,
Peut-être à vous le pardonnera-t'on.
A nous chétifs, recognés en Province,
Suivre convient l'uſage qui prévaut.
Pour réſiſter, notre crédit eſt mince ;
Et quant à moi, qui crains un peu la pince,
Bon gré, malgré, c'eſt un faire le faut.
Ma coutume eſt, de peur qu'on ne me fronde,
D'être toujours le premier à crier,
Comme SOSIE : Ami de tout le monde.
Sur ce pied-là ne me ſuis fait prier.

J'ai donc voulu, ſuivant le nouveau Code
Qu'ont établi maints & maints Beaux-Eſprits,
Penſer, écrire, & parler à leur mode:
Or, écoutez comment je m'y ſuis pris.
En premier lieu, j'ai fait plier bagage,
Non toutefois ſans violens remords,
Au grand VIRGILE, HORACE, & leurs Conſorts.
Tels ont cédé ſans murmure à l'orage;
D'autres ont fait un peu plus les mutins;
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.
JUVÉNAL, chef de la mutinerie,
M'a regardé d'abord du haut en bas;
Et me quittant auſſi-tôt en furie,
A pris ſa courſe, *ultrà Sauromatas* (1).
Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace,
Nous gâterions le bon goût aujourd'hui,
Et j'en ferois autant à votre place.
PERSE vouloit s'en aller avec lui:
L'ai retenu par la manche, & pour cauſe.
Les Orateurs, & tous les gens de Proſe,
Grands chicaneurs, ont voulu marchander;
Et Cicéron, pour la cauſe publique,
Comme autrefois, toujours prêt à plaider,
A débuté par une Philippique.

(1) Commencement de la deuxième Satire de Juvénal.

J'étois perdu, si l'avois écouté ;
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté,
Disant à tous : Messieurs, point de réplique ;
J'en suis honteux ; mais l'arrêt est porté.
En vous gardant, l'on eût mieux fait peut-être,
Et resteriez si j'en étois le maître ;
Mais comme suis de l'avis des plus forts,
Voici la porte, & voilà la fenêtre ;
Pouvez opter ; mais vous irez dehors.
Plus indigné, que confus de l'outrage,
O temps ! ô mœurs ! s'écrioit Ciceron :
Bref, du vieux temps, dans ce commun naufrage,
Ne se sauva que PERSE & LYCOPHRON.
Or, ces Messieurs ayant tous pris la fuite,
Vous jugez bien que justesse, raison,
Clarté, bon sens, craignant même poursuite,
A petit bruit sortirent à leur suite ;
Nul ne resta, tout vuida la maison :
Ce fut, Seigneur, une belle décharge ;
Auparavant, j'étois comme en prison ;
Mais eux partis, je me vis bien au large.
Comment ! tandis qu'ai suivi leurs leçons,
Cent fois par jour j'étois à la torture :
Pour faire un Vers, c'étoit plus de façons !
Heureux le mot qui passoit sans rature !
Tantôt le tour paroissoit trop guindé ;

Tantôt la phraſe embarraſſée, obſcure ;
L'un ne vouloit d'un terme haſardé ;
L'autre trouvoit l'expreſſion trop dure.
Toujours la règle & l'équerre à la main,
Il me falloit ſuivre juſqu'à la fin
Le plan tracé, ſous peine de cenſure ;
M'en écarter n'étoit guère permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juſte en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore.
Pour tel écart qui ſeroit encenſé
Au temps préſent, ſous nom de noble audace,
Me ſuis ſouvent vu rudement tancé.
Rien n'étoit beau, s'il n'étoit à ſa place.
Les ornemens, ainſi que de raiſon,
Etoient de miſe, & l'on pouvoit ſans doute
Cueillir des fleurs, quand c'étoit la ſaiſon ;
Mais il falloit les trouver ſur ſa route.
Un ſynonyme en habit retourné,
Quoiqu'éclatant, n'étoit pas pardonné.
La plus pompeuſe & brillante épithète,
On la railloit, quand elle étoit muette.
Pour un ſeul terme, ou froid, ou négligé,
C'étoit pitié, l'on m'eût déviſagé.
Rien ne paſſoit, s'il n'étoit de calibre ;
Que vous dirai-je enfin ? j'étois à bout.

Or, déformais ai fecoué le joug,
Et je puis dire à préfent : Je fuis libre.
Auffi bientôt verrez ma plume en l'air,
Suivre le vol de l'Auteur noble & rare,
Qui, déclamant pour le Roi de NAVARRE,
A chaque trait élançoit un éclair.
Je vais d'abord, pour enrichir mes rimes,
Faire un amas de brillans fynonymes,
Et, par cet art aujourd'hui fi commun,
Dire en vingt mots ce qu'on peut dire en un.
Tout paroîtra, jufqu'aux moindres fornettes,
Enluminé de nobles épithètes;
Et dans la foule, égaré, confondu,
L'objet qui plus devoit frapper la vue,
Enveloppé de cette épaiffe nue,
Se trouvera prefque comme perdu.
En Bel-Efprit, qui creufe & fubtilife,
Je veux me faire un patois à ma guife;
Et fans toucher aux termes établis,
Que malgré nous maintient un vieil ufage,
Sous mêmes mots autrement affortis,
Faire trouver un tout autre langage.
Pour me former un ftyle tout nouveau,
Un ftyle auquel nul autre ne reffemble,
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
Traits qui jamais ne fe font vus enfemble.

Mon art sur-tout brillera dans le tour;
J'aurai grand soin qu'au langage il réponde;
Tout sera neuf, tout viendra par détour:
Ne fallût-il, dans ma verve féconde,
Que vous donner seulement le bon jour,
J'amenerai cela du bout du monde.
De suivre un ordre, & se tracer un plan,
D'avoir un but, & tendre à quelque chose,
C'est être esclave, & se faire un tyran:
Pour rien n'en veux; & quoi que je propose,
J'en avertis, & qu'on l'entende bien,
C'est sans m'astreindre & m'engager à rien.
Je veux errer, maître de la campagne,
Traînant par-tout mes Lecteurs ébahis,
Tantôt en FRANCE, & tantôt en ESPAGNE;
Qui me suivra verra bien du pays:
J'irai bon train, & me suive qui m'aime.
Pas ne réponds pourtant qu'en me suivant
On ne se perde: hélas! le plus souvent,
Dans mes écarts je me perdrai moi-même.
L'ouvrage fait, il faudra consulter,
Ainsi qu'en doit user tout homme sage,
Si même encor s'en tolère l'usage.
Mais en ce point ne prétends imiter
Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante,
Qui, pour se rendre intelligible en tout,

Sur ses Ecrits consultoit sa Servante.
Tout au rebours, je veux gens de haut goût,
Esprits perçans, déliés & sublimes,
Devinant tout; puis leur disant mes rimes,
Je leur crierai : Dites par votre foi,
M'entendez-vous, gens de bien, dites-moi ?
Moins ils pourront comprendre à mon Ouvrage,
Plus le croirai dès-lors de bon aloi,
Et sur cela ne veux d'autre suffrage.
Vous blâmerez le parti que je prends ;
Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse ?
Il se faut bien accommoder au temps ;
J'aime la paix, je crains les différends,
Et ne veux point me brouiller au Parnasse.
Mais, après tout, que diront nos neveux ?
Ce qu'ils diront ? Ce sont de beaux morveux,
Pour nous reprendre ; ils n'oseroient sans doute :
Et puis d'ailleurs, si ces petits esprits
Veulent jamais gloser sur nos Ecrits,
QUINAULT seront ; car ils n'y verront goute.

Le P. du Cerceau.





N.° 1377.

GOUT (le contraste du bon & du mauvais).

Toi que pour mon bonheur les Destins ont fait naître,
Dans l'art brillant des Vers mon Élève & mon Maître,
Héros de l'amitié, dans tes charmans portraits
Ton ami trop flatté ne connoît point ses traits.
D'un éloge enchanteur je dois craindre l'amorce;
Je sais des vrais talens jusqu'où s'étend la force.
Un heureux coup d'essai, dont l'éclat nous séduit,
D'un génie éminent n'est pas toujours le fruit:
Souvent la confiance est un dangereux guide;
Tel crut s'asseoir en maître au trône d'EURIPIDE,
Qui retourne confus aux treteaux de THESPIS.
L'art est prostitué, peu remportent le prix.
MELPOMÈNE autrefois fit grace à ma jeunesse;
Je sentis du succès l'éblouissante ivresse;
Mais, rentré par prudence au rang des spectateurs,
J'abandonne la Scène à de plus grands Acteurs.
Pour toi, disciple aimable, & d'OVIDE & d'HORACE,
Toi, qui, d'un pas léger, cours les bois du Parnasse,
Les lauriers que ta Muse assemble sur ton front,
Du temps qui flétrit tout ne craignent point l'affront.

Mais hélas! tu connois la fâcheuſe influence
Qu'un aſtre mal-faiſant entretient ſur la FRANCE!
Tout ſe croit Bel-Eſprit ; & la Proſe & les Vers,
Dans ce ſiècle fertile, inondent l'Univers.
Le rapide Lecteur ne ſauroit plus ſuffire
Aux Livres enfantés par la fureur d'écrire.
Un ſeul mois fait éclore une foule d'Auteurs :
Un beau jour de Printemps étale moins de fleurs;
Et peut-être à la fin ce mal épidémique
Perdra-t-il des Beaux-Arts l'utile république.
Ce goût ſi pur, ce goût parmi nous conſervé,
Du naufrage prochain peut-il être ſauvé ?
ROUSSEAU vieillit, ROLLIN termine ſa carrière;
De ces aſtres brillans l'âge éteint la lumière.
Tel eſt l'ordre du ſort, tel eſt le cours des ans;
La Nature s'épuiſe, ou retient ſes préſens.
Un ſiècle ſans éclat ſuit un ſiècle de gloire,
Et le beau n'a qu'un temps, ainſi que la victoire.
Le trône des Céſars ſuccomba ſous l'effort
Des Tyrans de l'Aſie & des Brigands du Nord.
Des modernes Etats la forme invariable
Affermit tous les jours leur fondement durable ;
Mais le pays des Arts eſt toujours menacé,
Triomphant quelquefois, & ſouvent renverſé :
Il eſt pour eux des Goths, des Huns & des Vandales,
Des ennemis ſecrets, des Nations rivales,

Des SCYTHES plus cruels que ceux du TANAÏS;
Nous même à notre tour nous ſerons envahis;
L'incurſion menace, & le trouble commence;
Les Oracles du goût ſont forcés au ſilence.
Oui, nous verrons bientôt de petits Conquérans,
Du Parnaſſe François audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proſcrire les merveilles,
Et leur orgueil briſer le ſceptre des Corneilles.
Tels on vit les Romains, dans des jours ténébreux,
Du ſecond des Céſars dégrader l'âge heureux,
Enſevelir HORACE, & déterrer LUCILE;
Préférer la Pharſale aux beaux Vers de VIRGILE;
Vanter l'eſprit guindé du Maître de NÉRON,
Et bâiller ſans pudeur en liſant CICÉRON.
Déjà même la langue, & moins nette & moins pure,
Rougit de ſe prêter à la ſimple Nature:
Cette heureuſe clarté, ſon plus ſolide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence
Semblent abandonner nos Vers, notre Eloquence;
Le ſtyle devient ſec, moins nerveux que tendu;
Et, pour vouloir trop dire, on n'eſt plus entendu.
Le Public déſormais, faſciné par ſes guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et, pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Un Souverain d'EGYPTE, après de longs voyages,
Voulut à ſes Sujets, à ces Peuples ſi ſages
Que le faux merveilleux n'a jamais prévenus,
Préſenter deux objets juſqu'alors inconnus.
C'étoit un Chameau noir, de ſuperbe encolure;
Un Homme dont la peau, vrai jeu de la Nature,
Réuniſſoit en ſoi la blancheur du Germain,
Et l'épais coloris du plus noir Africain.
Le Théâtre eſt orné pour la fête nouvelle;
Le Peuple accourt en foule où ſon Maître l'appelle.
Que devint ce ſpectacle, à grands frais étalé?
La bête fit horreur, & l'homme fut ſifflé.
O Nation ſenſée, & digne que la GRÈCE
Ait pris chez toi ſon goût, ſes loix, ſa politeſſe!
Je connois, par malheur, un ſiècle & des pays
Où l'Homme & le Chameau vaudroient encor leur prix.

Tu vas donc l'habiter ce ſéjour de preſtiges,
Où tant de riens brillans tiennent lieu de prodiges!
D'orgueilleux connoiſſeurs voudront te pervertir:
A leur goût dépravé crains de t'aſſujettir;
Ecarte loin de toi ces frivoles ſyſtêmes
Que DACIER & BOILEAU traiteroient de blaſphêmes.
Sois plus doux; mais, comme eux, donne aux Grecs, aux Latins
Le rang qu'il faut céder à leurs écrits divins.

Lis, admire tout haut VIRGILE, HOMÈRE, HORACE,
Et ceux qui parmi nous ont marché ſur leur trace.
Qui ſe forme ſur eux, peut ſeul les égaler:
Eux ſeuls t'enſeigneront l'art de leur reſſembler;
Eux ſeuls font leurs pareils. Crois-moi, ſans l'ILIADE,
Nous aurions ALARIC, mais non la HENRIADE.
Mille autres, des talens ennemis plus groſſiers,
Mépriſent à la fois l'œuvre & les Ouvriers.
N'accuſons jamais l'Art des fautes de l'Artiſte:
Le Sage eſt inſenſible aux mépris du Sophiſte.
En dépit des rieurs, en dépit des jaloux,
A la Cour, à la Ville, oſe afficher tes goûts.
Ta naiſſance à tes Vers ajoute un nouveau luſtre;
Mais tes Vers, à leur tour, te rendront plus illuſtre.
Careſſe, dans la paix, les Muſes & les Arts;
Nous reverrons trop tôt le règne affreux de MARS:
Apprends-leur à te ſuivre au milieu du carnage:
L'INDE, avec CAMOENS, les vit ſur ſon rivage.
Que l'ignorance en vain faſſe entendre ſa voix;
Un Ouvrage admiré vaut les plus beaux exploits.
Sans les Vers immortels, les Héros de la Guerre
Se verroient effacés des faſtes de la Terre.
Moiſſonnés par la mort, que laiſſent après eux
Ces Conquérans ſi fiers, ces Monarques fameux?
Un nom craint dans leur ſiècle, abhorré dans le nôtre,
Fameux dans leur Empire, inconnu dans un autre;

Des exploits conteſtés, des vices éclatans;
Et des tombeaux détruits par l'injure du temps.
Des chaînes de la mort l'eſprit ſeul nous délivre,
Nous donne un nouvel être, & nous aide à revivre.
Oui, je crois que le Dieu qui forma les Humains,
Abandonne au néant les œuvres de ſes mains,
Et n'aime à conſerver, dans ſon plus bel ouvrage,
Que les traits plus marqués de ſon auguſte image.
Les hommes qu'il doua des plus rares talens,
Tiennent de lui le droit de triompher des ans:
De la Divinité, vive & pure étincelle,
Leur génie échappé de ſa priſon mortelle,
Trente ſiècles après, vit encor parmi nous,
Fait notre étonnement, nos plaiſirs les plus doux;
Tout peuple policé reconnoît leur empire:
Les Rois ont beau périr, les hommes ſe détruire,
En tous lieux, en tout temps ils trouvent des lecteurs,
Des amis, des ſujets & des admirateurs.
OVIDE, reſpecté dans les déſerts de TOMES,
Fait adorer l'eſprit aux plus cruels des hommes;
Son Autel parmi nous eſt encore encenſé,
Et de ſon Empereur le Trône eſt renverſé.
Pourſuis donc ſans rougir, vole dans la carrière:
Laiſſe la ſombre Envie & l'Ignorance altière
Gémir de tes ſuccès, en rire avec orgueil:
T'animant de la voix, je te ſuivrai de l'œil.

Tel, plus d'un tendre ami, ſur les bords de l'ALPHÉE,
Aux Dieux de l'amitié promettoit un trophée ;
Et, pour le prix des Jeux, faiſoit retentir l'air
De cris à ſon ami, de vœux à JUPITER.

M. le Franc de Pompignan.

N.° 1378.

GOUT (entretien ſur le).

DANS l'art d'écrire & de juger,
Il n'eſt qu'un Goût, aimable Artiſte ;
L'eſprit indocile & léger,
Aux loix du Goût en vain réſiſte :
Sous ſes loix il doit ſe ranger.

Un Ouvrier prudent & ſage,
Avec le vrai toujours d'accord,
Cenſeur jaloux de ſon ouvrage,
Aux traits qui le frappent d'abord,
Refuſe, ou donne ſon ſuffrage.

Sans l'affoiblir & ſans l'outrer,
Dans ſon beau peignez la Nature ;
N'allez pas en tout l'admirer.
Souvent elle offre à la Peinture
Des objets qu'il faut effleurer ;
Pour rendre leur choix eſtimable,

Le grand Peintre n'en doit tirer
Que ce qu'il peut nous rendre aimable.
  Sans guide, on risque à s'égarer
Dans ce choix toujours difficile,
Et si de fleurs on veut parer
Un terrain en germes fertile,
Le Goût doit nous les préparer.
Sur l'art d'une heureuse culture
Ecoutez ses sages avis ;
Tout Auteur qui les a suivis,
Retranche & gagne avec usure.
Tel, au pied d'un riche côteau,
On voit le Jardinier habile
Emonder le rameau stérile,
Qui, des sucs du tendre arbrisseau,
Nourrit un feuillage inutile.
Des dons de POMONE héritier,
Il ne vient point sur l'espalier,
Indiscret en l'art qu'il ignore,
Sans nul choix par-tout ébrancher,
A la tige en pleurs arracher
Le bouton qu'elle voit éclore.
  Ami de la simplicité,
Corrigez la vaine abondance.
Qu'une juste & belle ordonnance,
D'un sujet noblement traité,

Nous

Nous fasse admirer l'élégance;
Mais que dans sa variété,
Un génie & brillant & sage,
Par quelque genre de beauté,
Caractérise votre Ouvrage.
  Que toujours digne du pinceau,
Une image neuve & sensée,
Donnant un corps à la pensée,
En soit le fidèle tableau.
Mais, dans vos plus belles nuances,
Gardez-vous d'employer le fard:
C'est aux parfaites ressemblances
Que tendent les efforts de l'Art.
  Sur ces ingénieux modèles
L'esprit s'exerce en s'amusant;
Tel, à l'entour des fleurs nouvelles,
Vole un Papillon caressant:
C'est toujours à la fleur brillante
Que le volage aime à s'unir,
Et c'est à la beauté piquante
Que l'esprit aime à revenir.
  La beauté simple & naturelle
Plaît sans qu'on doive la parer;
L'Art pourroit la défigurer,
En voulant la rendre plus belle.
  Brillante, sans un faux éclat,

L'aimable SÉVIGNÉ ſait prendre
Ce tour & ſimple & délicat
Que l'Art compaſſé ne peut rendre.
  Heureux les Ecrivains charmans,
Qui, de la Nature interprètes,
Toujours naïfs, mais élégans,
Dévoilent les beautés ſecrètes!
Rivaux de ces Maîtres chéris,
Contemplez leurs graces légères;
Les négligences ont leur prix,
Et leurs corrections ſévères
Enervent ſouvent nos Ecrits.
Qu'à les polir le Goût s'attache;
Habile dans l'Art de ZEUXIS,
D'un tableau levez une tache,
Sans altérer ſon coloris.
  Le Fabuliſte, dans ſon ſtyle,
Sublime en ſa naïveté,
Paroît naturel & facile,
Et ne ſauroit être imité.
Dans leur négligence agréable,
Ces graces ont une candeur,
Un ton enjoué, vif, aimable,
Qui pique le goût du Lecteur,
Et dont l'attrait inexprimable
Gagne l'eſprit après le cœur.

C'eſt ce naturel, cette aiſance,
Dont mille Auteurs ſont envieux;
Sans le Goût, l'Art induſtrieux
Recherche en vain cette élégance:
Leur ſtyle brillant, affecté,
Et leur fauſſe délicateſſe,
N'offrent au bon ſens révolté
Que jeux de mots & petiteſſe:
Ecrivains nés pour tout gâter,
Par eux les choſes les plus claires
Deviennent ſouvent arbitraires,
En voulant trop les diſcuter.
Ainſi le faux Goût de notre âge
Recherche le fard apprêté;
L'eſprit capricieux, volage,
Quitte la naïve beauté
Dont les graces, & la ſageſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe,
L'avoient juſqu'alors enchanté.
Dans l'ivreſſe où l'erreur le jette,
Un maſque brillant l'éblouit;
Plus libertin que la Coquette,
Dont les vains attraits l'ont ſéduit.
De ce raffinement ſtérile,
D'un ſtyle obſcur & précieux,
Diſtinguons le talent utile

De l'Ecrivain judicieux,
Qui, du cœur ſondant les myſtères,
Voit & trace des caractères
Qui ne frappent point d'autres yeux;
Philoſophes dont l'art ſublime
Sait embellir une maxime,
En lui donnant un heureux tour,
Et dont le Goût plein de fineſſe,
Nous fait aimer la politeſſe
Et l'eſprit de l'Homme de Cour.
Dans cet heureux talent d'écrire,
Le Goût ſeul doit nous exercer;
Il aide au Génie à tracer
Les traits éloquens qu'on admire.
Quel eſt ce Poëte divin,
Qui, ſur le ſommet du PARNASSE,
Diſciple d'HOMÈRE & d'HORACE,
S'eſt ouvert un libre chemin?
Quoi donc? ſur de nouvelles plages
Cet Aigle m'a-t-il tranſporté?
Quelle variété d'images
Satisfait mon œil enchanté!
Je cède aux tranſports qu'il m'inſpire.
Les ſons raviſſans de ſa lyre
Livrent mon ame aux paſſions;
Dans ſes accords, ſublime ou tendre,

Sans foibleſſe on le voit deſcendre
Aux plus aimables fictions.
Le Poëte, à ſon gré, maîtriſe
Et meut les reſſorts de mon cœur :
D'un noble projet inventeur,
Il eſt heureux dans l'entrepriſe ;
Il peut, dans cette émotion,
De l'eſprit divin qui l'anime,
Saiſir la vraie expreſſion,
Et donner au grand, au ſublime,
Une juſte élévation.
Si l'ardeur l'emporte & l'égare
Parmi les objets qu'il décrit,
Le Goût, au même inſtant, répare
Les mépriſes de ſon eſprit.
Digne rival de la Nature,
Ainſi l'Elève du Poussin,
Quand une bizarre figure
Vient interrompre ſon deſſin,
D'une main ſévère il l'efface ;
Chaque beauté, miſe à ſa place,
S'anime ſous l'heureux pinceau,
Et les derniers traits du génie,
A l'eſquiſſe donnant la vie,
En font un chef-d'œuvre nouveau.
L'Eloquence en vain eſt ſoumiſe

Aux préceptes par l'Art dictés :
L'Art n'a point de règle précise;
Pour créer les grandes beautés,
Souvent de la loi rigoureuse
L'Orateur ose s'affranchir ;
Plein d'une hardiesse heureuse,
On le voit tout-à-coup franchir
La route en écueils dangereuse.
Ainsi, sur ces monts redoutés,
Où d'une chute impétueuse
Le Nil, de ses flots agités,
Précipite l'onde écumeuse,
On voit d'intrépides Nochers,
Guidés par une main habile,
Jusqu'à la cime des rochers
Amener leur barque fragile;
Le Nil, de l'audace surpris,
Les emporte d'un cours rapide;
Et quand le spectateur timide
Les croit dans l'abyme engloutis,
La barque, avec force élancée,
Vogue au loin vers les bords heureux,
Où l'onde du Nil appaisée
Reprend son cours majestueux.
Doctes Enfans de POLYMNIE,
Livrez-vous aux nobles écarts

Que permet un libre génie ;
Etendez l'empire des Arts ;
Joignez les palmes immortelles
Aux fruits que la raiſon mûrit ;
De ces beautés toujours nouvelles
La ſource jamais ne tarit ;
Il en jaillit une onde pure
Pour les Ecrivains dont l'eſprit
Cherche à puiſer dans la Nature.
  Loin de vos timides rivaux
Qu'un prompt ſentiment vous inſpire
Et vous guide dans vos travaux ;
Il n'eſt qu'un Goût dans l'art d'écrire.
Le Goût, ce vrai diſcernement
Qui nous forme dans l'art ſuprême
De penſer, d'écrire aiſément,
Dont l'art de juger eſt le même ;
Il ſe déclare promptement,
Et du moindre trait qui le frappe,
Sa lumière vive s'échappe,
Et pénètre le jugement.
  D'une œuvre juſte eſtimateur,
Il ſait le terme où doit atteindre
L'eſprit profond & créateur,
Et voit, dans ſa façon de peindre,
Le talent heureux de l'Auteur.

Tout grand Peintre a ſon caractère ;
S'il deſſine ſans copier,
Il plaît toujours dans ſa manière ;
Les traits de force & de lumière
Sont l'empreinte de l'Ouvrier.
  Sans aucun fard qui la déguiſe,
La Nature ornant nos Ecrits,
Des Peuples qu'elle favoriſe,
A ſon gré forme les eſprits.
Son génie, aux talens fidèle,
Et fécond par ces changemens,
S'embellit & ſe renouvelle
Dans une ſource d'agrémens.
Pour la raiſon qui nous éclaire,
Si l'agrément eſt arbitraire,
En tout lieu le vrai nous inſtruit;
Et ſur ce principe durable,
Le Goût d'un Peuple raiſonnable,
Par un autre n'eſt point détruit.
  Les ingénieuſes penſées
Que nous offre l'antiquité,
Sans que le temps les ait uſées,
Ont encor toute leur beauté ;
Loin de reſſentir leur vieilleſſe,
Elles conſervent leur fraîcheur,
Et de leur première jeuneſſe

Elles ont l'éclat & la fleur.
Aux talens, Juge favorable,
Eclairant la prospérité,
Le Goût trouve toujours aimable
Ce que le Génie a dicté.
  Censeur délicat & sévère,
Le Goût est l'œil du jugement;
Si la moindre tache l'altère,
Il voit l'objet confusément.
Tel que l'œil se brouille & se lasse
A contempler un même objet,
Le Goût & s'use & s'embarrasse
A trop creuser dans un sujet.
  Vous qui des beautés d'un Ouvrage
Raisonnez méthodiquement,
Vous n'eûtes jamais en partage
Le don heureux du sentiment.
Ce Goût, cet instinct qui nous guide,
Tel que l'étincelle rapide,
Part & produit l'embrasement.
  Au vrai toujours prêt à se rendre,
J'aime un Censeur plein d'équité,
Dont le Goût à tout peut s'étendre;
Sans aucun emblême emprunté,
Et sans l'attrait de la parure,
Il aime à voir la vérité

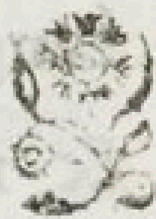
Peinte des mains de la Nature.
Il eſt des eſprits excellens
Dont on admire l'étendue,
Qui, pour juger de nos talens,
Semblent n'avoir qu'un point de vue.
Comme eux, d'un ouvrage nouveau
Saiſiſſez le fond, l'ordonnance;
Mais remarquez mieux la diſtance
Qui ſe trouve du bon au beau,
Du naturel à l'élégance;
Jugeant chaque génie à part,
Soumis aux loix de la prudence,
Le Goût, ſublime intelligence,
Pénètre les ſecrets de l'Art.
Du génie épiant la trace,
Dans ſon étendue il embraſſe
Un deſſein bien exécuté;
Et d'une vue alors plus fine,
En détail il en examine
Chaque trait & chaque beauté.
Il entre dans leur différence,
Diſtingue leur propriété,
Et leur choix & leur convenance.
De ce Juge ſi redouté
Jamais une fauſſe apparence
Ne trompe la ſagacité.

Il eſt des nuances ingrates
Que le vulgaire à peine voit,
Et des graces plus délicates
Que l'Artiſte ſeul apperçoit.

O vous ! qui, dans une peinture
De l'ALBANE ou de RAPHAEL,
Admirez la belle Nature,
En jugez-vous comme COYPEL ?
Lui qui découvre la juſteſſe
D'un deſſein noble & gracieux.
Du Peintre il reconnoît l'adreſſe,
L'Art ſe dévoile ſous ſes yeux ;
De ſes myſtères interprète,
Il voit, dans les traits créateurs,
Du pinceau la touche ſecrète,
Et l'alliance des couleurs.

C'eſt à ces traits qu'on doit connaître
Le vrai Goût, qui ne peut changer ;
Arbitre des Arts qu'il voit naître,
Il n'eſt qu'un Goût pour bien juger.

M. l'Abbé Fontaine.



N.° 1379.

GOUT (entretien ſur le) *de la Critique.*

V. la lettre C. N.° 968.

M. l'Abbé du Reſnel.

N.° 1379 *a*.

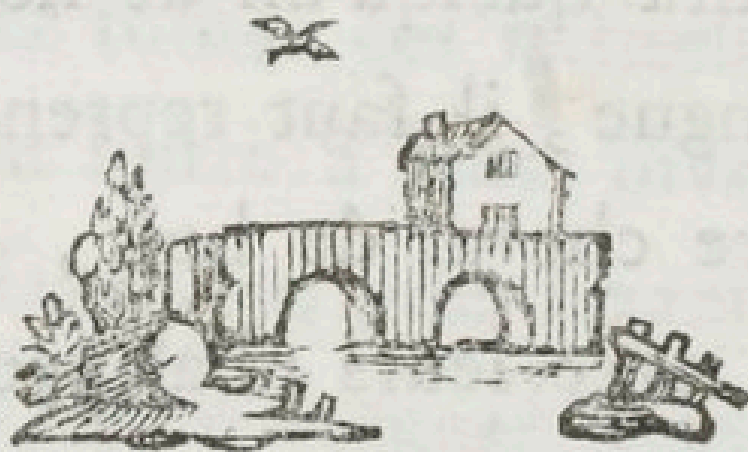
GOUT (ſortie contre ceux qui ont un) *trop difficile en fait de Littérature.*

QUAND j'aurois, en naiſſant, reçu de CALLIOPE
Les dons qu'à ſes Amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux menſonges d'ESOPE;
Le menſonge & les Vers, de tout temps ſont amis:
Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe,
Que de ſavoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du luſtre à leurs inventions;
On le peut, je l'eſſaye; un plus ſavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici, d'un langage nouveau,
J'ai fait parler les loups, & répondre l'agneau;
J'ai paſſé plus avant: les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.

Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
» Vraiment, me diront mes Critiques,
» Vous parlez magnifiquement
» De cinq ou ſix Contes d'enfant «.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques;
Et d'un ſtyle plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière Cité;
Quand un cheval de bois, par MINERVE inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs reçut le ſage ULYSSE,
Le vaillant DIOMÈDE, AJAX l'impétueux,
Que ce coloſſe monſtrueux,
Avec leurs eſcadrons, devoit porter dans TROYE,
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proie;
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la conſtance & la peine.
» C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs;
» La période eſt longue, il faut reprendre haleine;
» Et puis votre cheval de bois,
» Vos Héros, avec leurs phalanges,
» Ce ſont des Contes plus étranges
» Qu'un Renard qui cajole un Corbeau ſur ſa voix;
» De plus, il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtyle «.

Eh bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe AMARILLE
Songeoit à ſon ALCIPE, & croyoit de ſes ſoins
N'avoir que ſes moutons & ſon chien pour témoins:
TIRSIS qui l'apperçut, ſe gliſſe entre des ſaules;
Il entend la Bergère adreſſant ces paroles
Au doux Zéphyr, & le priant
De les porter à ſon Amant.
» Je vous arrête à cette rime,
Dira mon Cenſeur à l'inſtant;
» Je ne la tiens pas légitime,
» Ni d'une aſſez grande vertu;
» Remettez, pour le mieux, ces deux Vers à la fonte «.
Maudit Cenſeur, te tairas-tu?
Ne ſaurois-je achever mon Conte?
C'eſt un deſſein très-dangereux,
Que d'entreprendre de te plaire:
Les délicats ſont malheureux,
Rien ne ſauroit les ſatisfaire.

La Fontaine.



N.° 1379 *b.*

GOUTS (ſur la différence des).

Ces jours paſſés, maint grave Politique,
Gazette en main, parloit de la Tactique.
Moi, diſoit l'un, je ſuis pour un aſſaut :
C'eſt, diſoit l'autre, un ſiége qu'il me faut.
Une bataille a pour moi plus de charmes,
Crioit un tiers; il y fait un peu chaud;
Mais j'aime fort le cliquetis des armes.
Ma foi, Meſſieurs, tout ce qu'il vous plaira,
Dit un Gaſcon, & ſecouant la tête,
Siége, bataille, aſſaut, & *cœtera*....
Moi, je ſuis fou d'une belle retraite.

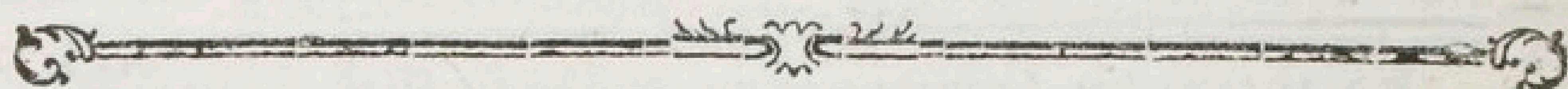
M. Pons de Verdun.

N.° 1380.

GOUVERNEMENT (ſur les différentes formes du), *dont le but tend toujours au bien public.*

V. la lettre H. N.° 1506.

M. l'Abbé du Reſnel.

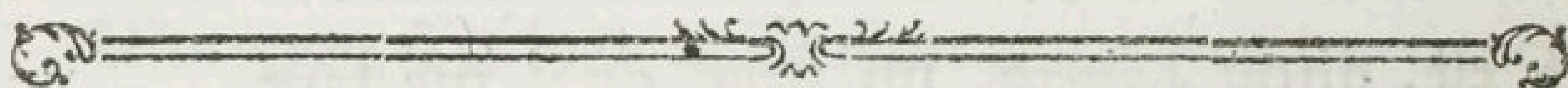


N.° 1381.

GOUVERNEMENS (à ceux qui ont des).

V. la lettre S. N.° 2808.

De Rivery.



N.° 1382.

GOUVERNEUR (leçon d'un) *à un jeune homme prêt à entrer dans le monde.*

JEUNE enfant que toujours j'ai porté dans mon cœur,
Toi, que j'ai cultivé comme une tendre fleur,
Maintenant que tes ſens, développés par l'âge,
Me font des paſſions redouter le ravage,
Que tu vas fréquenter ce monde corrompu,
Où l'or, le premier bien, tient lieu de la vertu;
Qu'engagé, loin de moi, dans les piéges du vice,
Tu marcheras ſans frein au bord du précipice;
Puiſſé-je te tracer, ſur les pas de l'honneur,
Le chemin qui conduit au ſolide bonheur!
Dans le ſein des grandeurs élevé dès l'enfance,
Ne t'enorgueillis point de ta haute naiſſance:

Apprends

Apprends que la nobleſſe eſt dans les ſentimens.
L'antiquité du nom décore en vain les Grands.
Le véritable honneur n'emprunte pas ſon luſtre
Du haſard d'être né d'une famille illuſtre.
La naiſſance n'eſt rien; tout l'homme eſt dans le cœur
Ses nobles actions font ſeules ſa grandeur.
Dois-je honorer un Fat noyé dans la molleſſe,
Qui, me vantant l'éclat de ſa vaine nobleſſe,
A l'ombre des lauriers qu'ont cueillis ſes Aïeux,
S'occupe de feſtins, de danſes & de jeux,
Et richement paré, de lui-même idolâtre,
Le matin dans un char, & le ſoir au Théâtre,
Perd dans l'oiſiveté ſes inutiles jours,
Plongés, déshonorés dans de lâches amours?
Redoute des plaiſirs la dangereuſe ivreſſe,
Jeune homme; crains ſur-tout ton ardente jeuneſſe:
Crains que ton cœur, en proie à ſes déſirs naiſſans,
Ne goûte avec tranſport la volupté des ſens;
Et qu'un jour, amolli, vaincu par les délices,
Tu ne ſois, ſous la pourpre, eſclave de tes vices.
D'un Grand voluptueux connois tout le malheur.
Le plaiſir de ſon ame énerve la vigueur,
Dévore ſes vertus, étouffe ſon génie,
Nourrit ſes paſſions, le tourment de ſa vie,
Empoiſonne ſes ſens, anéantit ſon corps,
Et plonge dans ſon cœur le poignard du remords.

» Tout me pèse, dit-il, dans ma grandeur suprême;
» Je tourmente mes jours à m'éviter moi-même.
» Je ne saurois porter le fardeau de mon cœur;
» Au sein des voluptés, je cherche le bonheur;
» Mais le bonheur me fuit. Dans l'éclat d'une fête,
» L'ennui fane les fleurs qui couronnent ma tête,
» Et mes sens émoussés goûtent peu les plaisirs.
» L'Amour rallume en vain le feu de mes désirs:
» L'Amour, ce Dieu cruel, me trompe par ses charmes,
» Et son bandeau toujours est baigné de mes larmes.
» Ah! lorsque sous le dais j'éblouis l'Univers,
» Mes tristes passions tiennent mon ame aux fers.
» Par-tout je traîne un cœur que le chagrin consume,
» Un cœur lassé de tout, dévoré d'amertume,
» Un cœur où le remords enfonce mille traits,
» Qui désire sans cesse, & ne jouit jamais «.

Tu frémis, je le vois, à ce triste langage;
O mon ami! fuis donc les dangers de ton âge;
Arrache ta jeunesse aux charmes du repos;
Entre dans la carrière où marchent les Héros;
Va cueillir dans les camps les palmes de la Gloire;
Va t'immortaliser aux champs de la victoire,
Et consacrer enfin, par de nobles exploits,
Ton bras à ton pays, & ton cœur à tes Rois.

Ainsi, dans les combats ont illustré leur vie
Ces Guerriers qu'embrasoit l'amour de la Patrie,

Ces braves CHATILLONS ; ces généreux BAYARDS ;
Qui ſervoient leur pays au milieu des haſards,
Ces dignes Chevaliers, dont la haute vaillance
Eut pour objet la gloire, & non la récompenſe.
Ah! ſi, reſſuſcitant leur antique valeur,
Tu dois te ſignaler dans le champ de l'honneur,
Etouffe les tranſports de cet affreux courage
Qui nous rend aſſaſſins pour venger un outrage.
Va, le meurtre ne peut honorer la valeur;
La bravoure n'eſt pas une aveugle fureur.
Un Héros n'a jamais fait frémir la Nature :
Il meurt pour ſa Patrie, & pardonne une injure.
Qu'ont de commun l'honneur & l'art de s'égorger ?
Sa gloire eſt de bien faire, & non de ſe venger.
Loin qu'aux yeux du Public ſon honorable vie,
Par un noble pardon ſoit jamais avilie ;
Loin que de ſes exploits l'éclat ſoit effacé
Par un mot outrageant dont il n'eſt point bleſſé,
Cet effort généreux vient de ſa grandeur d'ame :
C'eſt la vertu d'un cœur que l'héroïſme enflamme ;
Et ſon reſſentiment, qu'il immole à l'Etat,
Vaut bien l'honneur acquis par un aſſaſſinat.
Mais ces hommes cruels, en proie à la colère,
Dont le bras s'eſt ſouillé d'un meurtre volontaire,
Qui couvrent leurs excès du faux nom de l'honneur,
Ont le bras du Héros, mais n'en ont pas le cœur.

Eſt-ce à toi d'embraſſer leur barbare maxime,
De marcher ſur leurs pas dans la route du crime;
A toi, digne héritier du nom de tes Aïeux,
Dont tu portes les traits ſur ton front vertueux?
Si de la probité le ſacré caractère
Ne te diſtingue encor d'avec l'homme vulgaire,
Si la vertu ne fait ton plus bel ornement,
Si tu n'es, ſous la pourpre, un modèle éclatant;
Qu'eſt-ce que ta grandeur? Une injuſte puiſſance,
Le droit de faire mal au ſein de l'opulence,
De dévorer le pauvre avec impunité,
Et d'être le fardeau de la ſociété.
Je ſuis loin de penſer qu'avide de richeſſes,
Tu démentes ton ſang par d'indignes baſſeſſes;
Que le ſeul intérêt peſe tes actions;
Que tu ſois embraſé du feu des paſſions,
Et que, dans ſes erreurs, la fougueuſe jeuneſſe
Refuſe d'écouter la voix de la ſageſſe.
Mais ſois encore grand au faîte des honneurs;
Ecarte loin de toi la foule des flatteurs:
Du pauvre qui languit dans une humble chaumière,
Par tes ſoins bienfaiſans ſoulage la misère.
Citoyen vertueux, couronné par les Arts,
Philoſophe à la Cour, Héros aux champs de MARS,
Donnant à l'Univers un éclatant exemple,
Adore chaque jour l'Eternel dans ſon Temple;

Cet hommage qu'on rend à l'Etre créateur
Ne sauroit avilir la suprême grandeur.
Quoi ! le riche peut-il, au sein de l'abondance,
Refuser le tribut de sa reconnoissance ?
Environné des biens qu'il tient de sa bonté,
Peut-il oublier Dieu dans sa prospérité ?
Va, la Religion, avec des traits de flamme,
Grave l'amour du bien dans le fond de notre ame :
Ce digne sentiment fait l'éloge du cœur,
Et peut seul procurer le solide bonheur.

*M.****



N.° 1383.

GOUVERNEUR (le). *Moralité.*

HABILE en l'art d'élever des enfans,
MOHAMED eut chez lui l'Héritier de l'Empire.
Lui-même avoit deux fils, qu'en même temps,
Avec le Prince, il résolut d'instruire.
Ceux-ci devinrent très-savans;
C'étoit plaisir de les entendre;
Tandis que le Prince, à quinze ans,
Ne daignoit encor rien apprendre,
Malgré les soins les plus constans.
Le Roi, chagrin de cette différence,

Soupçonna Mohamed de quelque négligence:
Car de penſer qu'un Prince ſoit né ſot,
C'eſt inſolence toute pure;
N'ont-ils pas droit au meilleur lot
Des dons que répand la Nature?
D'où provient donc ce ſuccès inégal?
Pourquoi les uns ſavent-ils tant de choſes?
Et pourquoi l'autre eſt-il inſtruit ſi mal?
Je crois (dit MOHAMED) en deviner les cauſes:
Une entr'autres.... Quoi?... La voici:
J'ai convaincu mes fils, avec un ſoin extrême,
Qu'ils dépendroient de tout le monde ici;
Mais votre fils étoit trop averti
Qu'il ne devoit dépendre un jour que de lui-même.

*M.****



N.° 1384.

GRACES (requête aux).

O vous! qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les eſprits;
Vous, dont le Temple eſt à PARIS,
Et quelquefois dans les villages;

Vous, que les Plaisirs & les Ris
Suivent en secret chez les Sages,
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les Bergères,
Le Goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légères,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangères :
Rien ne peut y blesser vos yeux ;
Votre frère est le seul des Dieux
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, Sœurs du tendre Amour,
Eclairer ma retraite obscure ;
Venez ensemble, ou tour-à-tour,
Et du pinceau de la Nature,
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déesses,
Sont prodigués dès le berceau,

Et jusques au bord du tombeau
Vous nous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces Enfans si vifs & si doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous;
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux;
Vous vous jouez dans leurs cheveux,
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'Amour, les Plaisirs, la Beauté,
Ces trois enfans de la Jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache:
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,

Moins délicat & plus volage,
Le Plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore, sur son passage,
Tous les instans sans les compter.
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image,
Le Goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage:
Sans vous, que seroit la beauté ?
C'est par les graces qu'elle attire ;
C'est vous qui les faites sourire;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,
Qu'on sent, & qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des désirs ardens qu'elle inspire.
Le Dieu d'Amour n'est qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'Amant ose espérer
De saisir l'instant favorable.

C'eſt vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il eſt doux de trouver aimable
Ce qu'on eſt contraint d'admirer !
Les Belles qui ſuivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
JUNON, après mille diſgraces,
Après mille tranſports jaloux,
Enchaîne ſon volage Epoux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous ces traits,
L'eſprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en eſt émue;
La NAÏADE qui, par haſard,
Nous laiſſe entrevoir qu'elle eſt nue;
La Vendangeuſe qui ſourit
Au jeune SYLVAIN qu'elle enivre,
Et lui fait ſentir que, pour vivre,
L'enjouement vaut mieux que l'eſprit.
De l'Amour, victime rebelle,
L'Abondance qui, dans un coin,
Semble fuir l'Amant qu'elle appelle,
Qui, plus ſenſible que cruelle,

Gémit de ſentir le beſoin
De le laiſſer approcher d'elle ;
La Rêveuſe, dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui ſe plaint d'un mal qui l'enchante,
Dont le remède eſt dans ſon cœur;
La Coquette qui nous attire,
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui (pour ſûrement régner)
Semble renoncer à l'Empire ;
L'Amante qui, dans ſon ardeur,
A de l'amour ſans indécence,
Et qui ſait, à chaque faveur,
Faire revivre l'innocence ;
La Beauté, dont les yeux charmans
Donnent les déſirs ſans ivreſſe,
Qui, ſans refroidir ſes Amans,
Leur fait adorer ſa ſageſſe ;
La Fineſſe ſans fauſſeté,
La Sageſſe ſans pruderie,
L'Enjouement ſans étourderie ;
Enfin la douce Volupté,
Et la touchante Rêverie ;
Un geſte, un ſourire, un regard,
Ce qui plaît ſans peine & ſans art,
Sans excès, ſans airs, ſans grimaces,

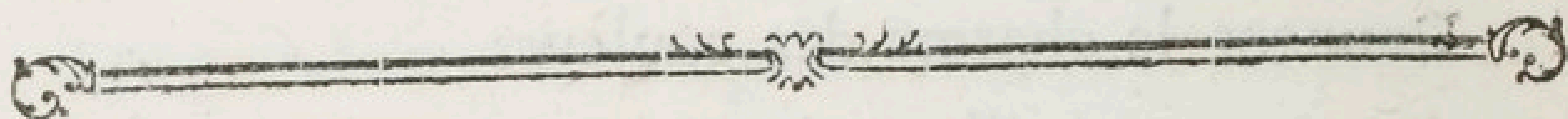
Sans gêne, & comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Graces.
Cessez donc de vous alarmer,
Vous à qui la Nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer :
De l'Amour touchante victime,
O vous ! qu'il blesse & fuit toujours,
Les Graces offrent leur secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime.
Allez encenser les Autels
De ces charmantes Immortelles;
A votre retour, les Mortels
Vous compteront parmi les Belles,
Et les Amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur;
L'esprit nous la rend supportable :
Les Graces suivent tous les âges;
Elles réparent leurs outrages,
Et sèment les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des Sages.
Ainsi le vieux ANACRÉON
Orna sa brillante vieillesse
Des graces que, dans sa jeunesse,

Chantoit l'Amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le Monde encore eſt occupé.
La Mort, de l'ombre de ſes ailes,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnettes immortelles;
Le ſeul eſprit & les talens
N'éterniſent pas nos merveilles :
L'oubli, qui nous fuit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles;
Rien ne dure que ce qui plaît;
L'utile doit être agréable;
Un Auteur n'eſt jamais parfait,
Quand il néglige d'être aimable.
  Martyrs illuſtres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos *in-ſolio*
Quel eſt le ſort inévitable :
Dans l'abyme immenſe du temps
Tombent ces Recueils importans
D'Hiſtoriens, de Politiques,
D'Interprètes & de Critiques,
Qui tous, au mépris du bon ſens,
Avec les livres germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.

La Mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas ;
Mais le Plaisir, qui ne meurt pas,
Abandonne à sa barbarie
Les Annales des Potentats,
Et tout bon Livre qui l'ennuie ;
Pour sauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de MÉNÉLAS,
Et le tendre Amant de LESBIE.
La Mort n'épargna dans VARRON
Que le titre de savant Homme ;
Mais les Graces de CICÉRON
Tirèrent des cendres de ROME
Et ses Ouvrages & son nom.
Je ne sais par quelle aventure
Quelques Ouvrages de Pédans
Ont pu percer la nuit obscure
Où tombe tout Livre excédant ;
Mais je sais bien, en attendant,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident :
Les Graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps,
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs

Le ſage compas d'URANIE,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enſeignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verſer la Tragédie.
Malheur à tout eſprit groſſier,
A l'ame de bronze & d'acier,
Qui les mépriſe & les ignore!
Le cœur qui les ſent, les adore,
Et peut ſeul les apprécier.
Mais vous, Filles de la Nature,
Qui fîtes l'amour des Mortels,
Ne ſouffrez pas qu'on défigure
Vos Ouvrages ſur vos Autels.
Paroiſſez aux yeux des impies,
Qui, ſans craindre votre courroux
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez diſſiper l'impoſture,
Daignez reparoître au grand jour:
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la Nature,
Et par les tranſports de l'Amour.

M. le Cardinal de Bernis.



N.° 1385.

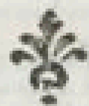
GRACES (les); *Leçon allégorique aux Femmes qui usent d'affectation pour plaire.*

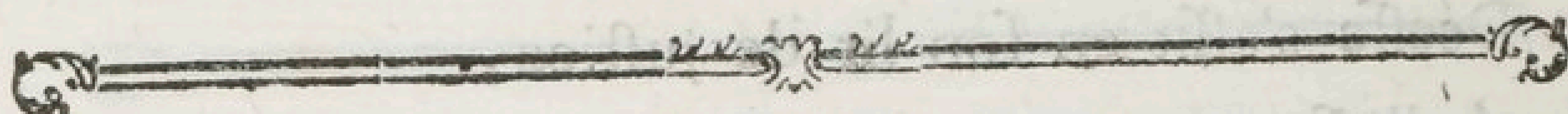
Les Graces, bonnes Sœurs, goûtoient les ſentimens
De l'amitié la plus unie;
L'émulation d'agrémens
Entr'elles, un beau jour, ſema la zizanie:
Chacune prétendoit qu'elle plaiſoit le plus,
Qu'à ſes yeux ſeuls les cœurs rendoient les armes;
Et que, pour lui prêter des charmes,
Elle ſuffiſoit à Vénus.
Je n'en veux d'autre Juge qu'elle,
Dit alors Euphrosine avec un ris jaloux:
Soumettons-lui nos droits; qu'elle nomme entre nous
La plus aimable, la plus belle;
Mais promettez, mes Sœurs, de ſouſcrire à l'arrêt.
Souſcrivez-y vous-même, s'il vous plaît,
Lui répondit Thalie effarouchée
De la voir trop compter ſur le gain du procès:
J'en vois d'ici la plus fâchée.
Allons, dit Aglaé, voyons-en le ſuccès:

On

On Avertit VÉNUS de ce nouveau caprice.
La Déesse s'assit en son lit de justice,
S'embellissant encor du plaisir de songer
 Qu'autrefois, en même querelle,
 Elle s'étoit fait adjuger
 La pomme due à la plus belle.
Les Graces paroissant devant ce Tribunal,
 S'inquiètent du soin de plaire;
 Mais ce soin gâta leur affaire.
 Tout leur art leur tournoit à mal:
L'une fait la grimace en resserrant sa bouche;
L'autre altère ses traits en faisant voir ses dents;
 L'autre tournoit ses yeux de tant de sens,
 Qu'elle en devenoit presque louche.
Qu'est-ceci, dit Vénus? Où sont dont vos appas?
 Est-ce donc vous qui marchiez sur mes traces?
 Allez, allez; finissez vos débats,
 Si vous voulez redevenir les Graces,
 Et pour plaire, n'y songez pas.
N'y point songer, c'est trop. Eh bien! n'y songez guère:
 Je soutiens, sans exception,
 Qu'on déplait dès qu'on veut trop plaire;
Nul agrément n'est né de l'affectation.

De la Motte.





N.° 1386 & 1387.

GRACES (les).

JE connois quel est votre empire,
Aimables Filles de CIPRIS ;
Sous mes doigts vous placez ma lyre,
Et je vais ravir les esprits.
L'Epoux enchanteur d'EURIDICE,
Par vous sut se rendre propice
Le Dieu redoutable des Morts ;
Et par vous autrefois docile,
Naquit une superbe ville,
Du charme puissant des accords.
L'esprit, la raison, la justesse,
Souvent sans vous n'instruiroient pas ;
Vous parez l'austère sagesse,
Et semez les fleurs sur ses pas.
En vain une fière éloquence,
Pour faire briller sa puissance,
S'arme de foudres & d'éclairs :
Si vous lui prodiguez vos charmes,
C'est avec de plus sûres armes
Qu'elle maîtrise l'Univers.

Qu'à jamais les Graces légères
Règnent dans l'empire des Arts :
Les Peintres & les Statuaires
Leur doivent les heureux hasards.
Par elles, la toile vivante,
A nos yeux enchantés présente
Les mensonges les plus rians,
Et le marbre, à leur gré, sait prendre
L'ame, la vie, & cet air tendre
Qui fait le charme de nos sens.

Mais quelle ivresse impétueuse
M'élève au céleste lambris ?
L'apprêt d'une fête pompeuse (1)
Y frappe mes regards surpris.
Quelle allégresse ! Sur ses traces
JUPITER rassemble les Graces ;
Elles tempèrent sa splendeur.
MNÉMOSINE, ce Dieu t'adore :
Viens, il est plus charmant encore
Que sous la forme d'un Pasteur.

Tu dois, intrépide THÉSÉE,
Aux Graces plus qu'à tes combats.
Je vois une Amante abusée,
Qui vient t'arracher au trépas.

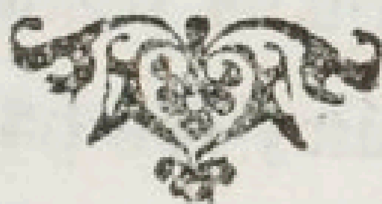
(1) Pindare, Olymp. 14.

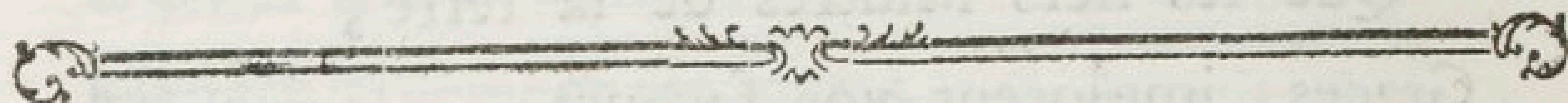
Le Minotaure de la CRÈTE,
L'effroi d'une vaste retraite,
Menace vivement tes jours;
Les Graces te rendent aimable,
Et bientôt un fil secourable
T'est présenté par les Amours.
O vous, qu'honorent nos foiblesses,
Amour, triomphante Beauté,
C'est de ces Sœurs enchanteresses
Que dépend votre autorité!
Le cœur fléchit à leur présence;
Aux refus, à l'indifférence,
Elles prêtent des traits vainqueurs,
Et leur séduisante imposture
Fait pardonner à la Nature
Ses outrages & ses erreurs.
Quelle est l'orgueilleuse Rivale
Qui vient de s'offrir à mes yeux?
C'est JUNON. En vain elle étale
Ses traits chéris du Roi des Dieux:
En vain la Guerrière MINERVE,
Aux yeux du Berger qui l'observe,
Fait briller sa noble fierté;
VÉNUS a les Graces pour elle:
C'est de leurs mains que l'Immortelle
Attend le prix de la beauté.

Que les fiers Maîtres de la terre,
Graces, implorent vos faveurs;
Ils peuvent lancer le tonnerre,
Et ne peuvent rien ſur les cœurs.
Ennemis d'un dur eſclavage,
Les Jeux & le Plaiſir volage,
Des grandeurs fuiroient le ſéjour:
Vous les fixez auprès du Trône,
Et la Terreur qui l'environne,
Par vous s'unit avec l'Amour.

Par vos mains, un Héros paiſible
S'empreſſe d'eſſuyer nos pleurs:
Humain, généreux, acceſſible,
Son aſpect charme nos douleurs.
Que de biens ſon cœur nous prépare!
Oui, pour nous le Ciel ſe déclare,
Puiſqu'il nous donne un tel appui.
La France, long-temps conſternée,
Attend une autre deſtinée
De la paix, du temps, & de lui.

Dumas d'Aiguebere.





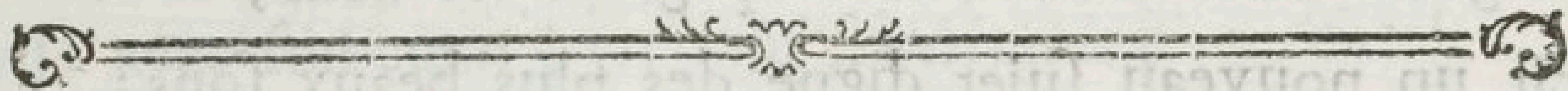
N.° 1388.

GRAINS (instructions aux Laboureurs pour conserver leurs).

POUR conserver long-temps les trésors de vos plaines,
Un art simple & nouveau prescrit des loix certaines.
Par le crible & le van que le grain épuré
Soit de l'humidité pour jamais délivré;
Préparez une étuve, où l'air, dont elle est pleine,
D'un feu secret s'embrase, & d'une ardente haleine
Frappe & fasse périr, dans son sein desséché,
L'insecte dévorant & le germe caché.
Cet art que DUHAMEL fit connoître à la FRANCE,
Du dépôt de vos bleds assure la défense:
Cet asyle n'admet ni l'oiseau, ni le ver.
Mais qu'un ventilateur y renouvelle l'air;
Soit qu'un moulin l'agite, & d'une aile légère
Porte au grain qui s'échauffe un souffle salutaire;
Soit qu'une peau flexible & deux airs rassemblés
Sans cesse aspirent l'air qu'ils rendent à vos blés.
L'air suit l'air qui le fuit; son haleine fluide
Presse, entre, s'insinue, & sort d'un cours rapide.
Ainsi, par sa fraîcheur tour-à-tour pénétrés,
De tout mêlange impur ils restent séparés.

Un moyen plus aisé né de l'expérience,
Conserve au Laboureur ses grains & sa semence.
Quand de la voûte ardente, où, pour vous préparé,
Et prêt à vous nourrir, le pain est retiré,
A sa place, entassé dans ce lieu salutaire,
Le froment trouvera la chaleur nécessaire;
Et deux jours écoulés, pur, séché, raffermi,
Il sera délivré de l'insecte ennemi.

M. de Rosset.



N.° 1389.

GRAND (on n'est pas) *par la seule générosité; mais on l'est par la manière de distribuer les graces & les dons. Eloge de* LOUIS *XIV.*

JOUR (1) le plus glorieux que célèbre la FRANCE,
Beau jour, que tu tardois à mon impatience!
Ta pompe de tout autre efface la splendeur;
Tu viens nous animer d'une nouvelle ardeur:
Le PARNASSE se livre aux transports de sa joie:
L'air frappé de nos chants, jusqu'au Ciel les envoie;
Et c'est à la clarté que mes doctes rivaux
Me verront recevoir le prix de mes travaux.
APOLLON, de LOUIS rappelant la mémoire,
Veut, pour nous exciter à célébrer sa gloire,

(1) La Saint Louis.

(1) Du portrait du Héros honorer le vainqueur:
Je le ferai.... j'en crois les transports de mon cœur.
Que je vais contempler sa glorieuse image!
Qu'elle m'élevera l'esprit & le courage!
Que je vais l'admirer dans ses augustes traits!
Qu'ils me rappelleront de vertus, de hauts faits!
Tout me retracera son ame bienfaisante.

C'est elle qu'en ce jour Apollon veut qu'on chante;
La grace dont LOUIS accompagnoit ses dons,
Est un nouveau sujet digne des plus beaux sons;
Quelle vaste matière il offre à notre lyre!
Plus on dit de LOUIS, plus il en reste à dire:
Nous découvrons en lui chaque jour des vertus,
Dont les autres Héros ne sont point revêtus:
Aux siècles à venir, comme au siècle où nous sommes,
Il sera le modèle & des Rois & des Hommes.

Le sujet qu'Apollon propose à notre ardeur,
De l'ame de LOUIS va montrer la grandeur:
Exprimons le plaisir de cette ame héroïque,
La source de ses dons & le principe unique;
Plaisir qui, dans l'essor de son cœur satisfait,
Venoit d'un nouveau prix accroître le bienfait.

---

(1) L'Académie donne une Médaille, où il y a l'empreinte de Louis XIV, pour le prix de Poésie, fondé à perpétuité à l'honneur de ce Prince.

Pour sentir la douceur de ce plaisir extrême,
Il faut être aussi grand que ce Monarque même,
Et brûler comme lui du désir généreux
De rendre sous ses loix tous les Mortels heureux.

Oui, cet air de bonté que Louis savoit prendre,
Ces graces qu'on voyoit sur son front se répandre,
Le doux feu de ses yeux, & leur sérénité,
Tout caractérisoit sa générosité;
Tout nous disoit: Sa main, qui de biens nous accable,
S'accorde avec son cœur, en tout si *véritable*;
Louis, en nous donnant, recevoit plus que nous;
Son penchant l'entraînoit vers un plaisir si doux:
C'est par-là que toujours, d'une main paternelle,
Il ajoutoit aux dons une grace nouvelle.

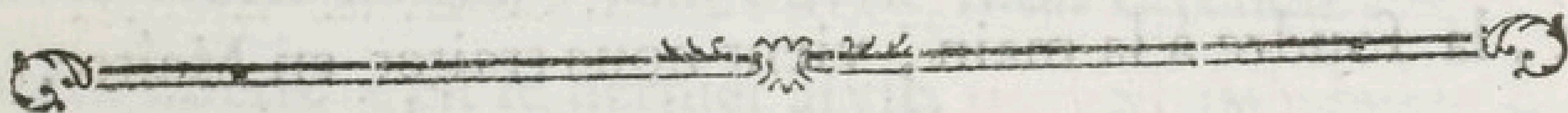
Le Ciel nous montre peu de ces Rois bienfaisans,
Instruits dans le grand art d'embellir leurs présens.
On voit des Souverains dont la magnificence
Verse de toutes parts les biens en abondance;
(Mais que sert de donner, si l'on n'oblige pas ?)
Les bienfaits, dans leurs mains, perdent tous leurs appas.
Ces Rois n'éprouvent point cette sensible joie
Qui fait que notre cœur dans nos yeux se déploie,
Et qui répand, sur nous & sur nos actions,
Ces charmes, sûrs garants de nos affections:
Leur générosité, qu'un vain honneur anime,
Peut à peine acquérir un droit sur notre estime;

De leurs dons prodigués le cœur n'est point touché,
Et ce n'est point aussi ce qu'ils ont recherché :
Paroître généreux est la gloire vulgaire
Que leur aveugle orgueil demande pour salaire ;
Ils négligent un prix qu'ils ne connoissent pas,
Et de semblables mains font souvent des ingrats.
Mais du bonheur d'autrui qui fait son bonheur même,
Recueille abondamment les fruits des biens qu'il sème.
C'est ainsi que LOUIS, en surpassant nos vœux,
Rendoit de ses bontés tous les cœurs amoureux :
Ils s'empressoient en foule à voler sur ses traces ;
Jusques à ses refus, tout devenoit des graces.
Il savoit tout orner de discours enchanteurs,
Dont les attraits puissans asservissoient les cœurs.
D'ORPHÉE & d'AMPHION ce qu'on nous fait entendre,
Ces prodiges divers qu'on a peine à comprendre,
Ces doux enchantemens, ces accords inouis
Sont de foibles crayons des discours de LOUIS.
Les paroles des Rois que les Graces animent,
Comme autant de bienfaits, au fond des cœurs s'impriment.
Qui sut mieux que LOUIS, par des mots gracieux,
Marquer ses sentimens déjà peints dans ses yeux ?
Que son cœur généreux souffroit de violence
A suivre, en ses refus, la voix de la prudence !
Qu'il savoit nous flatter, en nous faisant sentir
Qu'à notre propre peine il daignoit compatir !

Tel ſe montra TITUS, que l'Univers admire,
Dont ROME vit jadis bénir l'heureux Empire;
Délices de la terre, amour du genre humain,
Au bonheur des Mortels il conſacra ſa main:
Le Ciel forma LOUIS ſur un ſi beau modèle.

Des Rois que pourſuivoit la Fortune cruelle,
Trouvèrent dans ſon ſein un aſyle aſſuré;
La Pudeur, dans SAINT-CYR, un refuge ſacré:
Ce Héros éleva ces demeures heureuſes,
Aſyle glorieux des ames généreuſes,
Où MARS voit reſpirer, à l'ombre des lauriers,
Les troncs encor vivans de nos braves Guerriers;
Le Louvre eſt le ſéjour des Beaux-Arts, des Sciences;
Il combloit la vertu de nobles récompenſes:
LOUIS faiſoit du bien même à ſes ennemis,
Et leur donnoit la paix, dès qu'ils s'étoient ſoumis.

De Saint-Diſdier.



N.° 1390.

GRANDEUR (la) *Romaine. Lettre de Caton d'Utique à Céſar.*

ROME va donc finir, & CÉSAR en diſpoſe?
Le Ciel a du Sénat abandonné la cauſe!
Dieu juſte, qui veillez ſur ce triſte Univers,
Vous laiſſez donc gémir la vertu dans les fers!

Toi, César, ébloui de ta fortune altière,
Et peut-être demain le front dans la poussière,
Dis, que t'auront produit tant de vastes projets?
Pour régner un moment, tant d'illustres forfaits?
Rien, que le repentir qui suit toujours le crime.
L'homme est de sa grandeur instrument & victime.
Avant que le Soldat se dérobe au sommeil,
Qu'un nouveau jour amène un funeste réveil;
Avant que le trépas me ferme la paupière,
Je te veux déclarer ma réponse dernière.
Cette Lettre bientôt déposée en tes mains
Du sujet de ma mort instruira les Romains:
Ils y verront pour eux ma tendresse & mon zèle,
Jusqu'où je fus pour Rome un Citoyen fidèle;
Ils y verront dans toi l'infame Usurpateur
Qui, se parant des droits d'un généreux Vainqueur,
Déchire sans remords le sein qui l'a fait naître,
Et, la foudre à la main, vient nous traiter en Maître.
Porte ailleurs tes traités & ta fausse amitié;
CATON n'est pas encor digne de ta pitié.
Qu'ai-je besoin de toi pour finir ma carrière?
Penses-tu qu'à regret je quitte la lumière?
De quel droit oses-tu m'offrir la liberté?
Me croirois-tu déjà sous ton autorité?
Plus libre encor que toi, je brave ta puissance.
Tant que pour les Romains j'ai vu de l'espérance,

Jusqu'au dernier moment j'ai rempli mon devoir.
Aujourd'hui que leur sort n'est plus en mon pouvoir,
Que mon bras ne peut plus délivrer ma Patrie,
Sans crainte & sans regret je quitterai la vie.
Je suis maître à présent de disposer d'un bien
Qui n'étoit pas à moi quand j'étois Citoyen :
J'en devois à l'Etat un entier sacrifice ;
Mais quand l'Etat n'est plus, la vie est un supplice.
Oui, César, de mes jours éteignant le flambeau,
Ce fer va, malgré toi, me conduire au tombeau :
Ainsi le vrai Romain commande à la fortune ;
Son sort est de mourir pour la cause commune ;
C'est celui des Héros. Dans mon destin fatal
Ne crois pas qu'imitant l'exemple d'Annibal,
Craintif & suppliant, j'aille de ville en ville
Implorer chez les Rois un secours inutile :
Tu vois ces tristes murs qu'environne le deuil,
Dont les débris sanglans vont ouvrir mon cercueil ;
De notre liberté c'est le dernier asyle.
Si le Sénat, ailleurs baissant un front docile,
Passe, comme un troupeau, sous le joug du Vainqueur,
Rome ici doit finir dans toute sa grandeur :
Je n'ai pu la sauver ; j'aurai du moins la gloire
D'avoir jusqu'au trépas honoré sa mémoire.
Tu ne jouiras pas d'un triomphe si beau,
Quand tu viendras paroître aux portes du tombeau.



Un Citoyen ingrat qui trahit ſa Patrie,
Meurt toujours dans l'opprobre & dans l'ignominie;
Son nom eſt en horreur à la poſtérité.
Deſtructeur de nos Loix & de la liberté,
Toi-même tu ſeras la première victime
Des malheurs qu'en nos murs a fait naître ton crime.
Eſpères-tu régner ſur ces braves Romains
Qui commandoient en Dieux au reſte des Humains?
Ces Maîtres des Mortels, aujourd'hui vils eſclaves,
Sont trop dignes déjà de ſubir des entraves;
Ils ont perdu l'honneur avec la liberté,
Et les biens les plus chers, la douce égalité,
Ce beau droit des Humains, donné par la Nature,
Du bonheur de nos jours la ſource la plus pure.
Ils ne ſont plus Romains; ſous ton joug abattus,
Se rappelleront-ils leurs premières vertus,
Quand Céſar donne ici des exemples funeſtes
D'avarice, d'orgueil, d'aſſaſſinats, d'inceſtes;
Quand c'eſt lui qui préſente en ſpectacle à leurs yeux,
Des forfaits les plus noirs l'aſſemblage odieux;
Quand, dans ſes intérêts embraſſant tous les crimes,
Il fait de ſes amis les plus ſûres victimes?
Plus cruels que le fer, l'exemple de tes mœurs
D'un Peuple vertueux a corrompu les cœurs,
A dépravé ſon ame, énervé ſon courage;
Cet aviliſſement, Céſar, eſt ton ouvrage.

Vois les malheurs affreux où tu nous a plongés ;
Vois nos plus grands Héros par ton ordre égorgés ;
Du ſang de nos Soldats PHARSALE encor fumante,
Par toi, dans le Sénat, la liberté mourante,
L'amour de la Patrie éteint dans tous les cœurs,
Et Rome, dans les mains d'indignes raviſſeurs,
Se débattant encor ſur des débris en cendre,
Que ſes bras affoiblis ne peuvent plus défendre ;
Vois le Cultivateur tourner contre ſon ſein
Le feu qu'il apprêtoit pour un autre deſſein ;
De nos champs déſolés l'habitant qui s'exile,
Sous un autre climat chercher un ſûr aſyle,
Que le bras du Tyran ſoit forcé d'épargner.
Voilà le Peuple heureux ſur qui tu vas régner.
Ainſi, Roi ſans honneur, Uſurpateur ſans gloire,
Tu verſeras bientôt des pleurs ſur ta victoire.

Inſenſé, qu'as-tu fait? C'eſt donc ton vain orgueil
Qui remplit mon pays de triſteſſe & de deuil !
Toi ſeul as tout perdu. C'eſt la main d'un ſeul homme
Qui renverſe aujourd'hui la puiſſance de Rome :
Rome, auguſte ſéjour de tous ces demi-Dieux
Qui ſembloient au Sénat envoyés par les Cieux,
Pour juger les Humains & graver dans nos Temples
Des plus hautes vertus les immortels exemples.
Pleure ſur la Patrie, & crains que l'avenir,
En gardant de Céſar un triſte ſouvenir,

Et de notre déſaſtre une image fidelle,
Imprime ſur ton nom cette tache immortelle.
Quoi ! pour te décorer des vains titres des Rois,
Falloit-il donc briſer le joug ſacré des Loix ?
Falloit-il déchirer le ſein de ta Patrie,
Rallumer le flambleau de cette guerre impie,
Qui fait de Rome entière un théâtre ſanglant,
Où chaque Citoyen, prodigue de ſon ſang,
S'égorge avec fureur pour le choix de ſes Maîtres ?
Indigne d'un grand nom tranſmis par tes ancêtres,
Falloit-il abuſer de ces dons précieux,
De ces rares talens que t'ont donnés les Dieux,
Pour rouvrir juſqu'à nous, par la force des armes,
Des chemins teints de ſang, arroſés de nos larmes ?
Je le pardonnerois au barbare SYLLA,
A ce Conſpirateur, ce fier CATILINA,
D'ambition, de gloire & de crimes avide,
Qui n'eut d'autre vertu qu'une audace intrépide,
Téméraire Guerrier, Politique inſenſé,
Hardi dans un projet qu'un ſouffle a renverſé.
Mais toi, que la Nature avoit fait un Grand Homme,
Et, ſans doute, encor plus, un Citoyen de Rome,
Toi, dont le front eſt ceint de lauriers immortels,
A qui la République eût dreſſé des Autels,
Qui ſemblois dans les Camps prononcer des Oracles,
Aux Soldats étonnés commander des miracles,

Lorſqu'à

Lorsqu'à ta voix, créant des élémens nouveaux,
Ils voyoient des forêts s'élever sur les eaux,
Leur frayer des chemins & des routes nouvelles;
Toi, dont l'œil aux Guerriers sembloit donner des ailes,
Qu'on voyoit, comme un Aigle, au milieu des combats,
Voler, vaincre, abaisser les Alpes sous tes pas:
Tu n'as donc fait agir l'ardeur de ton génie,
Que pour briguer l'honneur d'asservir ta Patrie?
Quels seroient, ô César, ta gloire & ton bonheur,
Si, moins ambitieux, plus généreux Vainqueur,
Tu fusses revenu, portant sur ton visage,
Des douceurs de la paix le fortuné présage!
Alors, chacun de nous, te plaçant dans son cœur,
T'auroit nommé son Père & son Libérateur.
Quel triomphe pour toi! Quelle moisson de gloire
Tu perds en abusant des droits de la victoire!
As-tu vu des Romains tendre vers toi les bras,
S'empresser à courir au devant de tes pas?
Aucun signal de joie, aucun cri d'alégresse
N'a fait, à ton retour, éclater leur tendresse;
Les yeux baissés, saisis d'une sombre terreur,
Ils t'ont reçu bien plus en Tyran qu'en Vainqueur.
Triste & funeste objet de terreur & de haine,
Crois-moi, ne brigue plus la grandeur souveraine.
Que font au vrai Héros ces rangs, ces dignités,
Ces titres de grandeur par l'orgueil enfantés,

Pour nourrir des humains la honteuse foiblesse?
L'obscurité du rang ne fait pas la bassesse.
Quand SYLLA descendit du pouvoir souverain,
En parut-il moins grand chez le Peuple Romain?
Le jour qu'il se soumit aux pieds de la Patrie,
Ce jour fut pour Sylla le plus beau de sa vie:
Imite-le, César. Plus Citoyen que lui,
Fais oublier ton crime, & deviens notre appui.

Un Romain s'avilit à briguer la couronne.
Qu'a donc de si flatteur la majesté du Trône?
Souviens-toi du mépris qu'en faisoient nos Aïeux;
En étoient-ils moins grands? étoient-ils moins heureux?
L'un, quittant à regret sa cabane rustique,
Est élu, malgré lui, Chef de la République,
Y ramène le calme, &, par de sages Loix,
Du Peuple, du Sénat, fixe, établit les droits,
Et revient cultiver son paisible héritage.
L'autre, chez l'ennemi se donnant en otage,
S'arrache (ô noble effort!) des bras de ses enfans,
Pour s'aller dévouer aux plus affreux tourmens.
Un autre, près des murs de la ville alarmée,
Sur son dernier rempart seul arrête une armée,
S'affoiblit; le rempart par son ordre est brisé,
Et, vainqueur, il périt sous le pont écrasé.

Ces Héros immortels de notre République
Valoient bien l'Assiégeant & le Vainqueur d'UTIQUE.

Ils mouroient pour venger l'honneur du nom Romain.
Oh! que n'ai-je en LIBIE achevé mon destin!
Dans cet affreux climat, désert de la Nature,
Des hidres, des aspics, devenu la pâture,
Je serois mort heureux sur des sables brûlans:
En proie à la fureur des Monstres dévorans,
J'eusse essuyé l'assaut que me livroit leur rage;
Ces dangers, ces combats plaisoient à mon courage.
Fuyant loin de César l'esclavage & les fers,
Mes compagnons & moi nous bravions l'Univers;
Nous marchions au milieu des foudres, des tempêtes,
Des tourbillons de sable élevés sur nos têtes.
Dieux! qui m'avez sauvé des maux que j'ai soufferts,
N'ai-je donc essuyé les plus affreux revers,
Ne m'avez-vous laissé ma languissante vie,
Que pour voir en ce jour expirer ma Patrie?
Quoi, tout est subjugué! Quoi, Rome, tu n'es plus!
De quoi donc t'ont servi tes sublimes vertus?
Et vous, ses défenseurs, intrépide CAMILLE,
Généreux FABIUS, immortelle famille,
Dont les noms sont transmis à la postérité,
Et vous, premiers auteurs de notre liberté,
BRUTUS & DÉCIUS, pour qui sont vos conquêtes?
Pour qui, dans les combats, exposiez-vous vos têtes?
Qu'est devenu le fruit de vos exploits guerriers?
Sur nos fronts un seul homme a flétri vos lauriers:

Il abuse des droits que donne la victoire ;
Des Romains, ses aïeux, il détruit la mémoire.
Ce n'est plus, de la guerre affrontant les hasards,
L'intrépide GAULOIS renversant nos remparts ;
Ce n'est plus ANNIBAL assiégeant nos murailles ;
ROME, c'est un enfant sorti de tes entrailles ;
C'est un fils en fureur armé contre son sang,
Un fils que la Nature a puisé dans ton flanc,
Le plus grand des Romains, & l'unique peut-être
Que l'on eût pris pour Roi, s'il n'avoit voulu l'être !

Comment as-tu perdu ton ancienne splendeur ?
O ROME ! que devient ta superbe grandeur ?
Est-ce toi que je vois.... tremblante, consternée ?...
De lugubres cyprès ta tête est couronnée ;
Tes cheveux sont épars sur ton sein déchiré..;
Tu n'offres à mes yeux qu'un corps défiguré :
A tes pieds est couché l'Aigle de la victoire,
Cet Aigle, qui jadis, symbole de la gloire !...
Dieux !... Quels tristes regards tu fais tomber sur moi !...
Un Citoyen barbare est armé contre toi ;
Il va livrer tes murs aux flammes, au pillage,
ROME... des pleurs de sang inondent ton visage !
Ah ! CÉSAR, crains enfin que le Ciel outragé,
D'un si noir attentat ne veuille être vengé ;
Arrête, arrête-toi sur le bord de l'abyme ;
Encore un pas de plus, devient un plus grand crime.

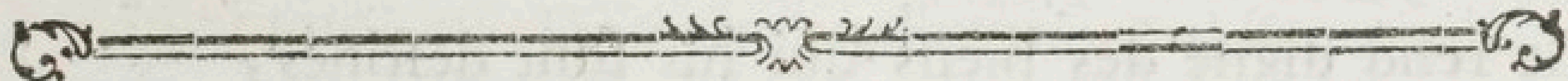
Hélas! tes cruautés coûtent assez de pleurs;
Depuis assez long-temps, nourris dans les douleurs,
Nos pères, nos enfans, nos femmes gémissantes,
Et, sous nos toits brisés, nos meres expirantes,
De la guerre civile éprouvent les effets:
Par un retour heureux termine tes forfaits.
Arrête, arrête-toi sur le bord de l'abyme;
Un pas de plus, CÉSAR, devient un plus grand crime.
Mais où m'emporte, hélas! mon zèle & mon ardeur!
Va, je connois trop bien les replis de ton cœur;
Jamais un repentir n'est entré dans ton ame;
La seule ambition te dévore & t'enflamme;
Tu cours en furieux où t'appelle sa voix,
Et, foulant sous tes pieds les plus saintes des Loix,
A travers les débris tu te fais un passage,
Tu t'applaudis encor des succès de ta rage.
Quels combats! quels succès! & cependant... CÉSAR...
Il triomphe aujourd'hui... tout suit son heureux char...
Où donc de la vertu sera la récompense?
Pardonne, juste Ciel! un doute qui t'offense,
Je la porte en mon cœur... Vertu, c'est ton flambeau
Qui me fait, sans horreur, entrevoir le tombeau;
C'est toi qui, m'élevant au dessus de moi-même,
Me rapproches des Cieux. C'est ton être suprême
Qui seul me soutenoit au milieu des revers,
Qui me faisoit braver l'infortune & tes fers,

Qui m'aidoit à porter le fardeau de la vie.
C'étoit toi, qui, dans moi, défendois ma Patrie,
Qui faisoit autrefois ma gloire & mon bonheur;
Avec elle, CÉSAR, je bravois ta fureur;
Avec elle aujourd'hui je brave ta présence;
Je foule aux pieds tes loix & ta vile puissance.
Adieu, je t'abandonne à ton destin pervers.
CATON n'a plus besoin sur ce frêle Univers,
Où de l'homme de bien la présence importune
Est menée en victime au char de la Fortune,
Où le Vice insolent s'égale à la Vertu,
Où tu tiens le Sénat sous ton joug abattu.
Tout languit ici-bas; on vit dans la poussière.
D'une obscure prison franchissons la barrière.
Puisque la mort pour nous est l'instant du réveil,
Pourquoi rester plongé dans un honteux sommeil?
Pourquoi nourrir toujours une lâche espérance?
L'Eternité, sans doute, est notre récompense.
Eh bien! qu'attendons-nous? Pleine d'un doux transport
Mon ame, vers le Ciel, va prendre son essor,
Et brûle de se joindre au Dieu qui vit en elle.
Je te laisse, CÉSAR, ma dépouille mortelle.
Le coup part... & déjà se découvre à mes yeux
L'immense Eternité... Je vois... s'ouvrir les Cieux.
J'entre... dès ce moment... dans une autre carrière;
Tous mes sens... sont nouveaux;... un nouveau jour m'éclaire...

Couvre à présent la mer d'innombrables vaisseaux...
Invente... contre moi... des supplices... nouveaux...
L'approche des... Tyrans ici n'est plus à craindre.
Mon sort.... est dans mes mains,.... CÉSAR seul est à
plaindre.

Peut..-être... sur un coin... de ce Monde... arrêté,...
Il s'élève... un... ven...geur de notre... liberté.
Peut. .-être de BRU...TUS l'a...me y res...pi...re en..core.
Je vois... fuir... de..vant... moi ce glo..be que j'ab..horre,
Où... se traî...ne... en pleu..rant la ver..tu sans.. ap..pui,
Où... triom...phe le cri..me, & CÉSAR... av..ec lui.
Je... sens... la... mort... er...rer.... sur.... ma.... foi...ble
pau...pière;...
Et... mon... œil...,sans... regret, se ferme à la lumière.

*M.****



N.° 1391.

GRANDEUR (la) *de Dieu, manifestée par ses œuvres.*

L'ORDRE continuel dont, depuis tant d'années,
L'on voit naître & finir les nuits & les journées,
Et mesurer leurs cours d'un si juste compas,
N'est-ce pas un chef-d'œuvre où chacun peut connaître

Que ce grand Artiſan, de qui tout prend ſon être,
Ne fait point au haſard les choſes d'ici-bas ?
Il n'eſt point d'ignorant que ſes œuvres n'inſtruiſent;
Il n'eſt point de méchant que ſes loix ne réduiſent;
Chacun diverſement eſt appelé de Dieu :
Mais les cœurs généreux, qui peuvent, ſans contrainte,
Faire pour ſon amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits auront le plus haut lieu.
Ainſi qu'aux réprouvés la peine eſt aſſurée,
Ainſi la récompenſe eſt aux bons préparée :
Loin de tous les malheurs dont nous ſommes troublés,
L'or n'a point de beautés qui ſoient ſi déſirables,
Ni le miel le plus pur de douceurs comparables
Au moindre des plaiſirs dont ils ſeront comblés.
Heureux ſera le cœur affranchi de tout vice,
Qui, donnant à ſon Dieu ſa vie & ſon ſervice,
Se rend digne des biens qui lui ſont deſtinés,
Et qui, de ſa raiſon, connoiſſant l'impuiſſance,
Quand il a des penſers trop remplis de licence,
Les étouffe en ſon ame auſſi-tôt qu'ils ſont nés!
Souverain Roi des Rois, Providence éternelle,
Qu'en vain dedans ce monde à toute heure j'appelle,
Mon Dieu, mon Rédempteur, ma gloire & mon ſupport!
Puiſqu'à tous mes beſoins tes bontés toujours prêtes
M'ont déjà tant de fois retiré des tempêtes,
Achève ton ouvrage, & me conduis au port.

*M.****

N.° 1392.

GRANDEURS (ſortie contre les).

Fatale illuſion, fantôme de grandeur,
Eblouiſſant éclat dont brille une couronne;
Pourquoi, malgré moi-même, embraſez-vous mon cœur?
Que ne me quittez-vous, quand je vous abandonne?
Ceſſez, Honneurs, de me donner des loix;
Votre grandeur n'eſt qu'un paſſage
Que le Deſtin, toujours volage,
Abat & relève à ſon choix;
Et la pompe qui ſuit les Rois,
N'eſt rien qu'un brillant eſclavage.

Valentiné d'Uſſé.

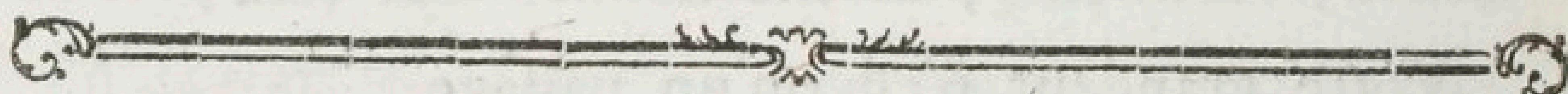
N.° 1393.

GRANDS (la protection des) *eſt ſouvent un foible appui.*

Renonçons au ſtérile appui
Des Grands qu'on implore aujourd'hui.
Ne fondons point ſur eux une eſpérance folle;
Leur pompe, indigne de nos vœux,

N'eſt qu'un ſimulacre frivole,
Et les ſolides biens ne dépendent pas d'eux.
Comme nous, eſclaves du Sort,
Comme nous, jouets de la Mort,
La terre engloutira leurs grandeurs inſenſées;
Et périront, en même jour,
Ces vaſtes & hautes penſées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Rouſſeau.



N.° 1394.

GRANDS (le caractère des).

AH que les Grands ſont faux ! Dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis :
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejeté par dédain dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
. . . .

De voltaire.



N.° 1395.

GRANDS (il ne faut jamais risquer de se venger des).

LORSQUE d'un plus Puissant on se trouve offensé,
Dissimuler sa peine est un acte sensé.
On achète bien cher un transport téméraire,
Et le prompt repentir suit la prompte colère.

Sénécé.

N.° 1396.

GRANDS (les) *sont moins sensibles aux peines des malheureux, que les Pauvres mêmes.*

FATIGUÉS de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les Courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le Pauvre est né sensible ; il s'attendrit sur eux ;
Il soulage leurs maux ; il ressent leurs alarmes ;
Il goûte le plaisir de répandre des larmes.

Thomas.

N.° 1397.

GRANDS (ſur les devoirs des).

Ivres de vos grandeurs, quand tout remplit vos vœux,
Grands ! vous ne ſongez pas qu'il eſt des malheureux.
Ce grand nom, ce crédit qui vous rend tout facile,
Pour les infortunés eſt-il un bien utile ?
L'employez-vous pour eux ? Sert-il à l'Orphelin ?
L'accueillez-vous toujours avec ce front ſerein,
Qui ſait, enhardiſſant la craintive misère,
Cacher le protecteur, ne montrer que le père ?
Pour vous de tous ces droits dépouillé par le ſort,
N'auroit-il avec vous de commun que la mort ?

. . . .

Pourquoi Dieu vous mit-il plus prêt du Diadême ?
Pour augmenter l'éclat de ſa grandeur ſuprême ;
Pour aider le MONARQUE à faire des heureux.
Tirez de la pouſſière un homme vertueux ;
Guidez-le par la main juſques aux pieds du Maître ;
S'il a quelques talens, faites-les lui connaître ;
lacez-le dans le rang dont vous étiez jaloux :
e bien qu'il y fera rejaillira ſur vous.

M. Vallier.

N.° 1398.

GRANDS (aux) *ſur les égards qu'ils doivent à leurs inférieurs.*

GRANDS du ſiècle, écoutez : fiers de vos avantages,
Prétendez-vous par eux aſſervir nos hommages ?
Pour vivre indépendans, croyez-vous être nés ?
La naiſſance a des droits ; mais ces droits ſont bornés.
Que l'équité les règle, ou s'empreſſe à s'y rendre :
On ſe plaît à vous voir, on aime à vous entendre,
On applaudit aux traits qui vous font reſpecter ;
Mais notre hommage eſt libre, il le faut mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foibleſſes ;
Vos vices ſont nos maux, vos vertus nos richeſſes ;
Vous en devez un compte à la Patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi.

M. Vallier.

N.° 1399.

GRANDS (la fuite des). *V.* la lettre G. N.° 1347.

*M.****



N.° 1400.

GRANDS (le danger de ſe roidir contre les).

V. la lettre S. N.° 2830.

Le Brun.

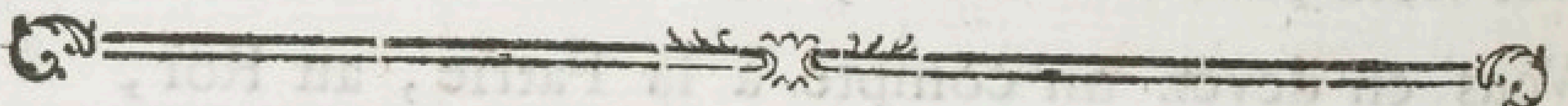


N.° 1401.

GRANDS (aux) *qui croyent n'avoir rien à craindre de la part des Petits.*

V. la lettre E. N.° 994.

Richer.



N.° 1402.

GRANDS (aux) *orgueilleux de leurs dignités & de leurs richeſſes.*

QU'AUX accens de ma voix, la Terre ſe réveille:
ROIS, ſoyez attentifs; PEUPLES, ouvrez l'oreille;
Que l'Univers ſe taiſe, & m'écoute parler:
Mes chants vont ſeconder les accords de ma lyre:

L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe & m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'Homme en sa propre force a mis sa confiance;
Ivre de ses grandeurs & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité:
Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable!
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, Grands du Monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme, à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la Mort?
Non, non; tout doit franchir ce terrible passage:
Le Riche, l'Indigent, l'Imprudent & le Sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

Un avide héritier, transporté d'alégresse,
Engloutit à l'instant toute cette richesse,
Ces Terres, ces Palais de vos noms anoblis;
Et que vous reste-t-il de ces grandeurs suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir.
Pareils aux animaux farouches & stupides,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et, pour eux, le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise & complaisante,
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur;
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le Pasteur.

Là, s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le Juste autrefois sentit le poids fatal;
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
Et Dieu, de sa justice appaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous:
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères,
Et c'est un même Dieu qui nous jugera tous.

Rousseau.

N.° 1403.

N.° 1403.

GRASSIN (éloge de M.)

LA flamme avoit détruit ces lieux:
GRASSIN les rétablit par ſa munificence.
Que ce marbre à jamais ſerve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, & la reconnoiſſance (1)!

Piron.

N.° 1403 *a.*

GRENADIER (le) *caractériſé.* *V.* la lettre T. N.° 3015 *a.*

Ganeau.

N.° 1404.

GRECS (les) *dépeints par Alcibiade*, ou *la Fermété.*

PUISQUE vous l'ordonnez, & que, ſans vous déplaire,
Puiſſant Roi, déſormais je ne puis plus me taire;
Je parlerai du moins avec la liberté
D'un GREC qui ne doit point cacher la vérité.

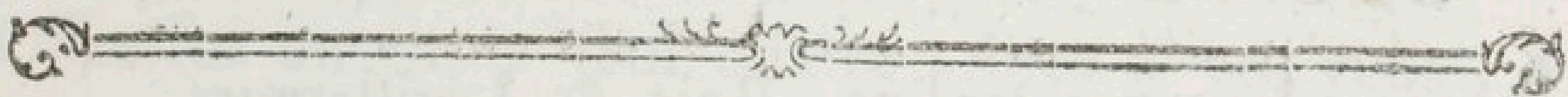
---

(1) M. Graſſin a mérité cet éloge à juſte titre, en donnant une ſomme de 50000 livres, pour réparer le dommage cauſé par un incendie à Arcy ſur Aube.

Vous allez attaquer des Peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,
Qui ne comptent pour rien les caprices du ſort,
Toujours certains de vaincre, ou de braver la mort;
Des peuples élevés, dès leur plus tendre enfance,
Dans l'amour du travail & de l'obéiſſance,
Qui, pour braver la honte & le joug étranger,
Chercheront à l'envi la gloire & le danger.
Tout votre or ne ſauroit y faire un infidèle.
Nés tous pour la Patrie, & pleins du même zèle,
Vous les verrez unis, & jaloux de leurs droits,
Défendre conſtamment leurs pays & leurs loix.
Sur-tout, ne croyez pas, pour vous faire un paſſage,
Choiſir quelque endroit foible, en prendre l'avantage;
Les Grecs, ſur leur valeur fondant tout leur eſpoir,
De l'aſſiette des lieux n'oſent ſe prévaloir;
Tout eſt égal pour eux: quand le péril commence,
Ils volent vers l'endroit où l'ennemi s'avance;
De leur ſeule vertu juſqu'au bout ſoutenus,
Toujours fiers, toujours prêts, & jamais prévenus.
Ce n'eſt pas tout encore. Ah! ſi dans ces contrées,
Par de ſi vaſtes mers des vôtres ſéparées,
Affoibli de Soldats, & privé de ſecours,
Quelques revers troubloient le bonheur de vos jours,
Soutiendrez-vous des Grecs la valeur triomphante?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante:

Ils ont terni l'éclat de cet Empire heureux :
DARIUS & XERXÈS ont-ils rien pu contr'eux ?
L'on vit à MARATHON éclater sa foiblesse ;
Les seuls ATHÉNIENS y vengèrent la GRÈCE.
Xerxès, qui le suivit, dépeupla ses Etats ;
Il fit gémir les mers du poids de ses Soldats ;
Des monts les plus affreux il perça les barrières,
Et son immense camp fit tarir les rivières.
Que produisit enfin l'amas prodigieux
D'hommes & de vaisseaux qu'il tira de ces lieux ?
Trois cents Grecs retranchés au PAS des THERMOPYLES,
Rendirent, en un jour, ses efforts inutiles ;
Et les Athéniens aimèrent mieux cent fois
Abandonner leurs murs que d'attendre ses loix.

Campistron.



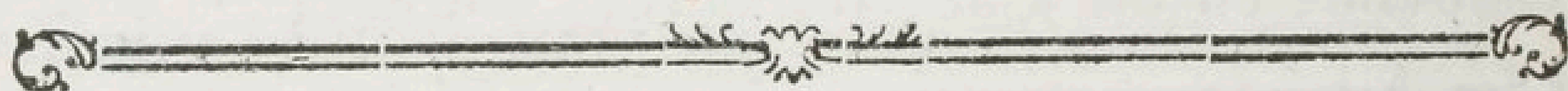
N.° 1405.

GREFFE (de la).

D'UN tronc plein de vertu le descendant pervers
Dégénère, & toujours porte des fruits amers ;
La Greffe, rappelant sa nature première,
Change en sucs délicats une sève grossière.
L'un, d'un arbre étêté fend le tronc vigoureux,
Insère dans son sein un rameau plus heureux ;

Mariant leur écorce, & fermant l'ouverture,
De la pluie & des vents il écarte l'injure.
En forme d'écusson, d'un arbre fructueux,
D'autres vont enlever l'écorce avec ses nœuds.
L'arbre sauvage éprouve une utile blessure,
Où s'unit l'écusson qui change sa nature.
Quelquefois, détachée en forme de rouleau,
L'écorce d'un rameau couvre un autre rameau.
Les Germains, au milieu d'une forte racine,
Ont appris à greffer le jet qu'on lui destine.

M. de Rosset.



N.° 1406.

GREFFE (ce qu'il faut observer pour la).

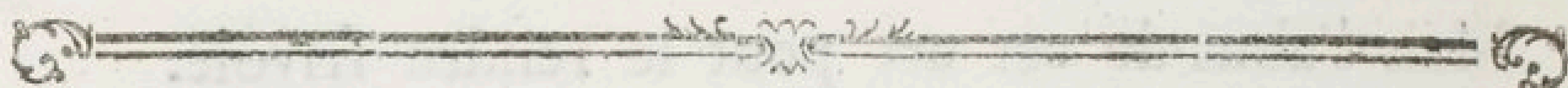
AINSI, dans vos jardins, Rois & Législateurs,
A vos Sujets grossiers vous donnez d'autres mœurs.
Des familles entr'eux vous réglez l'alliance;
L'arbre adopte un autre arbre, illustre sa naissance;
Il admire, ennobli par de nouveaux liens,
Un feuillage & des fruits qui ne sont pas les siens.
Le Pêcher, par cet art, à l'Amandier s'allie;
Où le Coin jaunissoit, une Poire est cueillie;
Le Saule a sur son tronc les branches du Pommier,
Et le Frêne surpris se transforme en Prunier;

Telle l'Epine blanche adopte l'Azerole.

Mais l'abus de cet art peut le rendre frivole.
A vos arbres ſoumis, Tyran plutôt que Roi,
Gardez-vous d'impoſer une trop dure loi;
Conſultez leur amour; mais reſpectez leur haine.
Il en eſt dont les ſucs ſe mêlent avec peine,
Et qui ne produiront, unis contre leurs vœux,
Qu'un feuillage ſtérile & des fruits malheureux.
La Vigne à l'Olivier ne peut être aſſortie;
Du Chêne & de l'Ormeau craignez l'antipathie;
La Cериſe, à regret, ſe marie au Laurier,
Et le Citron doré ſe refuſe au Mûrier.
Ces ennemis, vivant ſur une même tige,
Ne ſont jamais qu'un monſtre, & non pas un prodige.
J'approuve cependant qu'un charme ingénieux
Offre ſur un tronc ſeul quatre arbres à vos yeux,
Et que, ſur l'Amandier, votre main cueille enſemble
La Prune, l'Abricot, la Pêche qu'il raſſemble.

M. de Roſſet.





N.° 1407.

GREFFE (la).

QUE vois-je ! & depuis quand, au mépris de ſes droits,
La Nature, de l'art ſubit-elle les loix ?
Stérile dès long-temps, cet arbre enfin proſpère;
Mais il nous donne un fruit d'une eſpèce étrangère.
Je le vois qui, ſurpris, du prodige étonné,
Admire par quel art dans ſon ſein il eſt né.
Par une inciſion, dans ſa tige inſérée,
Une branche adoptive, à l'arbre incorporée,
A changé ſa nature, en s'uniſſant à lui.
Ils forment un enſemble, & la sève aujourd'hui,
En de ſubtils canaux utilement captive,
Circule dans le tronc, au printemps plus active;
Et principe de vie, ardente à fermenter,
L'anime, le féconde, & le fait végéter.
O ſymbole du ſang circulant dans nos veines,
Qui dans les végétaux lentement te promènes,
Suc nourricier, tout ſent ta vive impreſſion !
Arbres, plantes, par toi tout eſt en action.

Dulard.

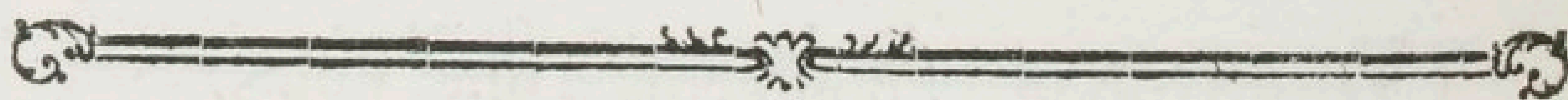
N.° 1407 *a*.

GRILLES (l'ennui des).

Vous, dont l'esprit & l'enjouement
Font le plaisir & l'ornement
De la meilleure compagnie,
SAPHO, dites-moi, je vous prie,
Que faites-vous dans un Couvent
Où l'on ne voit le plus souvent
Que des Compagnes ennuyeuses,
Ou bien des murailles affreuses?
Pouvez-vous passer tout un jour,
Soit à la grille, soit au tour,
Avec le Père CHRISOSTÔME?
On diroit que c'est un fantôme,
Tant ce bon homme a de rapport
Avec l'image de la mort:
Un autre vous dit des nouvelles!
Ma foi, ces froides bagatelles
Sont de tristes amusemens.
N'auriez-vous pas plus d'agrémens,
Si quelque Berger jeune & tendre
Auprès de vous venoit se rendre,

Et si vous lisiez dans ses yeux
Ce que sent son cœur amoureux ?
Si tous deux, par douce caresse,
Vous faisiez assaut de tendresse ?
Car je suppose qu'à son tour,
Aidé du flambeau de l'Amour,
Il eût fait passer dans votre ame
Quelque étincelle de sa flamme.
Mais après tout, me direz-vous,
Ces feux, qu'auront-ils de si doux,
Quand nous ne pourrons les éteindre ?
En cela vous seriez à plaindre,
Si l'Amante de JUPITER,
Qui jadis en la Tour de fer
Par un père fut consignée,
Ne vous avoit pas enseignée
Que deux cœurs, quand il s'aiment bien,
N'ont à désespérer de rien.

Fleury.



N.° 1408.

GRENOUILLE (la), ou *Leçon allégorique aux Ambitieux. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. I. Fab. III.*

N.° 1408 *a*.

GREVIN (éloge de Jacques), *Poëte du seizième siècle.*

Et toi, Grevin, toi, mon Grevin encor,
Qui dores ton menton d'un petit crêpe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutefois les Muses amenées;
Et nous as surmontés, qui sommes ja grisons,
Et qui pensions avoir Phébus en nos maisons.

Ronsard.

N.° 1409.

GRILLONS (les). *Leçon allégorique aux Gens de Palais.*

Deux Grillons, Bourgeois d'une Ville,
Avoient élu pour domicile,
D'un Magistrat le spacieux Palais.
Hôtes du même lieu, sans pourtant se connaître,
L'un logeoit, en Seigneur, au cabinet du Maître;
L'autre, dans l'antichambre, habitoit en Laquais.

Un jour Jasmin Grillon sort de sa cheminée,
Trotte de chambre en chambre, &, faisant sa tournée,
Arrive au cabinet, entend l'autre Grillon.
Bon jour frere, dit-il. Bon jour, répondit l'autre.
    Votre serviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un; l'autre, point de façon:
Traitez-moi comme ami; je suis de la maison;
Je vis dans l'antichambre, où de mainte Partie
    Monseigneur reçoit les Placets.
    Qu'il est sage, & qu'il m'édifie!
Désintéressement, équité, modestie;
Il a tout: c'est plaisir que d'avoir des procès.
Bon droit, avec tel Juge, est bien sûr du succès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'est pas là mon Maître,
Dit Messire Grillon; je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paraître:
Ici, je le vois tel que le sort l'a fait naître.
Pour les Riches, des mains; pour les Belles, des yeux;
Pour les Puissans, égards & tours officieux;
    Voilà tout le Code du traître:
N'en sois donc plus la dupe, & laisse le commun
    S'abuser à la mascarade.
    Ne confondons rien, camarade;
    Distinguons deux hommes en un:
    L'homme secret, & l'homme de parade.

La Motte.

N.° 1410.

GROGNARDS (aux). *V.* la lettre L. N.° 1795.

De la Motte.

N.° 1410 *a.*

GREUSE (éloge de M.). *V.* la lettre A. N.° 425 *a.*

*M.****

N.° 1410 *b.*

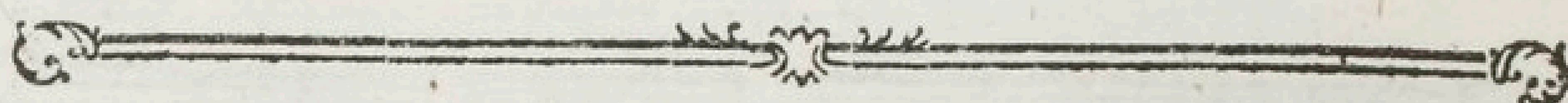
GROENLAND (le). *V.* la lettre B. Premier volume de Supplément; *Article, Description de la Baleine.*

Dulard.

N.° 1410 *c.*

GRUE (de la). *V.* la lettre O. N.° 2130 *b.*

Dulard.



N° 1411.

GUENON (la) & *son Maître. Leçon allégorique aux Favoris qui osent s'oublier.*

UN grand Seigneur avoit une Guenon
Qui lui sembloit si jolie,
Qu'il l'aimoit à la folie :
A ce qu'elle vouloit, on n'osoit dire non.
Elle lui demanda s'il auroit agréable
Qu'elle s'assît sur un coin de sa table.
Oui, dit-il, *ce plaisir me semblera bien doux.*
Trouverez-vous bon, lui dit-elle,
Que, donnant l'essor à mon zèle,
Je saute quelquefois sur vous?
Pour laisser un champ libre à ses badineries,
Il consentit sans peine à ce manége-là.
Je ne vous dirai point combien de singeries
Elle fit après cela ;
Je dirai seulement que, flattée, applaudie,
Qu'elle eût tort ou qu'elle eût raison,
La Guenon un peu trop hardie,
Oublia qu'elle étoit Guenon.
Loin d'avoir pour son Maître une sincère attache,
Devenue orgueilleuse à le voir complaisant,

Un matin, en le baiſant,
Elle arracha la mouſtache
D'un Maître ſi bienfaiſant.
Ah! perfide! dit-il, *qui t'oſes méconnaître,*
J'ai pour ton inſolence un châtiment tout prêt:
Dans un moment tu ſauras ce que c'eſt
Que d'abuſer des bontés de ſon Maître.
Elle eut beau de ſon crime étaler les remords,
Et, pour rentrer en grace, employer les prières,
Après vingt coups d'étrivières,
Elle fut miſe dehors.
Comme en toute rencontre elle étoit malhonnête,
Chacun, avec plaiſir, la vit humilier.
Tel eſt auprès des Rois, où la grandeur entête,
Le ſort des Favoris qui peuvent s'oublier.

*M.****



N.° 1411 *a.*

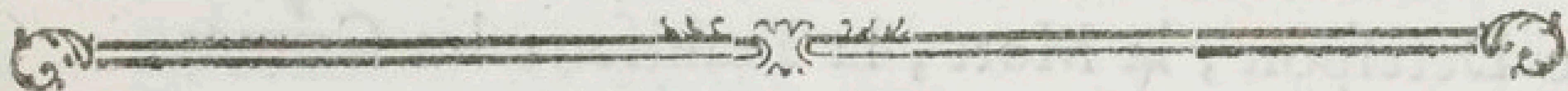
GUENON (la) *& les deux Singes*, ou *le Sort aſſez commun des enfans gâtés.*

LA femelle d'un Singe, autrement la Guenon,
Mère de deux enfans auſſi laids que leur père,
De l'un des deux avoit fait ſon mignon.
Dire pourquoi? Demandez-le à leur mère?

Demandez-le à la vôtre, enfant gâté, pourquoi
Vous êtes le Fanfan, l'Ami, le petit Roi,
Et quelle eſt la raiſon qui fait qu'on vous préfère
A votre frère ?
Je gage bien
Que fort ſouvent la maman n'en ſait rien.
Je ne ſais pas non plus comment, par quel caprice,
Mère Guenon croyoit pouvoir, ſans injuſtice,
Au cher petit magot donner tout ſon amour.
Quoi qu'il en ſoit, la camarde, un beau jour,
Contrainte de quitter ſon ſéjour ordinaire,
Prête à partir, prit dans ſes bras l'enfant,
Le bel enfant mignon, le baiſa tendrement,
Et ſur ſon dos plaça le frère
Sans trop de ſoins. Incontinent,
Son paquet fait, la Commère fit gille ;
Le voyage fut long, la route difficile,
Et le chemin pierreux, inégal & gliſſant.
Chaque faux pas étoit une aventure
Aſſez ſiniſtre au Benjamin :
La vieille laide avoit beau, dans ſon ſein,
Le réchauffer, lécher chaque écorchure,
Et baiſotter ſon fagotin,
Couvert de ſang & de pouſſière,
Au grand regret de Madame ſa mère,
Entre ſes bras il périt en chemin,

Et cependant le petit frère,
Toujours séant, se cramponnant
Sur sa marâtre, arriva bien portant,
Leste & gaillard, ainsi qu'à l'ordinaire.
Tendres idoles des mamans,
Vous qu'on mitonne avec un soin extrême,
Vous restez en chemin, tandis qu'avec le temps,
Sans rien devoir à ses parens,
Votre frère oublié s'avance de lui-même.

Ganeau.



N.° 1412.

GUERRE (déclamation contre la).

Bellone, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos Peuples malheureux ?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux ?
La terre infortunée est livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage;
Et la mer n'apperçoit, sur ses immenses bords,
Que des naufrages & des morts.
Ce monstre au front d'airain, le Démon de la Guerre,
Monstre avide de sang & de destruction,

Ne s'eſt donc arrogé l'Empire de la Terre,
Que pour l'abandonner à la proſcription ?
Jamais le vieux CARON n'a tant chargé ſa barque;
De ſes funeſtes mains la redoutable PARQUE
N'a jamais à la fois rompu tant de fuſeaux
Où tenoient les jours des Héros.
La Diſcorde barbare, encor toute ſanglante,
Secouant ſes flambeaux, excitant ſes ſerpens,
De l'antique chaos ſombre & farouche Amante,
Ebranle la Nature & pourſuit les vivans:
Elle guide leurs pas d'abymes en abymes;
Le Déſeſpoir, la Mort, la Trahiſon, les Crimes,
Complices & vengeurs de ces cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.
Quel tranſport inoui! quel nouveau feu m'anime!
Un Dieu ſubtilement s'empare de mes ſens;
Apollon me poſsède, & ſon eſprit ſublime
Va prêter à ma voix ſes immortels accens.
Que l'Univers ſe taiſe aux accords de ma lyre:
Rois, Peuples, écoutez ce que je dois vous dire;
Appaiſez les tranſports de vos ſens agités,
Pour recevoir ces vérités.
Vous, Juges des Humains, vous nés Dieux de la Terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte Univers,
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs cent Peuples dans vos fers,

Modérez

Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire :
Ces Humains ſont vos fils, ayez un cœur de pere ;
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
    Sont teints de votre propre ſang.

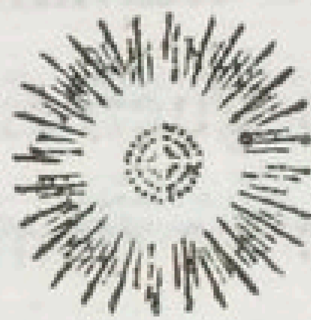
Tel qu'un Paſteur prudent, à ſon devoir fidèle,
Défend & garantit ſon troupeau bien aimé
Contre la dent du Loup, & la griffe cruelle
Du Lion par la faim au carnage animé ;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe, & paît ſous ſa conduite ;
Et s'il trait ſes brebis, s'il les tond dans ſes bras,
    Sa main ne les égorge pas.

Tel eſt, pour ſes Sujets, un tendre & bon MONARQUE :
Humain dans ſes conſeils, humain dans ſes projets,
Il alonge pour eux la trame de la Parque ;
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits ;
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achète la gloire ;
Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire :
Tels furent ces Héros, TITUS, MARC-ANTONIN.,
    Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines ;
L'ambition fatale allume ce flambeau ;
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau.
Quelle ſcène tragique étale ce théâtre ?
L'EUROPE, à ſes enfans trop cruelle marâtre,

De l'ASIE étonnée arme le puissant bras,
Pour les dévouer au trépas.
La SIBÉRIE enfante un essaim de Barbares;
Les froids glaçons du Nord, mille fiers assassins;
Je les vois réunis, CASPIENS & TARTARES,
Marcher sous les drapeaux BATAVES & GERMAINS:
Quel Démon excita votre farouche audace?
Oui, l'EUROPE pour vous n'a plus assez de place;
La fureur des combats vous guide sur les mers,
Pour troubler un autre Univers.
Quitte enfin le séjour de la voûte azurée,
Déesse dont dépend notre félicité,
O Paix, aimable Paix, si long-temps désirée,
Viens fermer de JANUS le Temple redouté!
Bannis de ces climats l'Intérêt & l'Envie;
Rends la gloire aux Talens, à tous les Arts la vie;
Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers
Tes myrthes & tes oliviers.

Le Philosophe de Sans-souci.





N.° 1413.

GUERRE (entretien moral ſur la).

J'ENTENDS de toutes parts éclater les orages :
Les champs ſont inondés de cent mille aſſaſſins
Payés pour le maſſacre, inſtruits pour les ravages ;
La foudre eſt dans leurs mains.
Par-tout le fer pourſuit, par-tout le feu dévore ;
Ils laiſſent à leur ſuite, en ces champs malheureux,
La faim, le déſeſpoir, plus terribles encore
Que le fer & les feux.
Les Guerriers, dont la courſe imite les tempêtes,
Obéiſſent aux Loix, aux Princes, aux Vertus ;
Les lauriers immortels dont ils parent leurs têtes,
Sans doute leurs ſont dus.
C'eſt vous que j'interroge, Idoles de la Terre,
Vainqueurs des Nations, ou plutôt leurs bourreaux,
Tyrans ambitieux, qui d'une injuſte guerre
Allumez les flambeaux.
NÉRON oſa brûler des maſures antiques ;
ROME l'appelle monſtre, en tombant ſous ſes coups ;
Et vous, du monde en feu deſtructeurs frénétiques,
Quel nom méritez-vous ?

Voyez ces Habitans dans l'horreur des alarmes,
En cent lieux fugitifs, errans, exterminés;
Quel laurier peut payer la douleur & les larmes
De tant d'infortunés?
Si vous êtes pressés de ce désir funeste
De dépeupler la terre en proie à vos transports,
Ah! semez les poisons, faites germer la peste,
Et régnez sur des morts.
D'une goutte de sang vous redemandez compte;
Vos loix aux meurtriers prodiguent des tourmens,
Assassins de l'Europe, & vous n'avez pas honte
D'en verser des torrens!
Ah! qui donc êtes-vous? Quelle fut l'origine
Des droits que vos égaux vous ont abandonnés?
Nés de la même fange, est-ce pour leur ruine
Qu'ils vous ont couronnés?
Ah! s'ils n'avoient voulu que s'arracher la vie,
Avoient-ils donc besoin de sceptres & de loix?
Libres, ne pouvoient-ils assouvir leur envie,
Sans ramper sous des Rois?
Comptons les Souverains que l'Europe rassemble;
Douze Chefs vertueux fixeroient son bonheur;
Tour-à-tour teints de sang, de leur ruine ensemble
Ils disputent l'honneur.
Humanité, Justice, est-ce pour vous qu'ils règnent?
Délateurs mutuels, perfides & jaloux,

J'atteste leurs écrits; ils s'accusent, se craignent,
Et se méprisent tous.
Cessent-ils de se nuire? Ils manquent donc de force.
S'ils suspendent leurs coups, c'est pour les préparer;
Leur repos n'est jamais qu'une perfide amorce,
Pour mieux se déchirer.
Qu'espèrent-ils enfin? Maîtres d'un vaste Empire,
Pour un hameau de plus, combien de sang versé!
Ridicule fureur! méprisable délire!
Moins cruels qu'insensés.
Génie, activité, soif de gloire, courage,
Vous me vantez en vain vos illustres travaux;
Ah! l'austère équité distingue aux yeux du Sage
Les monstres des Héros.
O vous! qui, profanant les efforts du Génie,
Osez diviniser les fléaux des Mortels,
Que ne puis-je étouffer, de votre voix impie,
Les accens criminels!
Quoi! le meurtre d'un Peuple honoreroit son Maître?
L'homme n'a que son sang, on le traîne au trépas.
Vils Flatteurs, arrêtez; la Gloire peut-elle être
Où la vertu n'est pas?
Mais peut-être mon zèle, en sa chaleur amère,
Répand sur ces objets de trop sombres couleurs;
La Guerre est de tout temps, & ce mal nécessaire
N'est digne que de pleurs.

Non, ce fléau jamais ne fut inévitable;
La ſageſſe toujours peut prévenir les coups :
Quand les Rois ſont armés, il en eſt un coupable;
Peut-être ils le ſont tous.
Oſe-t-on, ſi les droits ne ſont pas légitimes,
Aux yeux de l'Univers combattre en furieux ?
S'ils ſont douteux, le ſang d'innocentes victimes
Le prouvera-t-il mieux ?
Ces Sauvages ſanglans, que votre orgueil déteſte,
Sont de foibles rivaux de tant d'excès honteux,
Et je ne vois que l'art de faire un manifeſte,
Qui vous diſtingue d'eux.
Ils mangent les Vaincus dans leur cruelle joie;
L'honneur de les tuer ſuffit à vos fureurs.
Qu'importe à qui n'eſt plus, de devenir la proie
Des vers ou des Vainqueurs ?
Du moins, ſi tant de ſang rendoit à la Patrie
Des jours plus fortunés, un tranquille deſtin !
Mais quel en eſt le prix ? Le Soldat eſt ſans vie,
Et le Peuple ſans pain !
Leurs tréſors prodigués par des mains ſanguinaires,
Les fruits de leurs ſueurs, livrés avec effort,
Que ſont-ils devenus ? De leurs fils, de leurs frères
Ils achètent la mort.
Politique éclairée, active, impénétrable !
Art ſublime & profond, autant qu'infructueux !

Quel bien avez-vous fait? L'homme en eſt plus coupable,
Sans être plus heureux.
Comptez ſur les traités ſignés par le menſonge!
Ces actes ſolennels avec art préparés,
Traités, rompus, refaits, oubliés comme un ſonge;
Auſſi-tôt que jurés.
Ah! comment eſpérer un terme favorable,
Si toujours, aux dépens du monde gémiſſant,
Le plus foible prétend devenir redoutable,
Et le fort tout-puiſſant?
Si la force donnoit du moins quelque aſſurance!
Mais l'Etat qui s'étend à des voiſins nouveaux,
Les irrite ſans doute; & doubler ſa puiſſance,
C'eſt doubler ſes rivaux.
Persépolis n'eſt plus qu'une cendre ſtérile;
Souvent à ſa grandeur un Etat doit ſa fin;
La foibleſſe le garde, & Lucque eſt plus tranquille
Que Dresde & que Berlin.
Rome ſoumit la Terre, & ſe crut éternelle;
Il lui vint des vainqueurs des bords du Tanaïs,
Et dix fois ſaccagée, à peine régna-t-elle
Sur ſes propres débris.
Ainſi, le ſort confond le courage & l'adreſſe;
Tour-à-tour, par le fer, tout Empire eſt détruit.
Les vainqueurs, les vaincus, la force & la foibleſſe,
Tôt ou tard tout périt.

Trente ſiècles de ſang, de meurtre héréditaire,
Qu'ont-ils produit enfin, après mille combats?
Au bonheur les Mortels ont-ils, dans leur carrière,
Avancé d'un ſeul pas?
L'Humanité tremblante étend ſes bras auguſtes;
Elle remplit les airs de ſes cris douloureux.
N'eſt-il donc plus d'eſpoir? O vous, Rois, ſoyez juſtes,
Et le Monde eſt heureux!
Voilà votre devoir, & voilà votre gloire:
Tout autre n'eſt qu'un crime; écoutez vos Sujets:
Vous ne leur devez point d'exploits ni de victoire,
Vous leur devez la paix.
SALOMON & NUMA, dans leur Cité bornée,
Ont égalé le nom des plus heureux Guerriers;
La paix a ſes Héros; l'olive fortunée
A l'éclat des lauriers.
Un jour il s'éteindra ce préjugé féroce,
Qui croit tous les Mortels nés pour ſe tourmenter.
Leur ſang ſera ſacré; malheur à l'ame atroce
Qui voudroit en douter.
Déjà, par les Beaux-Arts l'Europe eſt adoucie;
Les mœurs pourront un jour ce que n'ont pu les loix;
Et les fières leçons de la Philoſophie
Feront rougir les Rois.
BERNE, VENISE & ROME ont frayé cette route;
De leur douce vertu le bonheur eſt le prix.

Un jour le même myrthe embellira ſans doute
LONDRES, VIENNE & PARIS.
Ma redoutable voix a tonné ſur le crime ;
O Paix ! je n'en ai point pour chanter tes attraits !
Pénètre les Humains de ton charme ſublime,
Peins-toi par tes bienfaits.

*M.****



N.° 1414.

GUERRE (le ſuccès d'une) *peut dépendre d'une diſcorde répandue à propos.*

LA Diſcorde, en troublant la Maîtreſſe du Monde,
Dans les divers partis en Héros fut féconde.
Voyez SERTORIUS, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer,
Aſſuré par l'appui des rochers d'IBÉRIE,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui poſsède ſon art,
Du deſtin de la guerre écarte le haſard !
Un Guerrier plus ardent, moins ſage & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr aſyle,
Eût cherché ſes rivaux, qui, dans leur camp nombreux,
Amenoient la Fortune & POMPÉE avec eux.

Frédéric II, Roi de Pruſſe.



N.° 1415.

GUERRE (la).

QUELLE fatalité, se jouant des Humains,
Arme toujours contre eux leurs homicides mains,
Et joint aux maux divers qui consument leur vie,
Le trouble & les horreurs dont la guerre est suivie!
L'Ours ne craint point de l'Ours l'âpre férocité.
Du Tigre furieux le Tigre est respecté:
Contre les animaux d'espèce différente
Ils tournent les efforts de leur dent dévorante.
L'Homme, ennemi de l'Homme, & son lâche assassin,
Fait consister sa gloire à lui percer le sein.

Il est, & sur ce point déplorons nos misères,
Il est entre les Rois des combats nécessaires;
D'un Prince conquérant la vaste ambition
Doit armer ses voisins contre l'oppression.
Mais c'est aux Potentats que la sagesse anime,
A juger d'une guerre injuste ou légitime:
Oui, Princes, des Mortels confiés à vos soins
Le sang ne doit couler qu'aux plus pressans besoins;
Quoi qu'à votre valeur promette la victoire,
Consultez votre Peuple encor plus que la Gloire;
Par son intérêt seul vous laissant captiver,
Ne l'exposez jamais que pour le conserver;

Et ſongez que du Ciel la ſageſſe profonde
Vous a fait Souverains, & non Tyrans du Monde.
 Que vois-je ? Un titre vain que l'Orgueil fait chérir ;
Un nom de Conquérant, qu'un Roi veut acquérir,
En un gouffre de maux plonge toute la Terre !
Dans de vaſtes pays il allume la guerre.
Tout périt par la flamme ; on nage dans le ſang.
Le Soldat effréné confond l'âge & le rang ;
Et la faim, ſecondant ſon courage funeſte,
Des vaincus fugitifs court moiſſonner le reſte.
Ainſi, d'un Homme ſeul la barbare fureur
Fait de tout l'Univers un ſpectacle d'horreur.
La pitié de ſon ame à jamais eſt bannie ;
Un peuple libre encore arme ſa tyrannie ;
Et ſoudain, emporté par ſon jaloux tranſport,
Il fait ſubir à tous ou les fers ou la mort.
 MONARQUES, loin de vous un ſi fatal exemple ;
Conſultez l'Eternel, armez-vous dans ſon Temple.
C'eſt ainſi que DAVID, pénétré de ſa loi,
Dans ſes guerres toujours ſut ſignaler ſa foi.
C'eſt ainſi, devant Dieu, que le grand THÉODOSE,
Combattant ſon rival, ſanctifioit ſa cauſe,
Et que, ſur ſon armée, un Roi plein de ferveur,
Du Souverain des Rois imploroit la faveur.
 Mais quand des droits paſſés au poids du ſanctuaire,
Vous feront déployer l'étendard militaire,

Les premiers aux combats, affrontez les hasards,
Soyez de vos Sujets les plus fermes remparts ;
Et montrant aux Soldats le chemin de la gloire,
Que votre auguste front présage la victoire.

Princes, j'ose le dire, actifs, laborieux,
Souffrez la faim, la soif, & le froid avec eux ;
La sueur sur le front, & couverts de poussière,
Aidez-les à fournir leur pénible carrière.
Lorsque, compatissant, il partage leurs maux,
Un Roi de ses Soldats fait autant de Héros ;
Et leur servant ainsi de guide & de modèle,
Au gré de son ardeur il voit croître leur zèle.

Voulez-vous enchaîner le destin des combats ?
Donnez de vaillans Chefs à de vaillans Soldats ;
Animez-les sur-tout de vos regards suprêmes ;
Mais, en comptant sur eux, comptez plus sur vous-mêmes ;
Et toujours au combat prêts à les remplacer,
Sachez vous en servir, sachez vous en passer.

Tel on vit ALEXANDRE, ame de son armée,
Au bout de l'Univers porter sa renommée ;
Dans le feu, dans le choc, dans cet ébranlement,
Où les cœurs sont saisis d'un noir pressentiment ;
Tranquille, audacieux, prévoyant, intrépide,
Il fixe, quand il veut, son courage rapide :
Attentifs au succès, & prompt à décider,
Il sait, au même instant, combattre & commander ;

Et tandis que la Mort, avide & triomphante,
Porte dans tous les rangs l'horreur & l'épouvante,
Dans le cœur du Héros règne un calme profond,
Et la ſérénité réſide ſur ſon front.
Princes, la guerre abonde en fortunes diverſes;
C'eſt le champ où le Ciel ſema plus de traverſes.
Un Héros pour ſa gloire a ſouvent trop vécu:
Brave, expérimenté, PAUL-EMILE eſt vaincu:
Mais toujours ſurveillant, un ſage Capitaine
Sait ſe mettre à couvert d'une attaque ſoudaine;
Du moindre évènement connoiſſant tout le prix,
S'il peut être vaincu, jamais il n'eſt ſurpris.
Plus heureux, trouvez-vous la fortune propice?
Ne vous arrêtez pas au milieu de la lice.
Dans ſa déroute encor, craignez votre ennemi;
C'eſt n'être pas vainqueur, que de vaincre à demi.
Marchez, courez, volez où le ſuccès vous guide:
Un fleuve à qui tout cède, en devient plus rapide.
Pourſuivez l'ennemi, profitez des momens,
Et campez au delà de ſes retranchemens.
ANNIBAL eſt vainqueur: CANNES à ce Grand Homme
Aſſure les chemins & la priſe de ROME;
Il n'a qu'à ſe montrer: terrible à ſes rivaux,
Il peut voir dans leurs murs la fin de ſes travaux;
Mais, trop prompt à jouir du fruit de ſa victoire,
Il s'arrête, & CAPOUE enſevelit ſa gloire.

ROME recouvre enfin ſa première vigueur,
Et déjà les Vaincus triomphent du Vainqueur.
CÉSAR marche toujours d'une valeur égale,
Et ne ſe borne pas au ſuccès de PHARSALE :
A ſes armes enfin le grand nombre eſt ſoumis;
Il veut, pour triompher, n'avoir plus d'ennemis.
Toutefois, ſi la Paix, fixant vos Adverſaires,
Les conduit à vos pieds ſupplians & ſincères,
MONARQUES, fallût-il relâcher de vos droits,
Bornez, même à ce prix, le cours de vos exploits.
Calmez un ennemi que ſa foibleſſe alarme;
Que le repos public aiſément vous déſarme.
La Paix a ſes Héros, &, mieux que ſes lauriers,
Son olive ſouvent couronne les Guerriers.
Heureux, qui, conſultant une juſtice auſtère,
Triomphe ſans orgueil, & combat ſans colère;
Et qui, vivant plutôt en Prince qu'en Soldat,
De la ſeule équité fait ſa raiſon d'Etat!
Rien ne relève plus l'éclat du Diadême,
Qu'un Roi qui met ſa gloire à ſe vaincre ſoi-même.
Ainſi, lorſque le Ciel, exauçant vos ſouhaits,
Répand dans votre camp les douceurs de la Paix,
Que vos heureux Soldats, trouvant en vous un père,
Goûtent de leurs travaux l'héroïque ſalaire;
Et pour les élever au comble du bonheur,
Diſtribuez vos dons par les mains de l'honneur;

Mais déposez sur-tout, dans des retraites sûres,
Tous ceux qui sont chargés ou d'ans, ou de blessures.
C'est par-là que des siens fut toujours adoré
Ce grand Roi, le dernier que la FRANCE a pleuré;
Princes, instruisez-vous sur cet auguste exemple :
Venez dans nos climats, & que votre œil contemple
Ce séjour fortuné, ce superbe Palais,
Où nos Guerriers, admis & comblés de bienfaits,
Passent tranquillement, au sein de leur Patrie,
Ce qu'un corps mutilé leur a laissé de vie.
O toi! que fit fleurir son règne triomphant,
FRANCE, sous ce Héros que ton destin fut grand!
Ce Prince belliqueux, craint sur la terre & l'onde,
T'eût peut-être élevé à l'Empire du Monde,
Si tous ses ennemis, prévenant leur malheur,
N'eussent, par sa bonté, désarmé sa valeur :
Dans ses projets, toujours prudent & magnanime,
Gagnant de ses voisins ou l'amour ou l'estime,
LOUIS, à qui le Ciel compte de nombreux jours,
Par d'héroïques faits en consacra le cours;
Et ce Roi, revêtu d'une gloire immortelle,
Des Princes de la terre est le plus grand modèle.

Taveneau.





N.° 1416.

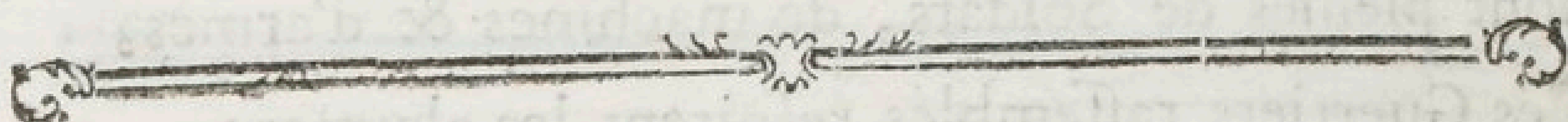
GUERRE (les ſignes de la).

QUAND ſur cet Univers la Diſcorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ſes cris furieux excitent les ſerpens,
Qu'elle ſecoue en l'air ſes flambeaux dévorans,
Et ſur les toits des Rois répand leurs étincelles;
Alors, envenimant leurs funeſtes querelles,
La Vanité, l'Envie & l'Animoſité
Chaſſent de leurs conſeils la Paix & l'Equité:
La Vengeance à leurs yeux offre ſa douce amorce,
Et tous leurs démêlés ſe vuident par la force.
 Par ſes premiers ſuccès le Monſtre encouragé,
Avide encor de ſang dont il eſt regorgé,
Invoque par ſes cris le Démon de la Guerre,
Et les fleaux cruels qui déſolent la terre.
 Alors s'ouvrent par-tout les Magaſins de MARS;
Les tonnerres d'airain garniſſent les remparts;
L'acier battu gémit ſur la peſante enclume,
Et l'air eſt infecté de ſoufre & de bitume.
Ces immenſes Cités, où les heureux Sujets
Jouiſſoient des plaiſirs, des arts & de la paix,

Sont

Sont pleines de Soldats, de machines & d'armes;
Ces Guerriers rassemblés respirent les alarmes;
La trompette guerriere éclate dans les airs;
On n'attend, pour agir, que la fin des hivers.
La saison des plaisirs, où le Dieu de Cythère
Fait respirer l'amour à la Nature entière,
Où les Mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux;
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue:
Dès que l'air s'endurcit; que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons;
Que les prés émaillés par des fleurs différentes,
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes;
Que les bleds verdoyans embellissent nos champs,
Dès que FLORE aux Humains annonce le printemps,
Ces Guerriers préparés contre des coups sinistres,
Des vengeances des Rois, redoutables Ministres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur;
Et tous, pleins du désir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légère;
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre;
Et de leurs Laboureurs les champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Frédéric II, Roi de Prusse.



N.° 1417.

GUERRE (à un Conquérant ſur les mauvaiſes ſuites de la).

CE fer qui vous rendit la terreur des Humains,
Vous en rendroit l'amour, en vous tombant des mains:
Suppoſons vos ſuccès, & que tout vous ſeconde;
Que déjà vous touchez aux limites du Monde:
Suppoſons tout vaincu, ſoumis, & terraſſé;
Votre courſe a fini; le torrent a paſſé;
Le tourbillon de flamme a dévoré ſa proie;
L'indomptable Océan l'éteint, & vous renvoie.
Malgré vous, ſur vos pas forcé de retourner,
Quel fruit de vos exploits va vous environner?
La déſolation, l'horreur & le ravage;
Votre propre dégât nuit à votre paſſage;
Des chemins diſparus ſous un fleuve élargi,
Par des ruiſſeaux de ſang, dont vous l'avez rougi;
Quelques débris fumans, des campagnes ſtériles,
Des déſerts empeſtés, où floriſſoient des Villes,
Et des reſtes plaintifs de peuples vagabonds,
Compoſés de vieillards & d'enfans moribonds.

Piron.

Tragédie de Calliſtène, Act. IV. Sc. V.

N.° 1418.

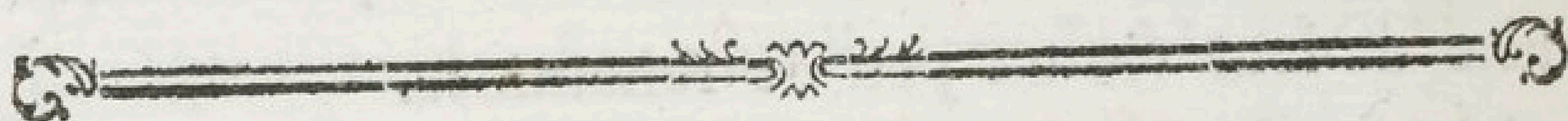
GUERRE (déclamation contre la).

Vous sacrifiez tout au soin de votre rang ;
Des peuples malheureux vous prodiguez le sang ;
Et votre ambition, d'un faux zèle animée,
Achète de leur vie un peu de renommée.
Quel bonheur dans la guerre ont trouvé nos Etats ?
De quoi leur ont servi nos siéges, nos combats ?
Ah ! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes ;
Les Temples ruinés, les Provinces désertes,
Les Princes moissonnés à la fleur de leurs ans,
Les massacres cruels des femmes, des enfans ;
Les campagnes par-tout languissantes, stériles ;
La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes ;
Ce sont-là les effets par la guerre produits,
Et de votre fierté les déplorables fruits.
Les Peuples cependant ne respirent qu'à peine ;
Et votre amour pour eux est semblable à la haine.
Pour moi, je ne veux plus de victoire à ce prix ;
Je préfère la paix à ces tristes débris :
La paix rend un état florissant, riche, illustre ;
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre ;

Malgré l'éclat trompeur qui flatte les Guerriers,
Elle les fait gémir ſous leurs propres lauriers.
Ici, le frère en pleurs redemande ſon frère;
Là, le père, ſon fils; ici, le fils, ſon père;
Et, dans le camp vainqueur, il eſt ſouvent douteux
Lequel des deux partis eſt le plus malheureux.

Campiſtron.

Tragédie d'Arminius. Act. II. Sc. IV.



N.° 1419.

GUERRE (ſortie contre la).

MONSTRE affreux, ſorti du TÉNARE,
La Guerre s'offre à mes regards;
L'Audace & la Terreur barbare
L'environnent de toutes parts;
L'Orgueil, jaloux du rang ſuprême,
L'avide Intérêt, au teint blême,
Conduiſent ſes pas incertains;
La Diſcorde, au ſein de vipère,
De ce monſtre odieuſe mère,
Le nourrit du ſang des Humains.

Après lui paroît l'Indigence,
La ſévère Néceſſité,

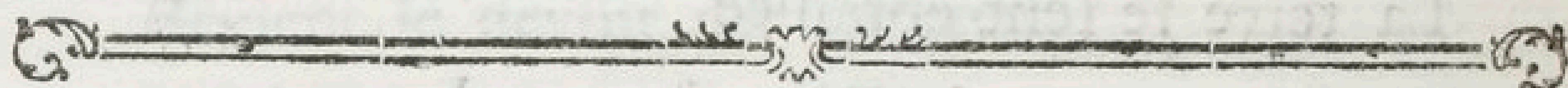
Le mépris des Dieux, la Licence,
Et l'implacable Cruauté.
Sans les maux que BELLONE enfante,
Assez la Parque ravissante
Remplit l'ACHÉRON d'habitans.
Quoi! faut-il encor que nos crimes,
Pour peupler les sombres abymes,
Préviennent les décrets des temps?
Orgueilleux enfans de la terre,
Jadis les TITANS furieux,
Conduits par l'inhumaine Guerre,
Osèrent attaquer les Cieux;
Le Roi de la troupe immortelle
Contre cette ligue rebelle
Lança ses redoutables traits.
Dieux! malgré le courroux céleste,
A notre repos si funeste,
La Guerre a pour nous des attraits.
Quel charme fatal nous entraîne,
Sanglans ministres des Destins!
Toujours l'impitoyable Haine
Anime nos tristes desseins.
Au mépris de la loi suprême,
L'Homme, acharné sur l'Homme même,
S'applaudit d'un cruel effort,
Et son bras, que MÉGÈRE guide,

S'instruit, dans un art parricide,
A porter sûrement la mort.
Les Temples, respectable asyle,
Sont remplis de crainte & d'horreur;
Leur sainteté, frein inutile,
Ne peut arrêter la fureur;
Le fer du Vainqueur sacrilége,
Aux yeux du Dieu qui le protége,
Ensanglante les saints Autels.
Au milieu des fières alarmes,
La puissance & le droit des armes
Règlent le devoir des Mortels.
Des noirs abymes de la terre
L'acier fatal est arraché;
En vain, pour prévenir la Guerre,
La Nature l'avoit caché.
Sortis du sein des EUMÉNIDES,
Les Arts, aux secrets homicides,
En font mille instrumens divers.
De notre adresse les victimes,
Nous-mêmes de nos propres crimes
Vengeons l'Auteur de l'Univers.
Aux cris perçans de TISIPHONE
S'immolent d'inhumains Guerriers;
PALLAS & la fière Bellone
Ceignent leurs têtes de lauriers.

Triste Déesse des alarmes,
Victoire, ainsi tes plus beaux charmes
Naissent du meurtre & de l'horreur;
Et l'homme, consacrant sa rage,
Sous tes traits & sous ton image
N'offre des vœux qu'à la Fureur.
Je ne vois que villes fumantes;
Je n'entends que d'horribles cris;
Murs abattus, plaines sanglantes,
Tout présente d'affreux débris:
Jusques dans son sein désolée
La terre se sent ébranlée
Sous les coups du Dieu des combats:
Mieux que JUPITER, par sa foudre,
MARS renverse & réduit en poudre
Les Monarques & les Etats.
Peuple vainqueur, illustre Empire,
Qui triomphes de l'Univers,
Aux maux que la Discorde attire,
Tu dois tes éclatans revers.
ROME, sous qui trembla le Monde,
Pour ta perte, en Guerriers féconde,
Tu vis abattre tes remparts;
Et, dans le sein de la victoire,
Ce même fer, qui fit ta gloire,
Te fit la victime de MARS.

Favoris de la Renommée,
Les plus illuſtres Conquérans,
Maîtres de la terre opprimée,
N'en ont été que les tyrans.
Faut-il que nos erreurs bizarres
Conſacrent des vertus barbares,
Que forma l'inhumanité?
Ce n'eſt qu'une aveugle ignorance,
Qui, ſous le beau nom de *Vaillance*,
Nous déguiſe la cruauté.

*M.****



N.° 1420.

GUERRE (l'Art de la).

J'AI, ſous un myrthe épais, dans de riantes plaines,
De l'enfant de PAPHOS jadis tiſſu les chaînes;
Content, je parcourois le fortuné vallon,
Et dans les bois d'ISSÉ je cherchois APOLLON.
Pour un Trône d'acier je quitte un lit de roſes.
CLIO, je me conſacre à tes apothéoſes.
Plein d'une noble ardeur, ſuis-moi, jeune Guerrier;
Je foule aux pieds le myrthe, & cueille le laurier.
Chefs, écoutez mes cris; Peuples, prêtez l'oreille;
Qu'au bruit de mes accords tout l'Univers s'éveille.

Janus, ton Temple s'ouvre aux accens de ma voix:
Fuis, je chante le Dieu qui fait taire tes loix.
Saliens, apprêtez vos torches & vos flammes;
Loin de moi les enfans, les vieillards & les femmes;
Que le bruit effrayant du fer & de l'airain
Honore des combats l'arbitre souverain.

Quitte les bords guerriers que baigne le Bosphore;
Dieu que l'Amour redoute, & que Vénus adore;
Fils de Junon, descends, & reconnois la voix
D'un Mortel fait pour suivre ou célébrer tes loix.
Mon enfance pénible en ton culte élevée,
Par l'essai des périls ma jeunesse éprouvée,
Un goût pour tes travaux, que rien n'a pu dompter;
Tels sont mes droits, grand Dieu, pour oser te chanter.
Accours, & sur tes pas enchaînant la victoire,
Dévoile à mes regards le Temple de Mémoire;
Accours: déjà Bellone assemble tes Guerriers;
Et, d'une main sanglante, atèle tes coursiers.

Fille du Dieu puissant qui lance le tonnerre,
Protectrice des Arts, Déesse de la Guerre,
Et Minerve & Pallas, tu me dois ton appui.

Fils de Latone, ô toi que j'invoque aujourd'hui!
Parois à mes regards, non tel que le Penée
Te vit près de sa fille à te fuir obstinée;
Mais fier, & l'arc en main, mais brillant, radieux,
Paré du vif éclat dont tu dores les Cieux,

Tel enfin, que, quittant le XANTE & ses rivages;
Tu parcours les forêts & les antres sauvages;
Le bruit de ton carquois retentit dans les airs;
Ton bras d'un monstre affreux va purger l'Univers.
Muses, vous le savez, les Guerriers vous encensent;
Graces, qui nous offrez les dons qu'elles dispensent,
Dans les bras du sommeil laissez la Volupté,
Et venez embellir l'Audace & la Fierté.
Rois qui pour les Humains montrez un cœur de père;
Rois que le Ciel fit naître au jour de sa colère,
Mon devoir est de vaincre & de vous obéir;
Mon courage m'entraîne & ne peut me trahir.
Mais vous qui m'ordonnez de ravager la terre,
Qui mettez dans mes mains les torches de la Guerre;
Je sers aveuglément votre pouvoir jaloux,
Et vous répondez seuls de l'effet de mes coups.
La honte suit de près une gloire coupable;
Aux mains d'un Roi cruel, d'un Maître inexorable,
La palme perd bientôt son éclat le plus beau,
Et des Filles d'Enfer n'est plus que le flambeau.
Un Tyran exécrable, entouré de victimes,
Trace en lignes de sang la liste de ses crimes,
Et la haine & la rage en parcourent les traits.
Chaque jour qu'il voit naître, ajoute à ses forfaits;
Il porte en cent climats la mort & l'esclavage.
La disette, la faim, le désespoir, la rage,

Se voilant, sous ses pas, de lambeaux déchirés ;
Foulent des corps sanglans à demi dévorés.
Tel est d'un Conquérant le cortége effroyable,
Princes ; mais l'autre excès n'est pas moins condamnable.
Un Roi foible & sans soins, sous la pourpre endormi,
Un Roi gêné de l'être, est son propre ennemi.
Sans conseils, sans desseins & sans expérience,
En de serviles mains il remet sa puissance,
Et bientôt de la fraude elle devient l'appui.
Le Favori d'un lâche est lâche comme lui.
Le traître, en le flattant par un honteux hommage,
De son Maître trompé prolonge l'esclavage.
Tout homme ami du vrai, loin du Prince est chassé.
Bientôt un Peuple esclave, autour de lui placé,
Pour le précipiter au sein de la Mollesse,
Des bras de la Vertu l'arrache avec adresse.
Sous ses pas égarés semant par-tout des fleurs,
Du Peuple gémissant on lui cache les pleurs.
Un Roi qui sait régner, suivant d'autres maximes,
Connoît de son pouvoir les bornes légitimes ;
De ses derniers Sujets il écoute les vœux,
Et ne se croit puissant que pour les rendre heureux.
Le fer est dans ses mains ; mais c'est pour les défendre ;
L'Imposteur le redoute & n'ose le surprendre.
Tout mérite ses dons dispensés avec choix,
Et ses Soldats vainqueurs ne craignent que les loix.

Suis-moi, jeune Guerrier, entrons dans la carrière.
Mépriser les glaçons, la fange & la poussière,
Savoir vivre de peu, dormir sous le harnois,
De ce Dieu redouté sont les premières loix.
Il veut qu'aux moindres Chefs un Soldat obéisse;
Que l'honneur soit son but, la honte son supplice;
Et s'il veut recueillir la palme des CÉSARS,
Que la sueur long-temps mouille le champ de MARS.

T'endurcir aux travaux est ton premier ouvrage.
Poursuis; mais souviens-toi que le plus fier courage
Ne te dispense pas du dévoir d'obéir.
Aux yeux d'un Chef sévère on peut vaincre & trahir.
(1) MANLIUS suivit trop une coupable gloire,
Et la mort fut le prix de sa fausse victoire.

Aux règles du devoir asservis tes désirs:
Crains ton cœur, ta foiblesse, & sur-tout les plaisirs.
Insensé, vois fumer PERSÉPOLIS en cendre (2);
Au milieu d'un festin vois encore ALEXANDRE (3)
Souiller un javelot du sang de son ami.

---

(1) *Titus Manlius Torquatus*, dans la guerre contre les Latins, fit mourir son fils, pour avoir combattu contre son ordre, quoiqu'il eût battu l'Ennemi.

(2) *Alexandre* brûla Persépolis, pour amuser une Courtisanne.

(3) Il tua, dans un festin, Clytus, son ancien ami, & qui lui avoit sauvé la vie au passage du Granique.

Par les vapeurs du vin BALTHAZAR endormi (1),
De ses derniers remparts négligeoit la défense ;
Son ennemi veilloit ; dans la nuit il s'avance :
Par ses soins détourné, dans des gouffres nouveaux
L'EUPHRATE, en gémissant, précipite ses eaux ;
Il quitte pour jamais les murs de BABYLONE.
CYRUS s'ouvre à l'instant le lit qu'il abandonne.
Balthazar est frappé sans connoître son sort,
Et, des bras du sommeil, tombe au sein de la mort.
Que son imitateur, ainsi que lui, périsse.
  Crains aussi les conseils d'une indigne avarice ;
Cette Hydre insatiable, ardente à nous trahir ;
La soif de l'or commande où tout doit obéir.
CRASSUS, appesanti sous sa honteuse chaîne,
Au PARTHE fugitif livra l'Aigle Romaine ;
Et CÉSAR, dès l'enfance instruit à la braver,
Au faîte des grandeurs parvint à s'élever.
CURIUS, dédaignant une amorce traîtresse,
D'un œil indifférent vit tout l'or de la GRÈCE.
Reprens ces biens, dit-il, que tu crois me céder ;
C'est à leurs possesseurs que je veux commander.
Si tu veux prendre place au Temple de Mémoire,
Ton guide, c'est le fer ; ton trésor, c'est la gloire.
  Un feu plus éclatant se répand dans les airs ;
Je reconnois tes pas ; c'est toi, fille des mers ;

(1) Balthazar, dernier Roi des Assyriens, dont Cyrus détruisit l'Empire.

Tu veux de mes leçons adoucir l'amertume.
Telle, & moins belle encor, tu sortis de l'écume;
L'éclat de ta beauté ternit l'éclat du jour,
Et ton premier regard donna l'être à l'Amour.
Mais viens-tu dans ces lieux exercer ton empire?
CYPRIS, la paix s'envole, & ton pouvoir expire:
Où règne la valeur, l'Amour est rejeté;
Où triomphe l'Amour, il est seul écouté.
Auprès d'un Roi puissant SOPHONISBE (1) s'empresse,
L'entraîne, le trahit, insulte à sa vieillesse.
L'Epouse (2) d'ABRADATE ose l'encourager,
Affermit dans son cœur le mépris du danger;
Et bientôt, embrassant le corps de son Idole,
Elle teint de son sang les rives du PACTOLE:
Ils périssent tous deux; & les Graces en deuil,
D'un même mausolée honorent leur cercueil:
La Vertu sur l'Amour emporte l'avantage;
CYRUS & l'Univers admirent leur courage.
D'autre part, quel opprobre est le fruit d'un amour
Qui fait taire la gloire & l'honneur à son tour!

---

(1) Sophonisbe, épouse de Syphax, Roi de Numidie, l'engagea à se déclarer contre les Romains; puis le trahit, & épousa Massinissa, à qui ils donnèrent le royaume de Syphax.

(2) Panthée, femme d'Abradate, Roi de la Suzianne, prisonnière de Cyrus, engagea son mari dans le parti de ce Conquérant. Il périt dans la fameuse bataille de Tymbrée. Panthée se poignarda sur son corps.

Cléopatre en fuyant, au combat qu'elle évite
Arrache ſon Amant, complice de ſa fuite.
Ils laiſſent ſans ſecours leurs vaiſſeaux ſéparés,
Et bientôt dans les fers meurent déshonorés.
L'Amour, tel qu'il puiſſe être, eſt l'écueil du courage.
Se vaincre, ſe dompter, eſt un grand avantage;
Mais il importe auſſi d'acquérir des vertus,
Des Héros renommés modeſtes attributs.
Sois ſimple & jamais bas, fier ſans être farouche;
Que l'amour du devoir & t'anime & te touche;
Que ton unique objet, en un mot, ſoit l'honneur.
Loin d'envier des tiens la gloire & le bonheur,
De lauriers mérités ceins le premier leur tête.
Pompée à Lucullus enleva ſa conquête;
Et de Labienus l'ami trop généreux,
César leur rend juſtice, & les ſoumet tous deux.
Dans le noir ſouterrain qui conduit au Tartare,
Près des gouffres infects de l'Achéron avare,
Dans les horribles flancs d'un antre ténébreux,
Pour le malheur de l'Homme habite un monſtre affreux.
Une triſte pâleur couvre tout ſon viſage:
En briſant des ſerpens, ſes dents grincent de rage;
Sa bouche étincelante exhale les poiſons;
Son cœur nourri de fiel conçoit les trahiſons;
Son corps eſt décharné, ſon regard eſt farouche:
Elle porte la mort ſur tout ce qu'elle touche,

Déchire, en gémissant, ses flancs cicatrisés,
Et n'a jamais souri qu'aux maux qu'elle a causés.
C'est l'Envie : elle craint, elle fuit la lumière;
Jamais le doux sommeil n'a fermé sa paupière;
Toujours constante à nuire, & son acharnement
Aiguise sa fureur, redouble son tourment.
Tout espèce d'éclat est l'objet de sa rage;
Et si quelques vertus t'échurent en partage,
Attends-toi d'être en butte à ses indignes traits:
Mais que ses vains efforts ne t'ébranlent jamais.
Des vices déchaînés dédaignant la tempête,
La Vertu dans les Cieux ose porter la tête.
Au dessus des éclairs, ainsi le mont ATHOS
Voit à peine à ses pieds les vents troubler les flots.
Ainsi, dans la vertu, toujours fixe, immobile,
Aux efforts de l'orage oppose un front tranquille.
Mais fuis aussi l'Orgueil, Citoyen plein d'égards,
Doux, simple dans tes mœurs, & fier aux champs de MARS.
Intrépide sans art, ROME, dans son enfance,
Vit sortir des Héros du sein de l'ignorance,
Qui, frappant le matin leurs ennemis chassés,
Mettoient la main le soir à leurs socs renversés.
Mais lorsque, plus formés au grand art de la Guerre,
Ils portèrent la flamme aux deux bouts de la terre;
Quand, éveillés trop tard du bruit de leurs exploits,
Et le TAGE & le TIGRE eurent subi leurs loix,
Forçant

Forgeant à l'Univers des chaînes toujours prêtes,
A des Chefs plus ſavans ROME dut ſes conquêtes:
Tous voulurent s'inſtruire, & l'on vit les CÉSARS
Se former au portique, & vaincre au champ de Mars.

Le temps fait un Soldat; je veux un Capitaine.
Après de longs travaux, où, ſans ceſſe à la chaîne,
Un farouche Guerrier blanchi ſous le harnois,
A chaque inſtant s'inſtruit par ſes propres exploits;
Si ſes ſoins ſont aidés des dons de la Nature,
Son nom peut quelquefois percer la foule obſcure:
Mais un art ſi tardif, triſte bienfait des ans,
Ranimeroit ſans fruit ſes eſprits languiſſans.
Le tyran des forêts, dans ſon antre ſauvage,
De ſes rugiſſemens au loin trouble la plage;
Il bat ſes flancs glacés, ſes muſcles épaiſſis;
Le roc aiguiſe en vain ſes ongles endurcis;
En vain des jeunes daims il reconnoît la voix;
La vieilleſſe l'accable, & lui ravit ſa proie.

L'Hiſtoire montre l'Homme, & dans tous leurs rapports
Des grands évènemens dévoile les reſſorts;
Du paſſé, du préſent découvre le ſyſtême;
Inſtruit par les vertus & par les vices même,
Forme un ame intrépide en l'art de commander,
A ſuivre la fortune, ou bien à lui céder;
Et prompte à nous fournir une utile ſcience,
Dans l'ame des Héros prévient l'expérience.

Sur ſes ſages leçons ſachez donc vous former ;
Vous que ſous ſes drapeaux la Gloire doit armer ;
Abrégez par l'étude un long apprentiſſage ,
Et des travaux d'autrui faites un noble uſage.
Il eſt auſſi , Guerrier, des exemples vivans ,
Des hommes illuſtrés par des faits éclatans ,
Ou des Soldats formés ſous le harnois terrible :
Docile à leur avis, à leur vertu ſenſible ,
Par vos ſoins , auprès d'eux tâchez d'avoir accès
De les intéreſſer à vos premiers ſuccès ;
Qu'ils daignent vous inſtruire en l'art de la victoire ,
Et marchez ſur leur traces au Temple de Mémoire.
Un Athlète inconnu, nouveau dans les haſards ,
Recherche les dangers offerts de toutes parts ;
Il ſe couvre de ſang, de ſueur, de pouſſière ;
Mais après les travaux d'une longue carrière ,
D'un triomphe commun il dédaigne l'honneur ,
Et cherche des périls dignes de ſa valeur.
Au milieu du carnage , ainſi le bruit des armes
Pour un jeune Guerrier peut bien avoir des charmes ;
Mais la témérité qui diſtingue un Soldat ,
Pour un Chef plus connu n'eſt qu'un frivole éclat.
Le Soldat eſt le bras dont le Chef eſt la tête ;
L'un s'égare bientôt , ſi l'autre ne l'arrête :
Le plus fier combattant périt s'il n'eſt guidé.
Dans les feux, dans le ſang, ALEXANDRE & CONDÉ

Surent ſeuls conſerver ce ſang froid invincible,
De l'ame d'un Héros rempart inacceſſible.
Qui ſait ſe modérer d'un œil tranquille & sûr,
Des combattans preſſés perce l'amas obſcur.
  Implacable vengeur de la foi mal gardée,
VENDÔME ravageoit les Etats d'AMÉDÉE (1).
Son frère, qui, moins propre aux projets étendus,
Partageoit ſes défauts, ſans avoir ſes vertus,
Oppoſoit à l'audace, à la ruſe d'EUGÈNE (2),
D'un Général tremblant la conduite incertaine;
L'ennemi le bravoit dans ſon camp affoibli,
Quand Vendôme (3) parut; & tout fut rétabli.
  Eugène cependant, en reſſources fertile,
Dérobe ſon départ à ſon émule habile;
Il marche vers l'ADA. Le MILANOIS conquis
De ſon paſſage heureux pouvoit être le prix.
A peine ſes bateaux flottoient ſur le rivage,
Vendôme le prévient, lui ferme le paſſage;
Avec un Corps léger par-tout le ſuit de près.
Mais tandis qu'attentif à prévoir ſes projets,

---

(1) Victor Amédée, Duc de Savoie, depuis Roi de Sardaigne.

(2) Le Prince Eugène de Savoie, l'un des grands Capitaines de ſon ſiècle.

(3) Philippe de Vendôme, connu ſous le nom de Grand-Prieur.

De l'ADA ſans ſoupçons il franchit la barrière;
Déjà le tourbillon d'une noire pouſſière
Annonce l'Ennemi tout prêt à l'accabler.
Pour tout autre que lui, quel ſujet de trembler!
De nos Soldats laſſés une troupe alarmée,
Sans ſecours devoit ſeule arrêter une armée.
En un jour de combat Vendôme étoit un Dieu:
Il range ſes Soldats diſpoſés ſur le lieu.
Un bruit terrible & ſourd s'étendoit dans la plaine.
Ainſi, dans les forêts de la ſauvage ARDÈNE,
Quand l'antique ſapin brave les Aquilons,
Leur ſouffle impétueux fait mugir les vallons.

Le RITORTO, coupant ces campagnes fécondes (1),
Dans le ſein de l'Ada porte ſes foibles ondes.
Notre Chef ſur ſes bords étale ſes drapeaux.
De l'autre rive EUGÈNE occupe les rideaux;
Ses bataillons nombreux vomiſſent le ſalpêtre;
De carnage & de ſang la mort va ſe repaître.
La Diſcorde en fureur irrite ſes ſerpens;
TYSIPHONE dans l'air étend ſes fouets ardens.
Que d'ombres on appelle au Tribunal d'EAQUE!

---

(1) Voyez dans les Commentaires ſur Polybe, du Chevalier Folard, la deſcription de cette bataille, où dix-ſept bataillons d'Infanterie Françoiſe, ſans Cavalerie, ſoutinrent l'attaque de toute l'armée ennemie, & l'obligèrent à céder le champ de bataille.

Le Germain cependant s'ébranle pour l'attaque.
Un pont joignoit au centre & l'un & l'autre bord;
Quelques foibles maisons en défendoient l'abord;
GUERCHOIS les soutenoit; mais la foule l'entraîne.
Déjà les ennemis se formoient dans la plaine;
GUERCHOIS (1) lui-même est pris, s'efforçant de périr;
Le François se renverse, & recule sans fuir:
L'ennemi fièrement avance dans la lice.
Mon père (2), à ses vertus je dois rendre justice;
Et si de titres faux j'osois le revêtir,
Mille témoins encor pourroient me démentir:
Cent fois ils l'ont tous vu, brillant dans la carrière,
Ne mettre point de borne à la valeur guerrière:

(1) M. Guerchois, Colonel du Régiment de la Marine, & Brigadier, défendoit ces Cassines avec plusieurs Compagnies de Grenadiers. Il fut emporté après une vigoureuse résistance, & fait prisonnier.

(2) M. de M... commandoit la brigade de son Régiment, qui bordoit la chaussée & le Ritorto, à l'endroit où étoit le pont, & où se faisoit le principal effort de l'Ennemi: il fut criblé de blessures, & eut un bras cassé, sans vouloir se retirer du combat; chargea deux fois l'Ennemi, & leur fit repasser le pont, malgré le feu terrible de toute leur Infanterie, qui soutenoit cette attaque faite en colonnes par des troupes détachées; & la seconde fois, il fut abattu sur le pont d'un coup de fusil dans la jugulaire. Le reste de la brigade, qui étoit harassé, se dispersa, & les Ennemis pasèrent alors le pont, Infanterie & Cavalerie. Il fut porté dans le camp des Ennemis, meurtri de vingt-sept coups, soit de fusil, bayonnette, sabre, ou pieds de chevaux.

Adoré des Soldats, de leurs Chefs respecté,
Les former, les nourrir à la témérité;
Trop fier pour être aimé, ne cherchant que l'estime;
De Vendôme guerrier le confident intime,
Intrépide & féroce au milieu des hasards,
Il ramène au combat nos bataillons épars;
La vengeance & la mort volent sur son passage.
Tel un Tigre écumant, assouvi de carnage,
Qui de pieux & de fer voit son antre entouré,
Menace l'Ennemi par ses cris attiré,
Et poussant les chasseurs, qu'il glace d'épouvante,
Pour se venger du moins, cherche une mort sanglante.
Le Germain repoussé succombe à cet effort;
Il perd son avantage, & regagne le bord.
Du souffle meurtrier la dangereuse haleine
Porte le plomb fatal qui ravage la plaine;
Et mon père lui-même, atteint d'un coup mortel,
De Bellone en courroux ensanglante l'Autel.
Il restoit presque seul échappé de la foudre;
Sa force l'abandonne, il tombe, il mord la poudre,
Et l'Ennemi reprend ce pont tant disputé,
Que sans ce coup (1) peut-être il n'eût point emporté.
Vendôme, sans frémir, voit ses troupes chassées;
Il rassemble, il unit ses forces dispersées,

(1) M. de Vendôme voyant son Infanterie dispersée, & le passage du pont forcé, s'écria : Ah! M... est mort.

Porte ſa gauche au pont (1), & ſa droite au ruiſſeau,
Et le combat ſanglant commence de nouveau.
A combien d'actions, dans la foule étouffées,
Ma Muſe n'oſe encore élever des trophées !
Le Château de CASSAN flanquoit les ennemis;
Il y loge à couvert les fuyans raffermis.
Leur feu renouvelé décida la victoire.
Vendôme avec raiſon en eut toute la gloire.
Que le bras au combat par l'œil ſoit éclairé.
Héros chéri des tiens, ou plutôt adoré,
Pardonne ſi mon zèle a réveillé ta cendre:
Prince, ſur ton cercueil ma main oſe répandre
Des fleurs & des parfums peu faits pour tes Autels:
Les cœurs, & non l'encens, flattent les Immortels.
Mais des devoirs d'un Chef en vain je veux inſtruire;
Toute vertu lui ſert, tout vice peut lui nuire.
Ce mot renferme tout. Entrons, il en eſt temps,
Dans les moindres détails de ſes ſoins importans.
Pour lever des Soldats, quel choix aurai-je à faire,
Demandoit à PYRRHUS ſon fidèle émiſſaire ?

---

(1) Le pont, dont il eſt parlé dans ce Vers, eſt le pont de Caſſano, ſur lequel les François avoient paſſé l'Ada avant le combat. Par ce nouvel ordre de bataille, nos troupes firent la corde dont elles faiſoient l'arc quand elles bordoient le Ritorto, &, ſe trouvant plus reſſerrées, furent plus en état de ſe ſoutenir.

Choiſis-les forts, dit-il, je les rendrai vaillans.
Bien ſouvent ces deux points ont fait des Conquérans.
D'un mercenaire appui CARTHAGE ſatiſfaite,
A ſes froids défenſeurs parloit par interprète ;
Et forte du ſecours de ſes propres enfans,
ROME vainquit Carthage & ſes Chefs triomphans.
Un Corps de Citoyens, ſous un Guerrier habile,
Eſt toujours préférable à la foule indocile
D'un camp tumultueux, d'Etrangers attroupés,
Comme un nuage épais ſans retour diſſipés.
L'art de vaincre n'eſt point un métier mercenaire ;
La gloire en eſt l'objet, & l'honneur le ſalaire ;
Et que faut-il penſer de l'abus dangereux
D'oſer ſous les couteaux traîner un malheureux,
Qui, maudiſſant le jour & le ſort qui l'opprime,
Tremblant, marche en eſclave, & combat en victime ?
Au milieu des périls, puis-je voir ſans terreur,
D'un Soldat, du haſard dépendre mon honneur ?
Ces vaillans Eſpagnols, ces François redoutables,
Ces fiers Helvétiens, ces Germains indomptables,
Dont les noms ont cent fois illuſtré leurs climats,
Etoient-ils par le ſort dévoués aux combats ?
Non ; goûtant le repos, ſans céder à ſes charmes,
A peine déſarmés, ſans crainte & ſans alarmes,
De la trompette altière ils entendoient les ſons,
Que, pour ſuivre Bellone, ils quittoient leurs maiſons.

Princes, n'imitez pas ces Tyrans intraitables (1),
Qui, Maîtres redoutés, Ennemis mépriſables,
Traînoient un peuple entier des plus vils des Humains
Sous le glaive émouſſé des Grecs & des Romains.
Manquez-vous de Soldats pour être redoutable?
Il ſuffit de régner ſur un Peuple innombrable.
Qu'il ſoit libre, & bientôt vous le verrez vaillant.
Ceſſez donc d'avilir l'état le plus brillant,
Forçant de l'embraſſer par des loix inhumaines.
Choiſiſſez de bons Chefs, de braves Capitaines;
Au premier bruit de guerre, un monde de Soldats,
Sans crainte & ſans murmure, accourt & ſuit ſes pas.

Loin de traîner aux pieds de Bellone ſanglante
Tous ces foibles Mortels que ſa vue épouvante,
C'eſt à des gens d'élite à garder ſes drapeaux.
Le Citadin, moins propre à ces rudes travaux,
Des ſaiſons dans les champs redoute trop l'injure;
Le Laboureur les brave, &, dormant ſur la dure,
Foule d'un pied poudreux le champ qui l'eût nourri.
Le choix fait, il eſt temps de le rendre aguerri,

(1) Les Princes de l'Aſie, mépriſables idoles du deſpotiſme, traînoient à la guerre les peuples entiers, ce qui compoſoit les armées innombrables de ces Souverains. Telles furent celles du premier Darius & de Xerxès, contre les Grecs d'Antiochus; de Tigrane & autres contre les Romains; armées plus aiſées à diſſiper qu'à paſſer en revue.

De manier ſa force & former ſon courage.
L'exercice fait tout. Vois dans ce pâturage
Ce courſier jeune encor, tremblant au moindre bruit;
Un ſouffle l'intimide; il s'effarouche, il fuit;
L'exercice bientôt lui trouve de l'audace:
On l'accoutume au frein; il ſe meut avec grace,
Retient ſes mouvemens, apprend à les régler.
Sous ſes pas menaçans le champ paroît trembler;
Environné, couvert d'une noble pouſſière,
Il s'arrête, il revient, il vole en la carrière;
Le bruit de l'arme alors excite ſon ardeur;
Rien ne peut retenir ſa bouillante vigueur.
Il s'agite, inquiet, & ſa fougue s'allume;
Il reſpire la flamme, il dévore l'écume.
Ses yeux étincelans, & ſes crins hériſſés,
Sur ſa noble encolure avec graces placés,
Tout annonce un vainqueur, ou qui du moins va l'être,
Un digne compagnon des exploits de ſon Maître.
Aux champs Amicléens, tel CYLLAR (1) autrefois
D'un demi-Dieu vanté reçut les nobles loix;
Tels du fils de THÉTIS les courſiers invincibles
Au plus fort du combat guidoient ſes pas terribles.

---

(1) Cyllar, cheval de Pollux, fils de Léda, né à Amicle, ville de la Laconie.

Mais à l'art d'ERICHTON (1) n'envions point ſes droits:
C'eſt l'homme qu'aujourd'hui je ſoumets à tes loix.
Toi qui veux des Soldats & des troupes durables,
Mets à les exercer tes ſoins infatigables;
Par nos foibles Guerriers, dans ce ſiècle énervé,
L'exercice commun eſt le ſeul obſervé;
Mais quoi! des hommes lourds, que le haſard raſſemble,
Légèrement inſtruits à ſe mouvoir enſemble,
N'en ſeront pas plus faits à braver les haſards,
A ſupporter l'effort & les travaux de Mars!
O vous donc, qui briguez ſes faveurs incertaines,
Avant de haſarder vos Soldats dans les plaines,
Songez, Guerriers, qu'il faut long-temps les endurcir
A la nage, à la lutte, à ſauter, à courir;
Des ſignaux & du ſon leur apprendre l'uſage:
Rompus alors, formés par cet apprentiſſage,
Ils pourront, ſe mêlant au gros des bataillons,
De CÉRÈS pâliſſante inonder les ſillons.
La principale force eſt la bonne ordonnance;
Un fréquent exercice entretient la vaillance;
Ne cédez au ſommeil qu'à l'ombre des drapeaux:
Un camp, diſoit SYLLA, vieillit dans le repos.
Le Barbare à couvert des bois de GERMANIE,
L'IBÉRE belliqueux, la noire NUMIDIE,

(1) *Primus Erichtonius currus & quatuor auſus*
Jungere equos. Virg.

L'HELVÉTIEN farouche, & le GAULOIS fougueux;
Le riche ASIATIQUE, & le GREC dangereux,
Séparés par les mers, les monts & les rivières,
Auroient ils pu penſer que, malgré ces barrières;
Dans un coin reculé de ce vaſte Univers,
Un Guerrier inconnu leur préparoit des fers?
Si ROME, combattue auſſi-tôt que naiſſante,
Chez ſes voiſins domptés ſut porter l'épouvante;
Si ſon Peuple vainqueur, donnant par-tout des loix,
Au char de ſon triomphe attacha tant de Rois,
Les vit couverts de honte, au pied du CAPITOLE,
Encenſer de ces lieux la faſtueuſe idole;
A ſes propres efforts il dut tous ſes progrès.
L'exacte diſcipline eſt l'ame des ſuccès;
Par elle, d'autre part, leur rival invincible,
Sans ceſſe renaiſſant, chaque jour plus terrible,
Juſqu'au pied de leurs murs, du bout de l'Univers,
Leur chercha des vainqueurs, leur apporta des fers.
Il franchit le premier les Alpes alarmées;
Lui ſeul, guide, interprète & Chef de ſes armées,
Arma le monde entier; ſeul, & jamais trahi,
Par-tout fut redoutable, & par-tout obéi.

Sur-tout que des Soldats qu'un même eſprit anime,
Enſemble ſoient liés par les nœuds de l'eſtime;
D'une heureuſe union qu'ils reſpectent les loix;
A la foibleſſe même elle donne du poids:

La Discorde, au contraire, une fois déchaînée,
A tout bouleverser s'attache forcenée;
Elle inspire aux Vaincus la haine & les terreurs,
Et par la Palme même elle aigrit les Vainqueurs.
Des fiers THESSALIENS poursuivant les Cohortes,
En vain du camp des Grecs HECTOR brise les portes;
En vain les PHRYGIENS, les suivant sur les eaux,
Déjà, la torche en main, abordent leurs vaisseaux;
ACHILLE est sourd aux cris d'un Peuple qui l'appelle.
A la voix de l'honneur, Dieux! Achille est rebelle!
La colère l'enchaîne, & retient ce Héros
Que sans peine la gloire arracha de SEYROS.
L'oisiveté toujours engendra tous les vices.
Par de fréquens travaux, éloignez les délices;
Bientôt vous verrez fuir la Discorde & l'Orgueil.

Mais des pertes de MARS qui fait trembler le seuil?
De cris séditieux ces voûtes retentissent;
Le fer brille; de sang les marbres se rougissent.
Pour vaincre ou pour périr vous n'avez qu'un instant.
Guerrier, de vos travaux c'est le plus important.
Paroissez sans effroi, montrez-vous intrépide.
Malheur au Chef fougueux, indécis ou timide,
Qui d'un camp soulevé voudra percer les flots,
Le front empreint du sceau qui marque les Héros.
D'un instant décisif sachez vous rendre maître,
Désarmer la fureur, épouvanter un traître,

Proſcrire le tumulte, ordonner le repos.
Tel le Maître des Cieux parut ſur le chaos,
Et d'un mot donna l'être à toute la Nature.
Mais ſongez qu'un moment vous perd ou vous raſſure:
L'Audace n'eut jamais de bornes que l'excès.
Dans des ſables brûlans le hardi XIMENÈS (1),
D'un Peuple ambitieux alloit guider l'élite,
Lorſque dans ſon armée une émeute ſubite
Des Généraux ſurpris brava tous les efforts.
Dans la poudre d'un Cloître élevé juſqu'alors,
Ximenès ſut prouver que d'une folle ivreſſe
La conſtance intrépide eſt toujours la maîtreſſe;
Que l'empire de l'ame eſt le plus fort de tous.
Il ſe montre aux mutins, il s'expoſe à leurs coups:
Près de ſon Tribunal en foule ils ſe raſſemblent;
Lui ſeul les voit ſans crainte, & les rebelles tremblent.
Ainſi le Dieu des Morts, ſur un trône de fer,
Voit frémir à ſes pieds les monſtres de l'Enfer.
Ximenès veut parler; mais une voix l'arrête:
Au coupable auſſi-tôt il en coûte la tête;

---

(1) Ximenès, de Moine Franciſcain, devenu premier Miniſtre de la Reine Iſabelle de Caſtille, Archevêque de Tolède, Cardinal, & enſuite Régent de ſes Royaumes, partant pour l'expédition d'Oran, qu'il faiſoit à ſes frais, appaiſa de la ſorte une ſédition dans ſon armée avant l'embarquement.

Et le reſte ſoumis, voit d'un œil conſterné
Le ſupplice effrayant du mutin condamné.
Un bruit, au même inſtant, de tambours, de trompettes,
Ranime tout-à-coup leurs ames inquiètes;
Et l'or qu'ils demandoient marche vers les vaiſſeaux.
Des Héros couronnés le ſuivent ſur les eaux;
Et changeant ſa terreur en des cris d'alégreſſe,
A marcher ſur leurs pas chaque Soldat s'empreſſe.
Dans vos ſables ardens tremblez, Maures cruels,
Tremblez, profanateurs de nos ſacrés Autels;
La main qui vous pourſuit, & ſeule & déſarmée,
A ſu, dans un inſtant, dompter ſa propre armée.
Fuyez; dérobez-vous à ſes coups redoutés.
Voilà votre modèle, ô vous qui m'écoutez!
Croyez-moi, le péril ſuit toujours la foibleſſe;
A la ſévérité ſachez joindre l'adreſſe,
Et vous verrez bientôt le Soldat en fureur,
Du tumulte inſolent paſſer à la terreur.
Qui porte dans ces lieux une lueur plus pure?
L'Horizon s'éclaircit; c'eſt l'œil de la Nature;
Des portes de Thétis je vois ſortir ſon char.
Dans les airs parfumés une odeur de nectar,
De ſes divins courſiers annonce le paſſage;
Mille oiſeaux à la fois commencent leur ramage;
Le Zéphyr, en jouant, preſſe l'onde & les fleurs;
De l'Aurore qui fuit, Flore reçoit les pleurs:

Cet arbriſſeau s'agite, & cette onde murmure.
Quel Dieu dans ces déſerts embellit la Nature!
Des Bergers, des enfans, en ſortant des hameaux,
Vont dans les prés voiſins détourner les ruiſſeaux;
De leurs ruſtiques chants les vallons retentiſſent;
Leurs chiens ſuivent leurs pas, & leurs agneaux bondiſſent.
Un jour ſerein ſuccède à de tranquilles nuits;
Cérès promet des grains, & Pomone des fruits;
Et les Autels parés pour d'humbles ſacrifices,
De leurs bienfaits chéris attendent les prémices.
Peuples aimés des Dieux, qu'une tranquille paix
Dans ces déſerts heureux n'abandonna jamais,
La foudre des palais peut embraſer le faîte;
Du Monarque orgueilleux elle frappe la tête,
Tandis que le Berger, évitant ſon courroux,
Sous le chaume caché, ſe dérobe à ſes coups.
Ne craignez plus de Mars les barbares pourſuites;
Bellone déſormais voit de loin vos limites;
Tout fuit, & le Soldat, vainqueur des Ennemis,
N'eſt plus, comme autrefois, la terreur des amis.
Jouiſſez des douceurs d'une innocente vie,
Heureux Hôtes des bois, Citoyens ſans envie;
Qu'ainſi que vos déſirs, vos beſoins ſoient bornés;
Voyez croître à l'envi vos enfans fortunés.
Des liens de l'âge d'or qui peut compter le nombre?
Les plaiſirs ſont pour vous, nous n'en avons que l'ombre.

M. L. M. D. M.

N.º 1421.

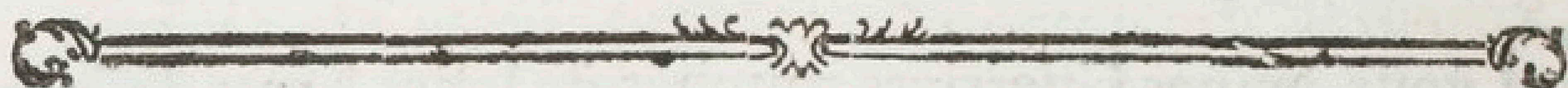
GUERRIER (un) *qui veut ſoutenir ſa gloire, doit ſe tenir en garde contre l'indiſcrétion de ſes troupes.*

O vous, jeunes Guerriers touchés de leurs hauts-faits (1),
Craignez de votre ardeur les tranſports indiſcrets!
Dans le nombre d'Amans qui courtiſent la Gloire,
Très-peu ſont couronnés des mains de la Victoire:
Tel à ſes grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ſes travaux.
Tel parut le vengeur de la funeſte TROIE,
Contre cent Rois ligués ſa valeur ſe déploie;
DIOMEDE eſt vaincu; les GRECS ſont accablés;
AJAX fuit en courroux, ſes vaiſſeaux ſont brûlés;
PATROCLE excite en vain ſon courage inutile,
HECTOR à ce Héros prend les armes d'ACHILLE:
Mais le Troyen ſuccombe après tant de bonheur;
Dans le fils de PÉLÉE il trouve ſon vainqueur.
Du fier rival du CZAR voyez la deſtinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.
Si d'auſſi grands Héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers;
S'ils ſont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'oſez-vous eſpérer dans l'art de MARS novices,

(1) Alexandre, Céſar, Montécuculli, Eugène, &c.

Dans nos champs par BELLONE à peine encor ſevrés,
Sur les devoirs d'un Chef foiblement éclairés ?

Frédéric II, Roi de Pruſſe.



N.° 1422.

GUESCLIN (éloge du Connétable du).

CE Héros réunit le courage d'HECTOR,
D'ULYSSE la ſageſſe, & la valeur d'ACHILLE ;
Invincible Guerrier, actif autant qu'habile,
Pour la Gloire il a ſu vivre plus que NESTOR:

M. de l'Anevere, ancien Mouſquetaire.



N.° 1423 & 1424.

GUISE (portrait du Duc de).

*SA valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, ſait régner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,

Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux;
Le Pauvre alloit le voir, & revenoit heureux:
Il savoit prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence;
Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit;
Terrible & sans retour envers qui l'offensoit;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
Connoissant le péril, & ne redoutant rien,
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

De Voltaire.



N.° 1425.

GOGUENARDS (aux). *V.* le lettre B. N.° 505.

Benserade.



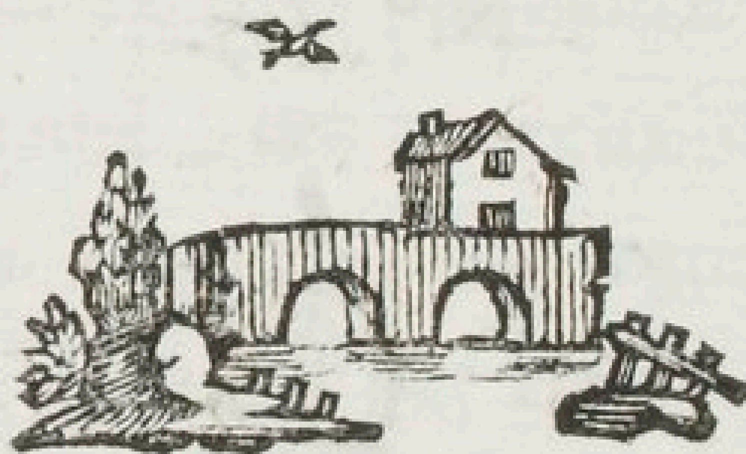


N.° 1426.

GUSTAVE (tombeau de), *Roi de Suède.*

Plus vîte que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
Portant avecque moi la terreur & la mort,
J'ai paſſé comme un Mars, des rivages du Nord,
Par-tout où m'appelloient la Juſtice & la Guerre.
L'Allemagne m'a vu briſer comme du verre
Tout ce qui s'oppoſoit à mon puiſſant effort;
Et mon ſecours fatal lui ſervit de ſupport,
Lorſqu'il ne ſembloit plus qu'elle en eût ſur la terre.
Le plus ſage au conſeil, le premier aux haſards,
Mes vertus ont terni le luſtre des Césars,
Et rendu l'Univers étonné de ma gloire.
Quel ſiècle vit jamais un ſi grand Conquérant?
Vivant, j'ai triomphé; je triomphe en mourant,
Et choiſis pour tombeau le champ de ma victoire.

D'Andilly.



N.° 1427.

GUSTAVE ADOLPHE (éloge de).

VOYEZ du fond du Nord, où règnent les hivers;
Cette flotte étrangère avancer sur nos mers;
Elle porte GUSTAVE & le sort de l'Empire;
Des Germains divisés la Discorde l'attire;
La Prudence le guide, & MARS est avec lui;
Des Peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tyrannie
Dont VIENNE menaçoit la libre GERMANIE:
GUSTAVE s'établit sur les bords de la mer,
Où STRALSUND lui présente un port toujours ouvert.
Là, soit que le Destin protège son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune, ou venger ses malheurs:
Il marche en Conquérant; le bonheur l'accompagne;
Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne;
Il remet dans leurs droits cent Princes outragés.
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire.

. . . .

Frédéric II. Roi de Prusse.

N.° 1428.

HABITUDE (l'). *V.* la lettre B. N.° 512.

De Rivery.

N.° 1428 *a.*

HABITUDE (la force de l'). *V.* la lettre V. N.° 3044 *a.*

*M.****

N° 1429.

HABITUDE (l'homme victime de l'). *V.* la lettre J. N.° 1681.

Le Brun.

N.° 1430.

HABITUDE (l') *de la bonne ou mauvaise compagnie décide le plus souvent sur le choix des sociétés ou des amusemens.* *V.* la lettre F. N.° 1242.

Le Bret.

N.° 1431.

HABITUDE (l'). *V.* la lettre V. N.° 3044.

Le Brun.

N.° 1431 *a.*

HAINE (la) *vaincue par la ſenſibilité.* *V.* la lettre L. N.° 1833 *a.*

Ganeau.

N.° 1432.

HAMEAU (le).

Rien n'eſt ſi beau
Que mon hameau ;
O quelle image !
Quel payſage
Fait pour Vateau !
Mon hermitage

Eſt un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voiſinage,
C'eſt un ormeau
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau.
C'eſt un ruiſſeau
Dont l'onde pure
Peint ſa bordure
D'un verd nouveau;
Mais c'eſt SILVIE
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des Dieux.
Là, chaque place
Donne à choiſir
Quelque plaiſir
Qu'un autre efface.
C'eſt à l'entour
De ce domaine
Que je promène,
Au point du jour,
Ma Souveraine.
Si l'Aube en pleurs

A fait éclore
Moiſſon de fleurs,
Ma jeune FLORE
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font deſcendre
Vers ce Méandre,
Dans ce moment,
Un bain charmant
Voit ſans myſtère,
Sans ornement,
Et la Bergère
Et ſon Amant.
Jupe légère
Tombe auſſi-tôt:
Tous deux, que faire?
L'air eſt ſi chaud!
L'onde eſt ſi claire!
Aſſis auprès,
COMUS après,
Joint à POMONE
Ce qu'il nous donne
A peu de frais,
Gaieté nouvelle,

Quand le vin frais
Coule à longs traits;
Toujours la Belle
Donne, ou reçoit,
Fuit, ou m'appelle,
Rit, aime, ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De PHILOMÈLE,
Qui, si bien qu'elle,
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs
L'heure certaine.
O vrai bonheur!
Si le temps laisse
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,

Beauté chez elle,
Joint à l'humeur
D'être fidelle,
Qu'à pleines mains
Le Ciel prodigue
Comble & fatigue
D'autres Humains :
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Silvie ;
Je jouirai,
Et je dirai
Toute la vie,
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

Bernard.



N.° 1432 *a.*

HAINE (tableau de la).

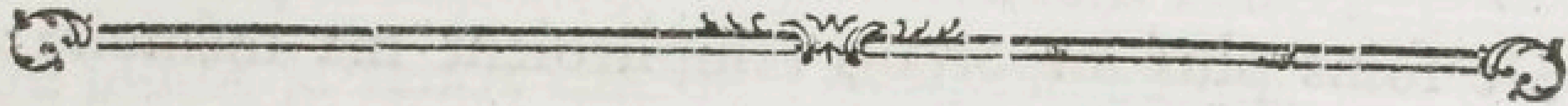
JE ne sais si mon cœur s'appaisera jamais ;
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais ;
Nous avons l'un & l'autre une haine obstinée ;
Elle n'est pas, CRÉON, l'ouvrage d'une année ;
Elle est née avec nous, & sa noire fureur,
Aussi-tôt que la vie, entra dans notre cœur ;

Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
Que dis-je ? nous l'étions avant notre naiſſance.
Triſte & fatal effet d'un ſang inceſtueux;
Pendant qu'un même ſein nous renfermoit tous deux;
Dans les flancs de ma mère une guerre inteſtine
De nos diviſions lui marqua l'origine:
Elles ont, tu le ſais, paru dans le berceau,
Et nous ſuivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel, par un arrêt funeſte,
Voulut de nos parens punir ainſi l'inceſte,
Et que dans notre ſang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir & la haine & l'amour;
Et maintenant, Créon, que j'attends ſa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue;
Plus il approche, & plus il me ſemble odieux,
Et ſans doute il faudra qu'elle éclate à ſes yeux.
J'aurois même regret qu'il me cédât l'Empire;
Il faut, il faut qu'il fuie, & non qu'il ſe retire:
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié,
Et je crains ſon courroux moins que ſon amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que ſa fureur au moins autoriſe la mienne;
Et puiſqu'enfin mon cœur ne ſauroit ſe trahir,
Je veux qu'il me déteſte, afin de le haïr.
Tu verras que ſa rage eſt encore la même,
Et que toujours ſon cœur aſpire au Diadême;

Qu'il m'abhorre toujours, & veut toujours régner,
Et qu'on peut bien le vaincre, & non pas le gagner.

Racine.

Tragédie des Frères ennemis. Act. IV. Sc. I.



N.° 1432 *b*.

HAINE (lorſqu'un ſentiment de) *éclate contre quelqu'un que l'on a fortement aimé, il n'exprime ſouvent qu'un plus violent amour.*

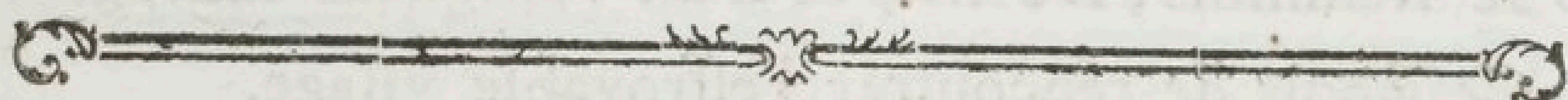
TU vis mon déſeſpoir, & tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne & mes ennuis.
Je te vis à regret en cet état funeſte,
Prêt à ſuivre par-tout le déplorable ORESTE,
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même enfin me ſauver tous les jours.
Mais quand je me ſouvins que, parmi tant d'alarmes,
HERMIONE à PYRRHUS prodiguoit tous ſes charmes,
Tu ſais de quel courroux mon cœur alors épris,
Voulut, en l'oubliant, punir tous ſes mépris.
Je fis croire, & je crus ma victoire certaine;
Je pris tous mes tranſports pour des tranſports de haine;
Déteſtant ſes rigueurs, rabaiſſant ſes attraits,
Je défiois ſes yeux de me troubler jamais.

Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la GRÈCE,
Et je trouvai d'abord ses Princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés :
J'y courus. Je pensai que la guerre & la gloire
De soins plus importans rempliroient ma mémoire :
Que mes sens, reprenant leur première vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piége que j'évite.
J'entends de tous côtés qu'on menace PYRRHUS ;
Toute la Grèce éclate en murmures confus ;
On se plaint qu'oubliant son sang & sa promesse,
Il élève en sa Cour l'ennemi de la Grèce,
ASTYANAX, d'HECTOR jeune & malheureux fils,
Reste de tant de Rois sous TROIE ensevelis.
J'apprends que, pour ravir son enfance au supplice,
ANDROMAQUE trompa l'ingénieux ULISSE ;
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'HERMIONE,
Mon Rival porte ailleurs son cœur & sa couronne ;
MÉNÉLAS, sans le croire, en paroît affligé,
Et se plaint d'un hymen si long-temps négligé :
Parmi les déplaisirs où son ame se noie,
Il s'élève en la mienne une secrète joie.

Je triomphe, & pourtant je me flatte d'abord
Que la ſeule vengeance excite le tranſport;
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt ſa place;
De mes feux mal éteints je reconnus la trace;
Je ſentis que ma haine alloit finir ſon cours,
Ou plutôt je ſentis que je l'aimois toujours.

Racine.

Tragédie d'Andromaque. Act. I. Sc. IV.



N.° 1432 c.

HAIR (avec les plus juſtes raiſons de) *quelqu'un, on ne ſauroit jamais y parvenir, ſi l'amour a prévenu un cœur, & ſi la cauſe de ce ſentiment de haine, que l'on déſireroit acquérir, eſt étranger à l'amour; & cela eſt ſi vrai, que celui qui aime vivement peut devenir capable de perdre & de trahir ſon protecteur,*

. . . . Je me flattois ſans ceſſe
Qu'un ſilence éternel cacheroit ma foibleſſe;
Mais mon cœur trop preſſé m'arrache ce diſcours,
Et te parle une fois, pour ſe taire toujours.
» Ne me demande point ſur quel eſpoir fondée,
» De ce fatal amour je me vis poſſédée.
» Je n'en accuſe point quelques feintes douleurs
» Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs:

» Le Ciel s'est fait sans doute une joie inhumaine
» A rassembler sur moi tous les traits de sa haine.
» Rappellerai-je encor le souvenir affreux
» Du jour qui, dans les fers, nous jeta toutes deux?
» Dans les cruelles mains par qui je fus ravie;
» Je demeurai long-temps sans lumière & sans vie.
» Enfin, mes foibles yeux cherchèrent la clarté,
» Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
» Je frémissois, DORIS, & d'un Vainqueur sauvage
» Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
» J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
» Et toujours détournant ma vue avec horreur.
» Je le vis; son aspect n'avoit rien de farouche:
» Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
» Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
« J'oubliai ma colère, & ne sus que pleurer.
» Je me laissois conduire à cet aimable guide;
» Je l'aimois en LESBOS, & je l'aime en AULIDE;
» IPHIGÉNIE en vain s'offre à me protéger,
» Et me tend une main prompte à me soulager;
» Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée,
» Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,
» Que pour m'armer contre elle, &, sans me découvrir,
» Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

Racine.

Tragédie d'Iphigénie, Act. I. Sc. II.

N.° 1433.

N.° 1433.

HARANGUE *d'un Philosophe à son Esprit.*

V. la lettre R. N.° 2071.

Frédéric II, Roi de Prusse.

N.° 1434.

HARANGUE (une) *faite à propos, produit souvent de très-bons effets.*

V. la lettre C. N.° 746.

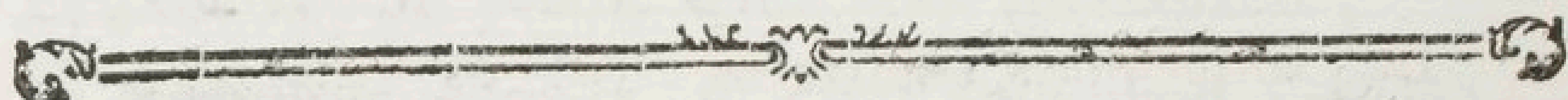
N.° 1435.

HARAS (sur le choix de l'emplacement des).

Sur des côteaux rians élevez vos Haras,
Et d'un Ciel tempéré cherchez les doux climats.
Là, de nombreux Coursiers une famille heureuse
Devient saine, brillante, agile & vigoureuse;
Mais s'ils ont pour séjour des prés marécageux,
Un vallon trop humide, ou des terroirs fangeux,

De ces nuisibles fonds le grossier pâturage,
En relevant leur taille, énerve leur courage;
Ils deviennent pesans, lâches & sans vigueur;
Voyez de l'Espagnol l'ardeur & la noblesse!
Voyez du Hollandois le flegme & la mollesse!

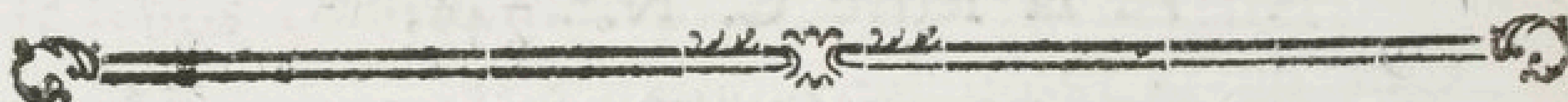
M. de Rosset.



N.° 1436.

HARGNEUX (le). *V.* la lettre T. N.° 2955.

D'Ardene.



N.° 1437.

HARMONIE (le triomphe de l').
V. la lettre A. N.° 355.

*M.****



N.° 1438.

HARMONIE (ſur l').

FILLE du Ciel, mère féconde
Des innocentes voluptés,
Lien des cœurs, ame du monde,
Souveraine des volontés;
Par toi ſeule, aimable Harmonie,
EUTERPE, ERATO, POLYMNIE,
De leurs concerts charment les Dieux.
Chez les Hommes, c'eſt ta puiſſance
Qui de la farouche ignorance
A détruit l'empire odieux.
 Pour une vile nourriture,
Pour les plus honteux intérêts,
Jadis errans à l'aventure,
Ils s'égorgeoient dans les forêts.
De leurs déſerts tu les arraches,
De leurs vils glands tu les détaches;
Ils ſe raſſemblent à tes ſons,
Et dans l'enceinte de ces villes
Qu'élèvent les pierres dociles,
Ils vont écouter tes leçons.

Aux pieds du fils de CALLIOPE
Tu tiens les Tigres enchaînés ;
Tu fais du haut du mont, RHODOPE,
Descendre les Pins étonnés.
Par toi conduit jusqu'au Ténare,
Il attendrit ce cœur barbare
Que n'ont jamais touché nos pleurs ;
MÉGÈRE même est immobile,
Et dans le TARTARE tranquille,
Suspend les cris & les douleurs.

Mais qui peut compter tes merveilles,
Enchanteresse de nos sens ?
Si je languis, tu me réveilles ;
Je vis au gré de tes accens.
TYRTÉE enflamme mon courage ;
Il chante, je vole au carnage,
BELLONE règne dans mon cœur :
ANACRÉON monte sa lyre,
Mes armes tombent, je soupire,
Et le plaisir est mon vainqueur.

Par quel art le Chantre d'ACHILLE
Me rend-il tant de bruits divers ?
Il fait partir la flèche agile,
Et par ses sons sifflent les airs.
Des vents me peint-il le ravage ?
Du vaisseau que brise leur rage

Eclate le gémiſſement ;
Et de l'onde qui ſe courrouce
Contre un rocher qui la repouſſe,
Retentit le mugiſſement.
S'il me préſente ce coupable
Qui, dans l'empire ténébreux,
Roule une pierre épouvantable
Juſqu'au ſommet d'un mont affreux ;
Ses genoux tremblans qui fléchiſſent,
Ses bras nerveux qui ſe roidiſſent,
Me font pour lui pâlir d'effroi ;
Et de la roche qui retombe,
Le malheureux enfin ſuccombe,
Le bruit réſonne juſqu'à moi.
Par la cadence de VIRGILE,
Un Courſier devance l'éclair ;
Souvent prêt à ſuivre CAMILLE,
Comme elle je me crois en l'air.
Du Bœuf tardif que rien n'étonne,
Et qu'en vain ſon maître aiguillonne,
Tantôt je preſſe la lenteur,
Et tantôt d'un Géant énorme
La maſſe lourde, horrible, informe,
M'accable ſous ſa peſanteur.
Qu'avec plaiſir je me délaſſe
Sous ces arbres délicieux

Que la main d'HORACE entrelaſſe
Par des nœuds qui charment mes yeux !
Leurs branches ſe cherchent, s'uniſſent,
S'embraſſent, & m'enſeveliſſent
Dans l'ombre que font leurs amours ;
Tandis que l'onde fugitive
D'un ruiſſeau que ſon lit captive,
Murmure de ſes longs détours.
   Dans l'ITALIE & dans la GRÈCE,
La langue, riche en tours heureux,
N'offroit, nous dit-on, que nobleſſe,
Que mots ſonores & nombreux ;
Chaque ſyllabe meſurée,
Par ſa courte ou longue durée,
Conſpiroit aux plus beaux accords.
Pour nous les Muſes plus ſévères
Ont, par des bornes trop auſtères,
Rendu timides nos tranſports.
   Quelle humeur triſte & dédaigneuſe
Nous dégoûte de notre bien ?
Notre langue eſt riche & pompeuſe
Pour quiconque la connoît bien ;
Et moins brillant par le génie,
Qu'aimable par ſon harmonie,
Notre MALHERBE ſut cueillir
Ces feuilles ſi vertes, ſi belles,

Dont les couronnes immortelles
Empêchent *ſon nom de vieillir.*
  Mais quoi ! le fer brille à ma vue,
Et de morts les champs ſont couverts ;
L'Aigle par l'Aigle eſt abattue ;
On combat pour choiſir ſes fers.
Rome déchire ſes entrailles :
Quels meurtres ! que de funérailles !
Paix ſanglante ! ouvrage d'horreur !
Que de cris percent mon oreille !
Plein d'effroi, j'admire CORNEILLE,
Et je me plais dans ma terreur.
  Toi qui rends à la Tragédie
L'ornement pompeux de ſes Chœurs,
Ta Muſe encore plus hardie
D'un ſaint trouble remplit nos cœurs.
Je te ſuis juſqu'à la montagne
Où Dieu, que ſa gloire accompagne,
Vient dicter ſes Commandemens :
Frappé du bruit de ſon tonnerre,
Je crois ſentir trembler la terre
Sur ſes antiques fondemens.
  Au moindre *Zéphyr* dont l'haleine
Fait rider la face de l'eau,
L'aimable & tendre LA FONTAINE
M'intéreſſe pour un roſeau.

Mais s'il appelle la tempête
Contre cette orgueilleuſe tête
Qui veut en braver les efforts,
Quelle chute! quelle ruine!
Le Chêne qu'elle déracine
Touchoit à l'empire des morts.

Que j'aime la voix languiſſante,
Qui laiſſe tomber foiblement
Ces mots dont la douceur m'enchante,
Et qui coulent ſi lentement!
O grand Peintre de la molleſſe!
J'aime encor juſqu'à ta vieilleſſe,
Lorſqu'après dix luſtres peſans,
Amaſſés ſur ta tête illuſtre,
Elle jette un onzième luſtre
Qu'elle ſurcharge de trois ans.

Si le Maître de notre lyre
Aujourd'ui chante loin de nous,
Dans l'air étranger qu'il reſpire,
Ses accords n'en ſont pas moins doux.
Non, la veine de notre ALCÉE
N'a point encore été glacée
Par la froideur de ces climats
Où ſi ſouvent *de la* SCITHIE
*Le fougueux époux d'*ORITHIE
Raſſemble les triſtes frimats.

Telle est la noble Poésie
Que nos Muses nous font goûter,
Qu'à son tour, avec jalousie,
Homére pourroit écouter.
Ne regrettons point le Méandre;
La Seine nous a fait entendre
Quelques Cygnes mélodieux;
Mais par-tout ils ont été rares:
Si les Dieux étoient moins avares,
Leurs dons seroient moins précieux.

Amateurs des pointes brillantes,
Des jeux d'esprit & des éclairs,
Toutes ces beautés pétillantes
N'immortalisent point nos Vers;
Mais une constante Harmonie,
A la raison toujours unie,
De l'oubli nous rendra vainqueurs.
Qu'elle soit l'objet de nos veilles;
C'est l'art d'enchanter les oreilles,
Qui fait la conquête des cœurs.

Racine.

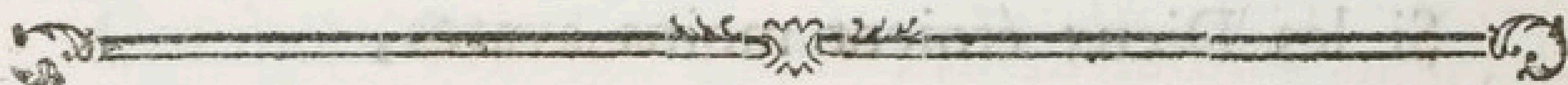




N.° 1439.

HARPAGON (l'), ou *l'Avare devenu Petit-Maître.* *V.* la lettre A. *Avare.* I. Vol. du Supplément.

M. de Mayer.



N.° 1440.

HÉCUBE A PYRRHUS, ou *la Mère désespérée. Le Tyran inflexible.*

Héros du sang d'Achille, invincible Pyrrhus,
Ilion est en cendre, & sa cendre n'est plus.
La veuve de Priam, dans son sort déplorable,
Ose encore implorer un Vainqueur implacable:
Pyrrhus, prêtez l'oreille à mes cris douloureux;
Les Vaincus maintenant ne sont que malheureux:
Votre bras est armé de la toute-puissance,
Il peut suspendre même une juste vengeance.
Ecoutez une mère, & voyez sa douleur;
N'enfoncez pas les traits qui déchirent son cœur!
Je réclame aujourd'hui l'humanité sacrée,
Vertu chère aux grands cœurs, & des Dieux révérée,

Inviolable droit des Mortels malheureux,
La première des loix qui les unit entr'eux.
On vient d'entre mes bras d'arracher POLIXÈNE!
J'étois mère du moins, si je ne suis plus Reine:
Si, d'un front couronné trahissant tous les droits,
Vous voulez outrager la majesté des Rois,
Vous dégradez vous-même un puissant caractère
Qui vous élève seul au dessus du vulgaire.
Ah! pour l'honneur des Rois, montrez à l'Univers
Le respect qu'on leur doit au sein de leurs revers:
Pourriez-vous lui cacher que tous tant que nous sommes,
Le Destin peut sur nous ce qu'il peut sur les hommes
L'Empire de l'ASIE, aujourd'hui renversé,
Présente dans sa chute un colosse brisé.
Que quiconque se fie au vain éclat du Trône,
Au pouvoir incertain que donne la Couronne,
Qui, dans l'enivrement d'un orgueilleux transport,
Croit dompter à jamais les caprices du sort,
(Des jeux de la Fortune épouvantable exemple)
Sur ces débris fumans dans les fers me contemple!
O toi, vers qui j'étends mes suppliantes mains,
Achève d'éclaircir mes horribles destins!
Pyrrhus! accable donc mon ame infortunée.
Est-il vrai que ma fille, à la mort destinée,
Doit, du Tombeau d'Achille ensanglantant l'Autel,
Tendre à genoux la gorge à ton glaive cruel?

Et pourquoi, justes Dieux?.... O loix de la Nature!
Ne confondrez-vous point la voix de l'imposture?
Tous les droits des Humains seroient-ils donc trahis?
Ce Monde n'est-il plus qu'un Peuple d'ennemis,
Qui, livré sans remords aux fureurs de la guerre,
Couvrant de sang humain la face de la terre,
Dans la férocité d'un courroux destructeur,
Insulte à l'innocence & brave sa douleur?
Et la Justice enfin, cette Reine équitable,
Qui prête à l'infortune une main secourable;
N'est donc plus sur le Trône assise avec les Rois?
De l'affreuse Vengeance ils écoutent la voix!
Cette aveugle fureur, cette rage farouche,
Que rien ne peut fléchir qu'aucun charme ne touche,
Embrassant pour conseil l'ardente Inimitié,
Etouffe dans les cœurs le cri de la Pitié.
Fléau de l'Univers! Un monstre plus barbare,
Que l'Enfer a vomi des gouffres du TÉNARE,
Le Fanatisme impie, assis sur les Autels,
Exige le pur sang des malheureux Mortels;
Il fonde son pouvoir sur l'amas de ses crimes;
Il triomphe en marquant de nouvelles victimes!
L'Imposture l'appuie; &, du sein des tombeaux,
Il évoque aujourd'hui les manes d'un Héros,
De cet ACHILLE enfin, dont le noble courage
Ne cherchoit que la gloire, & non pas le carnage,

Qui, ne ſachant que vaincre au milieu des combats,
Laiſſoit à la Clémence à marcher ſur ſes pas.
De quel œil verroit-il ſes Chefs remplis de haine,
Tous brûlans d'aſſouvir une rage inhumaine,
D'une femme à loiſir pour mieux percer le flanc,
Lui prêter une bouche avide de ſon ſang ?
Si ſon ombre en courroux, demandant des victimes,
Eût franchi de la mort les éternels abymes,
Héroïque vengeur des lâches attentats,
On l'eût vu dévorer ce malheureux CALCHAS,
Ce Devin furieux, cet odieux Miniſtre,
Des noirs arrêts du Sort interprète ſiniſtre,
Dont la fourbe hypocrite oſe, élevant ſa voix,
Faire parler les Dieux, pour maſſacrer les Rois.
Eſt-ce donc un Calchas dont la voix ſouveraine
Commande à ce grand cœur, le maîtriſe & l'enchaîne,
Honore le Guerrier de l'emploi des Bourreaux,
Et fait à ſa vengeance obéir le Héros ?
Fanatique aſſaſſin de ma dernière fille,
Serois-tu plus cruel que ce terrible Achille ?
Il avoit à venger PATROCLE & l'amitié,
Et PRIAM en ſon cœur fit naître la pitié ;
Quand il vit ce vieillard, de ſes mains défaillantes,
Du meurtre de ſon fils preſſer ſes mains ſanglantes,
L'excès d'abaiſſement d'un père malheureux
Sut toucher ſon grand cœur, ce cœur né généreux.

Hélas! aſſez de ſang, de meurtres, de ravage,
Ont, dans ces lieux cruels, ſignalé ton courage:
La flamme a dévoré nos remparts & nos tours;
Le feu de ton courroux doit-il durer toujours?
Quand tu ſaccageois TROIE, & que Troie embraſée
Offroit à ta fureur une conquête aiſée,
Parmi le bruit affreux des armes & des cris,
L'abus de la victoire entraînoit tes eſprits;
Etendant ſur les miens une main ſanguinaire,
Ce ne fut que leur mort qui put te ſatisfaire:
Sous tes coups foudroyans tous me furent ravis;
Ta lance pourſuivoit le dernier de mes fils;
Jeune encore, & fuyant le poids de ta colère,
Il cherchoit un aſyle aux genoux de ſon père;
Mais toi, méconnoiſſant cet aſyle ſacré,
Aux genoux de PRIAM il tomba maſſacré!
» Tyran, s'écria-t-il les yeux baignés de larmes,
» Qui braves d'un vieillard les impuiſſantes armes,
» Qui du meurtre d'un fils, dans tes exploits cruels,
» As ſouillé, ſans frémir, mes regards paternels,
» N'écoutant que la ſoif d'une horrible vengeance,
» Tu foules donc au pieds la plaintive innocence!
» Sois puni!.... Si les Dieux ſecondent ma fureur,
» Barbare!... ton trépas va payer ma douleur «.
Il dit: ſon bras tremblant, glacé par la vieilleſſe,
Lance un trait inutile, enfant de ſa foibleſſe.

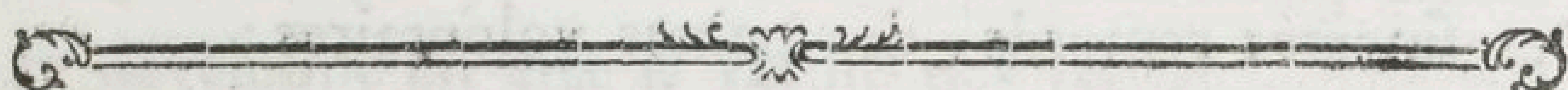
Loin de lui pardonner par ses cheveux blanchis,
Tu le traînas, cruel, dans le sang de son fils;
Les mains de ce vieillard, timides & tremblantes,
Sondoient, en frémissant, ses blessures sanglantes;
Sans égard pour un Roi, sans pitié sur son sort,
Tu plongeas dans son sein & le glaive & la mort.
Et c'est toi que j'implore!... & mon ame abattue
Doit caresser la main dont l'aspect seul me tue!
Non;... n'attends pas de moi cet horrible retour.
Mais quoi! ma fille, ô Dieux! touche à son dernier jour!
Ecoute: si le sort, pour toi seul favorable,
Se plaît à m'opprimer sous ton joug redoutable,
Envers des Ennemis vaincus & malheureux,
Un Vainqueur aisément peut être généreux:
Pourquoi souiller ton bras d'un forfait inutile?
Dans le cœur des Héros la clémence est facile.
Quoi! tu sus l'épargner dans l'horreur des combats,
Et ta main lui destine aujourd'hui le trépas?
L'innocence est donc vaine, & la foible jeunesse,
La vertu n'a plus rien qui pour elle intéresse?
Sur un sexe timide & né pour la douceur,
De barbares Soldats font sonner la terreur;
A leur garde farouche une fille est livrée:
On l'arrache des bras d'une mère éplorée;
On sépare des cœurs qu'unissent à la fois
Les nœuds sacrés du sang, de l'amour & des loix!

Dépouille-toi, Pyrrhus, de ce cœur inflexible;
Sois plus grand qu'un Héros, sois Homme, sois sensible;
Quand les Dieux sur mon ame épuisent leurs fureurs,
Attendri sur mes maux, touché de mes douleurs,
Laisse-toi pénétrer du cri de la Nature:
Est-il une grandeur plus aimable & plus pure?
Rends-moi l'unique objet de mes timides vœux,
Rends-moi la seule main qui doit fermer mes yeux;
Rends-moi ce cœur qu'anime une égale tendresse,
C'est l'appui consolant de ma triste vieillesse:
Quand tu peux réparer l'excès de mes malheurs,
Accorde ce bienfait à mon âge, à mes pleurs.
Hélas! c'est mon soutien, c'est mon Dieu tutélaire,
C'est ma fille, c'est tout pour le cœur d'une mère.
Ne me rebute point, sois sensible à ma voix;
Au poids de leurs bienfaits les Dieux jugent les Rois:
Les Dieux t'en sauront gré... Ne veux tu que ma vie?
Ah! qu'au lieu de ma fille elle me soit ravie:
Victime volontaire, offerte à ton courroux,
En tombant sous ta main, je bénirai tes coups.
Je frémis, & je crains.... Je tremble; mais j'espère
Que d'un œil de pitié tu verras ma misère:
Ce cœur triste & flétri, qui gémit sous les ans,
Va s'ouvrir à la joie en ses derniers momens.
Mais, ô présage affreux! si, toujours inflexible,
Il faut encor du sang à ton ame terrible;

Si,

Si, féroce Vainqueur, rien ne peut t'émouvoir,
Dans ce ſein maternel porte le deſeſpoir!
Aſſouvis d'un ſeul coup ta fureur meurtrière,
Sur le corps de la fille aſſaſſine la mère;
Prouve, en mettant le comble à tes forfaits honteux,
L'injuſtice, ou du moins l'impuiſſance des Dieux!

*M.****



N.º 1441.

HÉLOISE A ABAILARD (Epître d'), ou *l'Amante malheureuſe.*

DANS ce ſombre déſert, paiſible ſolitude,
Séjour de l'innocence & de la quiétude,
Où mon ame & mes yeux, vers le Ciel élancés,
Ne peuvent nuit & jour le contempler aſſez,
Qui peut venir troubler ma retraite profonde?
Loin des plaiſirs bruyans & des erreurs du monde,
Quel ſouvenir rallume un feu ſéditieux?
Mon cœur s'égare-t-il au delà de ces lieux?
Dans ce moment cruel me connois-je moi-même?
Hélas! j'aime toujours... C'eſt ABAILARD que j'aime;
La trop foible HÉLOÏSE adore encor ſes traits.
Nom redoutable & cher... que vous m'offrez d'attraits!
Ne le prononçons point: ma voix eſt conſacrée
A célébrer de Dieu la majeſté ſacrée;

Cachons-le dans mon cœur ; qu'il y ſoit avec lui ;
Que leurs traits confondus ſe mêlent aujourd'hui.
Ne l'écris point, ma main... Mais ce nom plein de charmes
Déjà s'offre à mes yeux.. Effacez-le, mes larmes ;
Je les répands en vain ; mon amour me trahit ;
Mon cœur dicte toujours, & ma main obéit.
Vous, inflexibles murs, ſecrets dépoſitaires
Des ſincères remords, des peines volontaires ;
Rochers affreux, témoins des tourmens de mon cœur ;
Vous, caverne profonde où ſéjourne l'horreur,
Vaſes ſaints devant qui nos Vierges gémiſſantes
Lèvent des yeux éteints & des mains languiſſantes,
D'oſſemens précieux triſte & froid monument
Qu'entourent le ſilence & le recueillement,
Comme vous inſenſible, à moi-même barbare,
Ces cilices, ces fers que le zèle prépare,
N'ont-ils pas mille fois, par de cruels efforts,
Sans éteindre mes feux, enſanglanté mon corps ?
Le Ciel en vain ſur moi veut avoir l'avantage ;
L'homme aſſervit mon cœur, ou du moins le partage :
Mon amour indompté ne connoît plus de frein ;
Les larmes & les temps ſe ſuccèdent en vain ;
A mes vives douleurs il n'eſt point d'intervalle.
A l'aſpect imprévu d'une lettre fatale,
Je frémis ;... & voyant mon nom baigné de pleurs,
Je tremblai d'y trouver quelques nouveaux malheurs ;

Chaque mot m'effrayoit, me remplissoit d'alarmes;
Je versois, en lisant, un déluge de larmes:
Gémissant sur l'ennui de mon triste séjour,
Je vous voyois tantôt esclave de l'Amour,
Tantôt, vainqueur, le fuir dans ce lieu solitaire
Où de l'austérité la rigueur salutaire
Détruit les passions dans nos cœurs corrompus,
Et développe en eux le germe des vertus.

Peignez-moi les rigueurs du sort qui vous opprime;
Nos cruels ennemis, que la fureur anime,
Ne peuvent nous ravir, malgré leurs noirs complots,
La douceur de nous plaindre & d'unir nos sanglots.
Ne me cachez donc rien, & méprisons leur haine;
Abailard auroit-il l'ame plus inhumaine?
Lire, verser des pleurs, & pousser des soupirs,
Voilà mon sort, hélas! j'y borne mes désirs.

Ce don du Ciel, cet art de peindre la pensée,
Fait renaître l'espoir dans mon ame oppressée;
Par son secours divin les Amans malheureux
Se parlent, quoiqu'absens, & nourissent leurs feux.
Ce confident sacré les soutient, les console,
Et porte leurs soupirs de l'un à l'autre pole;
Par lui la jeune Amante, exprimant ses regrets,
Découvre, sans rougir, ses sentimens secrets;
Pour peindre son amour elle prévient l'Aurore,
Et dévoile son cœur à l'Amant qu'elle adore:

Vous ſavez, Abailard, avec quelle candeur
Je répondis d'abord à votre tendre ardeur,
Lorſque ſous l'amitié l'Amour cachant ſa flamme,
Me perça de ſes traits, & captiva mon ame.
Sous ce voile trompeur, par des attraits puiſſans,
Vous portâtes le trouble & le feu dans mes ſens;
Mon cœur vous comparoit aux ſublimes eſſences,
Et vous croyoit formé de céleſtes ſubſtances.
Tels que des feux brillans qui décorent les Cieux,
Les rayons les plus purs s'échappoient de vos yeux.
Tantôt à votre voix, amoureuſe & plaintive,
Je prêtois en ſilence une oreille attentive;
Vos chants mélodieux, par des accens divers,
Portoient, avec leurs ſons, mon ame dans les airs:
Tantôt de vos diſcours l'éloquence rapide
Prouvoit avec adreſſe à mon eſprit timide,
Qu'une vaine terreur ne doit point alarmer,
Et que ſans crime enfin nos cœurs pouvoient aimer.
Un déſir inconnu, principe de mes peines,
A l'inſtant ſe gliſſa dans mes brûlantes veines;
L'image du plaiſir à mes yeux ſe peignit,
De ma foible raiſon le flambeau s'eteignit:
Mais l'Amour me guidant par ſa clarté funeſte,
Je tremblai de vous croire une eſſence céleſte;
Du ſort des CHÉRUBINS mon cœur trop peu jaloux
N'envioit plus ce Ciel qu'il oublioit pour vous.

Avant ce jour fatal, marqué pour l'hyménée,
Qui devoit décider de notre destinée,
Nos deux cœurs, satisfaits d'un mutuel retour,
Ne vouloient d'autres loix que celles de l'Amour.
Un bonheur toujours pur suit les cœurs qu'il enchaîne;
Mais cet Enfant des Cieux, ennemi de la gêne,
Plus léger que les vents, aussi libre que l'air,
A l'aspect des liens, fuit ainsi que l'éclair.
Que les biens, les honneurs satisfassent l'épouse,
Qu'elle en jouisse enfin, je n'en suis point jalouse:
Honneurs, richesses, biens, objets de mes mépris,
Fuyez;... j'ai mon amour:... qu'êtes-vous à ce prix?
Le plus puissant des Rois viendroit m'offrir un trône,
Je foulerois aux pieds son sceptre & sa couronne;
Je ne veux, pour tous biens, que le cœur d'Abailard,
Et je dédaignerois l'hommage de CÉSAR.
O temps! ô jours heureux de l'innocence pure,
Où l'on suivoit les loix de la simple Nature!
Les Humains fortunés, guidés par les plaisirs,
Ne formoient point alors d'inutiles désirs.
De nouvelles ardeurs renaissoient avec l'âge,
Et leurs jours s'écouloient sans le moindre nuage:
Voilà le vrai bonheur, si son être est certain;
D'Héloïse autrefois tel étoit le destin.
Quel changement, ô ciel! & quelle horreur soudaine!
Que vois-je? ô cruauté!... mon Amant qu'on entraîne,

Reçoit le coup fatal, & nage dans ſon ſang.
Barbares! arrêtez.... percez plutôt mon flanc;
Frappez, voilà mon ſein, je m'offre pour victime;
Je mérite vos coups;... mon amour fit ſon crime.
Mais que dis-je, inſenſée? & que faiſois-je alors?
La rage & la fureur, ſecondant mes efforts,
Euſſent armé mon bras conduit par le courage,
Et ſauvé mon Amant de ce cruel outrage.
Je ſuccombe.... ô pudeur! je reſpecte vos loix;
La douleur & la honte affoibliſſent ma voix.
Pouvez-vous oublier cette horrible journée,
Lorſque, foible victime, à l'Autel entraînée,
Je fis à l'Univers mes éternels adieux?
Une ſource de pleurs ruiſſeloit de mes yeux;
Quand du bandeau fatal je me ceignis la tête,
Un cri triſte & plaintif interrompit la fête;
Mon front pâle eſt couvert d'une froide ſueur,
Le feu ſacré n'a plus qu'une affreuſe lueur;
Du Tabernacle ſaint les voûtes rententiſſent,
La terre tremble, s'ouvre, & les tombeaux gémiſſent.
J'approche en frémiſſant de ce terrible Autel;
J'y prononce des vœux aux yeux de l'Eternel;
Et par un faux ſerment, dont vous êtes complice,
Je conſomme, grand Dieu, ce cruel ſacrifice.
Cher Amant, puis-je encor compter ſur votre foi?
Si je perds votre amour, tout eſt perdu pour moi.

Venez.... de vos diſcours la force enchantereſſe
Adoucira mes maux, calmera ma triſteſſe;
Venez.... que dans vos bras je perde ma raiſon,
Que d'un ſtérile amour j'avale le poiſon;
Malgré votre froideur, mon ame trop frappée,
De vos embraſſemens eſt encore occupée.
Que dis-je? hélas! non, non, venez plutôt des Cieux
M'applanir le chemin, & deſſiller mes yeux:
Combattez de mon cœur les paſſions funeſtes,
Rappelez mon eſprit aux vérités céleſtes;
Montrez un Dieu vengeur qui veut nous pardonner;
Vous-même forcez-moi de vous abandonner;

Songez que ce troupeau, ce fruit de vos prières,
Ces enfans de vos ſoins attendent vos lumières,
Pour conduire, animer leur courage abattu,
Et ſuivre les ſentiers de l'auſtère vertu.
Lorſque par vos bienfaits on forma cet aſyle,
Vous rendiez ce déſert moins triſte & plus tranquille;
Nous goûtions le bonheur de vivre ſous vos loix,
Et tout s'embelliſſoit au ſon de votre voix.
Nos Autels ne ſont point ornés par des ſubſides
Enlevés à la veuve, aux orphelins timides;
Des Avares craintifs ne nous ont point donné
L'or chéri qu'en mourant ils ont abandonné.
Une ſimplicité noble & majeſtueuſe
Rend l'approche du Temple humble & reſpectueuſe;

Nos dômes & nos toits de mousse sont couverts;
Nos jardins en tout temps sont peuplés d'arbres verds;
Nous contemplons du Ciel l'éternelle harmonie,
Et nous chantons de Dieu la puissance infinie.
 Venez, ô cher Epoux, cher Frère, cher Amant!
Je gémis sous le poids de mon cruel tourment;
Laissez-vous donc fléchir par votre tendre Amante,
Venez voir votre Sœur, votre Epouse tremblante;
Pour réunir ces noms, venez, par notre amour,
M'arracher à jamais de ce triste séjour.
Ces chênes orgueilleux qui couvrent les montagnes,
Ces ruisseaux argentés qui baignent les campagnes,
Ces antres, ces forêts, ces vallons, ces côteaux,
Ces grottes, dont l'écho répond au bruit des eaux,
Le souffle des Zéphyrs agitant les feuillages,
De mille oiseaux divers les différens ramages,
Ces lointains assurant l'immensité des Cieux;
Ces riantes beautés n'affectent plus mes yeux:
Les prés n'ont plus pour moi cette aimable verdure;
Les fontaines n'ont plus ce tendre & doux murmure;
De nos champs émaillés les plus brillantes fleurs
Ont perdu leur éclat & leurs vives couleurs:
Hélas! dans ma profonde & triste solitude
Rien ne peut dissiper ma sombre inquiétude.
Pour calmer de mes sens le trouble & les transports,
J'erre autour des tombeaux, & je cherche les Morts:

Les feux noirs & tremblans de leurs lampes funèbres ;
Le silence qui règne en ces lieux de ténèbres ;
Les spectres effrayans, enfans de la Terreur,
En augmentent encor l'épouvante & l'horreur.
  C'est ici cependant mon affreuse demeure ;
Il faut que dans ces lieux & je vive & je meure ;
Je suis donc condamnée à d'éternels ennuis :
De mes égaremens voilà les tristes fruits.
Fatale preuve, hélas ! de mon amour funeste ;
Impitoyable mort, ton secours seul me reste.
C'est ici qu'en tombant sous ces terribles coups,
Mon cœur perdra ce feu dont il brûle pour vous ;
Il attend que sans crime, ensemble répandues,
Nos cendres au tombeau se mêlent confondues :
O Ciel ! secourez-moi dans ces extrêmités,
Et daignez mettre un terme à mes calamités.
  Dieu suprême ! on me croit votre épouse chérie ;
Je suis une coupable indigne de la vie,
Une esclave du crime, attachée aux erreurs
Dont ce monde pervers empoisonne les cœurs.
Mais Ciel ! quelle lumière a passé dans mon ame ?
Est-ce un rayon divin ? Je crois sentir sa flamme.
D'où naît cette ferveur ? Me vient-elle des Cieux,
Ou des cruels transports de mes sens furieux ?
Je pleure mon Amant, sans gémir de mon crime ;
D'un invincible amour malheureuse victime,

J'entends les loix du Ciel que je veux accomplir ;
Je connois mes devoirs, & ne peux les remplir.

Dans un cœur combattu l'héroïſme ſuprême
Eſt de fuir ſans retour l'aimable objet qu'il aime ;
A ce ſublime effort j'aſpire vainement.
Puis-je vaincre l'Amour, & penſer à l'Amant?
J'adore le coupable, & déteſte l'offenſe :
Comment de mes remords connoître l'innocence?....
Mon ame forme en vain le projet de vous fuir ;
Non, cher Abailard, non,.... je ne puis vous haïr...
Rappelez vos vertus ; &, domptant la Nature,
Etouffez de mes ſens le coupable murmure :
De mon funeſte amour, que Dieu ſoit le vainqueur ;
Lui ſeul peut occuper & vous ravir mon cœur.

Que le ſort d'une Vierge excite mon envie !
Vertueuſe, elle mène une tranquille vie ;
Ses vœux ſont exaucés, ſes déſirs ſatisfaits ;
Chaque jour eſt marqué par de nouveaux bienfaits.
Son cœur pur & content jouit d'un heureux calme,
Et voit au loin des Cieux la couronne & la palme :
Quand ſur ſes yeux la nuit vient ſemer ſes pavots,
Paiſible, elle ſe livre aux douceurs du repos ;
Des eſprits bienfaiſans, par d'innocens menſonges,
Font naître & voltiger les plus aimables ſonges ;
Elle entend quelquefois leur langage flatteur,
Et voit du Ciel ouvert le ſpectacle enchanteur :

De ferveur consumée, ... elle tombe, ... elle expire;
Son ame prend l'essor vers le céleste Empire;
Et, traçant dans les airs des sillons lumineux,
Elle vole au séjour des Etres bienheureux.

A des songes impurs mon ame, hélas ! se livre;
De leurs plaisirs trompeurs sans crainte elle s'enivre;
Vagabonde, elle échappe, &, volant jusqu'à vous,
Elle brave du Ciel le trop juste courroux.
O nuit ! viens déployer les voiles les plus sombres
Sur ces crimes honteux, confiés à tes ombres:
Quand de l'Astre du jour tu nous caches les traits,
L'image d'Abailard s'offre avec ses attraits.
De ce fantôme vain je dévore les charmes;
Sa beauté me ravit, & suspend mes alarmes;
Je crois le voir, l'entendre, & ma main le poursuit;
Elle croit l'arrêter;.... il se dissipe,... & fuit.
Douces illusions, venez; mensonge aimable,
Paroissez à mes yeux; vous, fantôme adorable,
Venez remplir mon cœur de vos divins appas:
Je le revois;... il vole au devant de mes pas,
Et s'élève au sommet d'une tour menaçante,
Qui blanchit l'Océan dans sa rage impuissante:
Sur ces arides bords mille monstres divers
Par d'affreux hurlemens font retentir les airs;
Ce spectre tout-à-coup s'élance dans la nue;
Il m'invite à le suivre,... & s'échappe à ma vue.

Mon cœur eſt pénétré d'une ſecrète horreur;
L'air ſiffle, la mer gronde, & roule avec fureur;
Des flots précipités les chocs épouvantables
Se mêlent aux éclats des foudres redoutables:
Je m'éveille tremblante,... & les Deſtins cruels
Juſques ſur mon repos verſent des maux réels.

Dans les arrêts du ſort, ah! quelle différence!
Il répand ſur vos jours la froide indifférence,
L'indolence du cœur, l'inſenſibilité,
Et vous fait voir mes maux avec tranquillité.
Vous les coulez ces jours dans une paix profonde,
Auſſi purs que les airs, auſſi calmes que l'onde,
Avant que l'Eſprit-Saint fût porté ſur les eaux,
Et qu'il permît aux vents de ſoulever les flots.

Cher & cruel Amant, qu'Héloïſe eſt à plaindre!
Revenez, Abailard. Eh! qu'avez-vous à craindre?
Le flambeau de l'Amour brûle-t-il pour les morts?
Dieu! je revois le fer;.... je cède à mes tranſports:
La Nature frémit, le Ciel gronde & s'enflamme;
Hélas! vous êtes froid,... je ſuis toute de flamme.
Je veux vous fuir, par-tout votre image me ſuit;
Dans mon antre, aux Autels, & le jour & la nuit,
Elle occupe mon cœur, rend vaine ma prière,
Et ſe roule avec moi dans la vile pouſſière;
Quand par le culte ſaint on invoque les Cieux,
Temples, Prêtres, flambeaux, tout s'éclipſe à mes yeux.

Lorſqu'aux pieds des Autels humblement proſternée,
Je dévoile mon ame au crime abandonnée;
Quand je demande au Ciel ce feu toujours vainqueur,
Venez, ſi vous l'oſez, lui diſputer mon cœur;
Venez, par vos regards, vos diſcours & vos charmes,
Diſſiper mes remords & ſuſpendre mes larmes;
Faites évanouir la grace & ſes effets,
Oppoſez votre amour aux céleſtes bienfaits;
Venez, ſi vous l'oſez, ſuivi de l'Enfer même,
M'arracher de mon Dieu que j'implore & que j'aime.
Mais, non, fuyez plutôt, craignez ce Dieu jaloux;
Entre Abailard & moi, rochers, élevez-vous;
Que les plus vaſtes mers à jamais nous ſéparent;
Que par mes pleurs, Grand Dieu! mes crimes ſe réparent;
J'eſpère en vos bontés, je crains votre pouvoir.
Hélas! puis-je ſans vous rentrer dans mon devoir?
Filles pures des Cieux, vertus, grace ineffable,
Lancez vos traits divins dans mon ame coupable;
Je ſens déjà vos feux, Eſpoir,... Foi,... Charité;...
Je vole ſur vos pas à l'immortalité.
Voyez dans ſa retraite Héloïſe éperdue,
Sur un ſombre tombeau triſtement étendue,
Couverte d'une haire, en proie à ſes remords;
Fuyant l'éclat du jour, pour vivre avec les Morts.
Dans ces lieux écartés, conſacrés à mes veilles,
Une lugubre voix vient frapper mes oreilles.

» Votre place eſt ici, venez, ma triſte ſœur;
» Dit-elle, & du repos éprouvez la douceur;
» Autrefois de l'Amour comme vous la victime,
» J'en reconnus bientôt le dangereux abyme;
» J'ai vaincu par mes pleurs mon penchant criminel,
» Et je jouis enfin du bonheur éternel «.

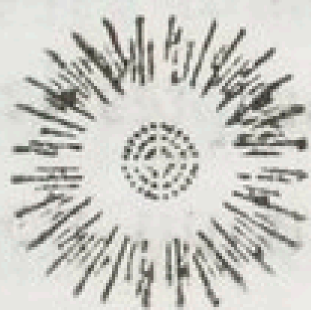
GRAND DIEU ! de mes regrets recevez les offrandes;
Je viens, Eſprits heureux, préparez vos guirlandes;
Héloïſe vous ſuit au céleſte ſéjour:
Guidez ſes pas tremblans aux Royaumes du jour.
En vêtemens ſacrés, avec une foi vive,
Soutenez, Abailard, mon ame fugitive;
Pour expier mon crime, hélas! je dois périr;
Vous même, en me voyant, apprenez à mourir;
Contemplez cet objet de votre amour funeſte;
La pâleur de la mort eſt l'éclat qui lui reſte.
Voyez de ce beau teint les roſes s'effacer,
La crainte & la terreur ſur mon front ſe tracer:
Ne m'abandonnez point, & ſervez-moi de guide;
Ranimez de mon cœur l'eſpérance timide;
Sans crime vous pouvez ſur moi fixer les yeux;
Dans ces derniers momens recevez mes adieux.
O Mort! maître éloquent, ton affreuſe lumière
Peut ſeule nous prouver que nous ſommes pouſſière,
Que l'homme eſt un néant, ſes projets vanité,
Que ton pouvoir ſuprême eſt ſeul réalité.

Lorſqu'au fatal inſtant de cette heure imprévue
Le Deſtin offrira l'avenir à ta vue,
Et lorſque de tes jours s'éteindra le flambeau,
Que la même épitaphe & le même tombeau
Rappellent de mes pleurs la déplorable hiſtoire,
Nos malheurs, nos amours, mes combats, ma victoire.

Si de jeunes Amans, conduits par le haſard,
Venoient voir dans ces lieux la tombe d'Abailard,
Sur ce marbre inſenſible ils liront nos alarmes;
Une douce pitié leur arrachant des larmes,
Ils s'écrieront ſans doute, embraſés de leurs feux,
Que notre amour, ô Ciel, ait un ſort moins affreux!

Si, pénétré des maux d'une abſence cruelle,
Quelque Poëte enfin, Amant tendre & fidèle,
Eſt ainſi qu'Héloïſe accablé de tourmens;
S'il en eſt dont l'Amour, par ſes enchantemens,
Par ſes feintes douceurs & par ſon artifice,
L'ait, comme moi, conduit au fond du précipice,
Qu'il chante mes malheurs, mes feux, mon repentir:
Mais pour les bien dépeindre, il faut les bien ſentir.

M. Feutry.





N.° 1442.

HÉLOISE *à son Epoux*, ou *les Cendres découvertes.*

UNE Lettre où nos maux étoient par toi dépeints,
L'autre jour, par hasard, fut remise en mes mains;
Des traits de mon Epoux j'y reconnus l'empreinte,
Et crus pouvoir l'ouvrir sans scrupule & sans crainte.
Mais que mon triste cœur, d'un vain espoir flatté,
ABAILARD, paya cher sa curiosité !
Hélas ! loin d'adoucir l'ennui qui me dévore,
Cettte Lettre n'a fait que l'augmenter encore.
Eh quoi ! d'un malheureux pour calmer les douleurs,
Falloit-il rappeler le sujet de nos pleurs,
Et que, pour soulager les disgraces communes,
Ta main lui retraçât toutes nos infortunes ?
Ah ! du sort d'un ami c'est prendre trop de soin,
Et pour moi ton amour n'eût pas été plus loin.
Depuis ce jour fatal, ainsi que ma tristesse,
J'ai senti dans mon cœur renaître ma tendresse.
Mes feux qu'avoient domptés le temps & la vertu,
Ont repris sur mes sens un pouvoir absolu.
Que dis-je ? de tes maux la peinture touchante
Les a renouvellés dans l'ame d'une Amante.

Non,

Non, ces maux, Abailard, par ta plume tracés,
Jamais de mon esprit ne seront effacés.
Je croirai voir toujours cette main ennemie
Qui d'un Oncle cruel servit la barbarie.
Je n'oublierai jamais ces indignes rivaux
Dont l'orgueil distilla son fiel sur tes travaux:
En vain, pour te soustraire à leurs lâches outrages,
Tu daignes expliquer le sens de tes Ouvrages;
On te voit succomber sous leurs coups odieux,
Et le feu consuma tes Ecrits précieux.
Par combien de noirceurs ces Docteurs téméraires,
Ces vils Religieux, que tu traites de Frères,
N'essayèrent-ils pas de flétrir ton honneur?
Le temps même n'a pu désarmer leur fureur:
A peine ton trépas éteindroit-il leur haine,
Et peut-être qu'un jour leur envie inhumaine,
Jusques dans ton cercueil lançant sur toi ses traits,
De ta cendre tranquille ira troubler la paix.
Que cette idée, ô Ciel, & m'irrite & m'accable!
Rougis de ton erreur, suite aveugle & coupable,
Toi qui, t'abandonnant à d'injustes mépris,
Des vertus d'Abailard n'a point connu le prix.

Quoi! de tes maux passés la mémoire remplie,
Me faudra-t-il trembler sans cesse pour ta vie;
Et dans ces lieux jamais, hélas! ne pourrons-nous
Prononcer, sans effroi, le nom de mon Epoux?

Ce nom y ſera-t-il toujours couler nos larmes ?
Montre-toi, cher Epoux, ſenſible à mes alarmes,
Que le plus prompt retour te rapproche de moi ;
Ou, ſi du ſort jaloux l'impérieuſe loi
A mon empreſſement t'empêche de te rendre,
Conſole, en m'écrivant, l'Amante la plus tendre.
Le fardeau de mes maux en ſera plus léger,
Si ton cœur avec moi veut bien les partager.
Par tes lettres tu peux modérer mon martyre ;
Au nom de notre amour, hâte-toi de m'écrire.
Pouvant de ſon Epouſe adoucir les douleurs,
Abailard ſera-t-il inſenſible à ſes pleurs,
Et ne voudroit-il pas faire, du moins pour elle,
Ce que pour un ami lui ſuggéra ſon zèle ?
Ce n'eſt pas que je blâme une injuſte pitié ;
L'amour, d'un noble cœur n'exclut point l'amitié :
Je ne puis condamner l'ingénieuſe adreſſe
Par qui de ton ami tu calmes la triſteſſe,
En comparant au ſien un plus cruel ennui ;
Mais ne nous dois-tu pas encore plus qu'à lui ?
On nous nomme tes Sœurs ; nous ſommes ta famille ;
Chacune d'entre nous prend le nom de ta fille ;
Et ſi quelqu'autre nom pouvoit plus nous flatter,
Nous nous diſputerions l'honneur de le porter.
Tout nous inſpire ici des ſentimens ſi juſtes,
Et de ta piété ces monumens auguſtes,

Ce Cloître, ces Autels ſont autant de témoins
De notre attachement, ainſi que de tes ſoins :
Nous n'en perdrons jamais le ſouvenir fidèle,
Et nous dirons toujours que c'eſt toi dont le zèle,
Dans un déſert au meurtre autrefois conſacré,
Daigne fonder pour nous un Temple révéré ;
Que ce n'eſt point aux Rois qu'eſt dû cet avantage,
Et que ces murs ſacrés ſont ton unique ouvrage :
C'eſt là qu'en ta faveur nos cœurs reconnoiſſans
Offrent ſans ceſſe au Ciel les vœux les plus ardens.
Le Dieu que nous ſervons dans cet aſyle auſtère,
Y reçoit tous les jours notre hommage ſincère ;
Toutefois cet amour pour la Religion
N'étouffe point en nous toute autre paſſion.
De notre ſexe, hélas! tu connois la foibleſſe ;
Si de nos cœurs ſouvent la grace eſt la maîtreſſe,
Trop ſouvent la Nature y domine à ſon tour,
Et pour la vaincre, il faut combattre plus d'un jour.
Notre vertu fragile a beſoin qu'on la guide :
C'eſt à toi d'affermir cette vertu timide.
Eſclaves du péché, de la terre & des ſens,
Que produiroient ſans toi nos efforts impuiſſans ?
Ah ! reviens, Abailard, reviens, par ta préſence,
Fortifier nos vœux, fixer leur inconſtance ;
Et de PAUL imitant les travaux précieux,
Sois de notre ſalut l'artiſan glorieux.

Nous ſavons qu'ennemi d'une oiſive molleſſe,
Loin de nous, au travail tu te livres ſans ceſſe;
Mais tu n'enrichis plus de tes productions
Que des Hommes pervers, indignes de tes dons;
Et refuſant tes ſoins à des enfans dociles,
Tu prends pour des ingrats des peines inutiles.

Quoi! pour rendre ton cœur propice à mes ſouhaits,
Dois-je, au nom de mes Sœurs, te parler déſormais?
Héloïſe ſur toi n'a-t-elle plus d'empire?
Crains-tu de conſentir à ce qu'elle déſire?
Cependant, grace aux nœuds dont nous ſommes unis,
Abailard, tout commerce entre nous eſt permis;
Et d'ailleurs, à me fuir qui pourroit te contraindre?
De tes déſirs éteints je n'ai plus rien à craindre;
Et nos vœux & le fer d'un aſſaſſin cruel
Ont mis à nos tranſports un obſtacle éternel.
Viens donc, par ton exemple, en ce lieu ſolitaire,
Rendre à mes ſens troublés un calme ſalutaire:
Si je ſuis par raiſon dans ce ſéjour de paix,
Fais que par ta pitié j'y trouve des attraits.
Dès qu'une fois l'amour a ſubjugué notre ame,
Il eſt bien mal-aiſé d'en éteindre la flamme.
Tu dois te rappeler quels étoient mes tourmens,
Quand il falloit ſans toi paſſer quelques momens,
Et combien, Abailard, de ta plus courte abſence
Le temps paroiſſoit long à mon impatience.

Fuyant tous les regards, jusques à ton retour,
Je veillois pour t'écrire & la nuit & le jour.
Ma plume de mon cœur te peignoit la tendresse,
Et les divers ennuis qui l'agitoient sans cesse ;
Et je ne jouissois d'un instant de repos,
Que lorsque ta réponse adoucissoit mes maux.
Que de pleurs à mes yeux n'as-tu pas fait répandre !....
Ce détail te surprend, & tu crains de l'entendre :
Mais je n'en rougis plus, depuis que pour t'aimer
Je suis venue ici, jeune encor, m'enfermer.
Renoncer, à vingt ans, au Monde, à ses délices !
Un vertueux amour fait seul ces sacrifices.
Quand la soif des plaisirs excite nos transports,
On n'a garde, Abailard, de s'attacher aux Morts,
Et l'on cesse d'aimer l'objet dont la tendresse
Ne peut plus de nos sens satisfaire l'ivresse.
Que Fulbert se trompoit, alors que sa fureur
Du plus noir des forfaits te fit subir l'horreur !
Il crut que, du plaisir faisant ma loi suprême,
Je préférois ton sexe à ta personne même ;
Mais malgré lui toujours je sens les mêmes feux :
Le perfide a commis un crime infructueux ;
Et mon fidèle amour, plus puissant que sa rage,
Se venge dans mon sœur de son barbare outrage.
L'homme en toi n'étoit pas ce que j'aimois le plus ;
J'adorois ton esprit, tes talens, tes vertus.

Tu l'as bien éprouvé par cette résistance
Qu'à notre hymen long-temps opposa ma constance;
Car, quoiqu'autorisé par la Religion,
Le nom d'Epouse fût un respectable nom,
Tu le sais, Abailard, le tendre nom d'Amante
Offroit un plus doux charme à ma flamme innocente:
L'Amour veut être libre, & de ses feux souvent
L'hymen détruit l'ardeur en l'assujettissant.
C'est ce qui de mon cœur alarmoit la tendresse;
Je me voyois du tien souveraine maîtresse:
Maîtresse d'Abailard! Ce titre étoit pour moi
Plus flatteur que celui de l'Epouse d'un Roi.
Le véritable amour, dédaignant la fortune,
Du faste & des grandeurs fuit la pompe importune,
Et ne trouvant qu'en lui ce qui peut le charmer,
Attache son bonheur au seul plaisir d'aimer.
Oui, s'il est un bonheur, il est dans ce délire,
Dans ces doux sentimens qu'à deux Amans inspire
Un penchant mutuel que l'estime a produit.
Tel fut, cher Abailard, celui qui nous unit.
Par ton mérite seul mon ame fut séduite.
Eh! qui n'eût point rendu justice à ton mérite?
Est-il une Province, une Ville, un Pays,
Où ton illustre nom n'eût pas été transmis?
On vantoit en tous lieux tes sublimes Ouvrages:
Ton aspect triomphoit des femmes les plus sages;

Ton air noble, tes traits, tes discours éloquens,
Cette simplicité, compagne des talens,
Ces yeux où de ton ame on lisoit la franchise,
Tout parloit en faveur du vainqueur d'Héloïse :
Tes rares qualités sur toi de toutes parts,
Des Peuples & des Grands attiroient les regards.
Admirant à l'envi ton génie & tes graces,
Pour te voir & t'entendre on voloit sur tes traces.
Solide tour-à-tour & rempli d'agrémens,
Tu ne ressemblois point à ces sombres Savans
Dont l'orgueil a rendu l'esprit atrabilaire,
Et qui, pour trop savoir, ignorent l'art de plaire.
Quels charmes n'avoient pas ces Vers ingénieux,
Où, pour te délasser d'un travail sérieux,
De l'Amour quelquefois tu traçois les caprices ?
Du Lecteur, en tout temps, ils feront les délices.
Cette Rose (1) sur-tout, où de tant de beautés
Tu découvris l'éclat à nos yeux enchantés,
Fiction à la fois délicate & nouvelle,
Aux Poëtes toujours servira de modèle.
Quelle lyre a jamais rendu de plus doux sons ?
Ton génie animoit jusques à ces Chansons
Qui, pour moi par ton goût t'ayant été dictées,
Seront, par mille Amans, pour d'autres répétées.

---

(1) Le Roman de la Rose.

Ainſi tes Vers touchans, monumens de nos feux,
Iront de bouche en bouche à nos derniers neveux,
Et l'on s'entretiendra de nous & de nos flammes,
Tant que le Dieu d'Amour régnera ſur les ames.
Que j'ai vu de Beautés dont chacune penſoit
Etre l'heureux objet que ta Muſe encenſoit,
Et dont la vanité, ſur la moindre apparence,
De captiver ton cœur concevoit l'eſpérance;
Mais qui, reconnoiſſant à la fin leur erreur,
Exhaloient contre moi leur jalouſe fureur.
Ton Amante, Abailard, diſoient-elles ſans ceſſe,
Ne devoit ſon éclat qu'à ta ſeule tendreſſe,
Et ſeroit dans l'oubli demeurée à jamais,
Si tes Vers n'avoient point célébré ſes attraits.
Mon amour-propre en vain ſouffroit de cet outrage;
Je mépriſois des cris enfantés par la rage,
Et je m'applaudiſſois d'avoir fixé les vœux
D'un homme qui ſavoit, par un art merveilleux,
Transformer en Déeſſe une ſimple Mortelle:
Souvent même peut-être à tes regards plus belle,
En liſant tes Ecrits, je me perſuadois
Etre telle en effet que tu m'y dépeignois.
Mais que ſont devenus ces jours remplis de charmes?
Maintenant condamnée à répandre des larmes,
Je puis à peine ouvrir mes yeux appeſantis;
Mes traits par la douleur ſont uſés & flétris:

Je ne vois les objets qu'à travers un nuage ;
Le jour le plus ſerein me ſemble un jour d'orage.
Tout ce qui m'environne eſt pour moi ſans appas,
Et de toute ma joie, il ne me reſte, hélas !
Qu'un ſouvenir amer, qui redouble ma peine.
O vous, dont mon bonheur arma l'aveugle haine,
Ceſſez de vous livrer à vos tranſports jaloux !
Abailard ne vit plus ni pour moi ni pour vous ;
Ses malheurs ont du ſort aſſouvi l'injuſtice ;
Ma flamme a fait ſon crime, & cauſé ſon ſupplice :
Il ſe laiſſa toucher par mes foibles attraits,
Et, l'un de l'autre épris, nous vivions ſatisfaits ;
Lorſque ſur mon Amant une main homicide
Oſa, vil inſtrument d'une rage perfide.....
Mais ici la pudeur & l'amour offenſés
M'empêchent d'achever ;.... mon trouble en dit aſſez.

A combien de revers étois-tu deſtinée ?
Trop ſenſible Héloïſe ! Epouſe infortunée !
Le Temps de ton Epoux a ralenti l'ardeur,
La glace de ſes ſens a paſſé dans ſon cœur ;
A ſa flamme légère un froid dégoût ſuccède ;
L'ingrat te laiſſe en proie à l'ennui qui t'obsède,
Et, las de ſa conquête, il dédaigne aujourd'hui
Un cœur qui s'étoit mal défendu contre lui ;
Il l'avoit pris ſans peine, il te le rend de même.
Tu devois bien prévoir cette infortune extrême,

Quand ta raiſon pouvoit, certaine du ſuccès,
De ton amour naiſſant arrêter les progrès.
Que te ſert à préſent ſa tardive lumière ?
A tes feux, ſans remords, livre-toi toute entière,
Ame lâche; & perdant à jamais tes plaiſirs,
Pour ces plaiſirs encor forme de vains déſirs.

Qu'ai-je dit ? où m'emporte une ardeur criminelle ?
Dans quel aveuglement, ô Ciel ! me plonge-t-elle ?
Quoi ! l'Epouſe d'un Dieu brûle pour un Mortel !
Et j'oſe l'avouer ! tu m'y forces, cruel !
Falloit-il tout d'un coup, par ta flamme inconſtante,
Porter le déſeſpoir dans le cœur d'une Amante ?
Et ne devois-tu pas attendre que le temps
Eût pu briſer des nœuds ſi chers & ſi puiſſans ?
Viens m'arracher du moins à ma propre foibleſſe,
Abailard; viens m'aider à vaincre ma tendreſſe,
Et de la piété me montrer les appas.
Mais non, fuis-moi plutôt, & ne m'écoute pas;
Ta préſence, fatale au repos de mon ame,
Au lieu de la dompter, irriteroit ma flamme,
Et ſous l'excès d'un feu vainement combattu,
Je verrois à regret ſuccomber ma vertu :
Fuis-moi, dis-je; il eſt temps qu'à mes vœux aſſervie,
Je conſacre à mon Dieu le reſte de ma vie.

Oui, Seigneur, c'en eſt fait, je m'abandonne à toi;
Trop long-temps indocile & rebelle à ta loi,

Je ne veux m'appliquer déformais qu'à te plaire,
Et mourir, s'il se peut, sous ton joug salutaire ;
Daigne, du haut des Cieux, sensible à mes remords,
De mon cœur pénitent protéger les efforts,
Eteindre en moi le feu d'une coupable flamme,
Et par un feu plus pur l'effacer de mon ame.
Etre éternel, toi seul mérites notre amour ;
Contre un Amant chéri je t'implore en ce jour :
Signale en ma faveur ta puissance céleste ;
Je ne peux rien sans elle ; un obstacle funeste
Vient s'opposer sans cesse à mon juste dessein ;
Mon feu, mal étouffé, se rallume en mon sein ;
Malgré moi de mes sens à toute heure il s'empare :
Je ne me connois plus ; je me perds, je m'égare,
Je frémis, je frissonne, & mon cœur déchiré
Repousse en vain l'amour dont il est dévoré.
Quels combats !.... quels tourmens faut-il que je subisse !
Puis-je, sans expirer, souffrir un tel supplice ?...
Mais enfin, grace au Ciel !... je triomphe, & mon cœur,
Cher Abailard, renonce à sa profane ardeur ;
Dieu l'emporte sur toi dans mon ame soumise.
Seconde par tes vœux ma pieuse entreprise,
Et reçois, en cédant ton Epouse à ton Dieu,
D'Héloïse mourante un éternel adieu.

*M.****



N.° 1443.

HELVÉTIUS (épitaphe d').

BIENFAITEUR délicat, riche ſans étalage,
Père tendre, ami généreux,
Au ſein de l'opulence, il eut les mœurs d'un Sage,
Et ſon or lui ſervit à faire des heureux.
Mais, vers le déclin de ſon âge,
Des vices de ſon temps la déſolante image
Vint le bleſſer d'un trait ſi douloureux,
Qu'au delà des rivages ſombres,
Entre PLATON & LUCRÈCE attendu,
Doucement il eſt deſcendu
Chercher des vertus chez les Ombres.

M. Dorat.

N.° 1443 *a*.

HELVÉTIUS (éloge d').

DES Sages d'ATHÈNE & de ROME
Il eut les mœurs & la candeur;
Il peignit l'Homme d'après l'Homme,
Et la Vertu d'après ſon cœur.

M. l'Abbé de la Roche.

N.° 1444.

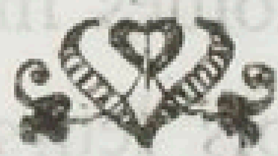
HENRI IV (entretien ſérieux d'une ombre avec).

Inſtruction à un Roi pour bien gouverner.

HENRI, tu vas régner; les plus ſévères loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étoient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis :
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères;
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaiſance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité;
La vérité, terrible ici, fait leurs ſupplices;
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à ſa voix tremblent les Conquérans,
Héros aux yeux du Peuple, aux yeux de Dieu, Tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écraſe.
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuiſſans.
HENRI voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres;
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,

Qui, des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De THÉMIS & de MARS ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos Pères.
Etes-vous en ces lieux, foibles & tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, Mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de foiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
La race des Humains soit en foule engloutie;
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir!

De Voltaire.



N.° 1444 *a*.

HENRI IV (éloge d'). *V.* la lettre A. *I. Vol. du Supplément.* Ami (le Roi).

N.° 1444 *b*.

HENRI IV (Epître à). *Eloge de* LOUIS *XVI*, *lors de ſon avènement au trône.*

. . . .

TOI qui vainquis la Ligue, & l'ESPAGNOL & ROME,
Toi dont le nom fameux, adoré des FRANÇOIS,
Autrefois de ma Muſe aſſura le ſuccès;
O HENRI! mon Héros! mon cher Roi! mon Grand Homme!
D'un vieillard expirant daigne écouter la voix,
Qui s'élève vers toi pour la dernière fois.
Tu fus bon; à mes yeux voilà toute ta gloire.
Ce nom de Conquérant, ce vain nom de victoire,
Ne me paroiſſent plus qu'erreur, que vanité.
Ton triomphe éclatant dans une juſte guerre
N'eût point fixé ſur toi les reſpects de la terre:

Tu l'obtiens, grand BOURBON ! mais c'eſt par ta bonté ;
Seule elle fait ta gloire en cette paix profonde,
Où tu vois près de toi TITUS, l'amour du monde,
ANTONIN, MARC-AURELE, & ton ami SULLI.
O Père des Bourbons ! mon immortel Henri !
La FRANCE te fut chère, & la France t'adore :
Si l'on ſent chez les Morts, tu dois l'aimer encore.
Hélas ! depuis ce jour, depuis l'horrible jour
Où l'Enfer vomiſſant un monſtre abominable,
Frappa ſon Roi chéri, ſon éternel amour,
La France n'a rien vu qui te ſoit comparable...
Elle a beaucoup ſouffert... Mais quel Soleil nouveau
Nous eſt donc annoncé par cette belle Aurore ?
Eſt-ce toi, cher Henri, ſorti de ton tombeau ?
Es-tu reſſuſcité ? te verrons-nous encore ?
Ah ! c'eſt ton fils ! un fils déjà digne de toi !
Comme il ouvre nos cœurs à la douce eſpérance !
Comme il finit d'un mot les malheurs de la France !
Elle retrouve donc un Père dans ſon Roi !
A des pleurs éternels tu n'es point condamnée,
Jette un cri d'alégreſſe, ô FRANCE fortunée !
Renais : ils ſont paſſés les jours de la douleur ;
Voici les jours de paix, & le temps du bonheur.
Dieux ! quel ſera ce Roi, quel ſera cet AUGUSTE
Qui promet d'être bon, qui promet d'être juſte,
Et qui commence ainſi que finit le ROMAIN ?

Ce

Ce ſceptre qui jadis étoit ſi redoutable,
N'eſt donc plus déſormais, dans cette heureuſe main,
Qu'un rameau d'olivier, qu'une houlette aimable?
Par ce jeune Berger le troupeau dirigé,
Contre les Loups cruels ſera donc protégé?
Quel Paſteur! il lui reſte, en ſa noble carrière,
De grands maux à guérir, & de grands biens à faire.
Quoi! ſi jeune & ſi ſage?.... Ainſi le Ciel plus doux
A quitté ſon tonnerre, & s'appaiſe envers nous;
En faveur des François la pitié l'intéreſſe;
Il leur donne celui dont ils auroient fait choix.
Il fait régner ſur eux la vertu, la jeuneſſe;
Aſſemblage frappant qu'il ne fit pas deux fois.
Si du ſein des boſquets du tranquille Elisée,
Il t'eſt permis d'entendre & d'exaucer nos vœux,
Grand Bourbon! vois ton Peuple étonné d'être heureux.
O vengeance du Ciel! êtes-vous épuiſée?
La France, proſternée à tes ſacrés genoux,
Comme ſon protecteur & t'implore & t'appelle.
Sauve, ſauve ton fils, conſerve-le pour elle;
Que ſes précieux jours ſoient longs, & qu'ils ſoient doux.
Veille ſur lui, défends une tête ſi chère,
Sois ſon puiſſant Génie & ſon Dieu tutélaire.
Sauve tant de vertu des vils adulateurs;
Ecraſe ſous ſes pas ces ſerpens ſéducteurs,
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte

Que puiſſe faire aux Rois la colère céleſte.
Ils tromperoient ton fils, dont le cœur généreux
Eſt étranger au mal, ignore l'artifice.
Les lâches! ils ſeroient d'autant plus dangereux,
Que, par un deſtin rare, & pour nous bien propice,
Ils ne peuvent offrir qu'un encens mérité.
La louange aujourd'hui contient la vérité.
Veille donc ſur ce Roi, notre grande eſpérance;
De ſon ſalut dépend le ſalut de la FRANCE;
Et pour comble de bien, & pour nous & pour lui,
A ce nouveau Henri fais trouver un SULLI.
Mon Héros! j'ai vécu; j'entends la voix fatale
De CARON, qui m'appelle à la rive infernale.
Si le ſort juſqu'à toi me laiſſe parvenir,
De ton auguſte Fils j'irai t'entretenir.

De Voltaire.



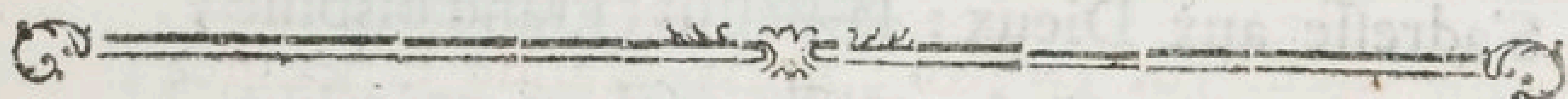
N.° 1444 *c.*

HÉRITIERS (les).

LES Loix devroient défendre à ces vieux Opulens,
Qui ne ſont bons à rien, de paſſer ſoixante ans;
Mais ces Oncles malins ſont cloués à la vie.
Le nôtre eſt tous les ans deux fois à l'agonie:

Un Courrier diligent vient nous en avertir :
Pour aller l'enterrer nous ſongeons à partir ;
Quand un autre Courrier, qui juſqu'au cœur nous frappe,
Arrive, & nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas.

Deſtouches.



N.° 1445.

HÉRITAGE (il n'eſt pas de douleur qui ne diſparoiſſe à la vue d'un gros).

Quand d'un coup de ſa faulx l'inexorable Mort
Dépêche un vieux Créſus aux rives du Cocyte,
Ses héritiers pleurent d'abord :
Mais cette triſteſſe hypocrite
N'eſt dans le cœur qu'un pur effort
Où la décence les excite.
Si-tôt que le tréſor à leurs yeux eſt préſent,
Contre un aſpect ſi doux leur chagrin ne tient guère ;
Plus le coffre-fort eſt peſant,
Plus la douleur devient légère.

Pannard.

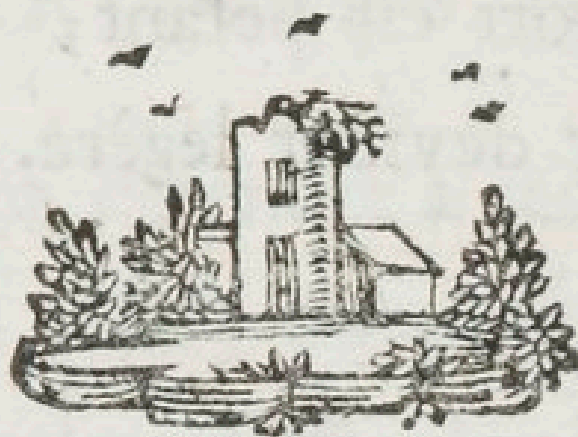


N.° 1445 *a*.

HERMAPHRODITE (l').

MA mère enceinte, & ne ſachant de quoi,
S'adreſſe aux Dieux : là-deſſus, grand'bisbille ;
APOLLON dit : C'eſt un fils, ſelon moi ;
Et ſelon moi, dit MARS, c'eſt une fille.
Point, dit JUNON, ce n'eſt ni fille, ni fils ;
HERMAPHRODITE enſuite je naquis.
Quant à mon ſort, c'eſt, dit Mars, le naufrage ;
Junon, le glaive ; Apollon, le gibet.
Qu'arrive-t-il ? Un jour ſur le rivage
Je vois un arbre, & je grimpe au ſommet.
Mon pied ſe prend ; la tête en l'eau je tombe
Sur mon épée : ainſi, trop malheureux,
A l'onde, au glaive, au gibet je ſuccombe,
Fille & garçon, ſans être l'un des deux.

*M.****



N.° 1445 *b*.

HERMITAGE (l') *voluptueux*.

Son prieural Hermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend
Suivant son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'Hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux Parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette sentence écrite:
Courte Messe & long repas,
Cuisine en ragoûts féconde,
Table où tout nectar abonde,
Et la glacière à deux pas;
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelas,
Doux sommeil entre deux draps,
Un calme dont rien n'approche;

Jamais le moindre fracas
De carroſſe ni de cloche;
Pain, bombance & liberté,
Liberté ſans anicroche:
L'horloge, à la vérité,
Rarement eſt remonté,
Mais ſouvent le tournebroche.

Piron.



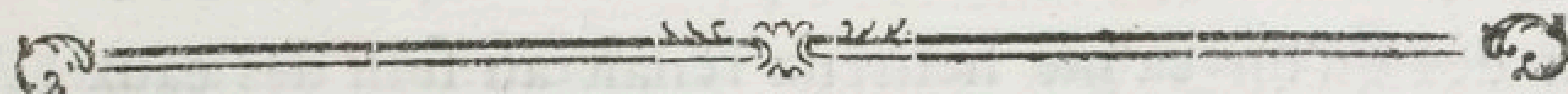
N.° 1445 *c.*

HERMITE (l').

PASSANT, ſi ton eſprit eſt aſſez curieux
Pour voir ce que la Grace a pu ſur la Nature,
Arrête, je te prie, & vois la ſépulture
Qu'un homme vif & mort a choiſie en ces lieux.
Il eſt vif, & la Mort n'a pas fermé ſes yeux;
Il eſt mort, ne voyant aucune créature;
Il eſt vif, car ſon corps prend quelque nourriture;
Il eſt mort, car ſon ame eſt toujours dans les Cieux.
S'il eſt vif, que fait-il dans cette nuit profonde?
S'il eſt mort, que n'eſt-il tout-à-fait hors du monde?
Qui pourra démêler un ſi merveilleux ſort?
Il eſt vif, il eſt mort; ſon ame enſevelie,

Conservant par devoir les causes de la vie,
Souffre, par sa vertu, les effets de la mort.

*M.****



N.° 1446.

HÉRO A LÉANDRE, ou *l'Amante désolée de l'absence de son Amant.*

QUOI ! trois jours sans te voir, trois jours sont écoulés !
Rends le calme, LÉANDRE, à mes sens désolés.
Quel obstacle nouveau te retient sur la rive ?
Je tremble ; tout m'alarme ; une Amante est craintive.
Tu peux par mille jeux varier tes plaisirs,
Ecarter tes ennuis, & charmer tes loisirs ;
Tu peux, sourd à ma voix, dans l'ardeur qui t'entraîne,
Conduire un char rapide, & voler sur l'arène,
Ou bien, armant ton bras d'inévitables traits,
Nouvel ENDIMION, errer dans les forêts ;
Mais moi, tu le sais bien, par l'Amour asservie,
A ce Dieu dès long-temps j'ai consacré ma vie.
L'Amour de tous ses feux voulut me consumer ;
Je ne veux, je ne puis, & je ne sais qu'aimer.
Le jour à peine luit, pleine de ton image,
Je m'arrache au sommeil, & je vole au rivage ;

Là, jetant ſur les mers des regards furieux,
J'accuſe avec tranſport & les vents & les Dieux :
Je frémis ; je crois voir, dans ma fureur extrême,
Chaque flot qui s'élève engloutir ce que j'aime ;
Et dès qu'un calme heureux renaît au ſein des eaux,
Je m'écrie à travers les pleurs & les ſanglots :
» Ne peut-il pas venir ? Que fait-il ? Qui l'arrête ?
» Pour quitter le rivage, attend-il la tempête ?

Qu'eſt devenu ce temps, où ton cœur amoureux
Sembloit dans les dangers puiſer de nouveaux feux ?
Je t'ai vu mille fois, malgré l'onde irritée,
Malgré les cris perçans d'une Amante agitée ;
Je t'ai vu, ſous un Ciel étincelant d'éclairs,
Lutter contre les vents déchaînés dans les airs,
Vaincre les élémens, &, fier de ton courage,
T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage.
L'Amour s'étonne-t-il des périls, des travaux ?
L'Amour, ainſi que MARS, n'a-t-il pas ſes Héros ?
Il te guidoit alors : quel changement extrême !
Tu trembles maintenant au ſein du calme même.

Sur ces bords où je ſais, cruel, que tu n'es pas,
Je cherche à découvrir la trace de tes pas ;
Si l'on revient des lieux que mon Amant habite,
Vainement on voudroit éviter ma pourſuite ;
On ne voit, on n'entend, on ne trouve que moi,
A l'Univers entier je m'informe de toi.

C'eſt peu : tes vêtemens, ſeul gage qui me reſte,
Quand le jour te rappelle en ton Iſle funeſte,
Des charmes d'un Amant voiles trop enchanteurs,
Je les couvre cent fois de baiſers & de pleurs :
Pardonne ce tranſport, il te peint ma tendreſſe,
Et l'Amour ne ſait point rougir de ſa foibleſſe.
Mais ſi-tôt que la nuit, favorable à mes feux,
Etend ſur l'horizon des voiles ténébreux,
Appelant près de moi ma compagne fidelle,
Sur cette tour fameuſe, où je vole avec elle,
D'une tremblante main j'allume des flambeaux,
J'implore en ſoupirant le Monarque des eaux ;
Et mes yeux parcourant l'obſcurité profonde
Dont l'horreur couvre au loin les vaſtes champs de l'onde ;
Je voudrois que le Dieu dont nous portons les fers,
Fît un Aſtre nouveau pour éclairer les Mers.
» O toi, de mes ennuis confidente chérie,
» Parle, porte l'eſpoir dans mon ame attendrie.
» Viendra-t-il ? Penſes-tu qu'il ſe ſoit échappé ?
» Je l'entends... Ah ! mon cœur ſe ſeroit-il trompé ?
» Je ne me trompe point ;... oui, c'eſt lui, c'eſt lui-même ;
» Il approche :... je vais revoir tout ce que j'aime...
Rentrez, noirs Aquilons, dans vos ſombres cachots ;
C'eſt un Dieu, c'eſt l'Amour qui traverſe les flots.
Je prête en ce moment une oreille attentive,
Et toujours mes regards ſont fixés ſur la rive ;

Le bruit le plus lointain, le moindre mouvement,
Tout me ſaiſit, m'agite, & m'annonce un Amant.
Si je ſuccombe enfin au ſommeil qui m'accable,
Le ſommeil te ramène, & tu n'es plus coupable.
Je crois te voir, le front couronné de roſeaux,
Pour voler dans mes bras, ſortir du ſein des eaux.
Fuyez preſtiges vains que ſuivent les alarmes;
Les ſonges de l'Amour ont pour moi peu de charmes.
Pour goûter mon bonheur, je veux jouir du tien;
Je veux ſentir ton cœur palpiter ſur le mien...
Que le vent ſiffle alors, & que la foudre gronde;
Que tout dans l'Univers ſe roule & ſe confonde;
Que la mer, s'élançant au céleſte ſéjour,
Par d'éternels remparts s'oppoſe à ton retour;
Je brave ſa fureur : ſatisfaite & tranquille,
Le ſein de mon Amant deviendra mon aſyle :
Que dis-je? anéantie, & ne ſongeant qu'à toi,
Tout ce déſordre affreux viendra-t-il juſqu'à moi?
Pourquoi donc me laiſſer languir loin de ta vue?
Viens calmer les tourmens d'une Amante éperdue,
Viens conſoler un cœur plongé dans les ennuis.
Eſt-ce ainſi qu'auroient dû s'écouler tant de nuits?
Je ne ſais que penſer: réponds-moi; qui t'arrête?
Crains-tu pour ton retour? Hé bien, me voilà prête;
J'irai, n'en doute pas, m'élancer dans les eaux;
J'apprendrai de l'Amour à traverſer les flots;

Bravant tous les périls qu'une femme redoute,
Vers toi ces foibles bras s'ouvriront une route.
A ma rencontre alors craindras-tu de voler?
Les écueils & les vents pourront-ils te troubler?
Oui, je te rejoindrai ſur les plaines profondes;
L'Amour autour de nous enflammera les ondes,
Et leur voile brillant, ſecondant nos déſirs,
Aux regards du jaloux cachera nos plaiſirs.
Malheureuſe! où laiſſé-je égarer ma tendreſſe?
L'Amour infortuné doit avoir moins d'ivreſſe.
Dans l'ombre des ennuis mon cœur enveloppé,
De ces illuſions peut-il être occupé?
De ton abſence enfin j'ai pénétré la cauſe;
Une Amante nouvelle à mon bonheur s'oppoſe,
Et tes coupables feux, tes déſirs inconſtans,
Sont plus à redouter que les flots & les vents.
Ainſi tu me trahis!.... Non, je ne puis le croire;
Je déteſte un ſoupçon qui bleſſeroit ta gloire:
Tu ſais qu'à cet affront je ne ſurvivrois pas;
Pour prix de tant d'ardeur, voudrois-tu mon trépas?
Ton Amante, grands Dieux, deviendroit ta victime?
Tu me l'as dit cent fois, l'inconſtance eſt un crime.
Rappelle tes diſcours, rappelle ces momens
Où le plaiſir lui-même a dicté ces ſermens;
Ce ſont eux qu'en tremblant aujourd'hui je réclame:
Mes attraits, tu le ſais, ont des droits ſur ton ame;

Si j'ofe les vanter, cet orgueil m'eft permis;
Je les tiens de toi feul, c'eft toi qui m'embellis.
Comme on voit cette fleur qui femble aimer encore,
Sans ceffe regarder l'aftre qui la colore;
Ainfi, fur mon Amant l'œil fans ceffe arrêté,
J'emprunte de lui feul mes graces, ma beauté;
Il pénètre mes fens par fa douce lumière;
C'eft le Dieu que j'adore, & l'Aftre qui m'éclaire....
Quel défordre charmant! quel efpoir enchanteur
Porte un calme fecret dans le fond de mon cœur!
Déjà l'obfcure nuit a déployé fes voiles,
Et dans un fombre azur brille l'or des étoiles:
MORPHÉE a fufpendu les maux de l'Univers.
Dieux! quelle volupté fe répand dans les airs!
Ces chênes, fi fouvent agités par l'orage,
Elèvent jufqu'aux cieux leur immobile ombrage;
La terre exhale au loin les plus douces odeurs;
L'haleine du Zéphyr, & le parfum des fleurs,
Ce filence profond, cette mer plus tranquille,
Qui femble fe jouer autour de cet afyle,
Ce calme, cette nuit plus belle qu'un beau jour,
Tout annonce à mon cœur le Plaifir & l'Amour.
J'accepte, cher LÉANDRE, un fi charmant augure;
Oui, c'eft toi dont l'approche embellit la Nature;
Viens, vole dans mes bras... Mais quel horrible bruit
A troublé tout-à-coup le filence & la nuit?

Le Ciel, de toutes parts armé d'éclairs funèbres,
M'offre un jour menaçant à travers les ténèbres.
Ce nuage poussé par les Tyrans du Nord,
Dans ses flancs enflammés m'apporte-t-il la mort ?
Et tous les élémens, détruisant mon attente,
Se sont-ils réunis pour confondre une Amante ?
O toi, qui dans tes mains tiens le sceptre des eaux,
Contre moi quelle rage a soulevé les flots ?
Quoi ! de LAOMÉDON LÉANDRE est-il complice ?
Léandre a-t-il trempé dans les fraudes d'ULYSSE ?
D'où vient tant de courroux ? A me perdre animé,
Toi qui punis l'Amour, n'as-tu jamais aimé ?
Engloutis dans le sein de tes vagues profondes
L'Intérêt dont les loix ont maîtrisé tes ondes,
La fière Ambition, les projets des Tyrans ;
Arme contre le crime & la foudre & les vents :
Mais que t'a fait, hélas ! un Mortel plein de charmes ?
Epargne mon Amant, & respecte mes larmes ;
Redoute la fureur de l'Amour outragé,
Et souviens-toi sur-tout qu'il peut être vengé.
Léandre, garde-toi, c'est HÉRO qui t'en prie,
De confier aux flots mon espoir & ma vie :
Demeure, je le veux ; & toi, Fille des Mers,
Que le plaisir forma pour charmer l'Univers ;
Toi qui sais, au milieu des horreurs de la guerre,
Du Tyran de la THRACE enchaîner le tonnerre ;

Toi que l'on vit brûler pour le jeune ADONIS,
Et porter dans ton cœur tous les feux de ton fils:
Nous aimons toutes deux, notre cause est commune;
Protège mon amour contre EOLE & NEPTUNE.
Ces Dieux, ces Dieux si fiers sont soumis à tes loix:
Parle, ordonne, ô Déesse! ils entendront ta voix.
Mais si Léandre enfin, plein d'un feu moins timide,
S'étoit laissé tromper par un calme perfide;
Si, frappé de la foudre... Ah Ciel! quel jour affreux
Vient percer le nuage épaissi sur mes yeux!
Me trompé-je?... Ecoutons... J'entends sur cette rive
Des accens d'une voix douloureuse & plaintive:
D'une secrète horreur tous mes sens sont saisis...
Qui m'appelle?... Est-ce toi? Léandre, je te suis...
Ah! Dans ce moment même, englouti par l'abyme,
Il expire peut-être, & sa mort est mon crime!
Tombeau de mon Amant, effroyable séjour,
Rends-le moi tel qu'il est, obéis à l'Amour.
Ciel! mes baisers brûlans vont, malgré ta furie,
Ranimer dans son cœur les germes de la vie,
Ou je pourrai du moins, le serrant dans mes bras,
Expirer de douleur, & venger son trépas!
Où suis-je? Je succombe à cette horrible image...
Déjà je ne vois plus le Ciel ni le rivage...
Léandre!... Je ne puis;... tous mes efforts sont vains;...
Je me meurs,... & la plume échappe de mes mains.

M. Dorat.

N.° 1446 *a*.

HÉROS (idée de l'ame du). *V.* la lettre A. N.° 151.

Rouſſeau.

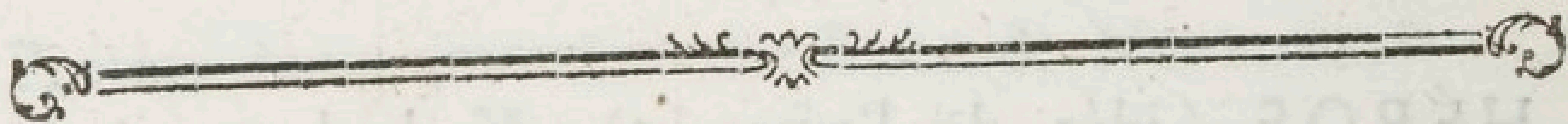
N.° 1446 *b*.

HÉROS (la deſtinée du).

Plus ardent que ces feux qui, des ſombres Ardennes,
Embraſent les forêts de ſapin en ſapin;
Plus fier que l'Aquilon précipitant les chênes
Du haut de l'Apennin;
Il vole, il fait briller la flamme vengereſſe;
La Terreur le devance, & la mort ſuit ſes coups.
Le fer, le feu, le ſang échauffe encor l'ivreſſe
De ſon noble courroux.
Au ſortir des combats, l'immortelle Victoire
Fait aſſeoir ce Mortel ſur ſes genoux ſacrés,
Tandis que les Neuf Sœurs éterniſent ſa gloire
Par des chants révérés.
Dans les plaines de Mars, s'il doit trouver ſa tombe,
Sa tombe eſt un Autel reſpectable aux Guerriers;

Et, couvert de cyprès, heureux vainqueur, il tombe
Sur un lit de lauriers.

*M.****

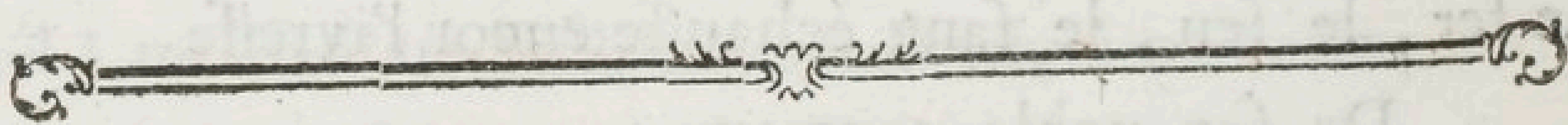


N.° 1447.

HÉROISME (le véritable) *distingué du faux.*

Est-on Héros, pour avoir mis aux chaînes
Un Peuple ou deux? Tibère eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son Maître:
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, & réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce qui s'appelle être
Grand par soi-même, & vraiment un Héros.

Rousseau.



N.° 1448.

HÉROISME (la sagesse fait le).

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un Conquérant;
Celui qui dompte la Fortune,
Mérite seul le nom de Grand.

Il

Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de ſa conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus,
Et ſa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de TIBÈRE,
Ni des diſgraces de VARRUS.

La joie imprudente & légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et la crainte active modère
L'ivreſſe des heureux ſuccès.
Si la Fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce
Dans ces obſtacles paſſagers.
Le bonheur peut avoir ſon terme;
Mais la ſageſſe eſt toujours ferme,
Et les deſtins toujours légers.

En vain une fière Déeſſe
D'ÉNÉE a réſolu la mort:
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi, ROME, après ſon naufrage,
Juſques dans les murs de CARTHAGE
Vengea le ſang de ſes Guerriers,
Et, ſuivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ſes diſgraces,
Changer ſes cyprès en lauriers. *Rouſſeau.*

N.° 1449.

HÉROS (le vrai).

*QUEL eſt le Héros intrépide
Dont la gloire ne ſoit qu'à lui?
C'eſt un Roi que l'équité guide,
Et dont les vertus ſont l'appui,
Qui, prenant TITUS pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ſes ſouhaits;
Qui fuit la baſſe flatterie,
Et qui, père de ſa patrie,
Compte ſes jours par les bienfaits.

Rouſſeau.

N.° 1450.

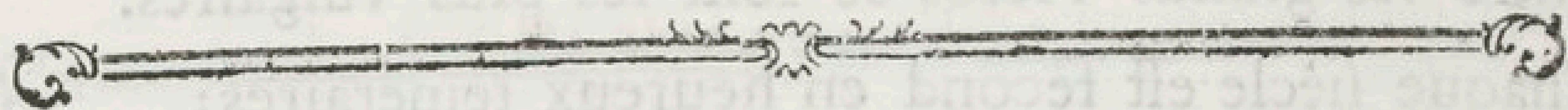
HÉROS (il ne ſuffit pas d'être Conquérant pour être).

AH! quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être Héros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux Conquérans
L'honneur, parmi les Rois, donne les premiers rangs:

Entre les grands Héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires;
Chaque siècle produit des favoris de Mars:
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
On a vu mille fois des fanges Méodites
Sortir des Conquérans, Goths, Vendales, Gépides;
Mais un Roi vraiment Roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses Sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'Histoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaisans;
Le Ciel à les former se prépare long-temps.
Tel fut cet Empereur sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée,
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux,
Qu'on n'alla jamais voir, sans revenir heureux,
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit, par ses bienfaits, signalé la journée.

Boileau.





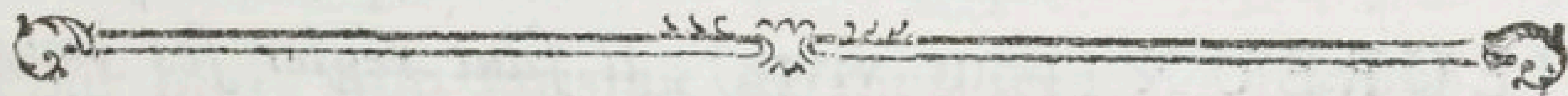
N.° 1450 *a*.

HÉROS (les vrais), ou *Leçon à ceux qui se laissent dominer par le sentiment de haine & de récrimination.*

UN honnête & vertueux père,
Voulant de ses trois fils sonder le caractère:
Ma bague, leur dit-il, je l'ai vu maintefois,
Vous a tentés; elle est à celui de vous trois
Qui, dans sa vie, a fait l'action la plus belle.
Çà, j'écoute; parlez, & je jugerai bien.
Dans ce combat où mon cœur vous appelle,
Je n'ai d'autre intérêt que l'intérêt du bien.
L'aîné commence ainsi: J'eus toute la fortune
De certain étranger chez moi,
Sans indice, sans preuve aucune;
J'ai rendu ce dépôt: est-ce avoir de la foi?
Qui n'en a pas, devroit mourir de honte.
La probité n'est qu'un devoir;
Il est mal de s'en prévaloir.
Passons.... Le second fils raconte
Qu'un enfant, avec un roseau
Jouant au bord d'un lac, étoit tombé dans l'eau;

Il se noyoit, je cours, & l'en retire :
Plus d'un témoin peut vous le dire.
Vous me les produiriez, répond le père, en vain :
Est-ce être généreux ? Non, ce n'est qu'être humain.
Ma bague me resteroit-elle ?
J'en aurois, je vous jure, une peine mortelle.
Le dernier simplement conte qu'un ennemi,
Le plus cruel qu'il a, s'est un jour endormi
Sur le penchant d'un précipice ;
Sa vie étoit, dit-il, entre mes mains ;
Le moindre mouvement eût fini ses destins.
Dieux ! m'écriai-je, ô Dieux ! je crains qu'il ne périsse ;
Je l'approche sans bruit, le soulève avec soin,
Et doucement le repose plus loin.
Le bon père versoit des larmes de tendresse.
Ah ! la bague est à toi, c'est-là de la noblesse.

M. Guichard.



N.° 1451.

HEUREUX (conseil sage pour vivre).

D'UNE rêverie inquiète
Ne suivons point l'égarement ;
Dans l'avenir dès qu'on se jette,
On fait un larcin au présent.

Songeons, lorſque le jour commence,
A l'embellir juſqu'à la fin;
Gardons toujours une eſpérance,
Pour l'oppoſer au noir chagrin;
Pour les revers un front ſerein,
Pour l'inſtant une jouiſſance,
Un déſir pour le lendemain.

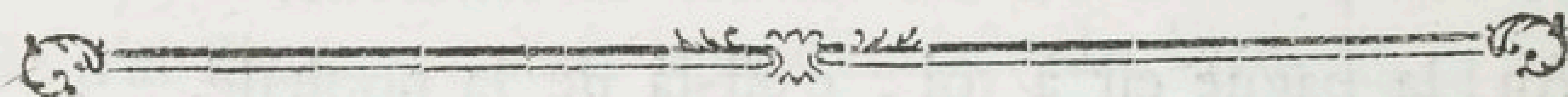
M. Dorat.



N.° 1451 *a*.

HEUREUX (le moyen d'être). *V.* la lettre C. N.° 664 *a*.

Ganeau.



N.° 1451 *b*.

HEUREUX (pour vivre), *il faut régler ſes vœux & ſes déſirs.*

DANS ce Temple, APOLLON, à toi ſeul conſacré,
Où tous les jours les Mortels, à leur gré,
Viennent pour obtenir quelque nouvelle grace,
Que penſes-tu, grand Dieu, que te demande HORACE?
Comme eux de ſon encens il vient cueillir le fruit;
Mais il ne forme point de projets inutiles;

Il n'exige de toi ni les moiſſons fertiles
Que tous les ans la SARDAIGNE produit,
Et dans la CALABRE brûlante
Il ne veut point encore engraiſſer ſes troupeaux,
Ni s'enrichir de ſes rares métaux,
Ni de l'ivoire encor dont l'INDE eſt abondante.
Il ne demande point ces champs délicieux
Que le paiſible cours du LIRIS environne.
Que ces côteaux chargés de raiſins précieux
Soient cultivés par ceux à qui le ſort les donne;
Que ce Marchand, favoriſé des Dieux,
S'expoſe tous les ans ſur la mer ATLANTIQUE,
Qu'impunément il y trafique,
Malgré tant de vaiſſeaux engloutis à ſes yeux;
Que dans des vaſes d'or il boive ſans mélange
Ces vins rares, ces vins dont il ſait tout le prix,
Ces vins qu'il reçoit en échange
De ſes parfums les plus exquis.
Pour moi, trop ſatisfait de mon humble fortune,
Je veux toujours goûter de tranquilles plaiſirs:
L'abondance déplaît, ou du moins importune;
Les fruits d'un petit champ rempliſſent mes déſirs.
Conſerve-les ces fruits que pendant cet automne
J'ai ſoigneuſement ramaſſés.
Mais ce n'eſt point encore aſſez;
Accorde-moi, Fils de LATONE,

Une heureuse vieillesse, un esprit toujours sain;
Eloigne de moi la tristesse,
Et que je puisse enfin, comme dans ma jeunesse,
Avoir toujours la flûte ou la lyre à la main.

Baron.



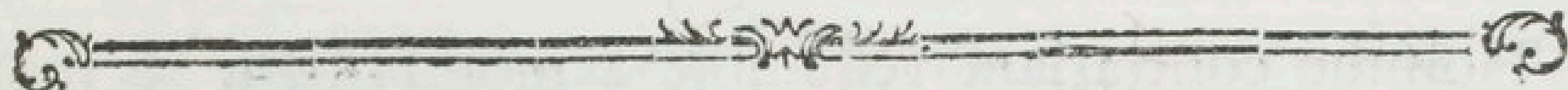
N.° 1452.

HEUREUX (l')

JE ne suis né ni Roi ni Prince;
Je n'ai ni ville ni province,
Ni presque rien de ce qu'ils ont,
Et je suis plus content peut-être.
Je ne suis pas tout ce qu'ils sont;
Mais je suis ce qu'ils voudroient être.
En vain, sans ma philosophie,
L'Homme, durant toute sa vie,
Biens sur biens accumulera;
Il faut, quoi qu'on en veuille dire,
Ne désirer que ce qu'on a,
Pour avoir tout ce qu'on désire.
Non, je ne veux pas de contrainte
Ni pour PHILIS, ni pour ma pinte;
Je ne veux vivre que pour moi:
Je suis partisan d'ÉPICURE;

Mon tempérament fait ma loi,
Je n'obéis qu'à la Nature.

*M.****



N.° 1453.

HIBOU ET LE COQ (le), ou *la Contrariété, l'entêtement.*

PENDANT la nuit un Chat-huant
Disoit, en regardant la Lune:
Oui, je soutiens, malgré l'erreur commune,
Que le Soleil est moins brillant.
Moins brillant, dit un Coq, avez-vous la berlue?
Prenez mieux votre point de vue;
Un pareil sentiment est plein d'absurdité.
Ce Coq le raille en vain: le Hibou n'en tint compte;
Ainsi qu'un Hibernois il étoit entêté;
D'avouer sa méprise il eut peut-être honte.
Qui sait si les Hiboux n'ont point de vanité?
Mais pendant la dispute on vit briller l'Aurore,
Et pâlir l'Astre de la nuit.
Il ne se dédit point encore.
Le jour augmente; enfin le Soleil luit:
DIANE disparoît. Pour cette fois on pense

Qu'il va ſe rendre à l'évidence.
Point du tout : l'obſtiné s'enfuit,
Et crie encore, en fermant la paupière,
Que la Lune a plus de lumière.
L'Homme contrariant reſſemble à mon Hibou.
Prétendre le convaincre eſt un projet bien fou ;
A conteſter il met ſa gloire.
Appelez contre lui la raiſon au ſecours :
S'il a dit que la neige eſt noire,
La raiſon a beau faire, il le dira toujours....

Richer.



N.° 1454.

HIRONDELLE (l') & *les petits Oiſeaux*, ou *Leçon aux incrédules. V.* le Recueil des Fables de la Fontaine. *Liv. I. Fab. VIII.*



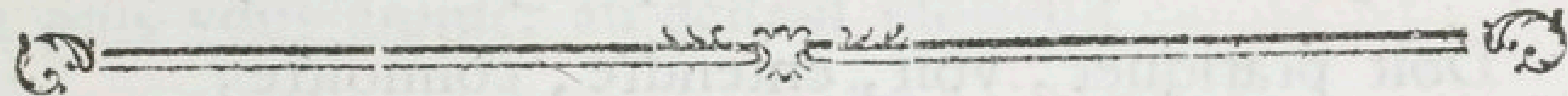
N° 1455.

HIRONDELLES (les deux) & *l'Alouette ; Leçon allégorique à ceux qui aiment à recevoir des éloges pour des talens qu'ils n'ont pas.*

DEUX Hirondelles diſputoient
A qui chanteroit mieux ; toutes deux ſe flattoient

De mériter la préférence.
Mais écoutez, ma sœur, cette cadence.
Celle-ci, je crois, la vaut bien.
L'Alouette survient. Décidez, je vous prie,
Qui de nous deux excelle ? Eh ! mais, je n'en sais rien.
De grace prononcez, parlez sans flatterie.
Je vous ferois peut-être un mauvais compliment.
Parlez. Vous le voulez, voici mon sentiment :
Vous chantez, je le crois, l'une aussi bien que l'autre ;
Je n'aime cependant sa chanson ni la vôtre :
Et chantez tant qu'il vous plaira,
Vous ne sauriez jamais devenir PHILOMÈLE ;
Et tant que dans nos bois on les écoutera,
Qui pourroit supporter la voix de l'Hirondelle ?

M. de Rivery.

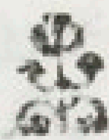


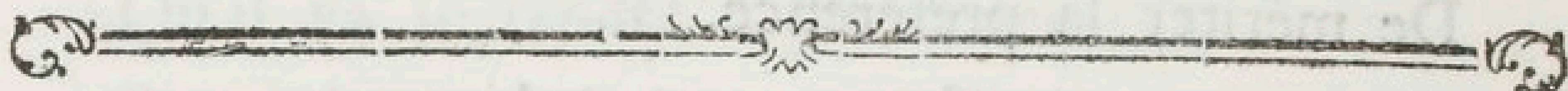
N.° 1455 *a.*

HISTOIRE (les évènemens funestes ne doivent pas uniquement guider ceux qui décrivent l').

V. la lettre L. N.° 1814 *b.*

*M.****





N.° 1456.

HISTOIRE (comparaiſon de l') *avec le Théatre.*

C'EST un Théatre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les Morts, ſortant de leur tombeau,
Viennent encor, ſur une ſcène illuſtre,
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
Et du Public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple, en diverſes façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples Citoyens mêmes,
Dans ce ſincère & fidèle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Rouſſeau.



N.° 1457.

HISTOIRE (les leçons de l').

DEPUIS long-temps, Madame, une divine flamme
Ainsi que dans vos yeux éclate dans votre ame;
Employez sa lumière, ayez soin d'achever
La grandeur où le Ciel aime à vous élever:
Déjà vous m'avez vue, & même j'ose dire,
Que j'ai sur les grands noms un souverain empire;
Par mes vives couleurs, par mes fidèles traits,
Des Reines & des Rois on a les vrais portraits.
A la postérité conservant leur mémoire,
Je fais vivre à jamais ou leur honte, ou leur gloire.
Je puis vous animer au dessein glorieux
De vous faire un beau nom des ans victorieux;
Et, le dirai-je aussi sans être téméraire?
Même à votre bonheur je deviens nécessaire.
Les biens les plus parfaits sont des biens ignorés,
Si des réflexions ils ne sont éclairés:
Tout dépend de l'esprit; par lui nos destinées,
Madame, sont toujours plus ou moins fortunées,
Et ne se font sentir qu'autant que la raison
Des degrés du bonheur fait la compensation.

Dans la ſplendeur ſuprême où vous allez paroître,
Il faut tout diſcerner, tout voir & tout connoître:
Et jugerez-vous bien, ſi vous ne diſtinguez
Le monde, votre ſiècle, & les ſiècles paſſés ?
  On penſe que des Grands l'oreille délicate
Ne peut rien endurer qui ne plaiſe & ne flatte,
Et que l'inſtruction, pour s'offrir à leurs yeux,
Doit toujours ſe couvrir d'un voile ingénieux;
Qu'ainſi la fiction, conduite avec adreſſe,
Eſt propre à l'entretien d'une jeune Princeſſe;
Qu'avec un art qui plaît des Contes inventés,
Peuvent inſinuer d'utiles vérités.
La douce illuſion, dans le pays des Fables,
Vous ouvrira d'abord des routes agréables;
Vous apprendrez comment des rameaux de DAPHNÉ
Le beau Fils de LATONE eut le front couronné.
On viendra vous charmer par les accens d'OVIDE,
Quand de NIOBE en pleurs il fait un marbre humide,
Donne aux fruits du mûrier leur ſanglante couleur,
Change ARÉTHUSE en eau, change Narciſſe en fleur;
On ſaura dans les airs guider des chars magiques,
D'animaux pleins d'eſprit former des Républiques,
D'or & de diamans conſtruire des châteaux
Que le dos des Tritons ſoutiendra ſur les eaux.
Ces jeux épuiſeront la merveilleuſe idée
Et du pouvoir d'ARMIDE & de l'art de MÉDÉE.

Au gré d'un vain caprice enfin seront chantés
Les fabuleux exploits des Héros enchantés,
Et l'assemblage heureux des rares qualités
Propres à faire honneur aux Rois dont vous sortez.

Observez bien la GAULE heureusement placée
Loin du Cercle brûlant & de l'Ourse glacée,
Climat chéri du Ciel, & dont il a fait choix
Pour élever le trône & le nom des François;
La fertile douceur de l'air qu'on y respire,
Répond aux douces loix de cet heureux Empire.

L'Univers s'offre à vous ; mais ce n'est rien encor
Que le champ préparé pour un plus noble essor.
Tous ces climats divers où votre œil se promène,
Ne sont, à bien parler, que le lieu de la scène ;
Il faut connoître aussi quels Acteurs différens
Sur cet ample théatre ont occupé les rangs.

Pour découvrir des temps les traces ignorées,
Prenez le clair flambeau des annales sacrées.
Là, le monde visible a son commencement,
De l'Univers créé l'on y voit le moment ;
Là, du premier Mortel on trouve l'origine ;
Là, se montre aux Humains la majesté divine;
Et qui ne suivra pas cette sainte clarté,
Se perdra dans l'erreur & dans l'obscurité.

Les pures vérités du culte de nos pères,
Madame, ont précédé les profanes chimères ;

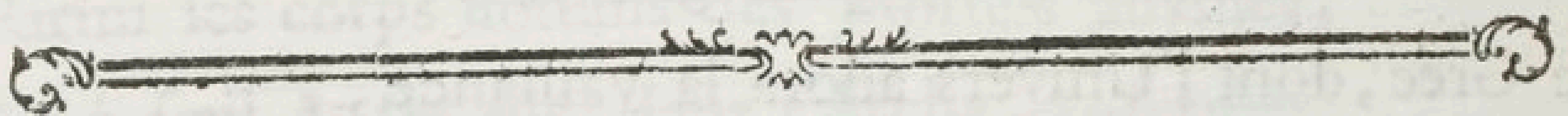
Et les Dieux adorés par les GRECS imposteurs,
Sont nés long-temps depuis nos saints Législateurs.
Toujours dans l'Univers une race fidelle
Suivit, sans s'égarer, la lumière immortelle;
Peuple choisi de Dieu, par lui-même conduit,
Protégé par son bras, & par sa voix instruit.
Vous verrez dans les eaux la Nature plongée:
Le Ciel fait éclater sa justice outragée.
Parmi les corps flottans des Mortels abymés,
NOÉ seul & ses fils, dans l'Arche renfermés,
Regardent sans périr l'universel naufrage.
Des trois fils de Noé la terre est le partage;
ASIE, AFRIQUE, EUROPE, & la suite des temps
Peuple ces régions de nombreux Habitans.
Dans les siècles nouveaux, l'Océan atlantique
Semble avoir enfanté la sauvage AMÉRIQUE,
Riche en peuple, en trésors d'avec nous séparés,
A la nature inculte aveuglément livrés.
Des Hommes du vieux Monde, à travers les naufrages,
Avoient, n'en doutons point, abordé ces rivages;
Car enfin, d'un seul père est né le genre humain,
D'ADAM, que l'Eternel a formé de sa main.
Quand Dieu tarit du Ciel les urnes suspendues,
Et resserra les mers sur les monts étendues,
La terre s'affermit, sa nouvelle beauté
Parut avec le calme & la fécondité.

Mais

Mais les fils de Noé bientôt ſe déſunirent ;
Les langues, à BABEL, ſoudain ſe confondirent :
On éleva des murs, on fit des Potentats,
Et la force régla les bornes des Etats.
NEMBROT fut le premier de qui l'ame aguerrie
Jeta les fondemens du Trône d'ASSYRIE.
De cent Rois amollis CYRUS victorieux,
Etablit des PERSANS l'Empire glorieux.
Le Grec, dont l'Univers adora la vaillance,
Renverſa des Perſans la ſuperbe puiſſance.
Après lui, la valeur & l'eſprit des Romains
Ont ſous un vaſte joug rangé tous les Humains.
Mais le temps arrivoit où cet Empire immenſe,
Affoibli, diviſé, trouvoit ſa décadence.
On voit fondre du Nord des Peuples deſtructeurs,
Des vengeances du Ciel ſanglans exécuteurs.
ROME, en proie à la flamme, au fer impitoyable,
Des jugemens divins eſt l'exemple effroyable.
Alors les nobles FRANCS, les GAULOIS généreux
Montent à la grandeur ſur ces débris affreux ;
Du pouvoir des Romains leur valeur affranchie,
Forma cette guerrière & noble Monarchie,
Qui juſqu'aux derniers temps maintiendra ſa grandeur,
Unique en ſa durée, ainſi qu'en ſa ſplendeur.
CLOVIS, purifié par les eaux du Baptême,
Affermit ſur ſon front l'auguſte Diadême.

Par des faits inouis, les PÉPINS, les MARTELS
Font triompher la FRANCE, assurent les Autels.
Le grand CHARLES, dans Rome & sauvée & soumise,
Renouvelle l'Empire, & fait régner l'Eglise.
Enfin, courez la terre, allez de toutes parts,
Vous verrez des François briller les étendards.

*M.****



N.° 1458.

HISTORIEN (l') *bref & énergique.*

VEUT-ON savoir quelle est ma vie?...
Si quelqu'Historien fameux,
De la tracer conçoit l'envie,
Il sera peu volumineux.
Et ma science & mon systême,
Et mes projets & mes désirs,
Mes plus grands faits, mes doux plaisirs;
Tout se réduit à ce mot : *J'aime.*
Toi dont l'amour m'occupera
Jusques au terme de ma vie,
En soupirant, ô mon amie!
Ecris sur ma tombe : *Il aima.*

*M.****

N.° 1458 *a.*

HISTORIENS (sortie contre les).

AINSI sur notre Histoire un tas d'Auteurs s'explique;
Quand se croyant certain d'un monument antique,
Sur la foi d'un Ecrit, d'un Roman fabuleux,
En forme il rend CLOVIS de CLOTILDE amoureux,
Et fait, par leurs amours, acheminer la grace
Qui de nos premiers Rois a converti la race.
Qui l'a dit? Des Auteurs, Auteurs voisins des temps,
Témoins de ces amours, de ces faits éclatans.
La chose est véritable; eût-on osé la dire?
Si proche de ce temps, eût-on osé l'écrire?
Mais, dis-moi, ces Auteurs, de tant d'Auteurs suivis,
Etoient-ils plus voisins du siècle de CLOVIS,
Que ne l'étoit (1) SEGRAIS du temps où sa Princesse
Fit au Duc de NEMOURS sentir tant de foiblesse?
Non, la chose est égale, & Clovis & Nemours
Ont à peu près, je pense, eu les mêmes amours.
Ainsi, de faux Ecrits défigurent les hommes
Et peut-être qu'un jour (car le siècle où nous sommes

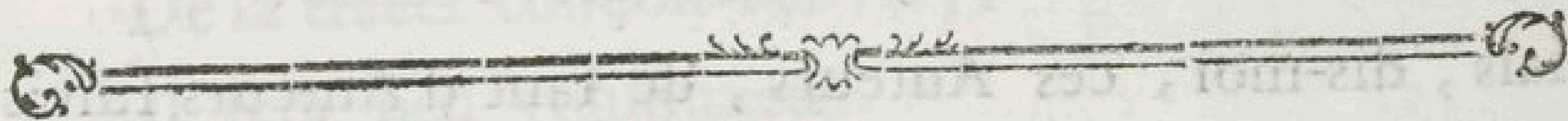
(1) Auteur célèbre de plusieurs Romans.

N'en ſera pas exempt) quelque nouveau Segrais,
Oſant prendre chez nous ſes plus graves portraits
En Héros de Roman travestira TURENNE,
Et qu'à quelque Héroïne un ſi grand Capitaine,
De ſa ſeule vertu dans ſon temps amoureux,
Dans le temps à venir adreſſera ſes vœux.

Contre ces attentats qui pourra nous défendre?
Les ſiècles éloignés ne pourront nous entendre;
Nous avons beau contre eux maintenant protester,
Tout homme ſera tel qu'on voudra l'inventer.

O combien des Mortels incertaine est la gloire!
Le fabuleux tiſſu d'une frivole Hiſtoire
Peut aux ſiècles futurs montrer les Conquérans,
Comme Godelureaux ou Chevaliers errans.

L'Abbé de Villiers.



N.° 1458 *b*.

HISTOIRE (l').

DE neiges les monts ſont couverts;
Les frimats, les brouillards répandus dans les airs,
Dans nos ſens engourdis ont porté la triſteſſe;
Les arbres dépouillés de leurs feuillages verds,
Sont prêts à ſuccomber ſous le poids qui les preſſe;
Et par un changement fatal;

Le fleuve emprisonné dans sa grotte profonde,
A nos yeux étonnés de ne pas voir son onde,
N'offre plus qu'un épais cristal.
Nos ruisseaux sont captifs, & parmi la verdure
On n'entend plus leur doux murmure;
Les oiseaux ont perdu la voix.
Tout languit ici-bas, tout est mort à la fois.

Mlle de Malcrais.



N.° 1459.

HIVER (l').

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux:

C'eſt en vain qu'ALPHÉE
Mêle avec ſes eaux
Son onde échauffée.
Telle eſt des ſaiſons
La marche éternelle ;
Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons,
Ce tribut fidèle,
Qui ſe renouvelle
Avec nos déſirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaiſirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
FLORE & ſes Compagnes
Ont fui ces déſerts.
Si quelqu'un y reſte,
Son ſein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeſte.
La Nymphe modeſte
Verſera des pleurs
Juſqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'Amour & les Jeux

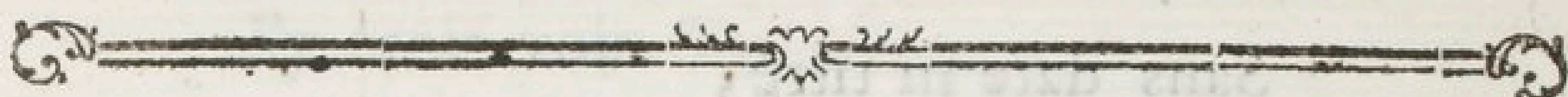
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène,
Suivant MELPOMÈNE
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des Auteurs nouveaux
Qu'on juge au Parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame
J'approuve, ou je blâme,
Je bâille, ou je ris;
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper les oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire
Je sais accorder

Le thyrſe & la lyre :
J'y crois voir THÉMIRE,
Le verre à la main,
Chanter ſon refrein,
Folâtrer & rire.
Quel ſort plus heureux ?
Buveur, amoureux,
Sans ſoin, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir ;
Pour l'heure préſente,
Toujours un plaiſir ;
Pour l'heure ſuivante,
Toujours un déſir.
Coulez, mes journées,
Par un nœud ſi beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaiſir nouveau.
Qu'à ſon gré la Parque
Hâte mes inſtans,
Les compte & les marque
Aux faſtes du temps :
Je l'attends ſans crainte ;
Par ſa rude atteinte
Je ſerai vaincu ;

Mais j'aurai vécu.
  Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit ſon épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je bois
Me ſert de pupitre.
De tes vins divers
Je ſerai l'arbitre :
Sois-le de mes vers ;
Je te les adreſſe.
S'ils ſont ſans juſteſſe,
Sans délicateſſe,
Sans ordre & ſans choix,
En de folles rimes
On lit quelquefois
De ſages maximes.

M. Bernard.



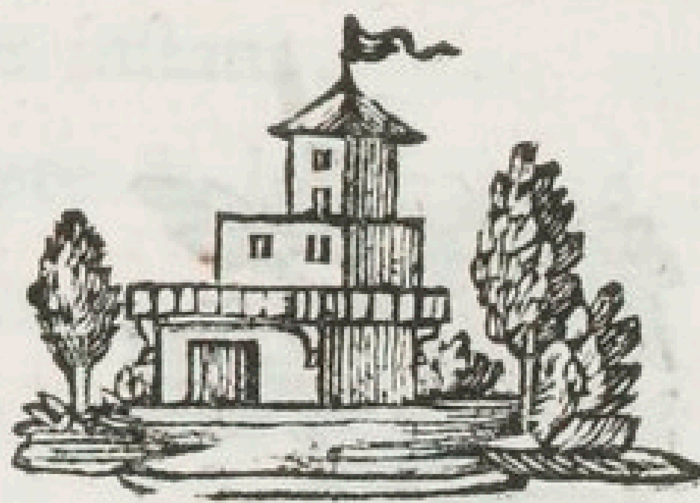


N.° 1459 *a*.

HIVER (l').

QUAND l'urne du Verſeau s'épanche ſur la terre,
La froidure ſurvient, l'engourdit, la reſſerre ;
Son ſein inanimé, de langueur abattu,
Semble avoir dépouillé ſa force & ſa vertu.
Ses beaux jours ſont paſſés ; plus d'éclat, plus de graces.
Les fougueux Aquilons font marcher ſur leurs traces
La neige & les frimats, le ravage & le bruit.
Le nuage épaiſſi forme une ſombre nuit.
Tombant avec fracas du ſommet des montagnes,
Les torrens écumeux font gémir les campagnes,
Renverſent tout obſtacle, & leurs rapides eaux
Entraînent les rochers, les arbres, les troupeaux.

Dulard.



N.° 1459 *a.*

HIVER (l').

(1) L'HIVER, hideux vieillard qui chemine avec peine,
Chancelle à chaque pas dans sa marche incertaine;
Son front déshonoré par l'injure des ans,
Ou n'a plus de cheveux, ou n'en a que de blancs.

M. de Saint-Ange.

N.° 1459 *b.*

HIVER (l').

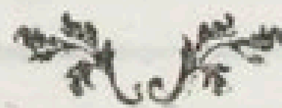
QUEL froid a pénétré dans le sein de nos lares?
Ces Etres qu'on nous peint sous des formes bizarres,
Ces visages bouffis, sans corps, qui, dans les airs,
De leur cuisante haleine enfantent les hivers,
Ont accouru du Nord, ont par-tout sur nos têtes
Déchaîné les fureurs de leurs sourdes tempêtes;
La bise entre nos murs, d'un souffle rigoureux
A séché les chemins & les ruisseaux fangeux;

(1) *Ovide, Met. Liv. XV.*

Le fleuve, en une nuit, & d'eſpace en eſpace,
S'eſt couvert de glaçons voguant à la ſurface;
Son canal condenſé par cet inerte amas,
Forme un terrain ſolide où j'affermis mes pas;
Et la barque & la rame, également oiſives,
Abandonnent aux chars le trajet des deux rives.
  C'eſt peu de ces objets : les hivers redoutés
Ne ſoufflent qu'à demi dans le ſein des Cités;
Tant de murs & d'abris, par leur vaſte aſſemblage,
Des vents interceptés tempèrent le ravage.
C'eſt hors de toute enceinte, & loin de nos remparts,
Qu'un changement de ſcène étonne nos regards :
Les forêts que hériſſe une cîme infertile,
Les chênes ébranlés que l'Aquilon mutile,
Les torrens qui, du haut des rochers & des monts,
S'arrêtent dans le vuide, & pendent en glaçons;
La campagne un déſert, dont la lugubre enceinte
D'une morne triſteſſe offre par-tout l'empreinte;
Un étroit horiſon voilé par les brouillards,
Les ſiniſtres corbeaux qui, ſur la glace épars,
Percent d'un cri funèbre une athmoſphère obſcure,
Et ſemblent annoncer la mort de la Nature.

M. Lemière.

Des Faſtes & Uſages de l'année.



N.° 1459 *d.*

HIVER (1) (l'apologie de l').

Au bon vieux temps de l'innocence
Chaque Mortel étoit Berger ou Laboureur,
Et ſous un pauvre toit, tremblant en ma préſence,
Il attendoit avec impatience
Que le Printemps adoucît ma rigueur.
Depuis que de ſuperbes villes,
Raſſemblant les Humains, leur ont ſervi d'aſiles
Contre la plus âpre froideur,
La ſaiſon des frimats eſt pour eux la plus belle.
Les plaiſirs & les jeux annoncent mon retour,
Et juſqu'à la ſaiſon nouvelle,
Tout rit à la Ville, à la Cour.
Je fais ceſſer la guerre & les triſtes alarmes ;
Je donne tous les jours des ſpectacles nouveaux,
Et mon temps a bien plus de charmes,
Que n'en ont les jours les plus beaux.

Deſtouches.

(1) C'eſt l'Hiver qui parle.





N.° 1459 *e*.

HIVER (deſcription de l').

IL me ſemble en ce lieu que l'œil de l'Univers
Ne lance qu'à regret les rayons de ſa vue;
Il eſt toujours caché du bandeau d'une nue,
Ou s'il me voit par fois, ce n'eſt que de travers.
Ici, l'onde eſt toujours glacée;
La terre, comme ma penſée,
Ne produit plus que des ſoucis.
Les arbres n'ont plus de verdure,
Tous les objets y ſont tranſis;
Seul je réſiſte à la froidure.
Le jour ſans liberté dans ces funeſtes lieux,
Où je crois que la nuit établit ſon empire,
Ne paroît pas plutôt, qu'il faut qu'il ſe retire,
Et que ſon foible éclat ſe cache de nos yeux.
Le Soleil, en fondant la glace,
Ne ſe peut preſque faire place,
Pour paroître comme un éclair,
Et ſortant de ſon lit humide,
Ne pénètre qu'à peine l'air
Que le froid a rendu ſolide.

L'Aurore, qui veut voir CÉPHALE avant le jour,
Jurant contre le froid qui la rend prisonnière,
S'étonne que la glace arrête sa lumière,
Et qu'elle ne fond pas au feu de son amour.
TITON, parmi la jalousie
Qui travaille sa fantaisie,
En l'observant de toutes parts,
Se rit que cette désolée
Ne peut lancer ses chauds regards
Qu'au travers de l'onde gelée.
Les cruels Aquilons, la terreur des rochers,
Luttant contre les vents qu'ils trouvent dans la plaine,
Sifflent horriblement, & de la même haleine
Qui rend stables les flots, font trembler les Nochers.
EOLE, qui voit que la terre
S'ébranle en cette rude guerre,
S'écrie & les rappelle en vain.
Depuis qu'ils ont quitté son antre,
On diroit qu'ils ont le dessein
De le jeter hors de son centre.
La Nature succombe aux maux qu'elle a soufferts;
La neige & les frimats l'ont toute morfondue.
Le Ciel est entr'ouvert, la terre s'est fendue,
Et l'Hiver a passé jusqu'au fond des Enfers.
Dans ces cachots, les tristes ames,
Parmi la torture & les flammes,

Souffrent encore ce tourment ;
Et l'on doute en ce noir Empire,
Dans le froid & l'embrasement,
Lequel des deux maux est le pire.
Le Pilote des Morts, qui ne peut se mouvoir,
Sur l'ACHÉRON glacé passe à peine la barque.
Ce vieillard tout transi maudit cent fois la Parque
De qui la cruauté l'oblige à ce devoir.
Ces trois Fureurs à demi nues,
Qui n'ont leurs carcasses vêtues
Que de vieux & sales lambeaux,
Tremblantes dans leurs cases sombres,
Chauffent leurs doigts à leurs flambeaux,
Et ne tourmentent plus les Ombres.
Si parfois le Soleil se montre,
Et paroît nous étinceler,
Ses rayons d'or semblent geler
Ce qui sous leurs feux se rencontre.
Tout l'air se distille en glaçons,
Et jusqu'au coin de nos tisons
Il répand un âpre froidure.
Les plantes en sont à mourir ;
Et si l'agréable verdure
Ne vient bientôt les secourir,
On craint que toute la Nature
Ne soit sur le point de périr.

Chaulieu.

N.° 1460.

HIVER (l'), ou *Entretien philosophique & moral sur les avantages de la vieillesse, & sur les douceurs que l'on goûte à la campagne, préférable, pour celui qui sait se rapprocher de la Nature & de la raison, à celles des grandes villes*

Les vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs désolés,
Et de nos humbles bergeries
Les fondemens sont ébranlés;
Déjà les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses frères volages
L'Empire bruyant des Cités.
  Foibles esclaves de CYTHÈRE,
Fuyez nos plaisirs innocens;
Dérobez-vous aux traits perçans
Que lance le noir Sagittaire.

Le règne de l'art imposteur
Commence où la Nature expire.
Volez dans ce monde enchanteur
Où le Luxe tient son empire.
La nouvelle PERSÉPOLIS
Vous ouvre ses portes dorées :
Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées,
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous, que la Paix & les Ris
Enchaînent sous des toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier PARIS
Et vos plaisirs Asiatiques.
Croyez qu'au fond de ce Château
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrens du Verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Epargne le myrthe nouveau,
Dont les Plaisirs parent nos têtes.

Ce n'est pas à la Cour des Rois
Qu'habite la paisible ASTRÉE ;
Il faut que l'ame quelquefois,
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne, dans le fond des bois,

Trouver ſa raiſon égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de ſon ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un cenſeur qui le blâme :
Peut-on ſe fuir & s'eſtimer ?
On n'évite point ce qu'on aime ;
Qui n'oſa vivre avec ſoi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déſerter nos campagnes,
Quand les ſauvages Aquilons
Chaſſent, du ſommet des montagnes,
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aſpect des misères humaines
Eſt plus touchant qu'il n'eſt affreux ;
Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut ſoulager leurs peines ?
Le front du Riche s'obſcurcit,
Et l'aſpect du malheur le bleſſe ;
Dans le ſéjour de la molleſſe
Le cœur ſe ferme & s'endurcit.
Trop fière de ſes avantages,
La Ville détourne ſes yeux
Du ſombre tableau des Villages,
Dont les toits, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des Cieux.

Tranquille ſous un dais ſuperbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point, dans nos hameaux,
La pauvreté diſputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique
On bénit le farouche Hiver,
Qui, dans un ſallon pacifique,
Reſpecte la douceur de l'air.
On croit que la miſanthropie
Aigrit les maux qu'on ne ſent pas.
Ainſi le luxe dans ſes bras
Engourdit notre ame aſſoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans les intrigues puériles
Moins ſenſibles que délicats.
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatiens & bientôt las:
Nous traînons nos jours inutiles,
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triſte ſyſtême
De cenſurer d'heureux loiſirs;
C'eſt en faveur du plaiſir même
Que je condamne nos plaiſirs.
Il n'eſt point d'Hiver pour le Sage:
La terre, qu'EOLE ravage,

Plaît encor dans ſa nudité;
Les monts entourés d'un nuage,
Impoſent par leur majeſté;
L'aſpect de NEPTUNE irrité,
Frappant en fureur ſon rivage,
Répand ſur tout un payſage
L'ame, la vie & la fierté;
Et la campagne plus ſauvage
Ne perd pas toute ſa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du déſordre des élémens,
L'Hiver lui-même a ſes momens:
Les ruines de la Nature
Plaiſent encore à ſes Amans.
Nos hameaux auroient plus de charmes,
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arroſoient de leurs larmes,
Les biens qu'abſorbent les cités.
La terre, en eſclave ſervile,
S'épuiſera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs ſes bienfaits?
Enrichis des biens qu'ils moiſſonnent,
Si nos Laboureurs, qui friſſonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouiſſoient, du moins les Hivers,

De l'abondance qu'ils nous donnent ;
Si le fleuve de nos trésors,
Long-temps égaré dans sa course,
Remontoit enfin vers sa source
Pour enrichir ses premiers bords ;
Alors la misère effrayante,
Dont la main foible & suppliante
Implore un secours refusé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humanisé.

Le cours de nos destins prospères,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos pères,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux esclaves involontaires
Que le fer sanglant du Vainqueur,
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili :
Chassez l'Indigence importune,
Et le village est ennobli ;
La Gloire y suivra la Fortune,
J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les Arts de CYBÈLE,
Forçons la paresse rebelle
A surmonter la pauvreté ;

En rendant la terre plus belle,
Augmentons sa fécondité.
Déjà, sur la neige endurcie,
L'Hiver commence ses travaux,
Déjà la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie;
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit aux pieds des montagnes,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de CÉRÈS
S'aiguise sur la meule agile;
La chasse dispose ses rets;
La fournaise épure l'argile;
VULCAIN change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient;
Pour former nos simples tapis,
La paille & le jonc se marient;
Nos vœux, nos besoins, qui varient,
Réveillent les Arts assoupis.
L'Ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré:
Ici le Pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique;
Ici le chanvre préparé

Tourne autour d'un fuſeau gothique,
Et ſur une banc mal aſſuré,
La Bergère la plus antique
Chante la mort du BALAFRÉ
D'une voix plaintive & tragique.
O que ces objets innocens
Ont de droit ſur l'ame d'un Sage !
La campagne la plus ſauvage
Porte le calme dans nos ſens.
Les loix de la Philoſophie
Naiſſent du principe, du goût ;
Ce qu'on aime on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme ſeul de l'habitude
Me fait vanter la ſolitude.
  Jadis l'Hiver, loin de PARIS,
Effrayoit ma folle jeuneſſe ;
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieilleſſe.
Ces bois blanchis par les frimats,
Où j'entretiens ma rêverie ;
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos ſombres climats,
Qui, pour embraſſer la prairie,
Ouvre, étend & courbe ſes bras ;
Ces lieux, pour moi remplis d'appas,

Etoient jadis la SIBÉRIE.
Juſques dans l'ombre des déſerts
Le bruit ſéduiſant des Théâtres
Venoit étouffer les concerts
De nos Villageoiſes folâtres.
Le Luxe, environné des Arts,
Roi d'une ville ſingulière,
Changeoit le Village en chaumière,
Et préſentoit à mes regards
Nos bons & naïfs Campagnards
Marqués du crayon de MOLIÈRE.
Je regrettois la liberté
D'un ſpectacle aimable & fantaſque,
Où l'on prodigue, ſous le maſque,
Le menſonge & la vérité.
L'aſyle élégant & champêtre,
Où deux Amans ſont renfermés,
Moins par le plaiſir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs ſoupers où l'on redit
Toute l'hiſtoire de la veille,
Où l'enjouement ſe réfroidit,
Si la ſatire ne l'éveille;
Où le vaudeville fatal
Eſt modulé par les ORPHÉES;
Où le vin verſé par les FÉES,

Coule dans l'or & le cristal;
Enfin le tumulte & l'orgie,
VÉNUS & ses Temples ouverts,
L'image des Arts réfléchie
Sur les glaces de nos déserts;
Tout au séjour de la licence
Appeloit mon cœur égaré;
La Ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.
Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'Hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la ville.
Où je crois vivre plus tranquille,
Là, je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monumens antiques des GOTHS,
Sont moins affreux que les Magots
Dont nos maisons sont décorées.
Sans aimer la grossièreté
De nos Aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le Chevalier, le Paladin,

Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand SALADIN.
Leurs tournois, leurs galanteries,
Empreints ſur un marbre groſſier,
Revivent dans ces galeries,
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne ſa tête de lauriers.
Un amas de lances rompues
Eſt le tréſor de ce château;
Les haches d'armes, les maſſues,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,
Quel objet frappe mes regards?
De fer la muraille entourée,
Des pigeons perchés ſur des dards,
La colombe de CYTHÉRÉE
Y boit dans le caſque de MARS;
Par-tout le flambeau de l'Hiſtoire
Eclaire à mes yeux le paſſé.
J'apprends au Livre de Mémoire,
Livre utile & preſque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le Temple où préſide la Gloire.
Le tableau de l'antiquité

Séduit par ſa douce impoſture;
Mais aux yeux de la vérité
Le vieux temps n'eſt beau qu'en peinture.
Le chalumeau des Troubadours,
Le luth du bon Roi de NAVARRE,
N'égaloient pas l'humble guitare
Des moindres Chantres de nos jours.

Ami de nos Aïeux célèbres,
Je ne veux point reſſuſciter
Leurs ſiècles couverts de ténèbres,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & groſſière
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus?
L'erreur eſt un malheur de plus:
Moins notre eſprit a de lumière,
Moins il éclaire nos vertus.

Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naiſſans de toutes parts?
Loin de moi ſemblable impoſture;
Les Arts fécondent la Nature,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles ſont les ſages penſées
Dont j'aime à nourrir ma raiſon;

Tandis que les neiges preſſées
Couvrent le toit de ma maiſon.
Seul, & ſouvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir conſumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre ſembloit, au printemps,
Règner ſur tout le payſage;
La mouſſe & la rouille du temps
Déceloient ſeules ſon grand âge;
Ses rameaux penchés à l'entour
Formoient un Temple pour les Graces;
A ſon pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre
Des Aquilons impétueux;
Inébranlable & faſtueux,
Il foule le ſein de la terre:
Son front brûlé par le tonnerre,
En étoit plus majeſtueux.
Quels Dieux ont cauſé ſa ruine?
Un Bûcheron foible & courbé
A frappé l'arbre en ſa racine;
Le Roi des Forêts eſt tombé.
  Aidé d'une ſombre lanterne,
Le ſoir je dirige mes pas

Vers l'antique & vaste caverne
Où le NESTOR de ces climats
Rassemble, police & gouverne
Tous les Bergers de ces Etats.
Dans cette grotte mal taillée,
Les Sœurs aimables de l'Amour
Appellent, sur la fin du jour,
Nos Bergères à la veillée.
L'Amant d'Io débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
PHILÉMON que l'âge a glacé,
LISETTE & la jeune PHILÈNE.
Des arbres en cercle arrondis
Forment le rustique théâtre
Où la Villageoise & le Pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumière,
Que l'air agite & fait pencher,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.

C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des momens;
Nos fêtes, dans ces lieux charmans,
Naissent sans être préparées.
La Romance, le Fabliau,

Nous content leurs douces ſornettes ;
Ici des faſtes de CLIO
Sont des Recueils de chanſonnettes ;
Ici l'on tient la Cour d'Amour,
Si redoutable aux infidelles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galans & les plus belles ;
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accuſé doit répondre.
Le Juge ordonne, on obéit ;
Chaque Amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un ſoir, dans ce Sénat champêtre,
ÉGLÉ, Bergère de vingt ans,
Nous dit qu'elle ſauroit peut-être
Une hiſtoire de ſon printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapprocha pour écouter ;
Le ſeul MYSIS baiſſoit la vue.
Églé commença de conter.
„ Une Bergère aſſez jolie
„ Donna ſon chien à ſon Vainqueur ;
„ Quand elle eut fait cette folie,
„ Il fallut bien donner ſon cœur.
„ En aimant on ſe croit aimée :

» Comment ne l'eût-elle pas cru ?
» Le pouvoir qui l'avoit charmée,
» A chaque instant s'étoit accru.
» Plus sa foiblesse étoit extrême,
» Plus l'Amant devint imposteur ;
» Hélas ! comment croire menteur
» Un Berger qui dit, *je vous aime ?*
» Un cœur sincère ne craint rien ;
» Mais, cette assurance est fatale :
» La Bergère apperçut son chien
» Sur les genoux de sa rivale.
» Le voile alors se déchira ;
» Tout fut changé dans la Nature ;
» L'Amour, le Temps, rien ne pourra
» Guérir sa profonde blessure ;
» Je la connois, elle en mourra «...
A ces mots, Eglé fond en larmes,
Et Mysis tombe à ses genoux.
» Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes,
» Mon cœur s'est éloigné de vous ?
» Le supplice est égal au crime :
» J'étois aimé, je suis haï ;
» Je vivrai, je mourrai victime
» De mon amour que j'ai trahi...
» Mon cher Mysis, Eglé t'adore ;
» Jamais tu ne fus condamné :

» Si

» Si ma fierté t'accuſe encore,
» Mon cœur t'a déjà pardonné «.
Elle dit ; ſa voix affoiblie
Expire, & Myſis à ſes pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteſte un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour ſi rare ;
Les maux dont l'Amour eſt l'auteur,
Deviennent, quand il les répare,
La ſource de notre bonheur.
  Ainſi la plus ſombre journée
Peut s'écouler dans les plaiſirs ;
L'art d'adoucir ſa deſtinée,
Eſt l'art d'occuper ſon loiſir.
Le Sauvage de la NORWÉGE,
Cet Automate fainéant,
Voiſin des montagnes de neige,
Qui le ſéparent du néant,
Dans nos plus triſtes ſolitudes
Croiroit voir l'iſle des Amours ;
Les nuits, que nous trouvons ſi rudes,
Seroient pour lui les plus beaux jours.
  Jouiſſons de nos avantages,
Quittons en foule nos villages :
Le vent ſe lève à l'Orient,

Et le Ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un visage riant.
L'Hiver, plus vif, & moins à craindre,
A levé son voile odieux ;
La terre cesse d'être à plaindre,
Quand le Soleil brille à ses yeux.
Déjà les neiges des montagnes
Resplendissent de tous côtés ;
La robe blanche des campagnes
Etale ses plis argentés ;
La goutte d'eau, que l'air épure,
Se change en perle en se formant ;
L'Hiver, dans toute sa parure,
Nous montre sa riche ceinture,
Et des chaînes de diamant
Semblent resserrer la Nature.
Fleuve dont le cours inégal
Arrose nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cristal,
Borée, emprisonne tes ondes !
Nos Villageoises vagabondes
Osent parcourir ton canal.
Et toi, montagne infortunée,
Séjour éternel des Hivers,
Où la Nature abandonnée
Règne sur des tombeaux ouverts,

Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abymes si profonds,
On voit ces monstres furibonds
Que la faim rend impitoyables;
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les bêtes sauvages,
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages;
Foudroyons ces loups dévorans,
Ces ours destructeurs de la terre;
Que la chasse ainsi que la guerre
Nous arment contre nos tyrans!
Défendons nos hameaux tranquilles,
Sauvons nos Bergers & nos biens,
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos Citoyens.
La Santé, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux,
Et nous verrons, avec l'année,
Eclore des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante,
Qui ressuscite l'Univers,
Bientôt la sève renaissante
Fondra les glaces des Hivers;
Ces esprits qui peuplent l'averne,
Ces vents enfantés par le Nord,

S'endormiront dans la caverne
Où règnent Borée & la Mort.
La Beauté, la Force, la Vie,
Rendront à la Terre ravie
Et ses trésors & ses couleurs.
La Peine, du Plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.
  Délice de la double cime,
Toi, dont les Vers mélodieux
Rendirent EUTERPE sublime,
Et ces hameaux dignes des Dieux,
VIRGILE ! reçois mon hommage ;
Ma Muse, au pied de ton Autel,
Dépose, en tremblant, un Ouvrage
Que ton nom peut rendre immortel.

M. le Cardinal de Bernis.



N.° 1460 *a*.

HIVER (l') *du Riche*.

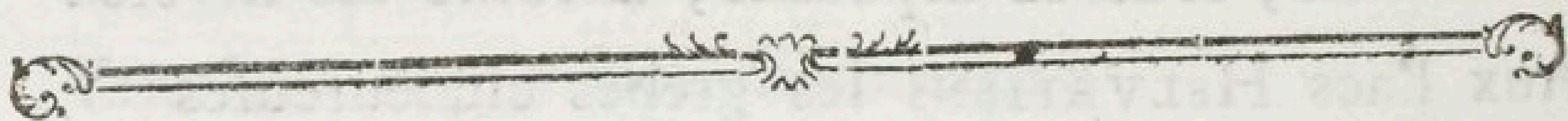
LAISSONS ces passe-temps ou Russes ou Sarmates,
Ce sont d'autres plaisirs auprès de nos PÉNATES ;
Le chêne qui s'embrase en nos foyers brûlans,
Anime nos réduits par ses feux pétillans ;
La flamme hospitalière aux amis de l'étude,
A laissé la retraite, & non la solitude ;

Le mobile rempart qu'inventa le CHINOIS,
Près de nous pour abri déployé ſous nos toits,
Interdiſant au froid l'accès de nos aſiles,
En écarte des vents les atteintes ſubtiles:
D'autres dépôts de feux, par d'utiles conduits,
Tranſmettent la chaleur de réduits en réduits,
Et laiſſant ignorer la plus âpre froidure,
Forment une autre ZÔNE, & changent la Nature.
La martre naît pour nous dans le fond des déſerts;
L'Homme, ſous ſa dépouille, affronte les hivers:
Aux LACS HELVÉTIENS les grèbes chaleureuſes
Se couvrent de duvet pour nos beautés frileuſes.
Le jour, triſte au dehors, eſt beau ſous nos lambris;
La pompe manque aux Cieux, mais elle eſt dans PARIS:
EUTERPE, MELPOMÈNE & la Muſe folâtre
Attirent tour-à-tour à leur brillant Théâtre
L'élite de la ville, & cent jeunes objets
Dont un galant panache embellit les attraits.
Tels qu'au mur d'un jardin l'arbre en fleur qu'on paliſſe,
Mille appas, les uns vrais, les autres d'artifice,
Brillent de loge en loge avec grace alignés;
Par un œil curieux tous ces objets lorgnés,
Et même à leur inſçu rapprochés par un verre,
Montent au Paradis, deſcendent au Parterre,
Partagent nos regards avec l'éclat des jeux,
Et charment les langueurs d'un entr'acte ennuyeux.

Au drapeau des Hivers les plaisirs se rallient;
Les cercles, les banquets, les jeux se multiplient:
Paris en est la scène, & l'Hiver la moisson.
Du Mortel opulent l'Hiver est la saison;
Quand tout est dépouillé par les AUTANS en guerre,
Il paroît s'enrichir des pertes de la terre;
Tout est mort ou languit, & lui seul est vivant.

Le Mierre.

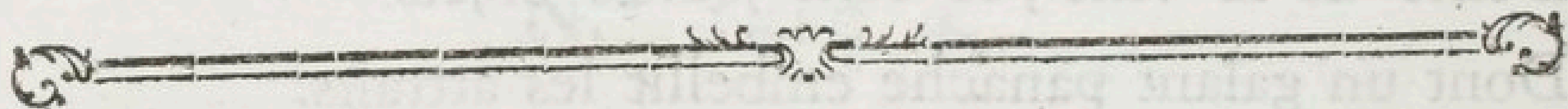
Tiré des Fastes & Usages de l'année.



N.° 1461.

HIVER (les rigueurs de l') *inspirent à l'homme une tristesse profonde. V.* la lettre H. du Supplément.

M. de Saint-Lambert.



N.° 1462.

HIVER (l').

SOMBRE Hiver! malgré ta froidure,
Que tu souris à mes regards!
Quelle clarté brillante & pure
Le Soleil prête à ces brouillards

Dont s'enveloppe la Nature !
Quel beau mêlange offrent ces grains
Dont la pointe paroît à peine ;
Ces noires ſouches de ſapins ,
Coupant la blancheur de la plaine ;
Ces perles que le vent promène
Sur les rameaux de nos buiſſons ,
Et cette neige éblouiſſante
Sur qui la lumière naiſſante
Fait étinceler ſes rayons !
Dans leurs étables en fumée
Les troupeaux repoſent en paix ,
Tandis qu'emportant des forêts
Sa lourde charge de ramée ,
Le Bœuf , au milieu des frimas ,
Imprime triſtement ſes pas.
Je n'entends plus ſur ſa muſette
Le Berger chantant ſes amours ,
Ni la matineuſe Fauvette
Qui me charmoit dans les beaux jours :
Mais près de moi je vois encore
Le Roitelet & le Moineau
Voler au devant de l'Aurore ,
Et béqueter le verd nouveau
Dont la campagne ſe colore.
Que j'aime à repoſer mes yeux

Sur le toit de ma jeune Amante,
D'où cette vapeur ondoyante
Monte en noirs ſillons vers les Cieux !
Là, s'occupant de moi peut-être,
Aſſiſe auprès de ſon foyer,
LISIS aſpire à voir paroître
Le premier bouton printanier.
O ma Liſis, que tu m'es chère !
Je t'aimai du jour que GLYCÈRE
Egara deux de ſes agneaux :
Tu voyois ſa douleur amère,
Et tu donnas à la Bergère
Deux de tes agneaux les plus beaux.
Pendant la ſaiſon orageuſe,
Je veux ſur ma flûte amoureuſe
Former pour toi de tendres airs :
O Liſis ! puiſſent mes concerts
Etre auſſi doux que ta penſée,
Quand des malheureux que tu ſers
L'image à tes yeux s'eſt tracée !

M. Leonard.



N.° 1462 *a*.

HIVER (l').

DÉJA le départ des PLEÏADES
A fait retirer les Nochers ;
Et déjà les triftes HYADES
Forcent les frileufes DRYADES
De chercher l'abri des rochers.
Le volage Amant de CLYTIE
Ne careffe plus nos climats,
Et bientôt, des monts de SCYTHIE,
Le fougueux époux d'ORITHYE
Va nous ramener les frimas.

Rouffeau.

N.° 1463.

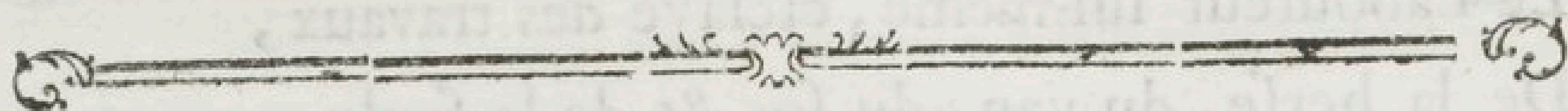
HIVER (le retour de l').

TOMBEZ, feuilles, tombez; la Nature l'ordonne :
L'Hiver s'en va bannir les beaux jours de l'Automne.
Déjà les Aquilons, des plus lointains climats,
Ramènent en ces lieux la neige & les frimas ;

Nous les verrons bientôt désoler nos campagnes,
Et couvrir les sommets des plus hautes montagnes...
Les Saisons tour-à-tour font le cercle des ans,
Et l'homme infortuné sent tous leurs changemens...
C'est dans son propre sein, théâtre de la guerre,
Que règne le désordre, & non pas sur la terre;
Car, lorsque la raison sait régler ses souhaits,
Ils s'accommode aux temps, & vit toujours en paix;
Mais on peut rarement (oserois-je le dire?)
Etablir la raison dans ce petit Empire.
L'injuste Ambition, les violens Désirs,
Le tyrannique Amour, les frivoles Plaisirs,
Tout s'oppose au pouvoir de cette grande Reine,
Et par les sens trompeurs elle est mise à la chaîne;
Les plus sages enfin ne le sont qu'à demi:
Chacun porte en son cœur son plus grand ennemi.
On se trompe soi-même, on se flatte, on s'excuse;
Un intérêt caché sans cesse nous abuse;
Et sans nous bien connoître, & sans nous corriger,
Nous ne changeons jamais, & voulons tout changer.

Madame de Plabuisson.





N.° 1463 *a*.

HIVER (l') *du Pauvre*.

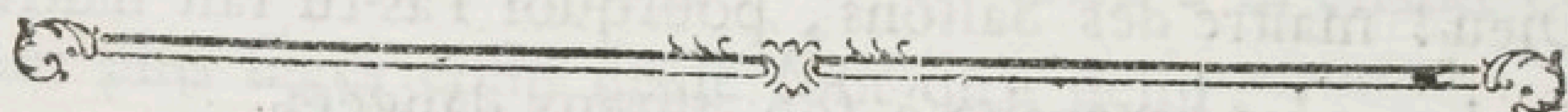
. . . .

O contraste ! ô destin ! à sa porte souvent
Un Mortel malheureux, né sous de durs auspices,
Par un mur seulement séparé des délices,
Surchargé des besoins qu'apportent les Hivers,
Sous de fragiles toits à la bise entr'ouverts,
Ignoré, sans secours, languit, périt peut-être :
Dieu ! maître des Saisons, pourquoi l'as-tu fait naître ?
Pardonne ce reproche à son affreux danger ;
C'est t'implorer pour lui, plus que t'interroger.
Quand par l'humide albâtre étendu sur la terre,
Les germes sont sauvés du froid qui la resserre,
Sur sa triste surface elle a donc des enfans
Exposés presque nuds à la rigueur du temps ?
Quoi ! lorsque des Hivers la violence utile
Vient détruire en nos champs l'insensible reptile,
L'Homme va-t-il périr sous les mêmes glaçons
Avec le vil insecte, ennemi des moissons ?
L'indigent Voyageur, frappé par la froidure,
Aux Corbeaux, sur sa route, a servi de pâture ;

Le Laboureur lui-même, esclave des travaux,
De la herse, du van, du soc & de la faulx,
A peine dans la nuit peut fermer la paupière,
Tant le souffle des vents ébranle sa chaumière :
Sur la terre contr'eux il n'a qu'un frêle abri ;
Celui qui la cultive à peine en est nourri ;
De son front jaunissant la sueur méprisée
Est le premier engrais qui l'a fertilisée,
Et ce n'est qu'en souffrant qu'il arrive au trépas,
Tributaire du riche, & bienfaiteur d'ingrats.
Puisse aux Chefs des Cités ma voix se faire entendre!

M. Lemierre.

Des Fastes & Usages de l'année.



N.° 1463 *b.*

HOLLANDE (la).

LA terre, avare à leur égard,
Ne leur a fait aucune part
Des ces biens dont ailleurs on la trouve remplie,
Et cependant ces bonnes gens
Ont tant fait par leur industrie,
Qu'ils ont abondamment les besoins de la vie,
En dépit des quatre Elémens.

Pavillon.

N.° 1464.

HOLLANDOIS (éloge des).

Ce Peuple dont les mœurs ſecondent le courage,
Qui déteſte les Rois autant que l'eſclavage,
Qui ſait être à la fois Commerçant & Guerrier,
Et qui, dans ces momens, étoit loin d'oublier
Que Louis, pourſuivant le cours de ſes conquêtes,
Des combats ſur ces bords fit gronder les tempêtes;
Vandursen & Fagel, ces Magiſtrats fameux,
Qui gouvernoient alors ce Peuple courageux,
Rappelant de Louis la fierté deſpotique,
Ajoutoient leur vengeance à la haine publique.
Ils n'eurent pas plutôt aſſemblé leurs Etats,
Que Valstein leur peignit nos antiques débats.
„ Que vois-je, leur dit-il ? Dans quelle indifférence,
„ Dans quel calme honteux s'endort votre prudence ?
„ Quand l'ennemi cruel de votre Nation,
„ Louis réveille encor ſa vaſte ambition,
„ Lorſqu'il veut ſous ſon joug que l'Espagne ſuccombe,
„ Lorſque Charles enfin touche aux bords de la tombe,
„ Attendrez-vous en paix qu'on vous donne des fers ?
„ Déjà je devrois voir vos arſenaux ouverts,

» Et vos vaisseaux armés, s'avançant sur les ondes,
» Disputer à LOUIS l'Empire des deux Mondes?
» Faut-il vous rappeler à quels cruels excès
» Se livra sur ces bords le barbare FRANÇOIS;
» Quand LOUIS, enivré du succès de ses armes,
» Porta chez vos Aïeux l'horreur & les alarmes?
» Retracerai-je donc ces temps trop odieux,
» Où le sang à grands flots ruisseloit dans ces lieux,
» Où l'avide François, de ses mains sanguinaires,
» Egorgeoit sous vos yeux vos enfans & vos frères?
» Périssez, s'il le faut, pour votre liberté;
» D'un superbe rival abaissez la fierté.
» Je le vois, exerçant son orgueil tyrannique,
» Envahir les trésors de l'INDE & du MEXIQUE,
» Et près de tout soumettre à ses injustes loix,
» Vous forcer de fléchir sous le pouvoir des Rois.
» SPARTIATES nouveaux, soutenez votre gloire;
» A ce Despote altier arrachez la victoire.
» Qu'est un Monarque aux yeux d'un vrai Républicain?
» Que LOUIS de PHILIPPE (1) éprouve le destin.
» Ce farouche oppresseur de votre République,
» Ce Monarque abhorré, ce Tyran politique
» Fut, malgré son pouvoir, vaincu par vos Aïeux.
» Armez-vous, combattez, & triomphez comme eux".

Par M. de Vixouze.

---

(1) Philippe II, Roi d'Espagne en 1581, époque de la liberté de la Hollande.

N.° 1464 a.

HOMÈRE (l'apologie d').

QUEL eſt, ô Dieux ! le pouvoir d'une Amante !
Quand je voyois PARIS, ACHILLE, HECTOR,
La GRÈCE en deuil, & PERGAME fumante ;
Quels foux, diſois-je ! HOMÈRE, qui les chante,
Eſt plus fou qu'eux : je n'aimois point encore ;
J'aime, & je ſens qu'une beauté trop chère
De ces fureurs peut verſer le poiſon.
J'approuve tout : rien n'eſt beau comme Homère ;
ATRIDE eſt juſte, & Pâris a raiſon.

M. Bernard.

N.° 1464 b.

HOMMAGE (par un) *ſimple on juge ſouvent du cœur de celui qui le reçoit, & de celui qui le rend.*

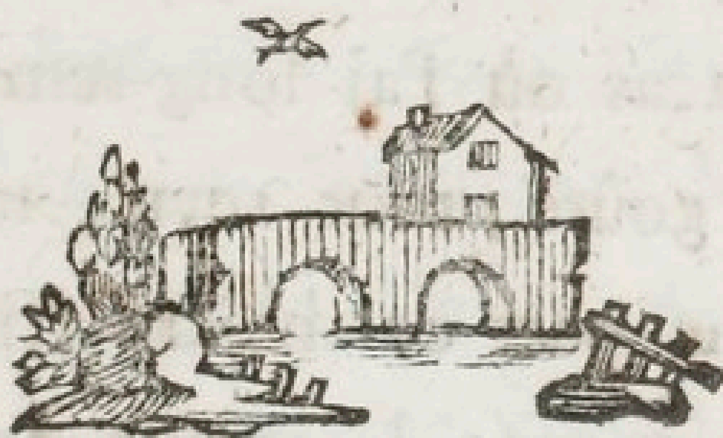
POUR couronner LOUISE,
Naiſſez, brillantes fleurs ;
FLORE eſt toujours ſoumiſe
A l'empire des cœurs.

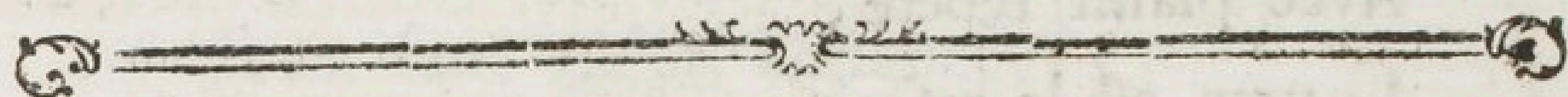
Pour la fille & la mère
Il ne faut qu'un bouquet;
L'une à l'autre est si chère,
Que c'est le même objet.
Dans ce beau jour de fête,
Que ne suis-je au hameau!
Tandis que je m'apprête
A prendre un chalumeau,
L'écho pourra bien rendre
Au loin quelques accens;
Mais peut-il faire entendre
Tout ce que je ressens?
Ah! dans les cœurs peut-être
Il est un beau duo
Que je crois reconnoître
Au son du chalumeau.
L'Amitié, l'Indulgence,
Forment ce tendre écho,
Qui, par intelligence,
Me transporte au hameau.
Je crois être convive
Du plus joyeux banquet,
Et si-tôt que j'arrive,
Entonner un couplet.
Là, de ma chansonnette
Chacun, le verre en main,

Avec

Avec plaiſir répète,
Louise eſt le refrain.
Nourricier du village,
J'amène mes poupons;
Ma femme offre l'hommage
De ſes deux nourriſſons :
L'ainé déjà bégaye
Un petit compliment,
Et ſa langue s'eſſaye
A dire ce qu'il ſent.
Du Château c'eſt la Dame
Que nous célébrons tous;
Sa fille a ſur notre ame
Un pouvoir auſſi doux.
A la fille, à la mère
Appartient notre cœur,
Puiſque l'époux & père
De ce bien eſt Seigneur.

*M.****





N.° 1465.

HOMME (entretien d'un) *dégoûté du monde, avec son Ami.*

Accablé du fardeau d'une tristeſſe extrême,
Réduit au ſort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet faſtidieux
D'homme ennuyé par-tout, & par-tout ennuyeux;
C'eſt un état qu'en vain vous voudriez combattre.
Inſenſible aux plaiſirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus; je ne trouve aujourd'hui,
Dans ces mêmes plaiſirs, que le vuide & l'ennui.
Cette uniformité des ſcènes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appeſantie;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et par l'expérience inſtruit à les connoître,
Je reſte ſans déſirs ſur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu;
J'ai rempli pour ma part ce théâtre frivole:
Si chacun n'y reſtoit que le temps de ſon rôle,
Tout ſeroit à ſa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public eſt las.

Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche;
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche,
Qu'étranger désormais à la société,
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

L'AMI.

Quelle fausse raison, cher Ami, vous égare
Jusqu à croire défendre un projet si bizarre?
Si vous avez goûté tous les biens des Humains,
Si vous les connoissez, le choix est dans vos mains.
Bornez-vous aux plus vrais, & laissez les chimères,
Dont le repentir suit les lueurs passagères.
Quel fut votre bonheur! A présent sans désirs,
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs:
Eh quoi! n'en est-il point au dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse?
Ce tourbillon brillant de folles passions,
Cette scène d'erreurs, d'excès, d'illusions,
Du bonheur des Mortels bornent-ils donc la sphère?
La raison à nos vœux ouvre une autre carrière;
Croyez-moi, cher Ami, nous n'avons pas vécu.
Employer ses talens, son temps & sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa Patrie,
Penser enfin, c'est là que commence la vie;
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous vos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme est heureux.

Connoiſſez votre erreur; cet état mépriſable,
Le néant déshonore une ame raiſonnable;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras,
L'homme qui ſait penſer ne ſe ſuffit-il pas?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reſte-t-il point à jouir de vous même?
Pour vivre avec douceur, cher Ami, croyez-moi,
Le grand art eſt d'apprendre à bien vivre avec ſoi;
Pour ſe trouver heureux, & digne de ſe plaire,
Je ne conſeille point une retraite entière;
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la ſolitude & la ſociété;
Des jours paſſés ici dans une paix profonde
Vous feront ſouhaiter le commerce du monde;
L'abſence, le beſoin, vous rendront des déſirs;
Il faut un intervalle, un repos aux plaiſirs;
Leur nombre accable enfin, le ſentiment s'épuiſe,
Et l'on doit s'en priver, pour qu'il ſe reproduiſe.
Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur
N'eſt que la laſſitude & l'abus du bonheur:
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs ſentimens; on eſt ce qu'on veut être:
Souverain de ſon cœur, l'homme fait ſon état,
Et rien, ſans ſon aveu, ne l'élève ou l'abat.
Pourquoi, ſur des motifs que votre goût ſe fonde,
Vous allez-vous donner un travers daus le monde?

Il ne lui faut jamais donner légèrement
Ces ſpectacles d'humeur qu'on ſoutient rarement :
On le quitte, on s'ennuie, on ſouffre, on diſſimule,
On revient à la fin, on revient ridicule :
Un mécontent d'ailleurs eſt bientôt oublié ;
Tout meurt ; faveur, fortune, & juſqu'à l'amitié :
Son hiſtoire eſt finie ; il s'exile, on s'en paſſe,
Et lorſqu'il reparoît, d'autres ont pris la place.
Ne peut-on autrement échapper au chaos ?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce, & s'enterrer d'avance ?
L'homme ſenſé qu'au monde attache ſa naiſſance,
Sans quitter ſes devoirs, ſans changer de ſéjour,
Peut vivre ſolitaire au milieu de la Cour,
S'affranchir ſans éclat, ne voir que ce qu'il aime,
Ne renoncer à rien : voilà le ſeul ſyſtême.

Greſſet.



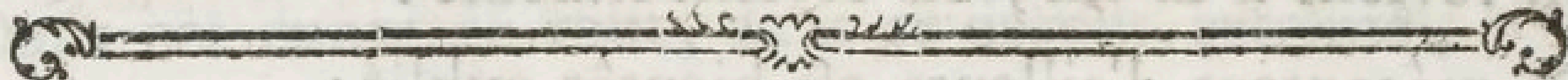
N.° 1465 *a.*

HOMME (l') *du jour.*

Impertinent avec aiſance,
Ignorant avec ſuffiſance,
Fat à Paris, fier à la Cour,
Toujours occupé ſans affaire,

Indiſcret, mais avec myſtère,
Voilà l'Homme du jour.

Deſmahis.



N.° 1465 *b*.

HOMME (tableau de la foibleſſe & des contrariétés qui ſe rencontrent dans l').

COMBIEN l'Homme eſt pour l'Homme un être inconcevable !
Il pourroit vivre heureux ; il ſe rend miſérable.
Il imite le flux & le reflux des eaux ;
Tour-à-tour il s'agite & cherche le repos.
Il gémit aujourd'hui du ſort de ſon ſemblable ;
Il en ſera demain le rival implacable.
Il craint en même temps & recherche la mort ;
En fuyant les haſards, il ſe confie au ſort.
Il frémit à l'aſpect de vaines funérailles,
Et ſouvent de ſa main déchire ſes entrailles.
Il déteſte la guerre, & s'élance aux combats ;
Il craint une piqûre, & brave le trépas.
Quand il redevient homme, il eſt toujours ſenſible ;
Mais ſa rage eſt cruelle, & ſa fureur terrible.

Par M. de Vixouze.

N.° 1466.

HOMME (reproche du premier) *à sa femme, après avoir reconnu son péché.*

Devois-tu donc ouvrir ton oreille & ton cœur
Aux vains raisonnemens du monstre séducteur ?
Que je vais payer cher un moment de foiblesse !
Hélas ! réservois-tu ce prix à ma tendresse ?
L'imposteur disoit bien que nous serions changés.
Dans quel état honteux nous nous trouvons plongés !
Oui, le voile est rompu ; sans doute nos yeux s'ouvrent ;
Mais quel funeste coup, quel désastre ils découvrent !
Le bien que nous perdons, & le mal qui nous perd,
Le Ciel pour nous fermé, l'Enfer pour nous ouvert ;
Détestable savoir ! fatale connoissance !
Nud, dépouillé d'honneur, & vuide d'innocence,
Je rougis de me voir, & je vais désormais
Me cacher dans le sein des bois les plus épais.
O cèdres, redoublez vos ombres favorables !
O chênes, étendez vos branches innombrables !
Puissé-je, du Soleil évitant la clarté,
Rester enseveli dans votre obscurité !
Cruel & prompt revers, je ne fais que de naître,
Et je vois pour toujours mon bonheur disparaître !

Peut-être en ma douleur je ſerois conſolé,
Si de mon châtiment j'étois ſeul accablé;
Mais que je vous prépare un funeſte héritage,
Infortunés enfans, que de loin j'enviſage!
Combien de fois, contraints par votre ſort affreux,
Maudirez-vous l'auteur de vos jours malheureux?
Ah! ſi Dieu ſur moi ſeul épuiſoit ſa colère!
Qu'as-tu dit, miſérable? O ſouhait téméraire!
Pourrois-tu ſoutenir, Mortel audacieux,
Un fardeau plus peſant que la Terre & les Cieux!
La nuit n'eſt plus pour lui ce temps où la Nature
D'une tranquillité ſi charmante & ſi pure
A ſon Maître innocent ménageoit la douceur:
De cette nuit qu'il craint la lugubre noirceur
Le plonge plus avant dans l'horreur de ſon crime.
Accablé de remords, ſous le poids qui l'opprime,
Il tombe, & ſur la terre étendu triſtement,
Du jour qui l'a vu naître il maudit le moment.
Il appelle la mort: » Eh! pourquoi tarde-t-elle?
» Hélas! que ſa lenteur, diſoit-il, eſt cruelle!
» Qu'elle tranche mes jours, & j'en ſouffrirai moins «.
De mes plaiſirs paſſés, vous qui fûtes témoins,
Vous qui retentiſſiez de mes chants d'alégreſſe,
Mes pleurs vont déſormais ſur vous couler ſans ceſſe;
Bois, fontaines, vallons, témoins de mes tourmens,
Vous ne répondrez plus qu'à mes gémiſſemens.

*M.****

N.° 1467.

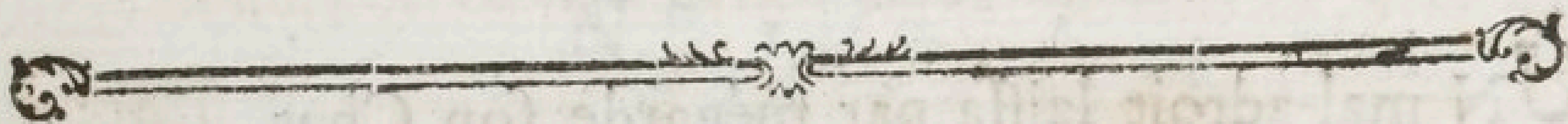
HOMME (tableau de la ſurpriſe du premier), *lors de ſa création.*

Comme d'un long ſommeil tout-à-coup arraché,
J'ouvre les yeux, je vois que, ſur les fleurs couché,
D'un aimable gazon je preſſe l'herbe tendre.
Mais un objet plus grand vient bientôt me ſurprendre:
De ce Ciel qui ſur moi s'étend de toutes parts,
La voûte lumineuſe attache mes regards;
Et dans l'étonnement que ſa grandeur m'inſpire,
Vers elle je ne ſais ſi quelque inſtinct m'attire:
Quoi qu'il en ſoit, preſſé par un prompt mouvement,
Je me lève, & demeure immobile un moment.
Je découvre des prés, des côteaux, des montagnes,
Des arbres, des vallons, des forêts, des campagnes;
Je vois de tous côtés des animaux divers,
Qui marchent ſur la terre, ou volent dans les airs.
Dans un canal que borde une aimable verdure,
D'un pas majeſtueux s'avance une onde pure;
J'entends autour de moi murmurer des ruiſſeaux,
Et je prête l'oreille au concert des oiſeaux.
Enchanté de l'éclat que tant de fruits étalent,
Parfumé de l'odeur que tant de fleurs exhalent,

Je ſens mon cœur ſaiſi d'agréables tranſports.
Je reviens à moi-même, & regarde mon corps.
Je veux marcher, courir; mes déſirs s'accompliſſent:
Je veux lever mes bras, & mes bras m'obéiſſent.
Qui peut régler en moi mes mouvemens, mes pas?
Je commande à ce corps que je ne connois pas.
Ainſi que je l'ordonne, il s'avance, ou s'arrête.
Je veux former des ſons, ma langue eſt toute prête.
En mots articulés j'entends ſortir ma voix.
Soudain, donnant des noms à tout ce que je vois.
» Je m'écrie: O Soleil, adorable lumière!
» O terre, heureux ſéjour! ô fontaine! ô rivière!
» O vous, charmans vallons, à mes regards ſi doux!
» Animaux qui vivez, je vous appelle tous.
» Venez, & dites-moi, vous le ſavez peut-être,
» Comment, par quelle main, pourquoi j'ai reçu l'être.
» Non, non, je ne ſuis pas moi-même mon auteur,
» Et je ſens que je dois bénir un Créateur.
» Je lui dois tout; il eſt mon bienfaiteur, mon maître;
» Terre, qui me ſoutiens, fais-le moi donc connaître «.
Je m'éloigne, à ces mots, des lieux où le Soleil
A de ſes doux rayons éclairé mon réveil,
Où, depuis un moment, dans l'air que je reſpire,
J'adreſſe ainſi ma voix à tout ce que j'admire,
Et je quitte ces lieux où rien ne me répond.
J'avance; par-tout règne un ſilence profond.

Alors, pour méditer, je cherche quelque ombrage,
Et vais, en ſoupirant, m'aſſeoir ſous un feuillage.
C'eſt là que le ſommeil, pour la première fois,
M'approche, me ſaiſit, m'enchaîne ſous ſes loix.
A ſa douce langueur ſans peine j'abandonne
Et mes ſens & mes yeux qu'un nuage environne.
Je tombe, & crois déjà, prêt à m'anéantir,
Que je rentre en l'état d'où je viens de ſortir;
Mais un ſonge qui m'offre un objet que j'ignore,
M'aſſure que j'exiſte, & que je vis encore.

J. Racine.



N.° 1468.

HOMME (tableau de la vie de l').

DANS les cris, dans les pleurs recevoir la naiſſance,
Pour être des beſoins l'eſclave maheureux;
Sous les pénibles loix de Maîtres rigoureux
Paſſer dans la contrainte une imbécille enfance;
Avide de ſavoir, languir dans l'ignorance;
Des plaiſirs, des grandeurs follement amoureux,
N'en recueillir ſouvent qu'un ennui douloureux;
Payer d'un long regret une courte eſpérance;
Voir, avec la vieilleſſe, arriver à grand pas
Des maux, avant-coureurs d'un funeſte trépas;

Long-temps avant la mort en ſoutenir l'image ;
Enfin, en gémiſſant, mourir comme on eſt né :
N'eſt-ce que pour ſubir ce ſort infortuné,
Que le Ciel auroit fait ſon plus parfait ouvrage ?

*M.****



N.° 1468 *a*.

HOMME (l') *& le Chat*, ou *l'occaſion fait le larron*.

UN mal-adroit laiſſa par mégarde ſon Chat
Bien enfermé ſous clef près d'un fromage :
Que devint ce dernier ? Il fut pris comme un rat ;
Minet n'étoit à ſon apprentiſſage.
Le Maître, de retour, apperçut le fripon,
Tranquille près du feu, d'un air plein d'aſſurance,
Ayant enfin toute la contenance
Et le maintien d'un honnête garçon.
Il fut d'abord trompé par l'apparence,
Et crut que ſon fromage étoit encore entier,
Trouva le cas particulier,
Remercioit déjà les Dieux de l'aventure,
Et ſe promettoit bien qu'on ne l'y prendroit plus.
Il court à ſon fromage : hélas ! ſoins ſuperflus ;

Il court après ſon Chat, veut le battre ; il murmure :
Pouvois-je donc, dit-il, imputer au haſard
L'avantage d'avoir un ſi bon voiſinage?
Ah ! je croyois, Monſieur, tenir de votre part
Un bonheur ſi marqué, ſans penſer qu'à votre âge
Vous euſſiez pris un Chat pour garder un fromage ;
Je tiens de vous ce beau dicton,
L'occaſion fait le larron.

Ganeau.

N.° 1469.

HOMME (diſcours d'un) *ſage à un jeune Homme qui prend la défenſe d'une perſonne ſans conſidération.*

Nous prenons pour amis de ſimples connoiſſances ;
Eh ! que de repentirs ſuivent ces imprudences !
Il faut, pour notre honneur, que nous y renoncions ;
On nous juge d'abord par ceux que nous voyons :
Ce préjugé s'étend ſur notre vie entière,
Et c'eſt des premiers pas que dépend la carrière.
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
Quels titres ſont les ſiens ? L'inſolence, & des mots,
Les applaudiſſemens, le reſpect idolâtre
D'un eſſaim d'étourdis, chenilles du Théâtre,

Et qui, venant toujours grossir le Tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre:
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits & les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous.
De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misère:
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots.
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide Epigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les plaisans, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchans d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire:
Examinez-les bien; un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.

Gresset.

Fin du septième volume.

CHRONOLOGIE DES POËTES

*Qui ont composé les morceaux contenus dans le septième volume de l'*ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

VALENTINÉ DUSSÉ (*N.*).

ROUSSEAU (Jean-Baptiste). V. le premier vol. p. 472.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de). V. le second vol. p. 474.

SÉNECÉ (Antoine Bauderon de). V. le troisième vol. p. 477.

VALLIER (François-Charles), Comte du Saussay, des Académies de Nancy & d'Amiens, né à Paris.

PIRON (Alexis). V. le premier vol. p. 477.

CAMPISTRON (Jean Galbert). V. le sixième vol. p. 480.

ROSSET (*N.* de). V. le premier vol. p. 473.

DULARD (Paul-Alexandre). V. le cinquième vol. p. 479.

FLEURY (Jacques), Avocat au Parlement de Paris, mort en 17...

TANNEVOT (*N.*). V. le premier vol. p. 476.

ANEVÈRE (*N.* de l'), ancien Mousquetaire.

ANDILLY (Robert ARNAUD d'). V. le premier vol. p. 479.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph). V. le sixième vol. p. 479.

DORAT (Claude-Joseph). V. le premier vol. pag. 472.

ROCHE (*N.* de la), Abbé.

DESTOUCHES (Philippe Néricault). V. le premier vol. p. 478.

PANNARD (Charles-François). V. le premier vol. p. 475.

BOILEAU (Nicolas). V. le premier vol. p. 472.

GUICHARD (Jean-François).

BARON (Michel), né à Paris en 1652, mort dans la même ville en 1729. Il étoit fils d'un Marchand Mercier d'Issoudun ; il s'engagea dans une troupe de Comédiens, en allant faire une commission dans une ville voisine, pour son père : l'état de Comédien lui plut, il s'y fixa, & devint un Acteur très-célèbre.

RICHER (Henri). V. le premier vol. p. 473.

RIVERY (Claude-François-Felix Boulanger de). V. le premier vol. p. 471.

LA VIGNE (*N.* Malcrais de). V. le sixième vol. p. 479.

VILLIERS (Pierre de), Abbé. V. le premier vol. p. 478.

SAINT-ANGE (*N.* de).

LEMIERRE (Antoine-Martin). V. le premier vol. p. 477.

BERNIS (François-Joachim, Cardinal de). V. le premier vol. p. 478.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye de), Abbé, &c. V. le premier vol. p. 475.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis). V. le premier vol. p. 474.

PLABUISSON (Madame le Camus de Melsons de). V. le troisième vol. p. 477.

PAVILLON (Étienne de). V. le second vol. p. 473.

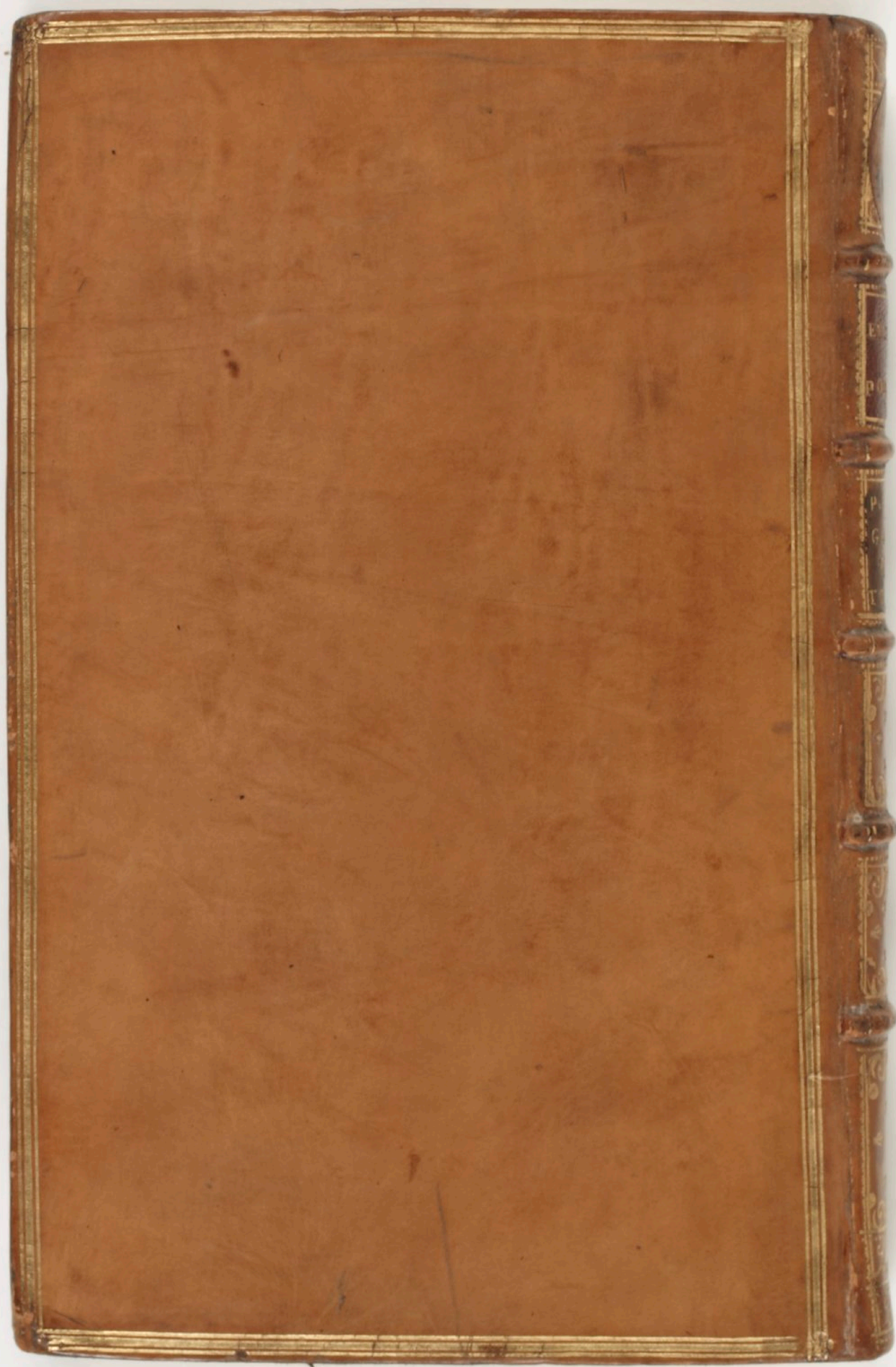
VIXOUZE (*N.*). V. le troisième vol. p. 476.

On trouvera à la fin du quatrième volume de ce Dictionnaire (pag. 479), un Catalogue de tous les Ouvrages qui ont paru depuis l'origine de la Poésie Françoise, & qui fournissent des jugemens, critiques & instructions particulières sur tous les Poëtes anciens & modernes.









ENCYCLOPED
POETIQUE

P. M. DE
GAIGNE
1779
TOM VII